

Tu tueras l'ange

Sandrone DAZIERI

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SANDRONE DAZIERI

TU TUERAS



L'ANGE

LA BÊTE NOIRE

Robert Laffont

SANDRONE DAZIERI

TU TUERAS



L'ANGE

LA BÊTE NOIRE

Robert Laffont

Collection dirigée par Glenn Tavenec

LA BÊTE NOIRE

L'AUTEUR

Sandrone Dazieri est né à Crémone en 1964. À ses débuts, il exerce divers métiers avant de devenir journaliste spécialisé dans la contre-culture et la fiction de genre. De 2001 à 2004, il se fait connaître en France par une trilogie noire encensée par la critique : *Sandrone & Associé*. Scénariste de séries à succès pour la télévision depuis dix ans, il a également dirigé la collection des romans policiers chez Mondadori. C'est avec *Tu tueras le Père*, élu « Meilleur thriller de l'année 2014 » par *Corriere della Sera* et déjà vendu dans dix pays, qu'il s'impose comme l'un des maîtres du thriller italien. Il vit à Milan.

SANDRONE DAZIERI

TU TUERAS L'ANGE

Traduit de l'italien par Delphine Gachet

LA BÊTE NOIRE

Robert Laffont

Titre original : L'ANGELO

© 2016, first published in Italy by Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano. This edition published in arrangement with Grandi & Associati.

Traduction française : © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2017

Conception graphique : Raphaëlle Faguer

Photos couverture : © Evdokia Georgieva /Arcangel Images

Retrouvez
LA BÊTE NOIRE



Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection
et recevoir notre *newsletter* ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr

Ce livre est une oeuvre de fiction. Les personnages et les lieux cités sont des inventions de l'auteur qui visent à conférer de l'authenticité au récit.

Toute ressemblance avec des situations, des lieux et des personnes existants ou ayant existé ne peut être que fortuite.

À ma mère

*I am an antichrist
I am an anarchist
Don't know what I want
But I know how to get it
I wanna destroy passerby*

Sex Pistols, « Anarchy in the U.K. »

PREMIÈRE PARTIE

I

Midnight Special



Avant

LES DEUX PRISONNIERS DE LA CELLULE parlent à voix basse. Le premier travaillait dans une usine de chaussures. Il a tué un homme un jour qu'il était ivre. Le second était policier. Il a dénoncé l'un de ses supérieurs. Ils se sont endormis en prison et se sont réveillés dans la Boîte.

Le fabricant de chaussures dort pratiquement toute la journée, le policier ne dort presque plus. Quand ils sont tous les deux éveillés, ils parlent pour ne pas entendre les voix. Elles sont de plus en plus fortes, à présent elles crient sans arrêt. Parfois il y a même les couleurs, tellement éblouissantes qu'elles en deviennent aveuglantes. C'est l'effet des médicaments qu'ils doivent avaler chaque jour, c'est l'effet du casque qu'on leur met sur la tête et qui les fait se tordre comme des vers dans une poêle brûlante.

À l'époque de la guerre, le père du fabricant de chaussures a été incarcéré dans une prison de sa ville. Dans les souterrains, il y avait une salle où il fallait rester en équilibre instable sur une planche – si tu bougeais, tu tombais dans l'eau glaciale. Il y avait une autre pièce, tellement petite que les prisonniers devaient se recroqueviller sur eux-mêmes pour tous y tenir. Personne ne sait combien d'individus ont été torturés dans les souterrains de cette maison, personne ne sait combien ont été tués. Des milliers, dit-on.

Mais la Boîte est pire. De l'ancien bâtiment, avec un peu de chance, on pouvait revenir. Blessé, violenté, mais vivant, comme le père du fabricant de chaussures.

Dans la Boîte, on ne peut qu'attendre de mourir.

La Boîte n'est pas un bâtiment, ce n'est pas une prison. C'est un cube de ciment sans fenêtres. La lumière du jour filtre au-dessus de leur tête depuis les grilles de la cour, cour que les hommes comme eux ne peuvent voir qu'une seule fois : la dernière. Parce que quand on t'emmène à l'air libre, cela signifie que tu es, à présent, trop malade. Que tu as attaqué un gardien, ou que tu as tué un de tes compagnons de cellule. Que tu t'es

mutilé, ou que tu as commencé à manger tes excréments. Que tu ne réagis plus aux traitements et que tu es devenu inutile.

Le policier et le fabricant de chaussures n'en sont pas encore là, même s'ils savent qu'ils n'en sont pas loin. Ils ont été torturés, ils ont imploré et ils ont prié, mais ils ne se sont pas perdus, pas complètement. Et quand la Fille est arrivée, ils ont cherché à la protéger.

La Fille doit avoir treize ans, peut-être moins. Depuis qu'elle les a rejoints dans la cellule, elle n'a pas dit un mot. Elle les a seulement regardés de ses yeux gris cobalt, que sa tête rasée fait paraître énormes.

Elle ne réagit pas, elle est comme absente. Le policier et le fabricant de chaussures ne savent rien d'elle, si ce n'est les rumeurs qui ont circulé dans les couloirs de la Boîte. Enfermez des prisonniers dans le lieu le plus inaccessible et le plus cruel qui soit, séparez-les, passez-leur des menottes, arrachez-leur la langue : ils trouveront encore le moyen de communiquer. En tapant contre les murs en alphabet morse, en chuchotant dans les douches, en faisant passer des billets dans la nourriture ou dans le seau des excréments.

Certains disent qu'elle est entrée dans la Boîte avec toute sa famille et qu'elle est l'unique survivante. D'autres soutiennent que c'est une gitane qui a toujours vécu sur les routes. Quelle que soit la vérité, la Fille ne la révèle pas. Elle reste dans son coin, attentive à leurs mouvements, méfiante. Elle fait ses besoins dans le seau, elle prend sa part de nourriture et d'eau, sans jamais parler.

Personne ne connaît son nom.

La Fille a été emmenée trois fois hors de la cellule. Les deux premières fois, elle est revenue la bouche en sang, les vêtements déchirés. Les deux hommes, qui pensaient ne plus jamais rien ressentir, ont pleuré pour elle. Ils l'ont lavée, ils l'ont obligée à manger.

La troisième fois, le policier et le fabricant de chaussures ont compris que ce serait la dernière. Quand les gardiens viennent pour t'emmener dans la cour, le son de leurs pas change, leur attitude change. Ils deviennent plus gentils, plus calmes, pour éviter que tu commences à t'agiter. Ils te font prendre ta couverture et ta gamelle en fer-blanc qui pue le désinfectant – cela servira au prochain prisonnier –, puis ils te conduisent là-haut.

Quand on a ouvert la porte, ils ont voulu se lever pour la protéger et, pour la première fois, la Fille a semblé voir ces deux hommes qui avaient partagé cette cellule avec elle pendant presque un mois. Elle a fait non de la tête, puis elle a suivi les gardiens à pas lents.

Le policier et le fabricant de chaussures ont attendu le bruit du camion, celui qui emporte les corps en dehors de la cour après la hache, car c'est une hache de boucher qui te donne la bénédiction pour le dernier voyage. Un bref trajet, à peine au-delà des murs, où il y a un champ entouré de neige et de néant. C'est un autre prisonnier qui le leur a raconté, parce qu'il

faisait partie de l'équipe qui inhume les corps. Il a dit qu'il y en a au moins une centaine enfouis sous la terre, et qu'ils n'ont plus de visage ni de mains : la Boîte ne veut pas qu'on puisse les identifier, si jamais ils étaient retrouvés. Puis le prisonnier qui enterrait les morts s'est percé les tympans à l'aide d'un clou pour essayer de faire taire les voix. À présent, lui aussi, il a accompli le dernier voyage.

Vingt minutes se sont écoulées, mais le policier et le fabricant de chaussures n'ont pas encore entendu le vieux moteur diesel se mettre en marche en grinçant. Derrière les voix dans leur tête, derrière les cris dans les cellules voisines, il y a seulement le silence.

Puis la porte de la cellule s'ouvre soudain. Ce n'est pas un gardien, ce n'est pas un des médecins qui viennent régulièrement leur rendre visite.

C'est la Fille.

Son pyjama est couvert de sang et une tache a été projetée jusque sur son front. Elle ne semble pas s'en préoccuper. Elle tient dans sa main le gros trousseau de clés, qui appartenait au gardien qui l'a conduite à l'extérieur. Même les clés sont maculées de sang.

— Il est l'heure de partir, dit-elle, et à cet instant précis le hurlement d'une sirène déchire l'air.

LA MORT ARRIVA À ROME à minuit moins dix, dans un train à grande vitesse en provenance de Milan. Celui-ci entra dans la gare Termini, voie numéro sept, et déversa sur le quai une cinquantaine de passagers au visage fatigué, transportant peu de bagages. Ils se dispersèrent, certains prirent le dernier métro, d'autres rejoignirent la file des taxis, puis les lumières à bord s'éteignirent. Étrangement, personne ne sortit du wagon classe affaires – les portes automatiques étaient restées closes et un chef de train tombant de sommeil les débloqua de l'extérieur et monta à bord pour vérifier qu'il n'y avait pas de passager endormi.

C'était une mauvaise idée.

Sa disparition fut remarquée au bout d'une vingtaine de minutes par un agent de la police ferroviaire qui l'attendait, avant de finir son service, pour prendre une bière au bar des Marocains. Ils n'étaient pas amis, mais à force de se croiser sur les quais de la gare, ils s'étaient aperçus qu'ils avaient des points communs, comme la passion pour la même équipe de football et pour les femmes aux fesses généreuses. Il monta donc dans le wagon et découvrit son copain de biture recroquevillé dans le couloir, les yeux ouverts et les mains autour de la gorge comme s'il cherchait à s'étrangler tout seul.

De sa bouche avait jailli un flot de sang qui avait formé une mare sur le tapis antidérapant. L'agent pensa que c'était le mort le plus mort qu'il ait jamais vu, mais il lui palpa quand même le cou, en quête d'un battement qu'il savait parfaitement ne pas trouver. *Sûrement un infarctus*, pensa-t-il. Il aurait pu continuer à inspecter la voiture, mais il y avait des règles à respecter et des ennuis à éviter. Il redescendit donc rapidement sur le quai et appela la centrale opérationnelle pour qu'on lui envoie quelqu'un de la police judiciaire et qu'on avertisse le magistrat de garde. Ainsi, il ne vit pas le reste du wagon, ni ce qu'il contenait. Il lui aurait suffi d'allonger le bras, de faire glisser la porte de verre dépoli, celle qui protégeait des regards les sièges en cuir

véritable du compartiment de luxe, pour modifier son propre destin et celui de ceux qui arrivèrent après lui, mais il n'y songea même pas.

Cette tâche revint donc à une commissaire adjointe de la troisième section de la brigade mobile – que tout le monde, à part les policiers eux-mêmes, appelait la Criminelle. Une femme qui avait repris son service après une longue convalescence et une série de mésaventures qui s'étaient retrouvées pendant des mois au cœur de toutes les discussions de tous les talk-shows. Elle s'appelait Colomba Caselli, et plus tard certains jugèrent que son intervention fut un coup de chance.

Pas elle.

COLOMBA ARRIVA À LA GARE TERMINI à une heure moins le quart, à bord d'un véhicule de service. Au volant, se trouvait l'agent d'élite Massimo Alberti ; il avait vingt-sept ans et un de ces visages qui semblent toujours juvéniles même à un âge avancé, constellé de taches de rousseur et surmonté de cheveux clairs.

Colomba, elle, avait trente-trois ans ; enfin, son corps en avait trente-trois et ses yeux verts, qui changeaient de nuance au gré de son humeur, un peu plus. Ses cheveux noirs étaient attachés, bien serrés au niveau de la nuque, ce qui mettait encore davantage en évidence ses pommettes prononcées d'Asiatique, héritées peut-être de quelque lointain ancêtre. Elle descendit de la voiture et rejoignit le quai où était stationné le train en provenance de Milan. Près de ce dernier se trouvaient quatre agents de la police ferroviaire, deux étaient assis sur le biplace électrique ridicule que la police utilisait pour se déplacer dans la gare et deux autres à côté des tampons : c'étaient des jeunes et ils fumaient tous. À quelques mètres de là, des curieux prenaient des photos avec leur portable et un groupe d'une dizaine de personnes, des agents de nettoyage ou du personnel paramédical, discutaient à voix basse.

Colomba montra sa carte et se présenta. Un des agents l'avait vue dans les journaux et il lui adressa le sourire niais de circonstance. Elle fit semblant de ne pas le remarquer.

— Quelle voiture ? demanda-t-elle.

— La première, répondit le plus haut gradé, tandis que les autres se rangeaient derrière lui, comme à l'abri d'un bouclier.

Colomba essaya de regarder à travers les fenêtres sombres du wagon mais elle ne distingua rien.

— Lequel d'entre vous est déjà monté ?

Il y eut des échanges de regards embarrassés.

— Un de nos collègues, mais il a fini son service, déclara celui qui venait de parler.

— Il n'a touché à rien, il n'a fait que regarder. Nous aussi, depuis le quai, ajouta un autre.

Colomba secoua la tête, agacée. Un cadavre, cela signifiait une nuit blanche à attendre que le magistrat et le médecin légiste aient fini leur travail, et une quantité invraisemblable de paperasse à remplir, de rapports à rédiger : rien d'étonnant à ce que l'agent se soit défilé.

Elle aurait pu se plaindre auprès de ses supérieurs, mais elle non plus n'aimait pas perdre de temps.

— Vous savez qui c'est ? interrogea-t-elle tout en enfilant des gants en latex et des chaussons en plastique bleu.

— Il s'appelle Giovanni Morgan, il fait partie du personnel roulant, l'informa le plus haut gradé.

— Vous avez déjà averti les familles ?

Nouvel échange de regards.

— OK, j'ai rien dit. (Colomba fit signe à Alberti.) Va chercher la torche dans la voiture.

Il partit et revint avec une Maglite d'environ cinquante centimètres qui, le cas échéant, était plus performante qu'une matraque.

— Vous voulez que je monte avec vous ?

— Non, attends ici et occupe-toi des civils.

Colomba avertit la centrale par radio qu'elle continuait l'inspection s'il lui donnait son feu vert, puis, tenant la torche allumée dans la main gauche et gardant la droite près de son holster, elle monta les trois marches métalliques de la voiture et s'arrêta près du corps du chef de train. Comme l'homme avant elle, elle tâta des doigts le cou de la victime et, comme l'homme avant elle, elle ne perçut aucune pulsation : la peau était visqueuse et froide. Soucieuse de ne rien déplacer, elle l'examina pour déterminer s'il avait été blessé, mais le sang semblait provenir uniquement de sa bouche et le corps ne présentait ni lésions ni contusions visibles. Si elle avait dû parier sur les causes du décès, elle aurait avancé que c'était une mort naturelle, mais c'était le médecin légiste qui trancherait. Pendant qu'elle demandait à la centrale où en étaient le médecin légiste et le magistrat de garde, Colomba perçut un étrange fond sonore. Retenant son souffle, elle comprit qu'il s'agissait d'une bonne demi-douzaine de portables qui se déclenchaient tous ensemble, dans une cacophonie de sonneries et de vibrations. Le bruit provenait de derrière la porte du compartiment de luxe, celui équipé de fauteuils en cuir véritable et où l'on servait des repas préculs signés par un chef médiatique.

À travers le verre laiteux, Colomba aperçut les reflets verdâtres des écrans de portable qui clignotaient. Elle resta quelques instants à les observer, interdite. Il était tout bonnement impossible que tous ces téléphones aient été oubliés par leurs propriétaires, mais la seule explication qui lui venait à l'esprit était trop monstrueuse pour qu'elle

puisse imaginer qu'elle soit vraie.

Et pourtant elle l'était. Colomba le comprit en faisant coulisser la porte du compartiment : elle fut assaillie par l'odeur nauséabonde du sang et de la merde.

Les passagers de la classe affaires étaient tous morts.

COLOMBA BRAQUA LE FAISCEAU DE SA TORCHE vers l'intérieur du wagon. Elle éclaira des corps renversés sur les sièges, tombés sur le sol. *Putain, qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?* Elle entra avec précaution, prenant garde à ne rien piétiner. Le cadavre le plus proche de la porte était celui d'un passager d'une soixantaine d'années, vêtu d'un costume gris ; il avait été projeté par terre, les mains entre les jambes, la tête en arrière. Le sang qui avait jailli de sa gorge lui avait recouvert le visage d'un masque rouge.

Colomba avançait encore. Derrière le passager en costume gris, un jeune homme, la chemise ouverte et le pantalon slim blanc taché d'excréments, tenait encore à la main son portable qui vibrait. Il était étendu en travers du couloir. Un verre avait roulé devant son visage, et le sang qui coulait de son nez l'avait coloré de rouge.

À sa gauche, il y avait un vieil homme, encore assis à sa place, empalé au niveau de la bouche par sa canne, qui avait par la même occasion fracassé son dentier – ce dernier gisait sur son torse au milieu du sang et de traces de vomissures séchées. Elle découvrit également deux hommes d'origine asiatique, dont les habits indiquaient qu'ils appartenaient au personnel de restauration. Le premier avait été projeté sous la table de service recouverte de sachets de sucre éparpillés, l'autre était tombé sur les genoux d'une femme d'une quarantaine d'années, en tailleur et talons aiguilles, qui semblait avoir voulu le bercer dans ses bras avant de mourir.

Colomba sentit ses poumons se contracter et elle inspira profondément. Maintenant qu'elle s'y habitait, elle percevait derrière la puanteur un étrange arrière-goût douceâtre qu'elle ne parvenait pas à identifier. Cela lui rappelait les expériences culinaires ratées de sa mère, qui faisait régulièrement cramer des gâteaux dans le four, quand Colomba était petite.

Elle s'avança jusqu'au fond du wagon, enveloppée d'un vague sentiment d'irréalité. Un quadragénaire était étendu en position de

Superman : le poing droit en avant et le bras gauche le long du corps. Colomba leva le pied pour l'enjamber et jeta un coup d'œil dans les toilettes : un homme, vêtu de la tenue orange des agents d'entretien, et une femme gisaient sur le sol, les jambes entremêlées. En tombant, la femme avait cogné sa nuque contre le bord de l'évier, couvert d'une boue de sang et de cheveux. La radio de Colomba grésilla : « Votre chauffeur demande s'il peut monter à bord », annonça la centrale.

— Négatif, je vais le contacter directement. Je raccroche, dit-elle d'une voix presque normale, avant d'appeler Alberti sur son portable : Qu'est-ce qu'il y a ?

— Madame... Je suis avec des gens qui attendent des passagers... Ils disent qu'ils devaient arriver par ce train.

— Attends.

Colomba ouvrit la porte communicante et inspecta le wagon de la première classe. Il était vide, tout comme les voitures suivantes. Pour en être certaine, elle marcha jusqu'à la queue du train avant de rebrousser chemin.

— Ils étaient en classe affaires ?

— Oui, madame le commissaire.

— Si tu es avec eux, éloigne-toi, je ne veux pas qu'ils t'entendent.

Alberti obéit.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Ils sont tous morts. Tous les passagers de la première voiture.

— Oh, putain. Mais comment ?

Colomba sentit son cœur défaillir. Elle avait exploré le train presque dans un état de transe, mais maintenant elle réalisait que ces malheureux autour d'elle n'avaient aucune blessure visible, à part le vieux empalé par sa canne. *J'aurais dû me barrer dès que j'ai vu le contrôleur.*

Mais, de toute façon, cela aurait déjà été trop tard.

— Commissaire... vous êtes toujours là ? reprit Alberti, inquiet de son silence.

Colomba se ressaisit.

— Je ne sais pas de quoi ils sont morts, Alberti, mais il doit s'agir d'une substance qu'ils ont ingérée ou respirée.

— Sainte Vierge...

La panique gagnait Alberti.

— Reste calme, car tu vas devoir endosser une responsabilité importante : que personne ne s'approche du train, ni la Scientifique, ni le magistrat, avant l'arrivée des équipes de décontamination. Si quelqu'un veut forcer le passage, tu l'arrêtes, tu lui tires dessus s'il faut, mais tu ne le laisses pas monter.

Colomba sentait une sueur glacée lui couler le long du dos. *Si c'est de l'anthrax, je suis foutue*, pensa-t-elle. *Si c'est du gaz neurotoxique, j'ai*

peut-être encore une chance.

— Deuxième chose. Tu dois trouver l'agent qui est monté dans le train – demande son adresse à ses collègues – parce qu'il faut le mettre en quarantaine. Les autres ne doivent pas partir non plus, surtout s'ils ont échangé des poignées de main ou des cigarettes. Et même chose pour les proches des victimes, empêche-les de partir.

— Et je dois leur dire la vérité ?

— Non ! Avertis la centrale, il faut qu'ils retrouvent tout le personnel roulant, tous ceux qui sont potentiellement entrés en contact physique avec les passagers. Mais d'abord appelle les équipes de décontamination. Uniquement par téléphone, n'utilise pas la radio ou tu vas semer la panique. C'est clair ?

— Et vous, madame le commissaire ?

— J'ai fait la connerie de monter dans le wagon. Le poison est peut-être encore actif et il se peut que je sois contaminée. Je ne peux plus sortir sans risquer de contagion. Tu as bien compris ?

— Oui.

La voix d'Alberti semblait sur le point de se briser.

Colomba raccrocha. Elle rejoignit le couloir par lequel elle était arrivée et ferma la porte en actionnant le dispositif d'urgence. Puis elle choisit un siège libre dans la voiture de première classe qui, comparée à celle de la classe affaires, ressemblait à un wagon de péquenauds, et elle attendit. Pour voir si elle allait survivre.

LES ÉQUIPES D'URGENCE DES POMPIERS, ayant revêtu leurs combinaisons en Tyvek et leurs masques à gaz, activèrent le protocole d'urgence NBC (nucléaire, bactériologique et chimique). Elles encerclèrent la zone pour en prendre le contrôle, avant de recouvrir les wagons de toiles de plastique antitranspirant et d'aménager un petit sas à l'entrée de la première voiture.

À l'intérieur, Colomba, qui avait enlevé son blouson à cause de la chaleur ambiante, patientait en surveillant de manière obsessionnelle son propre état de santé, traquant d'éventuels symptômes de contamination. Ses glandes lui semblaient fonctionner normalement, elle ne transpirait pas plus que d'habitude, elle ne tremblait pas, mais elle ne savait pas combien de temps prenait le virus ou le poison pour faire effet. Au bout de deux heures de délire paranoïaque, alors que l'odeur et la chaleur étaient devenues insupportables, deux soldats en combinaison hermétique montèrent à bord. Le premier portait une tenue assez semblable à celle de Colomba, le deuxième la mit en joue avec son fusil d'assaut.

— Les mains derrière la nuque, ordonna une voix étouffée par le masque à gaz.

— Je suis le commissaire adjoint Caselli, protesta-t-elle tout en obtempérant. C'est moi qui ai donné l'alerte.

— On ne bouge pas, rétorqua le militaire avec le fusil, pendant que son acolyte la fouillait avec des gestes sûrs malgré ses gants épais.

Il lui retira son arme de service et son couteau à cran d'arrêt et les glissa dans un sachet de plastique avec fermeture hermétique, qu'il confia à un troisième militaire, resté sur les marches à l'extérieur du train. En échange, l'homme lui tendit un sac plus grand, que le soldat présenta à Colomba.

— Déshabillez-vous entièrement et mettez vos vêtements dans le sac, enjoignit-il. Puis mettez la combinaison.

— Devant vous ? demanda Colomba. Jamais.

— Si vous n'obéissez pas, nous avons l'autorisation de tirer. Ne nous y obligez pas.

Colomba ferma les yeux un instant. Il y avait des choses pires que de se déshabiller devant un auditoire. Par exemple, mourir en vomissant du sang ou en recevant une balle dans la nuque. Elle désigna quand même du doigt la GoPro fixée sur le casque de l'homme au fusil.

— D'accord. Mais vous éteignez la caméra. Je ne veux pas finir nue sur Internet, morte *ou* vive.

Le soldat masqua l'objectif de sa main.

— Dépêchez-vous.

Colomba se devêtit rapidement, sentant le regard de ces hommes sur elle. Quand elle était habillée, ses cuisses et ses épaules musclées la faisaient paraître plus grosse qu'elle ne l'était, mais, nue, elle avait la silhouette sèche d'une femme qui passe sa vie à se maintenir en forme. Elle enfila l'épaisse combinaison et les deux soldats l'aidèrent à ajuster le masque à gaz.

Colomba était experte en plongée, mais le masque et le bruit de sa respiration dans ses oreilles lui donnèrent rapidement une sensation d'oppression. De nouveau, ses poumons se contractèrent. Les soldats l'escortèrent hors du train jusqu'aux cordons des forces de l'ordre qui l'entouraient. Le train était emballé comme une œuvre de Christo.

Autour d'elle, c'était l'apocalypse.

Il était quatre heures du matin et, dans la gare éclairée a giorno par les projecteurs de l'armée, il n'y avait plus que des soldats, des carabiniers, des policiers, des pompiers et des agents en civil. Aucun bruit de train en arrivée ou en partance, aucune annonce de haut-parleur, aucune conversation de voyageur parlant dans un portable, seulement le martèlement sourd des rangers qui retentissait contre la voûte, recouvert parfois par les ordres des officiers qui criaient et par les sirènes des voitures de patrouille.

Les soldats firent monter Colomba dans un camping-car équipé d'un laboratoire itinérant, stationné au milieu du couloir de la billetterie. Un médecin militaire commença à lui prélever du sang en la piquant à travers le patch de caoutchouc que Colomba avait au bras. Utilisant le même système, le médecin lui fit également une injection qui lui donna des vertiges et emplît sa bouche d'un goût acide.

Personne ne lui adressa la parole. Personne ne répondait à ses questions ou à ses demandes, même les plus élémentaires. Après une demi-heure de ce traitement, Colomba perdit son sang-froid et accula le médecin contre la paroi du camping-car.

— Je veux savoir comment je vais, compris ? Et je veux savoir ce que j'ai respiré !

Ses yeux étaient devenus deux éclats de jade. Le médecin se

dégagea. Deux militaires empoignèrent Colomba et la plaquèrent au sol, les bras derrière le dos.

— Je veux des réponses ! hurla-t-elle encore, même si le souffle lui manquait. Je ne suis pas une prisonnière ! Je suis un officier de police, putain !

Le docteur se redressa. Sous sa charlotte, ses lunettes lui avaient glissé jusque sur le nez.

— Vous allez bien, vous allez bien, murmura-t-il. Nous n'allons pas tarder à vous laisser sortir.

— Et vous ne pouviez pas le dire plus tôt, bordel !

Les soldats la lâchèrent, elle se releva en donnant délibérément un coup de coude dans l'estomac de celui qui se trouvait le plus près.

— Et mes collègues ? ajouta-t-elle.

Le médecin essaya de remettre ses lunettes en place sans enlever ses gants et faillit s'éborgner.

— Ils vont tous bien. Je vous assure.

Colomba enleva son masque. Mon Dieu, comme c'était bon de respirer un air qui n'avait pas l'odeur de sa transpiration. Cinq minutes après, on lui rendit ses vêtements et elle put de nouveau se sentir un être humain et non plus un morceau de chair à piquer et à mesurer. La peur lui avait donné mal à la tête, mais elle était vivante et quelques heures plus tôt elle n'aurait pas parié sur ses chances de survie. Dans la gare, entre-temps, on avait éteint les projecteurs, mais il continuait à régner une atmosphère surréelle d'occupation militaire. Les cadavres avaient été alignés près du train, dans des sacs étanches blancs. Il devait en manquer deux ou trois, qui se trouvaient déjà dans l'une des autres fourgonnettes pour être examinés.

Le commissaire adjoint Marco Santini se détacha du groupe d'agents massés près de la bouche du métro et se dirigea vers Colomba en boitant de la jambe gauche. Il était grand, avec des moustaches comme des fils de fer et un nez aquilin. Il portait un imperméable fatigué et une casquette plate irlandaise qui lui donnaient un air de retraité, même si, quand on le regardait bien en face, on comprenait que c'était un dangereux fils de pute.

— Comment te sens-tu, Caselli ?

— Les médecins te répondraient que ça va, moi, je n'en suis pas aussi sûre.

— On m'a donné quelque chose pour toi. (Santini lui tendit le sac contenant les armes qu'on lui avait confisquées.) Je ne savais pas que tu te promenais avec un couteau à cran d'arrêt.

— C'est un porte-bonheur, lui répondit-elle en le fourrant dans la poche de son blouson. Et ça marche mieux qu'un trèfle à quatre feuilles si quelqu'un te casse les couilles.

— Pas vraiment réglementaire.

— Ça te pose un problème ?

— Non, tant que tu ne me le plantes pas dans le dos.

Colomba accrocha l'étui de son Beretta à sa ceinture : quand la situation n'était pas risquée, elle le portait au creux de son dos pour qu'il soit moins visible. L'été, c'était plus compliqué...

— Combien de chances y a-t-il pour qu'il s'agisse d'un accident ? Une fuite de produit chimique, ou quelque chose comme ça ?

— Zéro, affirma Santini en la fixant du regard. L'attentat a déjà été revendiqué. Par Daesh.

SUR LA VIDÉO, qui semblait avoir été prise avec un smartphone, apparurent deux hommes de taille moyenne, vêtus d'un jean et d'un T-shirt sombre, portant des capuches noires et des lunettes de soleil. La couleur de peau de leurs avant-bras laissait penser qu'ils venaient du Moyen-Orient. Jeunes, moins de trente ans, sans tatouages ou cicatrices visibles.

Un drap était accroché derrière eux pour camoufler le reste de la pièce.

Les deux hommes adressèrent tour à tour un remerciement à leur Dieu, puis un salut déferant au calife Abou Bakr al-Baghdadi, le chef irakien de Daesh. Tous les deux tenaient à la main une feuille qu'ils lisaient, en levant de temps en temps les yeux vers l'objectif. Ils parlaient en italien.

— Nous sommes des soldats de l'État islamique, dit celui de gauche. C'est nous qui avons frappé le train inaccessible à nos frères migrants et fréquenté par les riches qui financent la guerre contre la vraie religion.

Celui de droite intervint, il avait une voix plus profonde et un accent clairement romain.

— Nous ne cesserons jamais de vous combattre, que ce soit pendant vos voyages touristiques, vos déplacements professionnels ou pendant que vous dormez dans vos maisons. Ce que nous faisons est totalement légitime, selon la loi du Coran. Vous frappez les vrais croyants, vous les emprisonnez, vous les bombardez, nous vous frappons en retour.

— Nous conquerrons Rome, continua celui de gauche, détruirons vos croix et asservirons vos femmes, avec le consentement d'Allah. Vous ne vous sentirez même plus en sécurité dans vos chambres à coucher.

— Si nous avons le visage masqué, c'est pour pouvoir continuer à nous battre jusqu'à ce que nous mourions en martyrs, conclut celui de droite.

La vidéo prit fin dans un silence sépulcral. Elle avait été projetée sur l'écran LCD du club réservé aux grands voyageurs de la gare Termini, qui faisait office de QG provisoire, sous la direction du Groupe d'intervention spéciale des carabinieri – qui portaient des cagoules et des fusils d'assaut. À l'intérieur, une cinquantaine d'officiers des diverses forces de police et de l'armée se pressaient sur de petits canapés aux formes ondulées. Quand on ralluma les lumières, ils commencèrent à parler tous à la fois et le général des carabinieri, qui présidait la réunion, fut forcé de demander le silence.

— Un à la fois, s'il vous plaît.

— Pensez-vous qu'ils représentent un groupe plus important ou qu'ils agissent seuls ? demanda un officier de police.

— Pour le moment, les deux hypothèses sont valables, répondit le général. Désormais, n'importe quel fou qui en veut à la société se proclame soldat du Califat. Il est vrai que cet attentat a demandé un niveau de préparation important et du matériel difficilement accessible. Donc, l'existence d'un lien avec les cadres de Daesh est envisageable.

Colomba, qui était restée en retrait, appuyée à l'une des parois de verre dépoli, leva la main.

— Y avait-il des cibles éventuelles dans le train ?

Certains jouèrent des coudes pour la voir, mais le général resta impassible.

— Non madame, pour ce que nous en savons. Mais l'enquête vient juste de commencer. (Il regarda toute l'assistance.) L'unité de crise du Viminale vient de se réunir avec le Premier ministre et le ministre de l'Intérieur. Je vous informe que le niveau d'alarme a été renforcé à Alpha 1, ce qui, je vous le rappelle, signifie la possibilité d'autres attaques terroristes. Toutes les forces de police et de sécurité ont été mobilisées. Rome a été déclarée « No Fly Zone » et pour l'instant le trafic aérien a été suspendu dans tout le pays. Même la gare Termini restera fermée jusqu'à nouvel ordre et le métro ne circulera pas tant que l'inspection des artificiers ne sera pas terminée.

Il y eut un moment de silence tandis que les personnes présentes s'efforçaient d'assimiler la gravité de la situation. L'Italie s'était transformée en zone de guerre.

— Quelle substance les terroristes ont-ils utilisée ? questionna l'officier de police qui avait déjà parlé.

Le général fit signe à une femme en tailleur sombre que Colomba n'avait même pas remarquée ; quand elle la reconnut, elle demeura perplexe. Il s'agissait de Roberta Bartone du Laboratoire d'analyses médico-légal de Milan, Bart pour ses amis. Colomba connaissait ses compétences, mais elle ne s'attendait pas à la trouver là.

— Docteur, je vous en prie, dit le général. Voici le docteur Bartone,

du Labanof, qui coordonne l'examen des victimes.

Bart prit place derrière le comptoir qui faisait fonction de tribune et connecta son portable à l'écran.

— Je préfère vous avertir : certaines images sont difficiles à supporter.

Elle appuya sur la barre d'espace. Sur l'écran, apparut la photo de ce qui ressemblait à un énorme spray, enveloppé de ruban adhésif. Du gicleur de la bombonne partaient deux fils électriques connectés à une horloge à piles.

Il y eut un peu de remue-ménage car les participants à la réunion se déplaçaient pour mieux regarder ; quelqu'un, au fond de la salle, protesta parce qu'il ne voyait plus rien.

— Durant la descente de police, expliqua Bart, les artificiers ont trouvé cette bouteille à air comprimé d'un litre reliée au système de ventilation. (La photo suivante montrait un panneau ouvert sur la cloison du train, derrière lequel passaient des câbles électriques et des tuyaux de caoutchouc.) À 23 h 35, une électrovalve s'est déclenchée et la bouteille a délivré le gaz qu'elle contenait à l'intérieur du wagon classe affaires. La soupape était connectée à un Nokia 105 d'origine française, un téléphone jetable, qui a vraisemblablement été appelé par un autre téléphone jetable. La brigade de lutte contre la cybercriminalité est en train d'enquêter.

Bart cliqua. Sur l'écran s'afficha une vue d'ensemble du wagon, prise depuis la porte par laquelle Colomba, elle aussi, était entrée. Les premiers corps étaient nettement visibles. Bart fit défiler les images des dépouilles. Des murmures s'élevèrent dans la salle.

— Le gaz a fait effet presque immédiatement après l'inhalation, en provoquant des convulsions, le relâchement des sphincters et des hémorragies internes.

Nouveau clic. La photo du vieux avec sa canne s'afficha.

— Même si cela ressemble à une agression, la blessure a été auto-infligée, elle a été causée par des convulsions *in limine mortis*. À en juger par l'aspect des corps et la rapidité du décès, les responsables de la NBC ont tout d'abord pensé à un gaz neurotoxique, VX ou sarin. C'est pour cette raison qu'on a utilisé le protocole prévoyant d'isoler totalement l'aire contaminée. À mon arrivée sur la scène, cependant, et après un premier examen des corps, j'ai noté des lividités précoces rouge clair.

Clic. Une tache rose sur le dos d'un cadavre sur la table d'autopsie.

— Et j'ai remarqué que le sang brillait.

Clic. Une tache de sang sur l'un des sièges.

Un policier sortit en toute hâte par les portes automatiques, la main sur la bouche.

— Cela m'a éloignée de l'hypothèse du gaz neurotoxique, continua

Bart, pour m'orienter vers une autre, certes plus classique, mais qui s'est révélée exacte à l'examen des échantillons. (Elle fit une pause.) Du cyanure, révéla-t-elle, avec un léger tremblement dans la voix.

Clic. Le schéma d'une molécule.

— Acide cyanhydrique sous forme gazeuse, poursuivit-elle, d'un ton plus ferme. Comme beaucoup d'entre vous le savent sans doute, le cyanure agit en se fixant sur les atomes de fer dans les cellules et en interrompant la chaîne de la respiration. Les victimes meurent dans d'atroces convulsions, parce que l'oxygène n'est plus transporté par les globules rouges jusqu'aux tissus. On étouffe, bien qu'on continue à respirer. L'oxygène reste dans le sang qui, pour cette raison, apparaît à la vue plus brillant que la normale.

Clic. L'image d'une fenêtre de la classe affaires.

— Le gaz s'est dispersé en sortant par la porte de la voiture et par les fentes des fenêtres, aidé par le mouvement du train et la dépressurisation provoquée par les passages dans les tunnels.

Clic. Le chef de train mort.

— Il y avait encore une concentration hautement toxique de gaz quand le chef de train a ouvert les portes, et malheureusement il a été exposé à une dose qui s'est avérée mortelle. Par chance, le cyanure s'est ensuite dispersé dans l'air, même si l'agent Polfer, qui a fait la première descente, en a absorbé suffisamment pour avoir des problèmes respiratoires et s'est effondré sur le trajet vers son domicile. Il a été immédiatement secouru et se trouve désormais hors de danger.

Il y eut d'autres murmures. Bart fit une pause, pendant que le général des carabiniers demandait à nouveau le silence. Quant à Colomba, elle estimait que ce n'était finalement qu'un juste retour des choses pour le fainéant de la compagnie ferroviaire.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Bart, toutes les personnes entrées en contact avec les corps et la voiture ont bénéficié d'une prophylaxie à base de Cyanokit. Mis à part quelques nausées ou quelques maux de tête, elles n'auront pas de séquelles.

— Pourquoi le gaz s'est-il seulement répandu dans le premier wagon ? interrogea le général après avoir examiné les images.

— Parce que nous avons eu de la chance.

Clic. Le dessin sommaire d'une série de tuyaux que Colomba estima avoir été tracé sur un morceau de papier avec un stylo, ce qui était probablement le cas.

— Vous voyez le cercle rouge ? C'est l'endroit où se trouve un échangeur qui répartit le flux d'air entre la voiture classe affaires et les autres. (Bart indiqua du bout de son stylo un autre cercle plus petit.) La bouteille a été reliée ici, cinq centimètres au-dessus de la dérivation du système d'aération. Si les terroristes avaient relié la bouteille au-dessous de l'échangeur, le gaz se serait répandu dans toutes les

voitures du train, y compris la cabine du conducteur. Le nombre de morts aurait été considérablement plus élevé.

Il y eut d'autres questions, mais Colomba avait la tête comme prise dans un étau et elle sortit de la salle pour prendre une bouffée d'air.

Maurizio Curcio la rejoignit sur le seuil quelques secondes plus tard et alluma une cigarette. C'était le chef de la Mobile et, depuis que Colomba avait repris son service, huit mois auparavant, leurs rapports avaient toujours été cordiaux.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il.

Il avait un peu coupé ses moustaches et Colomba ne s'y était pas encore habituée : sa lèvre supérieure, arquée, lui donnait un air perpétuellement ironique, presque mauvais.

— Je suis seulement un peu abruti. Il y a des chances de déterminer la provenance du cyanure ?

— Pas facilement, en tout cas, selon le docteur Bartone. C'est une fabrication maison, et non industrielle. Avec des plantes qui poussent un peu partout, comme le laurier quelque chose.

— Laurier-cerise, le reprit Colomba, qui en avait eu dans son jardin quand elle travaillait à Palerme. C'était la seule plante qu'elle avait réussi à ne pas faire mourir trop vite.

— Donc Daesh a un laboratoire en Italie.

— Ou peut-être seulement un arsenal bien garni, probablement les deux, ou même plusieurs. La vérité, c'est que nous ne savons rien du tout. (Il jeta son mégot dans une poubelle pleine à craquer.) Tôt ou tard ça devait arriver.

— Ça aurait pu être pire.

— Mais nous ne savons pas quelle est la suite de leur plan, à ces fils de pute, et il faut qu'on les trouve avant qu'ils ne recommencent. Allez, rentrez chez vous vous reposer un peu, on dirait que vous allez tomber par terre.

— Je ne crois pas que ce soit le moment.

— Prenez au moins une douche, Colomba. Je sais que ce n'est pas gentil de vous le dire, mais vous avez une épouvantable odeur de vestiaire.

Elle rougit.

— On se voit au bureau.

Elle prit rapidement congé de Bart, qui l'embrassa chaleureusement (« Tu ne donnes jamais de tes nouvelles », et cætera), avant de se faire raccompagner chez elle par un agent presque à la retraite, qui redoutait la Troisième Guerre mondiale. Elle garda les yeux fixés sur la ville qui défilait derrière la vitre. Quand elle fermait les paupières, les visages convulsés des passagers empoisonnés réapparaissaient, tandis que l'odeur de désinfectant qu'elle avait sur ses vêtements redevenait celle du wagon envahi par le sang et les excréments. Petit à

petit, elle était remplacée par une odeur plus ancienne, celle des morts brûlés, réduits en morceaux par du C4 – placé dans un restaurant parisien par un complice du Père –, là où elle avait failli perdre la vie. Le Désastre.

Elle revit la femme âgée exploser et son corps déchiqueter ses voisins de table, le jeune marié qui brûlait en défonçant la fenêtre. Puis elle finit par s'assoupir. Le son de sa propre voix dans ses oreilles la réveilla. Elle éprouvait une sensation désagréable à la gorge, comme lorsque on est obligé de parler à voix basse. C'est d'ailleurs ce qu'elle avait dû faire, parce que l'agent au volant la fixait du coin de l'œil, un peu effrayé.

Elle rentra chez elle en chancelant. Son appartement était situé dans un vieil immeuble sur les bords du Tibre, pas loin du Vatican, un deux-pièces meublé un peu au marché aux puces du quartier et beaucoup à Ikea. Colomba y habitait depuis presque quatre ans, mais il restait impersonnel et comme inhabité, à part un coin du séjour avec un fauteuil en cuir rouge entouré de piles de vieux livres achetés sur les étalages. Elle les achetait par sacs entiers, mélangeant chefs-d'œuvre en édition de poche et romans sans prétention d'auteurs oubliés. Elle aimait la surprise et la variété, et comme ils coûtaient trois fois rien, elle pouvait les mettre dans le conteneur papier au bout de quelques pages si le livre ne lui plaisait pas. En ce moment, elle avançait lentement dans la lecture de *Bel-Ami*, de Maupassant. C'était une édition tellement mal en point que parfois les pages se détachaient quand elle les tournait.

Elle se jeta sous la douche et, peu après, tandis qu'elle se séchait dans un peignoir de style japonais, elle reçut un coup de téléphone d'Enrico Malatesta. Enrico était un conseiller financier, il avait été le fiancé de Colomba jusqu'à ce qu'elle se retrouve à l'hôpital, après l'explosion de Paris, ravagée par un sentiment de culpabilité et par des crises de panique. Il avait disparu juste après, pour se manifester à nouveau, il y a quelques mois, au prétexte d'une vieille photo trouvée dans un tiroir – comme dans une chanson des Pretenders.

Par nostalgie, disait-il, mais plus probablement parce que ses relations depuis ne donnaient rien. Colomba n'avait pas réussi à l'envoyer paître. Elle l'avait aimé et ils avaient très bien baisé ensemble, ce qui l'empêchait toujours de lui raccrocher à la figure.

— J'ai vu pour l'attentat, lui dit-il. (L'arrière-fond sonore indiquait qu'il était dans un parc, probablement celui de Villa Pamphilj. Tout comme elle, il aimait bien aller courir le matin de bonne heure.) Sur Internet ils disent que tu y étais.

— Alors ça doit être vrai.

— Arrête : tu y étais ou tu n'y étais pas ?

Colomba sortit de la salle de bains et s'assit sur le bord du lit, qui

l'attirait comme un aimant.

— J'y étais.

— Je pensais que la foudre ne tombait jamais deux fois au même endroit.

— Quel tact... De toute façon, ce n'est pas vrai. Quand on fait un boulot comme le mien, on devient des paratonnerres.

Certains plus que les autres, cependant.

— Comment c'était ?

— Tu m'as appelée pour avoir des détails croustillants ?

— Tu sais bien que j'aime ça, lui répondit-il d'une voix joyeuse.

Tu lui fais des appels du pied ou quoi ? se dit-elle avec une voix qui aurait pu appartenir à sa mère. *Mais qu'est-ce qu'il te passe par la tête ?*

— Il n'y en a pas, dit-elle pour couper court à la conversation. Des morts terribles et c'est tout.

— On dit qu'il y a eu une revendication.

— C'est ce qu'on dit.

— Et qu'ils ont utilisé du gaz.

— Oui. (Puis elle ajouta sans réfléchir :) J'ai failli en respirer moi aussi. Ou plutôt, j'en ai peut-être respiré une quantité infime.

— Tu plaisantes...

— Non.

— Comment te sens-tu ?

Le ton d'Enrico était devenu chaleureux et sincère, mais Colomba se demanda s'il l'était vraiment ou s'il était encore en train de la mener en bateau. Elle décida de lui faire confiance, et se laissa tomber sur le lit, le peignoir ouvert sur les cuisses. Tout à coup, elle éprouva un désir tellement brûlant pour Enrico qu'elle glissa une main entre ses jambes.

— Je vais bien, ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle.

Mais putain, qu'est-ce que tu fais ? Tu te souviens que ce connard t'a larguée alors que tu étais encore à l'hôpital ? Elle n'avait pas oublié, mais elle avait aussi d'autres souvenirs...

— Comment tu peux me dire de ne pas m'inquiéter ? Évidemment que je m'inquiète. Tu es chez toi ? Je peux passer te voir avant d'aller au bureau.

Oui, passe.

— Non, je dois sortir. Une autre fois.

Ne m'écoute pas et passe.

— Je suis là dans cinq minutes, insista Enrico, qui sentait la résistance de Colomba céder.

Oui. Viens. Tout de suite.

— Non, je dois y aller.

Elle raccrocha. *Tu es vraiment une salope*, se reprocha-t-elle. *Tu crois que c'est le moment ?* Le lit et la langueur qu'elle avait éprouvée

l'avaient détendue ; sans le vouloir elle ferma les yeux et s'enfonça doucement dans un trou noir.

Elle les rouvrit une heure plus tard, réveillée par la sonnerie du téléphone fixe qu'elle mit un moment à reconnaître : il y avait longtemps qu'il ne servait plus. Elle parvint jusqu'au combiné à tâtons et faillit le lâcher tant ses mains semblaient anesthésiées. C'était le secrétaire de Curcio qui lui demandait de venir le plus vite possible : les opérations commençaient.

LÉ DÉPARTEMENT D'INVESTIGATION de la Police nationale avait son siège au cinquième étage de l'ancien couvent dominicain qui abrite aujourd'hui le commissariat central, via San Vitale, à deux pas des vestiges des forums impériaux. Colomba s'y rendit à pied pour finir de se réveiller, un trajet qui lui faisait traverser la Piazza di Trevi. À dix heures et demie d'un matin normal, il y aurait eu une masse compacte de touristes autour de la célèbre fontaine, mais ce jour-là elle ne vit qu'un petit groupe qui ne semblait pas très joyeux. *Psychose de bombe, évitez les lieux publics*, pensa-t-elle, même s'il n'y avait pas eu de bombe. Pour l'instant, tout au moins. Elle marcha encore cinq minutes, passa la porte sur laquelle était écrit SUB LEGE LIBERTAS et monta jusqu'au cinquième étage où se trouvaient les neuf sections de la Mobile : quatre-vingt-dix agents partageaient dix-neuf bureaux, deux toilettes, une salle de réunion, un photocopieur et deux imprimantes (dont une perpétuellement en panne), ainsi qu'une salle d'attente pour les visiteurs et une pièce sécurisée. En raison de l'état d'urgence, les permissions et les roulements horaires avaient sauté et il y avait plus de gens que d'habitude dans les couloirs. Les sourires étaient rares, les regards hostiles, les télévisions et les radios allumées partout.

Quelques-uns de ses collègues qui connaissaient sa mésaventure essayèrent de lui poser des questions, mais elle les évita et s'engouffra dans la salle de réunion bondée et surchauffée où, entourée de trente autres fonctionnaires dont les visages exprimaient tous divers degrés de fatigue, elle écouta les dispositions du ministère de l'Intérieur. Les terroristes n'avaient pas encore été identifiés et on avait mis en place le dispositif de recueil d'informations et d'identification des extrémistes islamistes présents sur le territoire et de tous ceux soupçonnés d'être des sympathisants. Pour faire bref, on allait retourner toutes les pierres et voir si quelque chose d'utile pouvait en sortir.

— L'opération a été baptisée « Tamis », l'informa Curcio en se tournant vers le vieux plan de Rome accroché au mur, à côté d'une carte d'Italie encore plus vieille, tous deux fixés avec du ruban adhésif. Et elle se déroule, ou se déroulera dans les prochaines heures, dans toutes les principales villes italiennes. Nous avons partagé Rome entre nous, nos cousins les carabinieri et les Bérêts verts. Aujourd'hui, nous, nous devons nous occuper des zones de Centocelle, Ostia, Casilina et Torre Angela.

C'était la périphérie, des quartiers caractérisés par une forte présence de la petite délinquance et du trafic de drogue. Quelqu'un derrière Colomba se plaignit à voix basse :

— Nous, on ne tombe jamais sur la Via del Corso...

— Chaque équipe, poursuit Curcio, aura comme responsable un officier qui désignera trois agents de sa section. Vous disposerez du concours des voitures de patrouille, de la compagnie de sécurité (CS) et il y aura un médiateur culturel. Chaque équipe sera dirigée par un membre de la *task force*, qui a été formée par le ministère de l'Intérieur pour coordonner notre action et celle des autres. N'en faites pas une question de grade et d'ancienneté, parce que la responsabilité de l'opération, ce seront eux qui l'auront et ce sont eux qui ont le feu vert des services. Y a-t-il des questions ?

Il n'y en eut pas, en tous les cas pas de pertinentes. Colomba se vit assigner la zone de Centocelle, à l'est de la ville, parce que s'y trouvait un centre islamique qu'elle connaissait : un des habitués avait étranglé sa femme et c'était Colomba qui lui avait passé les menottes, seulement quelques jours après avoir repris du service.

— Tout ce qu'on trouve, si tant est qu'on trouve quelque chose, on le rapporte ici, déclara Santini, alors que Colomba l'avait rejoint dans son bureau pour recevoir ses dernières instructions. Il était assis, la jambe gauche posée sur la table. Il avait été opéré l'année précédente : on avait remplacé l'une de ses artères par un morceau de plastique et, depuis, sa jambe ne marchait qu'à moitié et le faisait souffrir deux fois plus. *Trois fois plus.*

— Même si tu ne trouves qu'un permis de séjour expiré, continua Santini, tu les arrêtes tous et tu fermes le centre.

— Nous allons mettre de l'huile sur le feu, fit remarquer Colomba. Ça va foutre la merde.

— C'est ainsi que tourne le monde, Caselli. Tu veux remettre en question l'autorité supérieure ? ironisa-t-il.

Colomba soupira.

— D'autres ordres, *chef* ?

Il mit une cigarette dans sa bouche. Il la fumerait devant la fenêtre ouverte ainsi qu'il l'avait toujours fait, été comme hiver.

— Gilet pare-balles pour tous, OK ? Et pour une fois, essaye de ne

pas en faire qu'à ta tête.

Colomba quitta le bureau de Santini, récupéra un gilet pare-balles dans l'armoire et se rendit dans la salle commune. Les Tres Amigos se levèrent presque au garde-à-vous dès qu'ils la virent arriver. Les Tres Amigos, c'étaient Alberti, l'inspecteur Claudio Esposito – chauve et avec un physique de rugbyman, déjà suspendu deux fois pour avoir levé la main sur des suspects et des collègues – et le commissaire adjoint Alfonso Guarneri – un grand gaillard à la barbe grisonnante, marrant comme une rage de dents. C'est Alberti qui avait trouvé leur surnom, même si personne ne l'utilisait. De l'avis de Colomba, les « Tres Nullos » aurait été plus adapté, puisque, si elle n'avait pas été là, ils seraient restés dans les bureaux à faire de la paperasse en attendant la retraite.

Pendant qu'ils prenaient la voiture vers Centocelle, elle s'installa sur le siège arrière et lut les mises à jour de l'enquête, qu'elle avait fait imprimer. Le mort avec le complet gris était le docteur Adriano Main, anesthésiste à la polyclinique Gemelli et membre du comité scientifique de la clinique Villa Regina de Milan, soixante-deux ans tout juste, qui rentrait chez lui après une opération complexe.

L'homme habillé à la dernière mode, quant à lui, s'appelait Marcello Perrucca, trente ans, propriétaire de la discothèque Gold sur la Via Appia Antica et d'autres boîtes de nuit : on lui avait retiré son permis et il était obligé de se déplacer en train.

La femme portant des talons hauts était Paola Vetri, cinquante ans, qui avait été une attachée de presse très connue dans le monde du show-business pour avoir travaillé avec des acteurs célèbres comme De Niro et DiCaprio : sa mort était l'une de celles dont on avait le plus parlé.

Le vieux avec sa canne plantée dans la gorge s'appelait Dario Ballardini, soixante-douze ans, il avait été gérant d'une entreprise de téléphones mobiles, qu'il avait vendue aux Chinois juste avant la crise et maintenant il profitait de sa retraite. Il allait à Rome pour voir sa fille, avec le dernier train parce qu'il souffrait d'insomnie et que, à l'évidence, il aimait bien casser les couilles aux membres de sa famille.

Orsola Merli, trente-neuf ans, femme d'un promoteur romain, avait dû prendre le train après que sa voiture fut tombée en panne sur le chemin pour rentrer chez elle. C'était elle, la femme qu'on avait retrouvée dans les toilettes.

L'homme dans la pose de Superman était Roberto Coppola, trente-huit ans, le *visual merchandiser* le plus demandé de Milan. Il partait à Rome pour s'occuper de l'ouverture d'une nouvelle boutique française de haute couture, Via del Babuino.

Les quatre autres morts étaient beaucoup moins glamour. Deux stewards, si on appelle ainsi ceux qui font les cafés dans les trains :

Jamiluddin Kureishi, trente ans, et Hanif Aali, trente-deux, le premier citoyen italien et le second titulaire d'un permis de séjour, tous deux d'origine pakistanaise. Les services vérifiaient s'ils n'avaient pas eu d'éventuels contacts avec l'extrémisme islamiste mais n'avaient encore rien trouvé. Les deux derniers étaient l'agent d'entretien Fabrizio Ponzio, vingt-neuf ans, et le chef de train qui avait ouvert la porte du compartiment et dont Colomba connaissait déjà le nom.

Grâce aux appels transmis par la télévision et à la collaboration des Chemins de fer, on avait identifié également la plupart des autres passagers, si ce n'est tous. Leurs témoignages étaient minutieusement examinés, mais sans résultat. Heureusement, aucun d'eux n'avait été contaminé, même s'il y avait eu des scènes de panique et de prise d'assaut des urgences.

On était également en train de visionner les milliers d'heures d'enregistrement des caméras de sécurité disséminées autour de la gare de Milan-Centrale et de celle de Termini, en espérant découvrir l'individu qui avait mis en place la bouteille de gaz, mais pour le moment cela s'était avéré un travail fastidieux et inutile. En revanche, on ne comptait plus les affabulateurs et les fausses alertes dans toute la Péninsule.

Pour gérer la situation, le ministère de l'Intérieur avait constitué un pool de magistrats qui coordonnait la *task force* opérationnelle supervisée par les services. La chaîne de commandement se ramifiait tellement que Colomba se demanda qui prendrait réellement les décisions importantes. Peut-être personne, très *italian style*.

Dans le pool, Colomba eut la surprise de trouver Angela Spinelli, une magistrate qu'elle avait rencontrée par le passé, pour une affaire de cadavres retrouvés dans un lac. Un autre souvenir auquel elle aurait préféré renoncer... Ce dernier flotta derrière ses paupières tandis que, sans s'en apercevoir, elle somnait à nouveau dans le sommeil, bercée par les mouvements de la voiture. Elle fut réveillée par la pression légère et embarrassée qu'Alberti exerçait sur son bras.

— Madame, nous y sommes.

Elle se redressa. Sa tête lui semblait aussi lourde qu'une pastèque.

— Merci.

Esposito, au volant, fit sortir de sous son col une croix en or qu'il laissa pendre sur le devant de son gilet pare-balles extralarge.

— Pour être bien protégé, commenta-t-il.

— Nous ne sommes pas l'Inquisition, enlève-moi ça, rétorqua Colomba.

Il obéit à contrecœur et la remplaça sous son maillot de corps, en contact avec son torse velu : il avait des poils partout sauf sur la tête.

— Si vous voulez mon avis, madame, un peu d'Inquisition, ça ferait pas de mal. Et même quelques baffes dans la figure.

— Elle ne veut pas connaître ton avis, Claudio, intervint Guarneri. Tu devrais le savoir.

— D'accord, mais ne vous plaignez pas si vous finissez tous en enfer, grogna Esposito tout en se garant.

Le centre islamique de Centocelle était un ancien garage, sur deux étages ; on voyait encore des traces de la vieille enseigne avec une Fiat 500 sous laquelle était écrit *Auto quelque chose*, recouverte de tags et d'inscriptions faites à la bombe en arabe et en italien. Il se trouvait au fond d'une petite impasse, qui se terminait contre la clôture d'un terrain vague rempli de déchets et de vieux appareils électroménagers : la nuit, c'était un lieu de rassemblement pour les couples clandestins et les dealers.

Quand Colomba et les Tres Amigos arrivèrent, à douze heures, des dizaines de blindés de la compagnie de sécurité et de voitures de police étaient déjà sur les lieux. Trois cordons d'agents en tenue antiémeute bloquaient la ruelle et, entre eux et l'entrée du centre, une centaine de Maghrébins criaient des slogans en arabe. Il y avait également des enfants.

Un policier en civil faisait face aux manifestants. C'était l'inspecteur-chef Carmine Infanti, lui aussi de la troisième section. Colomba comprit qu'il avait été promu à la *task force*, ce qui n'était pas une bonne nouvelle car Infanti était un connard.

— Je vous dis de vous disperser immédiatement ! criait-il, le visage tout rouge.

— Nous n'avons rien à voir avec le Califat, cria en bon italien un homme en complet marron. Nous sommes ici entre amis. Et vous arrivez ici comme la Gestapo.

— Cher ami, nous faisons ce que nous avons à faire. Maintenant pousse-toi de là et dis aux autres de faire la même chose !

— Ce n'est pas juste ! C'est notre sanctuaire ! protesta encore l'Arabe.

Trois ou quatre personnes derrière lui manifestèrent leur approbation. Ils entonnèrent de nouveaux slogans.

— J'en ai rien à foutre, de votre *sanctuaire*. Vous avez dix secondes pour évacuer les lieux ou c'est nous qui vous dégageons. C'est clair ?

Il avait hurlé la dernière phrase, et la file des agents de la CS avançait vers le groupe en levant leurs boucliers. Instinctivement, Colomba se plaça au milieu en brandissant sa carte sous le nez du plus haut gradé.

— Restez calmes. Inutile de s'énerver, ordonna-t-elle.

Le responsable de la CS examina la carte, avant de dévisager Colomba.

— Vous n'êtes pas à la tête des opérations ici, rétorqua-t-il.

— C'est vrai. Et je fais déjà le contraire de ce que je devrais faire. Tu

t'appelles ?

— Inspecteur Antioco Enea..., *commissaire*.

— Bien, inspecteur Antioco, si vous chargez ces personnes sans raison, vous allez avoir de gros ennuis. Suis-je claire ?

Antioco rougit de colère jusqu'aux oreilles, mais il fit signe à ses hommes de s'arrêter. *En voilà un qui va rejoindre le club de ceux à qui je casse les couilles*, se dit Colomba.

Elle donna l'ordre aux Amigos de rester avec la CS et rejoignit Infanti.

— Ciao, Carmine.

— Commissaire Caselli ? demanda-t-il en faisant la tête de celui qui vient de mordre dans un citron, pourri qui plus est.

Autrefois ils se tutoyaient, mais ce temps-là était révolu. Ils s'éloignèrent de quelque pas pour se parler sans crier.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis là en renfort. Alors, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Vous l'avez vu vous-même, ils ne veulent pas nous laisser entrer. Je vais donner l'ordre de forcer le passage.

— Où est le médiateur culturel ?

— Aucun n'était disponible. Nous agissons dans l'urgence, commissaire. Raison pour laquelle je vais entrer quoi qu'il arrive, et tant pis si quelqu'un est blessé.

— Donnez-moi cinq minutes.

Sans attendre sa réponse, Colomba s'approcha de la foule et s'arrêta à un mètre de la première rangée de manifestants. Elle s'adressa à l'homme au complet marron qui se trouvait juste derrière.

— Va chercher l'imam.

— Il n'y a pas d'imam.

Colomba fit un pas vers lui et montra son propre visage du doigt.

— Arrête de faire l'imbécile et dépêche-toi, j'essaie d'éviter les emmerdes. Rafik me connaît.

L'homme dit quelque chose en arabe à ceux qui l'entouraient et disparut à l'intérieur. Au bout de quelques minutes, la foule devant la porte s'ouvrit pour former un étroit couloir, aussitôt emprunté par un vieil homme portant un kufi et une grande djellaba blanche qui flottait au vent. Il avait la barbe grise et une paire de lunettes à la monture énorme. Il avançait lentement, comme s'il faisait une simple promenade sur la plage.

— Commissaire Caselli, commença-t-il dans un italien parfait lorsqu'il se trouva devant elle.

Il ne regardait pas son visage, il ne regardait jamais la figure des femmes sans voile.

— Imam Rafik.

— Il n'y a pas des terroristes ici. Daesh est aussi notre ennemi.

— Mais nous devons vérifier, imam. Vous savez comment ça marche.

— Ce sont eux que vous devez convaincre, dit-il en indiquant la foule. Je ne suis pas leur chef. Seulement leur guide.

Colomba désigna les forces antiémeutes en rang. Derrière elles, venaient de s'ajouter la section d'intervention antiterroriste (la SIA), passe-montagne sur la tête et mitrailleuse en main.

— Vous les voyez ceux-là, imam ? Moi non plus, je ne suis pas leur chef et je les retiens à grand-peine. Vous voulez vraiment que certains de vos fidèles soient blessés ? Je vous en prie. Il y a des enfants.

L'imam continua à regarder un point invisible au-delà de l'oreille gauche de Colomba.

— Nous n'avons rien à voir avec ce qu'il s'est passé dans ce train. Allah le miséricordieux condamne le meurtre de personnes innocentes.

— Je vous crois, imam, vraiment. Mais je dois vérifier.

L'imam la regarda du coin de l'œil – il ne pouvait pas faire mieux – avant de donner son accord. Colomba rejoignit Infanti qui fumait, le regard torve.

— Ils s'en vont. L'imam nous servira de guide.

— Il était temps, maugréa-t-il.

— Je viens avec vous, ajouta Colomba. L'imam me connaît et je connais les lieux.

— Je pourrais vous demander de partir, vous le savez ?

— Je t'en prie, vas-y.

Mais Infanti ne le fit pas. Quand on sait ce qu'il se passa ensuite, il aurait mieux fait de la congédier.

LES PREMIERS À ENTRER DANS LE CENTRE furent les hommes des forces spéciales, suivis d'Infanti, de Colomba et des Amigos. La compagnie de sécurité resta dehors pour prêter main-forte à l'identification des personnes présentes. À l'intérieur, le centre ressemblait à un bar qui ne vendrait pas de boissons alcoolisées. Cela sentait les épices et l'eau de Javel. Quelques tables de bois et un comptoir sur lequel étaient alignés des verres, des bouteilles d'eau et une grande bouilloire argentée pour le thé. Sur les murs, des photos de diverses personnalités arabes et un drapeau avec le croissant de lune. La perquisition se poursuivit sans encombre jusqu'au moment où ils cherchèrent à descendre dans le gymnase souterrain. L'imam se plaça alors devant la porte.

— Vous devez enlever vos chaussures, dit-il.

— Pardon ?

Infanti n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est une mosquée. Dans la mosquée, on entre pieds nus.

— Ça suffit toutes ces conneries.

Infanti poussa brutalement l'imam sur le côté, qui se jeta sur le sol de manière très théâtrale – tel un footballeur qui fait semblant d'être victime d'un croche-pied –, tout en hurlant comme si on l'égorgeait.

— Arrête, connard ! lui intima Infanti. Je ne t'ai même pas touché !

L'imam cria encore plus fort.

Avant même que Colomba puisse le calmer, de la rue s'éleva une cacophonie de protestations en arabe et en italien, accompagnés de coups sourds.

Colomba courut à la fenêtre voir ce qu'il se passait. Une vingtaine de fidèles cherchaient à entrer et les hommes de la CS les en empêchaient en les frappant avec leurs matraques et leurs boucliers. Un jeune Arabe tomba à genoux en se tenant la tête, du sang lui coulait entre les doigts. D'autres étaient à terre et se protégeaient le visage et les jambes avec les mains, pendant que des groupes de

policiers maniaient la matraque et les bourraient de coups de pied. Du fond de l'impasse, quelqu'un se mit à lancer des bouteilles de verre qui se brisèrent sur les casques. Antioco ordonna la charge, et la scène devint un chaos de hurlements et de gens qui se battaient.

Colomba retourna au pas de course vers l'imam, à qui on venait de passer des menottes en plastique et qui se tenait appuyé contre le mur avec l'air d'avoir du mal à rester debout. Un homme de la SIA chercha à la stopper, elle l'évita.

— Faites en sorte qu'ils arrêtent tout de suite, ordonna-t-elle à l'imam.

— Pas de chaussures, répéta-t-il.

— Il veut faire le martyr, commenta Guarneri derrière elle.

— C'est pas la peine de t'y mettre, toi aussi, le fit taire Colomba qui essayait de se faire entendre au milieu de tout ce vacarme.

Infanti chercha en vain à ouvrir la porte du gymnase. Elle était fermée à clé et, comme elle était en métal, impossible à défoncer à coups de pied.

— Où est la clé ? demanda-t-il à l'imam, mais celui-ci ne leva même pas les yeux et se mit à prier à voix basse.

— Faites sauter la serrure, ordonna Infanti aux hommes de la SIA, exaspéré. L'un d'eux communiqua par radio pour qu'on leur apporte l'équipement nécessaire.

Les cris à l'extérieur devenaient de plus en plus forts. On entendit même les bruits étouffés des lacrymogènes qui explosaient et le gaz pénétra à l'intérieur du centre en leur piquant les yeux.

Colomba eut soudain une idée et rassembla les Amigos à l'écart.

— Allez chercher les surchaussures dans la voiture, enjoignit-elle.

Guarneri, qui avait compris où elle voulait en venir, grogna :

— Celui-là, je l'accrocherais par la barbe ; je t'en foudrais moi, des surchaussures.

— Ne nous casse pas les couilles, Guarneri. Et ne vous faites pas malmenier.

Les tempes de Colomba battaient tant elle avait mal à la tête. Les Tres Amigos sortirent en fendant la foule pour revenir quelques minutes plus tard. Une manche du blouson d'Alberti était décousue.

— Vous en avez mis, du temps.

— Vous avez vu le bordel dehors, madame ? demanda Guarneri, le souffle court.

Elle lui arracha la boîte en carton des mains et revint près de l'imam pour la lui agiter sous le nez.

— Vous savez ce que c'est ? On va les mettre, comme ça, on ne salira pas.

L'imam regarda les surchaussures avec méfiance.

— Elles sont propres ?

— Ne me faites pas perdre patience, parce que je suis la seule, ici, qui ne veut pas tout décaniller à coup de dynamite.

Colomba l'attrapa par le bras et le traîna jusqu'à la porte. Un homme de la SIA les suivit, pendant qu'Infanti et les autres assistaient, stupéfaits, à ce cirque.

— Maintenant, la balle est dans votre camp, ajouta Colomba en ouvrant grand la porte.

De dehors, des relents de lacrymogène continuaient de pénétrer dans la pièce et on entendait encore les cris de la foule, même si le dernier cordon de la CS empêchait de voir quoi que ce fût. Antioco baissa la radio quand il les vit arriver.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dis à tes hommes de ne pas bouger, répondit Colomba, avant de donner une petite tape à l'imam. Allez.

— Les menottes.

Colomba leva les yeux au ciel et le libéra à l'aide de son couteau à cran d'arrêt.

— C'est bon.

L'imam se frotta les poignets, puis leva les bras et se mit à vociférer en arabe, s'adressant aux fidèles qui se pressaient devant les boucliers des policiers. Le vacarme diminua rapidement, puis il se fit un silence sépulcral. L'imam s'exprima d'un ton plus normal, faisant taire par des gestes impérieux les manifestants qui criaient des questions. La foule des fidèles cessa de faire pression contre la police.

— Soyez gentils maintenant, dit Colomba à Antioco, avant de faire rentrer l'imam dans le centre et de refermer la porte.

— J'aime bien votre style, madame, fit remarquer l'homme de la SIA qui était resté près de la porte. Il semblait s'amuser.

Colomba ne distinguait que ses yeux noirs, sous son passe-montagne, mais il avait une voix sympathique. Elle sourit.

— Nous cherchons à remplir notre mission sans mettre davantage de bordel.

— J'avertis les collègues dehors que nous n'avons plus besoin du béliet.

Colomba regarda l'imam.

— On n'en a plus besoin, pas vrai ?

Pour toute réponse, il prit une clé dans un tiroir du bar et ouvrit la porte qui menait au sous-sol.

Les policiers descendirent avec la formation initiale, la SIA en tête et les autres derrière ; ils arrivèrent dans une vaste pièce rectangulaire avec des fenêtres minuscules à hauteur de la rue et un sol de ciment délabré. La température était inférieure de cinq degrés et il régnait une odeur de transpiration et d'humidité. Le long d'un mur étaient entassés des tapis de prière et sur un autre était dessiné un arc décoré

avec des miniatures de fleurs et de feuilles – le *mihraĀb* – qui indiquait la direction de La Mecque. La pièce était vide.

— Vous avez vu ? Il n'y a rien, affirma l'imam.

— Fouillez partout, ordonna Infanti tandis que la fumée lui sortait par les oreilles.

Les agents commencèrent à déplacer les meubles et les tapis.

— Je sais que vous méprisez notre religion, dit l'imam à Colomba.

Colomba haussa les épaules.

— Je n'ai aucun préjugé. C'est vous qui en avez sur les femmes, il me semble.

— Toute femme impudique sera piétinée dans la rue comme un excrément.

— C'est ce que je disais.

L'imam sourit.

— C'est dans la Bible, dans l'Ecclésiaste. Il y a des fanatiques dans toutes les religions. Et aussi des fanatiques qui n'ont pas de religion, aussi étrange que cela puisse paraître.

Colomba répondit à son sourire malgré elle.

— Vous plairiez bien à un de mes amis, imam. Lui aussi, il croit toujours en savoir plus long que les autres.

— Rien à signaler ici, dit le SIA sympathique. Il n'y a personne.

— Tu sais que je pourrais faire fermer ce lieu ? grogna Infanti en s'approchant de l'imam.

— Allah le très parfait nous en trouvera un meilleur, dans son immense sagesse.

Infanti hocha la tête, dégoûté, et fit signe aux autres de sortir. Colomba le retint.

— Tout s'est bien passé, c'est ça, l'important.

— Bien pour vous, vous voulez dire. Vous m'avez humilié devant les autres. Pour défendre *ces gens-là*.

— Je ne défendais personne.

Infanti alluma une cigarette.

— Vous avez changé.

— Chagné en quoi ?

— L'histoire du Père. Ça vous a retournée. Et vous ne raisonnez plus comme l'une d'entre nous.

Colomba était trop fatiguée pour discuter.

— Sortons d'ici, proposa-t-elle.

Infanti éteignit sa cigarette en l'écrasant contre le mur, puis il la lança au milieu de la pièce avec un sourire de mépris.

— D'accord. De toute façon, ça pue le bouc, ici.

Colomba regarda le mégot et ressentit de la honte pour le comportement de son collègue, puis ses yeux s'attardèrent sur les marques grises du sol. Elle pencha la tête pour mieux les examiner.

— Infanti..., murmura-t-elle sans détacher les yeux du sol.
— Faites-le ramasser par votre ami l'imam.
— Ne fais pas l'idiot. (Colomba lui montra du doigt.) Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Infanti se mit à contre-jour.

— Des empreintes ?

— De chaussures.

— Et alors ?

— Qui viendrait ici avec des chaussures ? questionna Colomba.

Infanti suivit les traces qui le conduisirent jusqu'à un mur où était accroché un vieux cadre suédois, la seule relique de la précédente vie de ce lieu.

— C'est étrange, murmura-t-il en passant la main entre les échelons du cadre vers un morceau de mur qui semblait plus lisse que le reste.

Colomba comprit trop tard ce qu'Infanti s'apprêtait à faire. Elle cria pour l'arrêter, mais il avait déjà donné une petite poussée sur la cloison. On entendit un bruit métallique et un pan du mur tourna sur les charnières, découvrant une niche où quelque chose bougea dans le noir.

— Carmine ! Sors de là !

Il n'eut pas le temps de réagir. La dernière chose qu'il vit fut l'étincelle aveuglante d'un fusil calibre 12.

L E FUSIL QUI TIRA SUR INFANTI était chargé avec des cartouches utilisées pour la chasse au sanglier. Chaque cartouche contenait neuf gros plombs capables de transpercer trois planches de bois superposées à distance rapprochée, en formant une rose large comme un plat à service.

Trois des neuf plombs se perdirent en l'air et quatre autres atteignirent les plaques de Kevlar du gilet pare-balles, provoquant une décharge d'énergie cinétique suffisante pour faire reculer Infanti de cinquante centimètres. Les deux derniers se fichèrent dans la chair. Le premier pénétra sous la pommette gauche, faisant sauter trois dents et un morceau de langue. Le second transperça l'épaule jusqu'à la clavicule en passant par une zone découverte. Infanti perdit connaissance avant de tomber au sol, traçant dans sa chute un arc de gouttelettes rouges.

Colomba parvint à extraire son pistolet qui semblait lui échapper des mains. Le fusil tira encore, cette fois dans sa direction, et elle sentit les plombs siffler au-dessus de sa tête : ils se fichèrent dans le mur, provoquant un petit nuage de plâtre. Elle courut vers l'une des trois colonnes au centre du gymnase, pendant que le bruit des coups de feu continuait à ricocher sur les murs de béton armé. Puis un Arabe d'une vingtaine d'années, qui portait un T-shirt blanc et un jean déchiré, sortit de la cache en criant. La cavité faisait partie de l'ancien collecteur d'égout, elle mesurait un mètre de profondeur et autant de largeur. L'homme s'y était dissimulé quand la police avait cerné le bâtiment. Tout en pompant son arme, il chargea une nouvelle cartouche. Colomba était à découvert, hébétée, sa tête retentissait encore des explosions, et elle ne réussissait pas à aligner la ligne de mire. Elle était trop loin de la colonne pour réussir à se protéger, trop lente pour tirer. Elle se sentait comme un insecte englué dans du miel, exposé, engourdi. Et la bouche du fusil, malgré la distance, était devenue énorme. Un soleil noir qui allait la brûler, l'engloutir.

La tuer.

Mon Dieu.

Colomba eut soudain la certitude absolue qu'elle n'allait pas s'en sortir. Elle allait mourir dans ce sous-sol dépourvu de lumière qui puait la sueur et la poudre, elle allait mourir pour s'être jetée bêtement, tête baissée, dans quelque chose qu'elle ne comprenait pas, une descente inéluctable qui avait commencé dans un train rempli de cadavres.

Tandis qu'elle continuait à essayer de lever ce pistolet qui semblait aussi lourd que la planète, Colomba vit les doigts de l'autre se contracter sur la détente. Il lui sembla entendre le cliquetis des engrenages qui transmettaient la pression des doigts au chien, puis au percuteur, puis au culot de la cartouche. Elle perçut la poussière qui prenait feu et le gaz qui se gonflait en tourbillons dans la douille comme un minuscule nuage de flammes. La bouche du fusil disparut enfin, masquée par une ombre : c'était l'imam, qui criait en agitant les bras.

Colomba ne connaîtrait jamais les dernières paroles de l'imam – elle distingua seulement *laĀ*, le mot arabe pour « non » – car le gaz sortit à nouveau de la canne du fusil, entraînant à sa suite la chevrotine et la projetant contre le corps de l'imam, deux fois plus rapidement que la vitesse du son. Contrairement à Colomba, l'imam ne portait pas de protection, si ce n'est celle de sa foi. Mais cela ne lui suffit pas : pas dans ce monde, tout au moins. Les neuf plombs le transpercèrent entre le torse et le bas-ventre et ressortirent par le dos. Un instant plus tôt, un corps entier se dressait devant Colomba, à présent, ce n'était plus qu'un morceau de chair qui se désintégrait au milieu des flots de sang.

Entre-temps, cependant, le pistolet de Colomba avait parcouru le trajet nécessaire pour tirer, ce qu'elle fit. Son index appuya de façon tellement rapprochée sur la détente que les douze coups de feu semblèrent ne former qu'une seule explosion prolongée. Colomba hurla pendant qu'elle tirait et continua à hurler tandis que le garçon au fusil chancelait en arrière, atteint à la poitrine et au visage, avant de tomber contre le mur avec un bruit étouffé. Il y demeura collé pendant quelques secondes, puis glissa vers le bas, secoué par des convulsions : son cerveau était en lambeaux mais l'organisme continuait à répondre à l'impératif de survie – essayer de fuir. Colomba continua à presser la détente, qui maintenant se déclenchait à vide, sans détacher les yeux de ce corps qui se recroquevillait sur lui-même comme s'il n'avait plus d'os, comme s'il était devenu un simple emballage de forme vaguement humaine qui se dégonflait.

Elle arrêta de crier et retrouva suffisamment ses esprits pour expulser le chargeur et le remplacer par celui de réserve, les yeux braqués vers le trou derrière le cadre suédois, redoutant qu'il puisse

vomir d'autres assaillants armés. Mais rien ne bougea, même si, du coin de l'œil, Colomba vit se métamorphoser l'espace autour d'elle. Si elle arrêta son regard, tout dansait sous ses yeux, mais, près d'elle, le gymnase n'était plus qu'ombres et flammes mouvantes, hurlements silencieux, tables qui volaient en l'air comme des frisbees.

Elle sentit que le souffle lui manquait et tomba à genoux. Avec sa main libre, elle frappa le ciment de ses phalanges jusqu'à ce qu'elles saignent, et la douleur comme toujours éloigna le cauchemar. Un cauchemar qu'elle pensait avoir définitivement refoulé.

Les yeux pleins de larmes, elle marcha à quatre pattes jusqu'au corps d'Infanti et posa sa main sur la gorge visqueuse de sang. Le battement du cœur était faible, mais régulier, même si la partie gauche de son visage était réduite à un amas de chair. Colomba retint un haut-le-cœur, attrapa dans sa poche une poignée de mouchoirs en papier et comprima la blessure pour chercher à arrêter l'hémorragie.

Elle entendit des bruits de pas dans l'escalier, leva son pistolet. C'étaient Esposito et Alberti.

— Commissaire ! cria Esposito. Ne tirez pas.

Colomba abaissa son arme.

— Il faut appeler une ambulance.

— Merde, que s'est-il passé ? demanda Esposito.

Colomba continua à comprimer la blessure d'Infanti.

— Il y avait un homme armé caché dans un trou. Appelle cette putain d'ambulance.

— La radio ne capte pas ici. Ça ne capte pas, bordel, gémit Alberti en éclatant en sanglots.

Esposito lui envoya une gifle qui faillit le jeter à terre.

— Bouge-toi, gamin ! Sors d'ici et appelle les infirmiers, ils sont derrière la CS. Allez !

Alberti sortit en courant, Esposito se pencha sur l'imam.

— Il est encore vivant.

— Prends le relais ici, lui ordonna Colomba.

Esposito prit sa place, et Colomba se releva. Elle s'aperçut qu'elle était couverte de sang jusqu'au coude. *Ne te plains pas, ce pourrait être le tien*, pensa-t-elle. Elle tremblait et avait encore le souffle court. Ce n'était pas réel, c'était un cauchemar venu de son passé. Comme le train et comme Paris.

Elle n'avait pas tué un homme.

L'imam se tenait le ventre, en murmurant une prière. Sa voix était très faible, sous lui une flaque de sang s'élargissait sur le plancher.

— Les secours arrivent, lui dit Colomba.

L'imam sembla retrouver une certaine lucidité et interrompit sa prière.

— Omar était un bon garçon. Il a eu peur, souffla-t-il avec un filet

de voix.

— Omar ?

— Omar Hossein... le garçon qui m'a tiré dessus.

— Il a quelque chose à voir avec le train ?

L'imam avait recommencé à prier, conscient que le temps lui était compté. Colomba répéta sa question, en le secouant. Sous ses doigts, elle sentit la chair maigre et les os fragiles.

— Non. C'était un vrai musulman, mais il savait que vous ne l'auriez pas cru... Parce qu'il connaissait... ceux de la vidéo.

Une nouvelle poussée d'adrénaline galvanisa Colomba.

— Qui sont-ils, imam ?

Le regard de l'imam se perdit dans le vague.

— De faux... criminels... une vaste escroquerie.

Colomba le secoua doucement.

— S'il vous plaît, dites-moi leur nom.

— Je ne sais pas. Laissez-moi partir maintenant.

Il se remit à prier en arabe.

Colomba comprit qu'elle ne pouvait pas insister. Elle prit la main de l'imam, poisseuse de sang et la serra.

— Merci de m'avoir sauvé la vie.

L'imam la regarda en face pour la première et la dernière fois, et pour la première et la dernière fois il sourit, découvrant des dents rouges de sang.

— Ce n'est pas moi, c'est Allah le puissant, digne de louange, qui vous a sauvée. Il a un plan pour vous, même si vous ne le savez pas encore, articula-t-il difficilement.

Puis sa mâchoire se relâcha et il mourut.

Colomba se releva telle une somnambule et regarda autour d'elle. Le gymnase était devenu un abattoir, Esposito toujours en train de comprimer les blessures d'Infanti en alternant jurons et encouragements. Deux cadavres et un mourant, du sang, une odeur répugnante. *Si tu étais restée dehors, peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé*, songea-t-elle. Les poussières de poudre brûlée lui piquaient la peau.

Deux infirmiers descendirent l'escalier, portant un brancard replié et suivis d'une nuée d'agents. Ils demandèrent à Esposito de s'écarter et sortirent les masques à oxygène et les tubes. Derrière les infirmiers, arrivèrent trois hommes de la SIA, dont celui que Colomba avait trouvé sympathique, et Antioco de la compagnie de sécurité.

— Bordel de merde, s'exclama ce dernier, à peine entré. Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Il nous faut des renforts, remarqua le SIA sympathique. Il commence à y avoir un sacré attroupement, là-haut.

— On a entendu les coups de feu ?

Il secoua la tête.

— Non. Il y avait trop de bruit. Et cette partie est isolée.

Les hommes en uniforme continuaient à affluer, déblatérant et criant. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres des corps, formant une masse dans l'escalier. Colomba tapa dans ses mains par deux fois pour appeler l'attention.

— Écoutez tous ! Pour les gens du centre, l'imam est encore vivant, OK ? Il nous aide à interroger un suspect.

— Pourquoi est-ce qu'on doit raconter des conneries ? se plaignit Antioco.

— Il faut vraiment que je t'explique ?

Antioco ouvrit la bouche pour énoncer quelque chose, mais la referma aussitôt.

— Prévenez la centrale, poursuivit Colomba, et faites venir le magistrat, mais attention à ce que vous dites, compris ?

— C'est vous qui commandez ? interrogea le SIA sympathique.

— Pas pour très longtemps. Mais pour le moment, faites ce que je dis.

Elle espéra que sa voix paraissait plus assurée qu'elle ne l'était elle-même.

— Oui, madame.

Colomba retourna son gilet pare-balles avant de le renfiler : c'était dégoûtant mais au moins on ne voyait plus le sang. Elle monta l'escalier en courant et marcha jusqu'au pas de la porte. Derrière la rangée des hommes de la CS, au moins une cinquantaine d'immigrés s'étaient regroupés, et, derrière eux, un groupe de jeunes Italiens brandissait la banderole d'un centre communautaire anarchiste. Les enfants, heureusement, se tenaient à l'écart.

— Les gens continuent à arriver, fit remarquer un autre homme de la SIA. Mais pour l'instant, ils sont calmes.

Guarneri franchit les cordons et entra dans le centre.

— Tout va bien, commissaire ? questionna-t-il d'un air perplexe.

— Personne ne t'a rien expliqué ?

— Non...

À ce moment précis, les infirmiers remontèrent Infanti, allongé sur le brancard. Guarneri écarquilla les yeux.

— Mais...

— Il y a eu une fusillade et l'imam a été tué. Personne ne doit le savoir.

— C'est nous qui l'avons tué ?

— Non, mais va le leur expliquer.

Quand le brancard traversa la foule, le brouhaha devint plus fort et, petit à petit, se transforma en un mot scandé par tous.

Rafik. Rafik. Rafik.

Colomba entendit la voix de l'imam dans sa tête : « *Une vaste escroquerie.* »

Rafik. Rafik. Rafik.

— Ils l'ont vu entrer mais ils ne l'ont pas vu sortir, dit Guarneri. Dans pas longtemps, ça va être un vrai bordel.

— C'est déjà le bordel, répliqua Colomba, et tandis qu'elle prononçait ces mots, elle pensait à la main de l'imam et à cette dernière pression.

— Qu'est-ce qu'on fait ? questionna Guarneri.

Oublie tout, se dit Colomba. *Rentre chez toi*. Mais elle était vivante, et elle avait une dette.

— Je vais te demander une chose qui doit rester entre nous. Ce n'est... pas conforme au règlement. J'en assumerai entièrement la responsabilité, d'accord ?

— Ce que vous voudrez, commissaire. Et je sais que je parle au nom de toute l'équipe.

Colomba inspira profondément. Il était encore temps de s'arrêter. Elle ne s'arrêta pas.

— Il faut que vous alliez me chercher quelqu'un, déclara-t-elle. Il s'appelle Dante Torre.

II

Back on the Chain Gang

Avant – 1987

L'HOMME QUI AVAIT ÉTÉ POLICIER regarde les images d'archives sur la petite télévision de la cuisine. C'est un vieil appareil en noir et blanc, avec des antennes en forme de moustache, et chaque fois qu'un camion passe à côté de la maison délabrée de Poltava, l'image tressaute. Même comme cela, l'homme reconnaît les routes qui conduisent à la Boîte, filmées lors du vol rasant de l'hélicoptère. Il réussit même à en apercevoir les murs au loin, avant qu'un panache de fumée noire masque l'image et interrompe la transmission. C'est un hasard, se dit-il. Une question de malchance, confortée par la bêtise humaine. Personne ne peut avoir voulu un tel carnage, pas délibérément.

Cette idée est tellement bouleversante que l'homme qui avait été policier recommence à entendre des voix et à apercevoir des formes colorées qui dansent. Il ferme les yeux et se bouche les oreilles. Il sait que c'est inutile, mais cela lui procure un peu de soulagement. Des lumières, des sons, des chuchotements, des couleurs aveuglantes, des fragments de souvenirs et des images de lieux qu'il n'a jamais vus tourbillonnent dans son esprit. Il respire bruyamment. Il se laisse tomber à genoux, la tête entre les mains.

C'est dans cette position que la Fille le trouve. « Lève-toi », ordonne-t-elle en lui posant une main sur l'épaule. Les formes disparaissent, les voix se taisent, comme toujours quand la Fille est avec lui. L'homme qui avait été policier se relève et sourit, la Fille ne le lui rend pas – elle ne le fait jamais. Elle se contente de le fixer de ses yeux immenses. Ses cheveux ont repoussé et encadrent maintenant son visage pâle aux lèvres exsangues. « Tiens, mange », lui dit-elle encore, en lui tendant un sac en papier. À l'intérieur il y a du pain, deux petites boîtes de viande et quelques pommes desséchées.

— Et toi ? demande-t-il.

Elle hausse les épaules. Elle n'a pas faim. Elle n'a jamais faim.

— J'ai vu l'explosion à la télévision. Tous ces morts...

— N'y pense pas, répond-elle, sans changer d'expression.

Elle enlève son manteau : sa silhouette est maigre et dure comme un fil de fer. Elle n'a pas changé depuis la Boîte, à part ses cheveux : les mêmes formes androgynes, le même maintien rigide. Elle parle toujours aussi peu, le minimum nécessaire. Quand le fabricant de chaussures s'est tranché la gorge, elle a seulement déclaré que tous les oiseaux ne parviennent pas à survivre hors de leur cage. « Mais toi, tu y arriveras, avait-elle ajouté. Parce que j'ai besoin de toi. »

La Fille pose son habit sur le bord de la chaise en le repliant soigneusement, puis elle ramasse la caisse à outils sur le plancher et la met sur la table. Elle passe en revue son contenu, avant de saisir les tenailles, avec des gestes précis et délicats. L'homme qui avait été policier sent son estomac se nouer et le goût du pain lui semble soudain acide. Il se sent lâche de ne rien dire, mais il sait qu'il ne parviendrait pas à l'arrêter même s'il essayait. Et puis, ils ont besoin d'argent, et le travail que la Fille leur a trouvé est la seule chose que des fugitifs comme eux puissent faire.

La Fille ouvre la porte du débarras et son ombre se projette sur le visage de l'homme qui y est enfermé. Il est en caleçon, attaché sur une chaise avec du ruban adhésif. Il en a aussi sur la bouche, enroulé très serré autour de la nuque. L'un de ses yeux n'est plus qu'un trou rouge de sang séché, l'autre est grand ouvert de terreur. Sa vessie se vide dans un relâchement douloureux et mouille son caleçon.

La Fille ne fait pas attention à l'odeur nauséabonde d'urine et de sueur, elle lui saisit la main gauche. L'homme ligoté cherche à écarter son bras, mais n'y parvient pas. Il gémit quelque chose d'incompréhensible. L'homme qui avait été policier, resté dans la cuisine, devine pourtant ce qu'il dit. Il veut savoir pourquoi ils font cela, ce qu'ils lui veulent.

— C'est un peu tôt pour les questions, avait déclaré la Fille à l'ancien policier. Il n'est pas encore prêt à répondre.

— Moi, j'ai l'impression que si, avait-il répondu. Tu ne veux pas au moins essayer ?

— C'est trop tôt.

La Fille ne hausse jamais la voix, même avec lui. Même quand elle doit lui expliquer des choses évidentes, comme la façon dont on brise la volonté d'un être humain.

L'homme qui avait été policier ne sait pas où elle a appris cela, tout comme il ignore comment elle a réussi à survivre à l'exécution, dans la Boîte, et à le libérer. Elle l'a fait et cela suffit. Il n'a d'autre choix que de croire en elle. Lui obéir et espérer sa miséricorde.

La Fille saisit l'auriculaire de la main gauche de l'homme ligoté et le place entre les mâchoires des tenailles. L'homme geint encore plus fort. Il implore sa pitié par des sanglots inarticulés. La Fille secoue doucement la tête.

— C'est trop tôt, répète-t-elle.

Elle ferme brusquement les tenailles et se prépare à une longue nuit.

LE TYPE EN QUESTION ÉTAIT UN CRÉTIN. Il s'habillait comme un crétin – il portait des mocassins sans chaussettes et des pantalons à revers –, il avait une tête de crétin – de crétin bronzé, qui plus est –, et, comme si cela ne suffisait pas, il parlait comme un crétin. Dante Torre se retint de le lui faire remarquer et lui emboîta le pas, feignant l'enthousiasme, tandis qu'ils traversaient l'entrée de la Sapienza, une façade disproportionnée datant des années trente qui cachait les bâtiments beaucoup plus anciens accueillant les facultés. Il retint son souffle jusqu'à ce qu'il débouche dans la cour centrale et qu'il aperçoive enfin le ciel au-dessus de sa tête. Il inspira profondément et le crétin, alias Francesco Degli Uberti, maître de conférences, titulaire de la chaire d'histoire contemporaine, se retourna pour le regarder.

— Ça va, monsieur Torre ?

— Très bien. Vous disiez, monsieur le professeur ?

— Que les étudiants sont très contents de vous rencontrer.

Un groupe de jeunes marchait dans leur direction en riant et en se poussant du coude. Dante se tourna de profil et leva les bras à temps pour éviter le contact. De la sacoche qu'il tenait à la main, des feuilles et des stylos se répandirent sur les pavés. Le crétin se baissa pour l'aider.

— Attendez, je vais vous donner un coup de main.

Dante attrapa en vitesse une feuille avant même que l'autre puisse seulement l'effleurer.

— Ne vous inquiétez pas, je me débrouille.

— Ça ne me gêne pas.

— Je me débrouille, répéta Dante d'une voix péremptoire.

— Excusez-moi, dit l'autre en se relevant brusquement.

Dante s'efforça de sourire.

— C'est que... j'ai un ordre... particulier pour classer les choses, improvisa-t-il.

Mon Dieu, comme je suis naze.

Il avait passé la nuit à se tourner et se retourner en songeant à cette rencontre, à se lever toutes les vingt minutes pour prendre quelque chose : café, pilules, vodka, eau, cigarettes. Il avait réussi à s'endormir seulement à l'aube et il avait rêvé qu'il se trouvait à l'intérieur d'une grotte qui devenait de plus en plus étroite : il avait marché jusqu'à ce que la voûte devienne trop basse pour continuer – chose que, dans la vraie vie, il n'aurait jamais faite, même pas sous anesthésie – et, en voulant rebrousser chemin, il avait découvert qu'à la place du passage il y avait une solide paroi de roche. La voix du Père avait alors retenti, lui ordonnant de se couper sa mauvaise main, et Dante s'était réveillé en vomissant sur son pyjama un liquide acide qui puait l'alcool.

Cela aurait pu être pire, avait-il pensé en fumant une cigarette étendu sur le lit, il aurait pu vomir tout en continuant à dormir, et mourir étouffé comme John Belushi. Il s'était levé, avait enlevé les draps et les avait mis à tremper dans la baignoire de la suite, pour essayer d'en effacer toute trace. Il ne voulait pas que la femme de chambre comprenne ce qu'il s'était passé, mais le résultat avait été terrible, et il avait dû laisser les draps humides et puants flotter sur le balcon dans l'espoir qu'ils sèchent. Heureusement, c'était une belle journée. Dante sentait le soleil lui brûler les yeux malgré ses lunettes miroir.

Le crétin, entre-temps, lui avait posé une question et attendait sa réponse. Dante fouilla dans sa mémoire auditive les derniers mots entendus : *ses études*. Putain, quelle barbe.

— Je ne suis même pas allé au lycée, répliqua-t-il.

— Vraiment ? Je ne l'aurais jamais cru, en vous entendant parler. Je veux dire que vous paraissez très instruit, spécifia le crétin.

Dante continua à regarder autour de lui, mesurant les dimensions de la cour, repérant les entrées, les sorties de secours. Les murs lui semblaient dangereusement proches, le brouhaha de fond trop aigu. Il transpirait tellement que sa chemise était trempée.

— J'ai étudié tout seul, mais pas vraiment dans les règles de l'art.

— J'imagine que c'est à cause de votre enlèvement, n'est-ce pas ?

« *J'imagine que c'est à cause de votre enlèvement...* » Dante lui répondit mentalement sur le même ton : *Et d'après toi, quelle autre raison pourrait-il y avoir ? Crétin.*

— Oui. Quand j'ai réussi à m'enfuir, j'avais presque dix-huit ans et j'ai dû passer mon certificat d'études et mon brevet des collèges. C'était déjà assez compliqué comme ça, j'étais le seul à ne pas être soit un enfant, soit un vieil analphabète.

— Une fois sorti du silo où vous avait enfermé le Père, vous voulez dire ?

— C'est ça. Pour vous, en revanche, les études sont une tradition familiale, non ?

Le crétin eut la prétention de sourire.

— Mon oncle est président de la faculté de sciences politiques, mon père, lui, enseigne à Lausanne. Vous avez reconnu mon nom de famille ?

Non, j'ai reconnu que sans piston tu serais en train de nettoyer les chiottes, et sûrement pas maître de conférences.

— Oui. Un nom illustre, s'entendit-il répondre, avec un rictus figé.

Il voulait s'enfuir, la transpiration lui coulait à présent jusqu'aux mollets. Il se demanda si le crétin s'en était aperçu. Il espéra que non. Il portait un costume noir, et l'avantage du noir, c'est que les traces d'humidité ne se voient pas. Il portait également un panama blanc, une paire de Creepers cloutées avec le bout en acier, et, avec ses cheveux clairs qui lui tombaient dans le cou, il ressemblait un peu à David Bowie du temps de *Let's Dance*, en plus grand et plus maigre.

— Ça y est, nous sommes arrivés, dit le crétin en montrant une cinquantaine de chaises alignées devant une table avec chaise et microphone.

Derrière la table, il y avait un tableau de papier blanc, semblable à un gigantesque bloc-notes, avec un feutre bleu qui pendait au bout d'un cordon.

— Nous nous sommes installés en plein air, selon votre demande. Espérons que les étudiants viendront, après ce qu'il s'est passé...

— Nous sommes loin de la gare, répliqua Dante, sèchement.

Il avait vu, comme tout le monde, les images de l'attentat à la télévision, mais il était déjà trop rongé d'inquiétude pour s'y attarder.

— Il n'est pas dit que ces fous aient fini de faire exploser des bombes.

— Si c'est le cas, un endroit en vaut bien un autre, non ?

Le crétin ne sut que répondre et changea de sujet.

— Comment avez-vous l'intention d'organiser votre conférence ?

— Je... pensais commencer par quelques-uns des cas historiques les plus controversés, murmura Dante, encore une fois en improvisation totale.

— Les fameuses théories du complot, renchérit Uberti.

— Oui, et les légendes urbaines.

Il s'interrompt, car deux étudiants venaient de s'asseoir au troisième rang et faisaient signe à deux autres en approche. Il y avait réellement des gens qui venaient l'écouter. À cette seule pensée, il sentit son sang se glacer et resta paralysé au milieu de la cour, les pieds lourds comme du plomb.

— Ensuite ? le pressa le crétin.

— Je dois passer aux toilettes, dit-il.

— C'est par ici.

Il indiqua la porte qui menait à l'intérieur du bâtiment principal.

Pour Dante, cela représentait l'entrée du tunnel de son rêve, une bouche prête à le dévorer.

— Je voudrais seulement un peu d'eau.

— Il y a de l'eau dans le distributeur. C'est au même endroit.

Dante le fixa, et il lui sembla que le mot « crétin » pouvait se lire dans ses yeux.

— Je suis claustrophobe. C'est la raison pour laquelle je fais cette conférence en plein air.

Ce crétin d'Uberti fit un sourire d'excuse.

— C'est vrai, c'est vrai. Excusez-moi. Je pensais que pour de brefs trajets...

— Ça dépend des moments. Là, tout de suite, non.

Un des psychiatres qui l'avaient soigné quand il était jeune lui avait appris à évaluer l'intensité de ses symptômes sur une échelle de un à dix, et en ce moment son thermomètre intérieur avoisinait le septième degré. S'il était monté un tout petit peu plus, il se serait enfui pour rentrer chez lui.

Entre-temps, huit autres étudiants avaient pris place. Il était convenu que s'ils avaient été moins de dix, Dante aurait annulé la conférence : ce chiffre était déjà dépassé.

— Excusez-moi. Je vais vous en chercher. Plate ?

— Du moment qu'elle est liquide.

Le crétin prit son envol ; Dante fourra aussitôt la main au fond de sa mallette pour en extraire une plaquette de Pregabalin, un antalgique doté d'un fort pouvoir anxiolytique. Il était généralement prescrit aux diabétiques, mais Dante avait découvert que, dans son cas, cela fonctionnait très bien comme thérapie d'urgence. S'il l'avalait, cela mettrait trop de temps à faire effet. Du coup, Dante se tourna vers une colonne et ouvrit deux capsules : il inspira la poudre qu'elles contenaient, tout en faisant semblant de se gratter. En passant à travers les capillaires du nez, l'effet du médicament se ferait sentir en seulement quelques minutes.

— Monsieur Torre ? s'enquit une voix – jeune – derrière lui.

Dante se nettoya les narines sur la manche (*Ce n'est pas de la cocaïne, je le jure*), avant de se retourner : deux étudiants souriants lui faisaient face. Un garçon et une fille tous les deux âgés d'un peu plus de vingt ans. Lui avait le teint pâle et les épaules voûtées de celui qui reste éternellement penché sur ses livres. Elle était jolie et portait un T-shirt rose tendu par un soutien-gorge bonnet D. Dante s'efforça de ne pas la regarder plus bas que le cou et leur serra rapidement la main, avant d'essuyer la sienne discrètement sur son pantalon. Il détestait que des étrangers – et même ses proches, le plus souvent – le touchent.

— Nous venons assister à votre conférence, monsieur Torre, commença le garçon.

— Nous sommes persuadés que ce sera très intéressant, poursuivit la fille.

— Ah, merci, répondit-il, sans savoir ce qu'il pouvait ajouter.

— Nous avons lu beaucoup de choses sur vous, dit la fille avec un sourire de séductrice.

— Ne croyez que les positives.

— Les choses négatives sont pourtant les plus intéressantes, répliqua-t-elle, avec un petit rire. C'est vrai que vous ne sortez jamais de chez vous ?

Tu as la moitié de mon âge, fillette. Ne me donne pas l'impression d'être un vieux baveux.

— C'est un peu exagéré, mentit-il.

— Et que vous habitez dans un hôtel ?

— Ça, c'est vrai.

Pour le moment, en tout cas. Il lui faudrait quitter sa chambre d'ici quelques semaines ou payer les arriérés. Aucune de ces deux solutions ne lui paraissait envisageable. Il avait déjà dû renoncer au service de blanchisserie, ce qui l'obligeait à apporter ses habits à La Vague bleue, le pressing à côté de l'hôtel. Résultat : ses chemises étaient réduites à l'état de chiffons. Celle qu'il portait ce jour-là avait de grandes auréoles à l'endroit où la lessive ne s'était pas bien rincée, mais, sous la veste, cela ne se voyait pas.

Le garçon s'immisça dans la conversation, en se plaçant pratiquement entre eux deux.

— Nous pensons que vous avez été très courageux de faire ce que vous avez fait. Défier la puissance des pouvoirs en place pour connaître la vérité sur votre cas.

La puissance des pouvoirs en place ? Putain, mais comment tu parles ? Avant qu'il ait le temps de répondre, la fille se tourna vers une amie qui l'appelait en agitant la main.

— Je vais m'installer, dit-elle avant de disparaître.

Le garçon resta planté là, la veste de l'étudiante dans les mains, un sourire forcé sur le visage. Dante eut de la peine pour lui.

— C'est sans espoir. Tu le sais, pas vrai ?

— Pardon ?

— Elle ne te considère pas comme un possible partenaire sexuel. Peut-être que tu peux jouer la carte de la pitié, mais si j'étais toi, j'irais voir ailleurs.

Le garçon fit semblant de rire.

— Vous vous trompez, vraiment. Nous sommes seulement amis.

Tu ne peux pas duper un escroc, mon gars.

— Tu portes sa veste comme si c'était l'étole d'une reine, tu es toujours un mètre derrière elle, et quand tu la touches, tes pupilles se dilatent. Pendant qu'elle faisait sa mijaurée avec moi, tes yeux

lançaient des éclairs et tu as cherché à te placer entre elle et moi. Tu en pincas pour elle, je te comprends, mais elle, c'est une conne.

— Ce n'est pas une conne, protesta l'autre, qui ne pouvait plus nier le reste.

— Tu vas la chercher quand il pleut ? Tu lui passes tes devoirs ? La nuit, tu lui envoies des messages avec plein de petits cœurs ?

Le garçon resta silencieux.

— Elle te parle des types qui lui plaisent. Elle fait semblant de ne pas s'apercevoir que tu es fou amoureux d'elle, mais tu peux être sûr qu'elle le sait très bien et qu'elle en discute avec ses copines. En ajoutant « que c'est *mignon* », ou une de ces expressions idiotes qu'on emploie maintenant. C'est une manipulatrice, et tant que ça marche, elle continuera à te manipuler. Peut-être que dans quelques années elle comprendra que ce ne sont pas des choses qui se font, mais je ne parierais pas là-dessus.

Les yeux du garçon se remplissaient de larmes à mesure que Dante parlait.

— Non. Vous vous trompez.

— Je parie que tu lui as même offert le petit collier qu'elle porte. Je parie que tu as mis du temps à le choisir. Tu ne voulais pas que ce soit trop explicite, mais tu espérais qu'elle en comprendrait le sens caché. Elle le porte seulement quand elle est avec toi, parce qu'elle en a honte. Elle le cache sous sa chemisette. (Dante alluma une cigarette.) Si je n'ai qu'un conseil à te donner, c'est celui-là : casse-toi. C'est la seule solution. Peut-être qu'elle te courra après.

— Vous êtes un salopard, fulmina le garçon en tournant les talons. Et il est interdit de fumer !

— En plein air ?

— Oui, c'est une université ici, pas un foutu cirque !

Le garçon s'éloigna à grands pas. Dante secoua la tête. *Tu as essayé. Mais ça ne sert à rien.* Un cœur amoureux n'entend pas raison : lui aussi était passé par là, et plus souvent qu'il n'aimait se le rappeler.

Ce fut le moment que choisit le crétin pour revenir, une petite bouteille et un gobelet de café à la main.

— Il est interdit de...

— ... fumer, oui, je suis au courant.

Dante tira une dernière bouffée et jeta le mégot dans la grille d'égout.

— Le tabagisme passif...

— Je comprends.

— Vous avez déjà fait connaissance avec les étudiants ?

— Oui. (Dante avala une gorgée d'eau pour dissoudre la boule douceâtre et farineuse qu'il avait dans la gorge. Le Pregabalin commençait déjà à faire effet.) Quelques échanges amicaux.

Tout au fond, il vit que le garçon et la fille discutaient à voix haute, mais il ne distinguait pas les mots. Il baissa les yeux sur son café – qui pour lui n'était pas un café, mais un pâle ersatz. Que reste-t-il quand vous faites bouillir de la poudre de café prémoulu, que vous faites évaporer le tout avec des jets d'air à haute température, et que, pour finir, vous diluez de nouveau la poudre dans un peu d'eau, jamais à la bonne température ? De l'eau de vaisselle, voilà ce qu'il reste. Avec l'odeur en prime. Dante le renifla : il discernait des arômes de jute, de rance et de bouchon, en plus de celui du plastique, et même un arrière-goût d'huile de moteur. Il n'aurait pas pu le boire même si cela avait été la seule boisson disponible au milieu du désert.

— J'en ai déjà pris plusieurs, s'excusa-t-il.

En réalité, il en avait déjà bu dix, et sa consommation allait sûrement doubler d'ici la fin de la journée. Le crétin lui indiqua les chaises, maintenant presque toutes occupées. Il y avait même des gens debout sous les arcades du cloître.

— Je crois que nous pouvons commencer. Je vais juste dire quelques mots. Pour rappeler la situation de deuil national.

Pas moyen d'y échapper aujourd'hui, se dit Dante.

— Merci.

Le crétin Uberti parla pendant une dizaine de minutes des victimes du train et de la nécessité de rester unis contre la terreur, dans une prose soutenue qui fit frissonner Dante. Quand vint son tour, il resta muet quelques instants. Tous ces yeux qui le fixaient et qui semblaient prêts à le dévorer... Combien d'entre eux étaient là pour l'écouter vraiment et combien espéraient seulement qu'il fasse un truc bizarre, au vu de sa réputation ? Il eut la tentation de fuir, de se laisser emporter par le vent, et d'éteindre son téléphone pour ne pas répondre aux courriels des gens qui s'offusqueraient de son comportement. Autrefois, c'est ce qu'il aurait fait, autrefois il ne serait pas resté planté là à chercher les mots justes. Mais, maintenant, ce n'était plus possible.

Il inspira, et la bouffée d'air qui emplît ses poumons le fit sortir de sa léthargie, atténuant le bourdonnement de ses oreilles.

— Bonjour à tous, et merci d'être venus. Je vais vous demander d'oublier, pendant une petite heure au moins, l'incident tragique du train et de libérer votre esprit, autrement nous finirons par ne plus parler que de ça. Quelqu'un parmi vous sait-il me donner la définition de la théorie du complot ? Personne ? Notez bien que si vous ne m'aidez pas, le temps va vous paraître long...

Belle réplique, continue comme ça, se reprocha-t-il. Quelqu'un eut un petit rire poli, ce qui détendit l'atmosphère de plomb.

— OK, je me débrouille tout seul. La théorie du complot est comme un sparadrap, parce qu'elle recouvre une blessure dans le monde dans

lequel nous vivons. Ça vous plaît comme définition ? OK, c'est une connerie, je viens de l'inventer.

Il y eut un rire franc cette fois, le langage trivial fonctionnait toujours. Dante poursuivit, cette fois-ci avec davantage d'assurance :

— Les théories de conspiration sont des tentatives maladroites pour donner des réponses capables d'atténuer notre anxiété face à des événements inexplicables ou déstabilisants. Des événements qui nous surprennent, auxquels nous sommes mal préparés, comme le 11-Septembre ou le train de la gare Termini, cette nuit, qui nous font souffrir comme la mort d'une personnalité publique, ou qui nous font rêver d'un monde meilleur comme l'idée qu'il existe des voitures capables de fonctionner avec de l'eau minérale mais que ce système est censuré par les lobbies du pétrole. Les théories du complot ne sont presque jamais en mesure de donner des réponses crédibles, mais elles ont le mérite de mettre en évidence, s'il existe, le point aveugle du discours officiel, soigneusement élaboré pour justifier des délits et des mensonges. Ce n'est pas toujours le cas, hein. Parfois ce sont de purs délires, comme dans le cas des *chemtrails*, mais très souvent...

Les mots coulaient avec aisance à présent, à mesure que Dante constatait le réel intérêt du public pour sa présentation. Il ne prêtait même plus attention à sa mauvaise main, cachée par un gant noir, cette main que le Père l'obligeait à mutiler.

Vers la fin de la conférence, il en arriva au clou de sa démonstration. Il dessina une caricature d'Elvis et de JFK sur le paperboard. Il avait une bonne technique, bien que rudimentaire, et les étudiants applaudirent quand il eut fini.

— Vous savez, n'est-ce pas, commença-t-il en pointant les caricatures du doigt, qu'Elvis est impliqué dans la mort de Kennedy ?

D'autres rires dans l'auditoire.

— Non, non, je ne plaisante pas, continua Dante. Et comme toutes les théories du complot, celle-ci se base en partie sur des faits réels ou vraisemblables. *Les faits* : Elvis a eu une relation avec l'actrice Ann-Margret qu'il avait connue sur le tournage de *Viva Las Vegas*. *Les faits* : Ann-Margret était une amie de Marilyn Monroe. *Les faits* : Marilyn Monroe a eu avant de mourir une relation avec le président Kennedy. *Les faits* : Elvis depuis quelques années était obsédé par le danger communiste. *Les faits* : le docteur Max Jacobson était le médecin personnel de Kennedy et connaissait aussi Elvis : il fournissait à tous les deux des amphétamines et des stimulants pour les remettre en selle, d'où son surnom de Dr Feelgood. (Dante sourit.) Il n'y a plus de médecins comme ça quand on en a besoin.

À nouveau, des rires. Et Dante émit un ricanement satisfait : ce goût pour faire le show contrastait grandement avec sa manie quasi pathologique d'éviter tout contact avec autrui. Il pouvait refuser de

voir des gens pendant des mois, tout comme il pouvait faire le clown devant un public.

— Comme vous voyez, enchaîna-t-il, les deux personnages sont finalement assez proches, mais pour que naisse une théorie du complot, cela nécessite d'autres éléments. Comme une mort extraordinaire, celle de Kennedy, avec des zones d'ombre. Oswald pouvait-il vraiment tirer trois coups et toucher deux fois le Président, dont la voiture se déplaçait ? Pourquoi y avait-il un planton armé devant la chambre d'hôpital de Kennedy, qui ne laissait même pas entrer sa femme ? L'intégralité du cerveau de Kennedy a-t-elle été expulsée de son crâne à cause du projectile ou bien la lui a-t-on enlevée après ? Comment se fait-il que Jack Ruby ait réussi à approcher Oswald jusqu'à lui tirer dessus alors qu'il était surveillé par la police ? Je pourrais continuer.

Dante but une gorgée d'eau de la petite bouteille qu'il tenait à la main.

— Mais même tout cela n'aurait pas suffi à faire naître la légende si Kennedy n'avait pas été tellement aimé et célèbre dans le monde entier, presque canonisé. Tout comme Elvis. (De sa mauvaise main, il fit un geste vers les caricatures.) Ajoutons d'autres éléments qui n'ont jamais été prouvés, sans être complètement réfutés non plus. Elvis avait une copie – rare – du film de Zapruder sur le coup de feu qui a tué JFK et la regardait de façon obsessionnelle ; l'un des gardes du corps d'Elvis avait fait partie des services secrets ; l'un des amants d'Ann-Margret travaillait pour le KGB... et là, nous avons tous les ingrédients nécessaires pour cuisiner notre plat. (Il sourit de nouveau.) Et le voici, ce plat : Elvis découvre grâce à son médecin, ami intime de Kennedy, que le Président avait fait tuer Marilyn avec des sédatifs. Il en informe Ann-Margret qui le convainc de venger son amie. Pour ce faire, Elvis mobilise ses connaissances dans la CIA et dans la mafia de Las Vegas, lesquelles sont bien contentes de l'aider. Selon d'autres variantes, c'est Ann-Margret qui a convaincu Elvis de mettre cette vengeance à exécution, à l'incitation de son ami du KGB, et c'est Elvis qui aurait tiré avec son fusil.

Cette fois, les rires furent plus retentissants, Dante attendit qu'ils se calment pour continuer.

— Mais ce ne sont que des histoires, bien sûr, élaborées pour nous aider à dépasser notre effarement face à quelque chose d'imprévisible. Il s'est passé la même chose pour le suicide de Marilyn, cette icône que tout le monde croyait heureuse ; et pour la disparition d'Elvis, le chanteur le plus célèbre au monde. Il existe aussi diverses théories sur sa mort, comme vous le savez. La première, évidemment, est qu'il est encore vivant et qu'il est hospitalisé dans un établissement pour artistes indigents, Joe Lansdale a d'ailleurs écrit un roman à ce sujet,

mais la deuxième prétend qu'il a été tué par John Lennon qui était jaloux de son succès. Ne vous inquiétez pas, il a été vengé par Michael Jackson. Et quelqu'un a ensuite vengé Lennon, mais on ne sait pas encore qui.

D'autres rires et applaudissements. Satisfait, Dante ouvrit la discussion aux questions. Un étudiant avec une énorme chevelure rouge leva la main.

— D'après ce que vous dites, professeur...

— Je ne suis pas un professeur, juste un expert, précisa-t-il avec une certaine forme de vanité. L'occasion était trop bonne.

— Excusez-moi, *monsieur* Torre. Si je vous suis, tout ce que vous avez raconté sur les liens entre votre enlèvement et la CIA participe aussi d'une théorie du complot. Il n'y a pas de preuves irréfutables.

Dante s'était attendu à la question, on la lui posait chaque fois.

— Bien. *Les faits* : mon vrai nom n'est pas Dante Torre, mais pendant ma captivité le Père a effacé tous les souvenirs de mon passé pour les remplacer par de nouveaux. Je ne sais même pas si je suis vraiment né à Crémone. *Les faits* : le Père avait des bailleurs de fonds qu'il n'a pas été possible de retrouver et des liens avec l'armée. *Les faits* : nous n'avons pas réussi à établir l'identité du complice du Père, qu'à ce jour nous appelons l'Allemand et qui est en prison. *Les faits* : la CIA avait une équipe de recherches, le MKULTRA, qui s'occupait des altérations de conscience par le biais de tests sur des êtres humains. Le reste est fruit de mes déductions.

— Vous étiez un enfant et lui un fou qui vous a séquestré pendant des années, objecta un autre étudiant. Cela ne suffit-il pas à tout expliquer ?

— Selon moi, non. Mais j'ai eu beau le crier sur tous les toits, cela n'a pas servi à faire changer les choses.

— Les expériences du MKULTRA se sont terminées dans les années soixante-dix, reprit l'étudiant à la chevelure rouge. Et ils n'ont jamais agi sur le territoire italien. Difficile de penser que le Père ait pu être en relation avec eux.

— Oui, de ce que nous savons, vous avez raison. Mais est-ce que nous savons tout ? En 1973, Helms, le directeur de la CIA, a donné l'ordre de détruire tous les dossiers en rapport avec MKULTRA. Ce que nous avons réussi à découvrir a été glané dans quelques documents restants et des témoignages, autant dire une partie infime aux dires de tout le monde.

— Mais vous n'avez jamais trouvé de preuves tangibles, et les magistrats qui ont enquêté sur l'organisation du Père ont clos l'investigation, remarqua un autre étudiant.

Dante leva les mains en mimant la reddition :

— OK, OK. Vous avez raison. Et c'est bien le problème. (Il fit une

grimace d'autodérision.) C'est valable pour mon cas, comme pour celui de Kennedy : s'il n'y a pas de preuves, autant parler dans le vide. Ce que j'ai voulu vous démontrer, aujourd'hui, ce n'est pas qu'il ne faut croire en rien ni qu'il faut croire à tout, mais qu'il faut toujours vous poser des questions. Si quelqu'un vous donne une vérité préemballée, ouvrez le paquet et regardez à l'intérieur. Peu importe qui vous la sert sur un plateau : un politicien, un journaliste, un policier ou quelqu'un comme moi. Vérifiez les faits. Cherchez vos propres réponses. C'est ce que je m'efforce toujours de faire, même aujourd'hui avec vous.

C'était une phrase toute faite pour susciter des applaudissements et, cela ne manqua pas, ils arrivèrent par salves, marquant ainsi la fin de la conférence. Dante se déplaça vers un coin de la cour et échangea quelques mots avec les étudiants qui vinrent lui serrer la main ou lui demander un autographe, qu'il leur concédait en faisant semblant de n'y prendre aucun plaisir. Ce crétin d'Uberti finit par le rejoindre, avec les formulaires nécessaires pour son dédommagement. Une goutte d'eau dans l'océan : il allait devoir demander un autre prêt à son beau-père ou recommencer à donner la chasse aux bambins égarés. Tandis qu'il mesurait son désir de boire un café décent et, par là, il entendait un café fait par ses soins, son œil tomba sur trois personnes qui entraient dans la cour. Dante connaissait l'une d'entre elles. C'était Alberti, qu'il avait rencontré alors qu'il n'était encore qu'un novice au volant d'une voiture de patrouille ; les deux autres ne pouvaient que faire partie de la même équipe : celle de Colomba.

Penser à elle provoqua chez Dante l'habituel mélange d'émotions contradictoires, mais il garda une expression neutre quand les trois hommes se plantèrent devant lui.

— Je dois appeler mon avocat ? demanda-t-il.

— Tout va bien, monsieur Torre, répondit Alberti en avançant la main. Comment allez-vous ?

Dante regarda la main tendue mais ne fit pas mine de la prendre.

— Quelle que soit la chose que vous vouliez, je ne suis pas disposé à vous la donner.

— Le commissaire Caselli a besoin de votre aide, dit Alberti.

Dante resta impassible.

— En tant que policière ?

— Ben, oui.

— Alors ce n'est pas mon affaire, donc si cela ne vous ennuie pas...

Il fit un geste pour attraper son portable – posé sur le petit banc qui lui avait servi d'appui pour les signatures – afin de s'en aller, mais Esposito fut plus rapide que lui et s'empara du téléphone, pour le lui agiter tout près du visage.

— Désolé, mais soit vous l'appellez vous-même, soit je me sers de votre nez pour composer le numéro.

Dante le regarda avec dédain.

— Ils prennent aussi des gorilles dans la police ?

Guarneri abaissa le bras de son collègue.

— Excusez-le, monsieur Torre, il n'est pas allé à l'école chez les bonnes sœurs comme moi. Mais c'est urgent.

Dante se rendit compte que les trois hommes étaient non seulement épuisés, apparemment rescapés d'une situation difficile et sanglante, mais qu'ils étaient aussi extrêmement inquiets. La gêne de Dante se transforma vite en curiosité et il alluma une cigarette au mépris de l'interdiction.

— D'abord, racontez-moi tout, exigea-t-il.

Deux heures après la fusillade, le centre islamique de Centocelle était en état de siège, des blindés barraient les rues et des cordons d'agents en tenue antiémeute étaient postés sur tout le périmètre. Une centaine de manifestants étaient regroupés sur le trottoir de l'autre côté de la rue, une dizaine avaient fini à l'hôpital, une cinquantaine menottes aux poignets et un nombre indéterminé erraient dans le quartier en incendiant des poubelles et en cassant des vitrines. Colomba ne savait pas qui était à l'origine de la fuite sur la mort de l'imam – ce pouvait être n'importe lequel des hommes en uniforme tout comme l'un des infirmiers –, mais la rumeur avait explosé comme une grenade au milieu des manifestants, provoquant pleurs et cris.

Et violence.

Le soulèvement avait été immédiat et Colomba, comme tous les agents présents, s'était retrouvée un casque sur la tête et une matraque à la main en train de repousser l'assaut. Cela ne lui était pas arrivé depuis ses premières années dans la police, quand elle gérait l'ordre public dans les stades, s'opposant aux ultras en formation militaire armés de barres de fer et de cocktails Molotov. À l'époque, elle n'avait pas eu de scrupules à ouvrir des têtes, mais à présent elle se trouvait face à des personnes désespérées, qui considéraient la police coupable d'un crime monstrueux qui demeurerait sans doute impuni ; ce n'était pas aussi facile.

Quand les manifestants reculèrent, Colomba découvrit qu'elle était en nage et que sa matraque était maculée de sang. Elle la jeta par terre et alla se réfugier dans le bar sans alcool du centre, où elle écouta les nouvelles sur une vieille radio. La guérilla ne s'était pas déclenchée seulement à Centocelle, mais aussi dans de nombreuses autres villes italiennes où la police avait fait des descentes dans divers centres islamiques et mosquées. On ne comptait plus les blessés, et les arrestations se chiffraient par dizaines. Des rondes de citoyens qui s'étaient autoproclamés défenseurs de leur patrie donnaient la chasse à

tous ceux qui n'avaient pas la peau blanche et aux groupes de réfugiés qui se barricadaient, armés de bâtons et de barres pour se défendre.

Colomba songea que si l'intention des auteurs de l'attentat était de provoquer une guerre civile, ils étaient en passe d'y réussir et, de nouveau, Alfredo Rovere lui manqua. Rovere qui avait été son chef à la Mobile avant Curcio, et, avant cela, à Palerme. Rovere qui seul savait faire naître l'ordre du chaos et donner à Colomba de l'assurance même dans les moments les plus difficiles. Mais Rovere était mort, tué par le Père, et avant de mourir, il l'avait manipulée pour impliquer Dante dans l'enquête. Avait-il bien fait ? La fin avait-elle justifié les moyens ? Colomba n'était toujours pas parvenue à trancher, et quand elle pensait à lui, c'était toujours avec un mélange de nostalgie et de colère. C'est le problème avec ceux qui sont morts : tu ne peux pas les regarder dans les yeux et demander une explication, tu peux seulement faire la paix à l'intérieur de toi, et, pour cela, Colomba n'était pas très douée.

Alors qu'elle ressentait de plus en plus le besoin de boire quelque chose de fort ou d'entendre un mot d'encouragement, l'état-major de la police franchit les cordons, la magistrate Spinelli en tête. Colomba la salua, mais Santini, qui faisait également partie des nouveaux arrivants, la tira sur le côté sans un mot, l'entraînant entre les caisses de boissons et les boîtes de nourriture arabe. Il ferma la porte et s'y adossa comme pour l'empêcher de s'enfuir.

— Je t'avais demandé de ne pas faire de conneries ! rugit-il, le visage rouge de colère.

Colomba lui faisait face, une expression de défi sur le visage. L'air était chargé de glutamate et de coriandre, mais pour elle, c'était de la poudre explosive.

— Et quelles conneries est-ce que j'ai bien pu faire ?

— Tu oses me le demander ? Tu as traité Infanti comme un incompetent, tu t'es approprié le commandement de la CS ! (D'un geste rageur, Santini balaya de la main la surface d'une table, faisant tomber par terre une vieille calculatrice qui s'ouvrit en deux et laissa échapper ses piles.) Grâce à ta géniale intervention, Infanti a un trou dans le visage et il y a deux morts que nous ne réussirons jamais à évacuer sans recourir aux forces spéciales !

Colomba eut un bref moment d'absence. Une seconde, elle regardait une fissure sur les carreaux, et celle d'après, elle était en train de serrer le col du trench de Santini.

— Oui ! lui cria-t-elle à la figure. Il y a deux putains de morts et j'aurais pu être l'un d'eux !

— Vire tes mains de là.

Elle n'obéit pas. Mais elle continua à hurler, sans pouvoir s'arrêter.

— J'ai dû tuer quelqu'un, tu comprends ? J'ai tué un garçon de vingt

ans ! Et tu viens ici pour me gueuler dessus ! Mais quel putain de salopard es-tu ?

Santini la repoussa brutalement, l'envoyant valser contre une pile de cartons de pâtes.

— Vire tes mains de là, commissaire adjoint ! siffla-t-il, glacial. Et parle moins fort. La dernière chose que je veux c'est que les autres voient à quel point tu dérailles complètement.

Colomba bondit comme un ressort, prête à attaquer de nouveau, mais un éclair de lucidité la retint. Elle s'arrêta, regardant fixement Santini en ouvrant et en fermant les poings. Sa respiration émettait un sifflement en passant entre ses dents serrées.

— Il y avait un type en cavale caché dans la cave avec un fusil. C'est de ma faute, peut-être ?

— Tu sais pourquoi il se cachait ? demanda Santini comme s'il parlait à une arriérée. Parce qu'il venait d'être condamné pour trafic de stupéfiants, pour des faits remontant à six ans ! Si tu n'avais pas fourré ton nez dans cette affaire, Hossein serait resté dans son coin. Il aurait peut-être fait quelques conneries, mais il n'aurait pas tiré sur Infanti et sur l'imam. Et nous n'aurions pas une insurrection sur les bras.

— Il y a des émeutes dans toute l'Italie, riposta Colomba. C'est l'opération Tamis qui a échauffé les esprits, pas moi.

Santini soupira.

— Arrête un peu ! Tu veux changer le monde ? Deviens missionnaire. Dans la police, il y a des règles.

— Tu t'en fous pas mal, des règles, toi, marmonna Colomba, mais un sentiment de culpabilité prenait progressivement le pas sur la colère.

— Je file droit depuis qu'ils m'ont renvoyé à la Mobile, Caselli. Je tire les leçons de mes erreurs. (Santini alluma une cigarette.) Alors que toi, tu en commets toujours de nouvelles. (Il expira la fumée par les narines, un peu comme les dragons qui peuplent les contes. Un dragon osseux, avec des moustaches poivre et sel.) Mais qu'est-ce qui t'a pris, on peut savoir ? Tu as toujours été une épine dans le pied, mais avant tu savais au moins jusqu'où tu pouvais t'enfoncer, autrement tu n'aurais pas fait carrière. Aujourd'hui tu as perdu les pédales.

Colomba se sentit rougir et se détesta pour ça.

— Tu as dit ce que tu avais à me dire ?

— Une dernière chose : personne ne voudra prendre la responsabilité de ce qu'il s'est passé ici, et encore moins les chefs de l'opération. Tout le monde se fout de la mort de Hossein, mais celle de l'imam risque de devenir un incident diplomatique avec les communautés islamiques. La responsabilité retomberait sur Infanti s'il ne s'était pas fait tirer dessus, mais à présent ils feront tout ce qu'ils

peuvent afin de le faire passer pour une victime et non pour un idiot.

— Et ça, ça me met dans la merde.

— C'est ça. Donc fais attention à ce que tu vas raconter à Spinelli. À moins que tu puisses prouver que Hossein et l'imam voulaient la guerre sainte et qu'ils t'ont attaquée au nom du Calife, il vaut mieux que tu fasses semblant de ne te souvenir de rien parce que tu es encore sous le choc.

— Je dirai la vérité, un point c'est tout. (Colomba se mordilla la lèvre inférieure en se rappelant les paroles de l'imam : « C'est une vaste escroquerie. ») Nous sommes certains que l'attentat du train est lié au terrorisme islamiste ?

— Tu n'as pas vu la vidéo de revendication ?

— N'importe qui peut prétendre être un soldat de l'islam, ce n'est pas nécessairement vrai.

— Je t'en prie, ne me sors pas tes idées farfelues, dit Santini, exaspéré. Les équipes de déminage ont trouvé trois autres bouteilles de gaz dans d'autres trains. Qui pourrait faire une chose pareille, d'après toi, si ce n'est cette saloperie de Daesh ?

— Alors pourquoi n'ont-ils tué personne ?

— Parce que nous avons arrêté à temps la circulation des trains. Ils les ont probablement placées toutes en même temps la nuit passée ou celle d'avant, pendant que les convois étaient dans le dépôt de la gare de Milan-Centrale. Mais pour l'instant, c'est seulement une hypothèse.

— Et les bandes vidéo, ça donne quelque chose ?

— Non. La surveillance des gares est une passoire, au maximum ils réussissent à éloigner les clochards. Mais pourquoi doutes-tu de l'implication de l'État islamique ?

Avant que Colomba puisse inventer une réponse, le petit fantôme sur fond jaune de Snapchat apparut sur son portable, l'avertissant d'un appel : il n'y avait qu'une seule personne de sa connaissance qui se servait de Snapchat, l'homme qui lui avait installé cette application de force parce que cette dernière cryptait les appels. C'est pour cela qu'elle était très appréciée des dealers, ainsi que des jeunes en veine de sextos.

— C'est un appel personnel, dit-elle à Santini. Cela t'embête de me laisser un peu de vie privée ?

Santini haussa les épaules.

— Je t'en prie, décroche ! répondit-il, énervé. Mais rappelle-toi ce que je t'ai dit.

Le policier sortit, et Colomba comprit alors que, sous ses dehors un peu rudes, il était vraiment inquiet pour elle. C'était une chose à laquelle elle ne s'attendait pas et elle fut prise au dépourvu. Elle ferma la porte et s'assit sur une caisse de boissons de Lidl.

— Merci de m'avoir appelée, Dante, dit-elle au téléphone.

— Tes hommes ne m'ont pas laissé le choix, rétorqua-t-il, d'un ton glacial. La prochaine fois, tu pourrais peut-être m'appeler directement.

— Tu aurais répondu ?

— Je ne peux pas te le garantir.

— Alors tu comprends pourquoi j'ai dû faire appel à mes hommes.

Il y eut une seconde de silence embarrassé.

— Tu vas bien ? demanda-t-il, comme s'il se souvenait tout à coup des bonnes manières.

Non.

— Oui, oui, tout va bien. Mais j'ai besoin de ton aide.

À l'autre bout du fil, Dante s'assit sur le coffre de la voiture banalisée des Amigos, stationnée dans la rue de l'université. Les trois hommes étaient à quelques mètres de lui, en train de mater les étudiantes qui passaient et de leur attribuer des notes en fonction de la grosseur de leurs seins.

— Oui, j'ai cru comprendre, CC, répondit-il en utilisant son diminutif habituel.

Cela lui vint naturellement, et il y eut un autre moment de silence.

— Tu as vu la vidéo de revendication de l'attentat du train ? reprit Colomba.

— Je n'ai pas eu le temps.

— Tu es sans doute le seul à des milliers de kilomètres à la ronde. Tu peux la regarder, s'il te plaît ?

— Maintenant ?

— Oui.

— Tu peux me dire pourquoi ?

— Ils t'ont expliqué pour l'imam, non ?

— Oui.

— Avant de mourir, il m'a dit quelque chose qui m'obsède. C'est juste pour cela. Regarde la vidéo et rappelle-moi, s'il te plaît.

Dante soupira.

— À ton service, répondit-il et il raccrocha.

On frappa à la porte. C'était un agent qui venait avertir Colomba que la magistrate était prête à la voir. Colomba lui demanda quelques minutes supplémentaires pour se préparer, et les larmes qui coulaient sur ses joues furent un argument suffisant.

Entre-temps, Dante avait croisé les jambes dans la position du lotus et avait ouvert l'iPad qu'il emmenait toujours avec lui dans sa sacoche.

— Qu'est-ce que vous faites ? questionna Esposito, se détournant un instant de son observation des jeunes étudiantes. Un rite vaudou ?

— Chut. Laisse-le travailler, l'admonesta Alberti, qui avait beaucoup d'estime pour Dante.

Ce dernier mit ses écouteurs et alluma l'écran. Au bout de quelques secondes, il comprit pourquoi Colomba avait voulu qu'il regarde cette

vidéo et, au bout d'une minute, il regretta de l'avoir fait. Il la repassa deux fois, puis une troisième au ralenti et sans le son.

— Donne-moi ton avis, le pria Colomba, quand Dante la rappela.

— C'est seulement une analyse préliminaire... et puis la vidéo n'est pas de très grande qualité...

Colomba sentit ses poumons se contracter.

— Allez, accouche.

— OK. Il y a quelque chose d'étrange.

Colomba laissa échapper un long soupir. *Merde*, pensa-t-elle.

— Quoi ?

— Les deux hommes. Ils parlent mal l'arabe, ça se voit à la façon dont ils prononcent le nom de leurs dieux tutélaires. Leurs ongles, les callosités et la forme de leurs mains font penser à des travailleurs manuels, peu qualifiés. Ils n'ont pas les compétences suffisantes pour fabriquer le gaz.

— Peut-être que quelqu'un le leur a appris, risqua Colomba.

— Il a été fabriqué de façon artisanale, donc j'imagine directement chez nous. S'ils se l'étaient procuré sur le marché noir, ils auraient choisi des produits plus puissants et plus maniables, comme du gaz neurotoxique ou du C4.

— Bart a dit la même chose. Elle s'est occupée des victimes du train.

— Alors il n'y a pas de doute. (Dante avait le plus grand respect pour la Scientifique.) Ils sont peu instruits, ils ont des revenus modestes comme le suggèrent leurs vêtements de mauvaise qualité et le drap qu'ils ont accroché pour faire le fond. Beaucoup de martyrs et de kamikazes ont cette caractéristique. Mais pas les cellules clandestines, qui espèrent rester sur place sur le long terme, et qui d'habitude font partie de l'élite. Il y a un tas d'ingénieurs parmi eux, et presque tous sont titulaires d'une licence. La chair à canon, en revanche, est composée de pauvres types comme ceux de la vidéo.

— Donc ils ont un chef, qui a fabriqué le gaz et leur a dicté ce qu'ils devaient dire.

— Un chef bizarre. Qui leur a confié le communiqué au lieu de le faire lui-même. Les testaments des martyrs sont une chose, mais un manifeste programmé en est une autre. Depuis toujours, ce sont les chefs qui s'en chargent. Et il y a une autre question, plus importante encore, avança Dante sur un ton prudent dont il avait peu l'habitude. Chaque religion a ses gestes propres, mais beaucoup incluent la révérence ou la prostration, comme la religion musulmane où la prière est composée d'une série de mouvements bien définis qui composent la *rak'a*. On se met debout, on s'assied sur les talons, on se prosterne...

— Dante, s'il te plaît, viens-en au fait...

— OK, OK. Un croyant ne doit pas trop penser à ses gestes quand il prie, cela devient un automatisme. Et ces automatismes ont tendance à

être répétés même en dehors du contexte religieux. Quand un catholique prononce « je te prie », il joint souvent les mains comme s'il priait vraiment. Quand il pense au Très-Haut, un musulman a tendance à se baisser, un peu ou beaucoup selon l'intensité de sa foi, même si nous raisonnons en termes de micromouvements. (Dante alluma une cigarette avec le mégot de la précédente.) Ils ont loué Allah, le Prophète, et le Calife, mais ils étaient raides comme des morues séchées. Aucun geste instinctif autocensuré. Ils sont aussi faux que des billets de Monopoly. Je ne sais pas pourquoi leur chef les a choisis, mais certainement pas pour leur foi. Et cela me fait douter de la foi de leur chef.

— Peut-être se sont-ils radicalisés très rapidement. Comme le type de Nice.

— Lequel a utilisé un camion, et pas une bouteille de gaz. Et ça fait une belle différence en matière de préparation.

Colomba ferma les yeux.

— D'après l'imam, tout cela est une vaste escroquerie. Les auteurs de l'attentat ne sont pas des intégristes religieux mais des imposteurs.

— Peut-être t'a-t-il dit ça pour couvrir quelqu'un.

— À l'article de la mort ? Il disait que Hossein, le garçon qui...

Elle s'arrêta, incapable de continuer.

— Qui est mort, acheva Dante pour elle, devinant l'impasse dans laquelle elle se trouvait. Et ce n'est pas de ta faute, tant que nous y sommes.

— Merci de ta compréhension, coupa court Colomba. Il disait que Hossein avait peur parce qu'il connaissait les terroristes, et qu'il avait peur d'être impliqué.

— Admettons que ce soit vrai. Pourquoi auraient-ils tué ces gens ? Ils sont d'origine maghrébine, cela ne fait aucun doute, quel intérêt auraient-ils eu à déchaîner une chasse à l'Arabe ?

— Je ne sais pas... il y a plein de têtes de nœud partout.

— Soixante-dix pour cent de la population mondiale est composée de têtes de nœud et la plupart portent des uniformes.

Colomba compta mentalement jusqu'à dix avant de répondre, ce n'était pas le moment de se disputer.

— Dante...

— Je ne disais pas ça pour toi. Parle avec la magistrate, raconte-lui ce que tu sais. Si c'est vraiment utile, je lui répéterai mot pour mot ce que je viens de te dire.

— Cela ne servirait à rien, Dante. Ta réputation au sein des forces de l'ordre est exécration. Ils ne t'écouteront pas même si tu ne fais que leur donner l'heure.

— J'ai déjà démontré ma crédibilité par le passé, s'offusqua Dante.

— C'était avant que tu accuses le gouvernement et toutes les

institutions officielles d'être infiltrés par la CIA.

— Mes propos ont été mal interprétés. (L'interview, sortie dans l'un des plus grands quotidiens nationaux, avait provoqué un certain scandale, ainsi qu'une série d'interpellations parlementaires qui n'avaient débouché sur rien.) En partie, du moins.

— Par ailleurs, moi aussi j'ai quelques problèmes de crédibilité.

— Tu n'es pas la chouchoute du chef ?

Colomba compta jusqu'à vingt cette fois.

— Non, Dante. Je ne suis la chouchoute de personne. Réintégrer la police n'a pas été une chose facile pour moi et beaucoup de mes collègues ne sont pas très contents de me savoir de retour.

— Je t'avais prévenue, si je ne me trompe...

— Je t'en prie... je n'ai pas envie de discuter de ça. Ce n'est pas le moment.

Dante se détendit un peu.

— Tu as raison, excuse-moi. Tu es sûre qu'ils ne t'écouteront pas si tu insistais ?

— À la longue, c'est possible. Mais je ne sais pas *combien* de temps signifie ce « à la longue ». En théorie, les enquêtes sur l'attentat sont de la compétence d'une *task force* qui doit donner son aval pour toute opération. Tu me vois en train d'essayer de convaincre ces têtes de bois des services qu'ils se trompent ? Et la magistrate ne prendra aucune décision sans être d'accord avec eux.

— Difficile, admit Dante.

— Sans compter que si on se trompe, non seulement je passerai pour une merde, mais toute la Mobile et mon chef aussi.

— OK, je comprends. Mais je ne vois pas où est le problème. Ces deux hommes, vous finirez par les retrouver tôt ou tard. Vous êtes un demi-millier à pourchasser les méchants.

— Quand une enquête part sur de mauvaises bases, on perd un temps fou, expliqua Colomba. Si ces deux-là n'ont rien à voir avec l'islamisme radical, le temps que nous retrouvions leur trace, ils se seront peut-être enfuis Dieu sait où. Ou bien ils auront peut-être déjà tué quelqu'un d'autre. J'ai besoin d'éléments à donner à la magistrate, quelque chose d'irréfutable.

— Bonne chance.

— Je ne peux pas bouger d'ici...

Dante éprouva le besoin urgent de boire un verre, et même deux ou trois si possible, quand il comprit ce que Colomba lui demandait.

— CC... tu es sérieusement en train de me demander de faire le flic à ta place ?

— Non, juste de faire ce en quoi tu excelles : retrouver des personnes.

— Des personnes disparues, pas des terroristes.

— Tu es le seul qui peut y parvenir avec le peu que nous avons, Dante.

— Tu me lèches les bottes ?

— Légèrement, admit Colomba. Cependant crois-moi, si je t'ai contacté en dépit de la façon dont nous nous sommes quittés, c'est parce que tu es vraiment mon dernier recours.

Dante ricana, mais il était de moins en moins réticent.

— Ce n'est pas très flatteur.

— Tu es même mon premier choix, pour tout te dire. Parfois les deux coïncident.

Dante réfléchit quelques instants, partagé entre l'affection qu'il portait à Colomba et la crainte pour sa propre sécurité.

— Je peux jeter un coup d'œil aux amis de Hossein..., concéda-t-il à contrecœur. En me focalisant sur ceux qui ne sont pas dans la ligne de mire de tes collègues, c'est-à-dire les modérés et les athées. Je crois qu'ils ont tous les deux grandi à Rome, à en juger par leur accent. Mais je n'en aurai pas la certitude absolue tant que je ne les aurai pas rencontrés en personne. Quant aux preuves... voyons ce qu'il en sort.

— OK, merci. Vraiment.

— Oui, oui, c'est bon. Comment procède-t-on ?

— Mon équipe t'accompagnera, t'aidera dans tes recherches et te protégera, mais si la situation devient trop dangereuse, on se retire, d'accord ? Je ne veux pas te faire courir de risques.

Dante regarda les Amigos du coin de l'œil : un empoté pressé de jouer les héros, un déprimé et un impatient incapable de garder les mains immobiles. *Et qui va me protéger d'eux ?* pensa-t-il.

— OK, puisqu'on n'a pas le choix. Mais j'aurais préféré travailler avec toi.

— Je ne suis pas sûre de t'être utile en ce moment. (Colomba s'essuya les yeux.) J'ai eu une crise, tout à l'heure.

Les derniers fragments de la cuirasse de Dante s'écroulèrent quand il entendit que des sanglots faisaient trembler sa voix.

— Une crise de panique ? demanda-t-il gentiment.

— Je n'en avais pas eu depuis la mort du Père. J'espérais... être guérie. Mais non. Je ne réussissais plus à respirer... et puis il y a eu les hallucinations habituelles.

Dante ne lui confia pas ce qu'il en pensait : qu'on ne guérit jamais, qu'une fois que le mal est fait, que la faille s'est ouverte, il n'y a aucun moyen de la refermer. En tout cas, c'est ce qu'il s'était produit pour lui, son passé lui laisserait pour toujours un arrière-goût d'avarié.

— Secoue-toi, CC. La vie t'est débitrice, encaisse.

— Je ne peux pas. Je sais dans quel état je serais si je le faisais et qu'il arrive quelque chose. (Elle n'avait qu'un filet de voix.) Passe-moi Esposito, je vais lui dire que nous nous sommes mis d'accord.

— Dis-lui aussi de ne pas tirer sur tout ce qui bouge, s'il te plaît.

— Passe-le-moi.

Dante obtempéra, puis il s'étendit sur le coffre de la voiture pour contempler le ciel bleu. *Pourquoi je me fais toujours avoir ?* s'interrogea-t-il. C'était une question rhétorique, il connaissait très bien la réponse.

Après le coup de fil de Colomba, les Tres Amigos discutèrent de leur côté pendant une dizaine de minutes, avant de se planter devant Dante.

— Ce n'est pas qu'on se méfie, expliqua Guarneri. Mais nous n'avons pas très bien compris en quoi vous pouvez nous aider. Cette vidéo est passée au crible par des experts depuis cette nuit, et vous, vous ne l'avez regardée que cinq minutes.

— Le commissaire Caselli ne vous l'a pas expliqué ? Je suis un magicien.

Les trois hommes le fixèrent d'un air inexpressif. *Quelle bande d'ahuris*, jugea Dante.

— Je suis doué pour reconnaître les personnes. Et pour les retrouver, ajouta-t-il.

— Ça, je sais, répondit Esposito. Mais deux hommes au visage masqué sur une vidéo... ce n'est pas un peu tiré par les cheveux ?

— Je vais vous révéler un secret : j'ai beaucoup d'aversion pour les visages. J'ai même du mal à me les rappeler. (Ce n'était pas tout à fait vrai, pas depuis qu'il était devenu adulte, tout au moins, mais l'histoire était plus belle comme ça.) Vous savez tous que j'ai été enlevé, n'est-ce pas ? Pendant treize ans, je n'ai vu qu'une seule personne : mon geôlier. Et il a toujours gardé son visage masqué. Je devais déchiffrer son humeur aux mouvements de son corps : je suis devenu doué pour ça. Et aussi pour repérer ce que les autres ne remarquent pas.

— Par exemple ? insista Esposito.

— Vous avez un serpent dans le cou.

— C'est des conneries.

— C'est vrai, mais instinctivement vous aviez envie de vérifier. Votre conscience a bloqué le geste pour vous éviter d'être ridicule, mais le corps a un cerveau bien à lui, qui s'étend sur les milliers de kilomètres de fibres nerveuses qui nous composent. Les mouvements, les postures, sont influencés par des facteurs comme l'éducation, le milieu et l'âge, mais ils sont uniques, tout comme les empreintes digitales. Si demain je vous rencontrais de nouveau avec une capuche sur la tête, soyez sûr que je vous reconnaîtrais. Également parce que vous vous êtes cassé le ménisque en jouant au football.

Esposito demeura bouche bée.

— Comment avez-vous deviné ?

— Ça se voit à la façon dont vous marchez. Et qu'il s'agisse de football... bah, vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui pratique la

gymnastique rythmique.

Esposito émit malgré lui un petit rire et se tourna vers Alberti.

— Il fait toujours ça ?

— Toujours, confirma Alberti, fier d'être celui qui connaissait le mieux Dante, même s'il y avait presque un an qu'il ne l'avait pas vu.

— OK. Nous avons trois ou quatre heures devant nous avant que Santini ne s'aperçoive que nous ne sommes pas là où nous devrions être et nous rappelle à la base, expliqua Guarneri. Ça vous suffit pour accomplir un miracle ?

Des clous, aurait voulu répondre Dante. Mais c'était son public, et il ne faut jamais décevoir son public.

— Et maintenant regardez bien, annonça-t-il.

DURANT L'HEURE QUI SUIVIT, Dante s'enferma dans la voiture des Amigos, l'un des rares endroits fermés qu'il pouvait supporter pourvu que le véhicule ne roule pas. Il pianota frénétiquement sur son portable de sa bonne main, pestant contre la lenteur de la connexion, avachi sur le siège arrière, un pied sur l'appui-tête devant lui, l'autre contre la vitre arrière. Il allumait une cigarette avec l'autre sans se soucier de la fumée, devenue tellement dense dans l'habitacle qu'elle lui piquait les yeux. Il naviguait sur les réseaux sociaux pour faire des recherches sur les quelques noms fournis par les Amigos, qui provenaient des informations détenues par la police sur les connaissances et les complices de Hossein quand il arrondissait ses fins de mois en faisant du trafic de drogue. C'était avant qu'il ne se convertisse à l'islam et qu'il ne se rapproche de la mosquée de Centocelle.

Aucun des visages ne ressemblait aux deux hommes de la vidéo. Dante enquêta alors sur Hossein lui-même, en utilisant tous les logiciels vaguement illégaux qu'il détenait dans une partie cryptée de son disque dur.

La première étape fut Facebook, l'atlas téléphonique mondial. Aucun des soixante amis du mort n'avait une corpulence compatible avec les soi-disant djihadistes. Il entreprit donc de lire et d'examiner rapidement tous les contenus que Hossein avait mis en ligne. Sa page était celle d'un fervent croyant. Pas de cul, pas de plaisanterie, pas de jeux, aucune connexion à des groupes pornographiques ou à des sites de rencontres. Seulement des photos d'amis qui ne faisaient rien de pire que fumer la *shisha* ou nager, et de femmes voilées qui ne pouvaient être que des parentes âgées. Chevaux au galop. Fleurs. Couchers de soleil. Mosquées. Versets du Coran, parmi les plus pacifiques, aucun qui parle de punir les infidèles.

À la toute fin de son fil d'actualité, Dante trouva un échange de messages avec un cousin datant d'il y a deux ans. Entre autres choses,

le cousin demandait à Hossein pourquoi il ne mettait plus son site à jour, et publiait ensuite l'adresse. Dante la copia dans la barre de recherche et tomba sur une page qui n'était pas dans les résultats des moteurs de recherche. C'était une page personnelle sur un site plein de publicité, abandonnée trois ans plus tôt. On y trouvait d'autres photos de chevaux et de couchers de soleil, et une autre sourate du Coran sur la nature et ses merveilles. Rien d'intéressant. Il fallait remonter encore plus loin.

Alberti ouvrit la portière du conducteur et fut assailli par un nuage de fumée. S'éventant de la main, il s'assit au volant.

— Tout va bien, monsieur Torre ?

Dante leva les yeux, agacé.

— Tu as tiré la courte paille ?

— Pardon ?

Dante soupira et lui expliqua, sur le ton qu'on adopte pour parler aux enfants :

— Tes collègues t'ont envoyé me surveiller ?

— Mais non, qu'est-ce que vous racontez..., mentit Alberti. Je peux vous demander ce que vous faites ?

— Je cherche quelqu'un que Hossein ne fréquente plus. C'est l'avantage d'Internet, tout y est conservé.

— Peut-être que ce n'étaient pas des amis.

— D'après ce qu'a dit l'imam avant de mourir, Hossein les avait reconnus à l'écran. Il fallait qu'ils soient proches pour ça.

— Ou qu'il soit comme vous.

— Tu t'es amélioré pendant mon absence.

Les taches de rousseur sur les joues d'Alberti prirent une teinte plus vive.

— Et vous avez trouvé quelque chose ?

Dante tourna l'ordinateur pour lui montrer la page du site.

— Tu sais ce que c'est, les codes sources d'une page Web ?

— Les instructions pour lui donner une forme, ou une couleur, et cætera.

— Tu marques des points, aujourd'hui, approuva Dante. Les codes sources contiennent une série d'informations qui ne sont pas visualisables autrement. Comme le nom du créateur, le programme avec lequel la page a été conçue...

— Et il y a quelque chose d'utile ?

Les yeux de Dante se mirent à briller.

— Dans notre cas, une vieille adresse électronique de Hossein, chez un fournisseur d'accès mort et enterré. Je ne peux pas aller voir le contenu de sa boîte mail, c'est du ressort de la brigade de lutte contre la cybercriminalité, mais on va voir ce qu'on trouve en tapant l'adresse sur les moteurs de recherche des réseaux sociaux, peut-être que

quelqu'un l'a utilisée.

L'un de ses petits programmes vaguement illégaux lui permettait de les vérifier tous à la fois, y compris ceux tombés dans l'oubli ou presque. La réponse ne tarda pas, et ce fut une surprise.

— MySpace, ça alors ! s'exclama Dante. C'était le grand pionnier du Web 1.0, que continue à fréquenter un noyau dur d'amoureux de la musique.

— Quelle coïncidence, dit Alberti. Moi aussi, je suis sur MySpace.

Dante lui passa le portable.

— Connecte-toi avec ton compte utilisateur alors, comme ça je ne serai pas obligé d'en créer un et ma main va se reposer un peu.

Alberti s'exécuta. Sa page s'appelait « Rookie Blue » et contenait une centaine de morceaux qu'il avait composés la nuit. Il continuait à penser qu'être policier n'était qu'un job provisoire et que tôt ou tard il pourrait se consacrer à la musique à plein temps. Composer mais ne pas *s'exposer*, il n'était pas à l'aise sur scène. Alberti cliqua sur un des morceaux et la musique électronique envahit l'habitable.

— Ça vous plaît ?

Dante détestait.

— Je croyais qu'on était pressés...

— On peut la mettre en musique de fond.

— Non.

Alberti ferma sa page et se rendit sur celle de Hossein.

— Cela fait quatre ans qu'il ne s'est pas connecté, lut-il.

Plus ou moins le moment où avait été prise la photo de lui, portant une casquette des Black Panthers, qu'il avait affichée sur sa page, pensa Dante.

— Son ancienne vie, commenta-t-il.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas effacée ?

— Il ne se rappelait probablement plus son existence. Il s'était inscrit avec une adresse obsolète, il ne recevait plus les commentaires sur MySpace. Qu'y a-t-il d'autre ?

— Voyons..., dit Alberti, qui commença à survoler la page, pendant que Dante s'avachissait encore un peu plus, en allumant la dernière cigarette de son paquet : ce n'était pas mal d'avoir un assistant. À part la photo, Hossein a mis en ligne trois mix dance, vous voulez les écouter ?

— Pour rien au monde.

— Et il est ami avec plusieurs DJ. Des Arabes, des Américains... Je dois vérifier leur identité ?

— Seulement en dernier recours. Certains sont italiens ou résident en Italie ?

— Mmm... trois ou quatre.

— Regardons ceux-là.

— Je connais deux d'entre eux. Pas très célèbres, mais plutôt bons.

Vous voulez...

— Non. Et ensuite ?

— L'un est un amateur. Il n'a même pas mis de morceau à écouter. Il y a seulement une vidéo datant de l'année dernière. Il habite à Rome.

— Montre-moi, exigea Dante en se redressant.

Alberti cliqua sur la vidéo. Elle avait été tournée avec un portable, et la main qui le tenait tremblait. On voyait une dizaine de personnes qui dansaient sur de la musique techno dans ce qui ressemblait à une fête privée dans un appartement. Un garçon d'une vingtaine d'années, au corps gracile, s'agitait devant l'objectif, son casque de DJ sur la tête et une bouteille de bière très peu halal à la main. Dante fit avancer la vidéo au ralenti, en se concentrant sur les mouvements des mains et de tête du garçon.

— Ça pourrait être lui, trancha-t-il.

À son tour, Alberti se redressa, si vivement qu'il se cogna la tête contre le toit.

— Et vous dites ça comme ça ?

— Ça *pourrait*, j'ai dit. Cherchez à savoir qui c'est.

Alberti descendit précipitamment de la voiture, et les Tres Amigos se pendirent au téléphone pour demander à des collègues proches et lointains de leur rendre service. Ils découvrirent ainsi que le DJ danseur qui, sur sa page, se faisait appeler Musta, était en réalité Mohammed Faouzi, fils de Hamza Faouzi et de Maria Addolorata Piombini, citoyen italien né à Rome vingt-cinq ans plus tôt. Il avait des antécédents : bagarre en état d'ivresse, détention de drogue à des fins de commerce et dégradation d'un bâtiment communal qu'il avait tagué avec son nom d'artiste. Aucune fréquentation suspecte signalée, que ce soient des criminels ou des extrémistes islamistes.

Dante examina les photos sur son iPad.

— Vous êtes convaincu maintenant ? demanda Esposito.

— Pour l'instant, j'en sais pas plus qu'avant, répondit Dante.

Grâce aux services sociaux, ils dénichèrent l'endroit où Musta travaillait, et grâce à la brigade des stupés, l'endroit où il avait été pincé en train de vendre du haschich : dans les deux cas, il s'agissait d'un quartier de la périphérie appelé Malavoglia. Les quatre hommes se serrèrent dans la voiture qui empestait la fumée et traversèrent Rome, sirène hurlante et fenêtres grandes ouvertes pour que Dante puisse sentir l'air fouetter son visage, malgré le temps qui tournait à la pluie. Il garda les yeux fermés et les mains crispées sur la ceinture de sécurité, gémissant quand la vitesse dépassait les quarante kilomètres heure, et forçant les autres à s'arrêter tous les deux kilomètres pour se dégourdir les jambes et recouvrer son calme. Pendant le trajet, il fit des recherches sur Musta sur les réseaux sociaux, car il doutait que ce gamin ait même seulement pensé à tuer quelqu'un. Il ne pouvait pas

lire dans la tête des gens, surtout à partir d'une photo Facebook, mais il n'arrivait pas à l'imaginer en train d'appuyer sur la télécommande d'un engin au cyanure.

— Vous trouvez qu'il a la tête de l'emploi ? fit remarquer Guarneri comme s'il avait lu dans ses pensées. Un dealer alcoolique ?

— Ce ne serait pas le premier à être endoctriné par la religion, répliqua Dante.

Si ce n'est que Musta paraissait être tout à fait à l'opposé, et rien dans ce que Dante avait trouvé ne faisait penser à un déséquilibré. Pourtant, il était sûr de ne pas se tromper. La façon dont Musta tendait le cou, la position de ses épaules étaient identiques à celles d'un des deux terroristes de la vidéo, le plus petit des deux, celui qui parlait le moins bien arabe.

Ils firent une étape à la société de transports où Musta travaillait comme manutentionnaire et une autre au bar d'immigrés où il avait été arrêté avec du haschich, qui ne donnèrent aucun résultat. Avec sa tête de gamin, Alberti se faisait passer pour un copain de Musta sans éveiller les soupçons, et il apprit que personne ne l'avait vu depuis deux ou trois jours. Il restait à aller voir l'endroit où il logeait, dans une HLM de deux cents appartements serrés les uns contre les autres comme les cellules d'une ruche et, pour une bonne moitié, squattés. Musta y habitait avec son frère, Mario Nassim, et sa mère, employée dans une entreprise d'engins de chantier. Le père était retourné au Maroc quand Musta était petit et on ne l'avait jamais revu.

Les quatre hommes se garèrent tout près de l'immeuble, qui ressemblait à un tas de ciment rongé par le soleil. Devant l'entrée encombrée de bicyclettes, un groupe d'enfants de différentes ethnies jouait en faisant un boucan infernal, en attendant l'heure du dîner. Dans la rue, six autres immeubles presque identiques étaient alignés le long d'un terrain couvert de broussailles et on ne voyait pas d'enseigne de magasin ou de bar dans un rayon d'un kilomètre : cela évoqua à Dante le film *New York 1997*, ou au moins sa version locale.

Esposito le prit par le bras et l'entraîna à quelques pas des autres.

— Vous et moi, il faut qu'on se comprenne bien maintenant. Faouzi est peut-être armé et nous ne pouvons pas entrer comme ça. Jusque-là, nous sommes d'accord ?

Dante acquiesça.

— Ce sont surtout des immigrés et des gitans qui habitent ici, des gens qui font leurs petites affaires et qui s'en portent bien, continua Esposito. Mais quelqu'un pourrait appeler du renfort en nous voyant faire une descente, vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous voulez savoir si le jeu en vaut la chandelle.

— Si Faouzi est l'homme que nous cherchons, personne ne nous cassera les couilles, mais si ce n'est pas lui, nous pourrions avoir des

problèmes.

Dante hésita. Il avait la possibilité de faire cesser cette folie et d'épargner à tout le monde un tas d'ennuis. Mais il était trop orgueilleux pour renoncer après avoir accepté la mission.

— Je suis raisonnablement sûr, répondit-il donc. Mais si j'étais infallible, je serais un homme riche.

Esposito fit une grimace amusée.

— Le bruit court que vous vous faites bien payer pour vos conseils.

— Jamais assez.

Il ne précisa pas que cela faisait des mois qu'il n'acceptait plus de recevoir des gens.

Esposito alluma une cigarette et lui en offrit une, tout en gardant un œil sur la porte. Dante entrevit alors ce qu'il avait dû être, jeune, quand il croyait encore au travail qu'il faisait, avant que les erreurs commises bouleversent tout.

— Qu'est-ce qu'on fait si Faouzi n'est pas là ? lui demanda-t-il.

— On l'a dans le cul, à moins que nous ne trouvions quelque chose d'intéressant chez lui.

— Une bouteille de cyanure, par exemple ?

— Idéalement.

Esposito rejoignit ses collègues. Alberti, entre-temps, avait réussi à repérer l'appartement en discutant avec les enfants.

— Douzième, première porte après l'ascenseur.

Esposito sortit son pistolet de son étui, le chargea et le glissa dans la poche extérieure de sa veste.

— On y va.

Guarneri et Alberti chargèrent leur arme, ce dernier avait les mains qui tremblaient.

— Pas de gilets pare-balles ? s'inquiéta-t-il.

— Tu veux qu'il nous file entre les doigts avant qu'on arrive à sa porte ? demanda Esposito.

— Et s'il nous attend avec une kalachnikov ? répliqua Guarneri.

— Justement, si on se pointe avec des gilets pare-balles, il va viser la tête.

— Je le mets, déclara Alberti en repartant vers la voiture, et les deux autres arrêterent de tergiverser et enfilèrent eux aussi leur gilet.

Guarneri et Esposito pénétrèrent dans l'immeuble, Dante retint Alberti par le bras.

— Tu es sûr que tu t'en sens capable ? lui demanda-t-il. Tu as déjà pas mal donné.

Alberti fit la moue.

— C'est justement pour ça. Je veux voir comment ça va finir, affirma-t-il en disparaissant à l'intérieur.

Moi non, pensa Dante.

Il avait la nette impression que cela n'allait pas beaucoup lui plaire.

LES TRES AMIGOS PRIRENT L'ASCENSEUR jusqu'au onzième étage, puis l'escalier, en faisant le moins de bruit possible. Il n'y avait plus d'enfants qui jouaient, rien que le son des télévisions et des radios qui résonnait dans la cage d'escalier et une odeur de nourriture.

Sur le palier, Esposito sortit son arme et visa la porte, tandis qu'Alberti servait d'appui à Guarneri qui tapa dans la porte à coups de pied, à hauteur de la serrure pour la faire sauter. La porte s'ouvrit en grand dans un fracas de bois brisé. Guarneri entra en courant dans l'appartement, le pistolet pointé devant lui, suivi des deux autres qui criaient à quiconque se trouvait dans l'appartement de ne plus bouger et de mettre les mains en l'air. De la chambre déboula un rasta d'une vingtaine d'années en caleçon et marcel, couvert de tatouages, qui devait peser le double de ce à quoi on aurait pu s'attendre et autour duquel flottait un nuage de haschich.

— Euh ? réussit-il à articuler avant qu'Esposito ne l'étende d'un violent coup de poing.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis le début de l'intervention. Dante attendait devant la porte, l'estomac noué. Finalement, il entendit l'ascenseur arriver et Alberti sortit dans la cour. Il avait enlevé son gilet pare-balles.

— Il n'est pas chez lui, déclara-t-il.

— Tout ça pour rien. Des bouteilles suspectes ?

— Pour l'instant non, mais il y a son frère, qui dit ne rien savoir. Si vous pouviez monter nous donner un coup de main, nous vous en serions très reconnaissants. Rapidement, si possible.

Dante regarda l'entrée plongée dans la pénombre, qui lui fit l'effet d'une bouche prête à le dévorer. *Bon sang, j'espérais éviter ça*, pensa-t-il.

— Il va falloir que tu allumes toutes les lumières.

— De l'appartement ?

— De l'immeuble. Nous montons à pied.

— Les douze étages ?

— Si tu penses que je vais me laisser enfermer dans une boîte de métal accrochée à des câbles, tu te mets le doigt dans l'œil. (Dante prit deux cachets de Xanax et les émietta en se servant de deux pièces de monnaie, avant de les sniffer sous le regard scandalisé d'Alberti.) Ça fait effet plus vite comme ça.

— Si vous le dites..., commenta Alberti, peu convaincu.

Le médicament fit à Dante l'effet d'un coup de massue alors qu'il était seulement au premier étage. Il eut l'impression qu'un scaphandre de plomb se refermait autour de son corps et que ses pensées tournaient au ralenti. Faire bouger ses jambes devint très difficile, et Alberti fut forcé de le traîner et de le pousser pour graver les volées de marches pendant qu'il grognait, les yeux fermés.

Quand ils arrivèrent enfin, les jambes tout endolories, on aurait dit qu'une tornade s'était abattue sur la maison de Faouzi, un deux-pièces d'une cinquantaine de mètres carrés, dont les murs étaient couverts de tableaux dénichés aux puces et de photos. Il y avait des vêtements partout, des livres et des bibelots renversés.

— Vous en avez mis, du temps, leur lança Esposito alors qu'ils franchissaient le seuil.

Il découpait la doublure d'un canapé avec un couteau de cuisine. Guarneri et lui avaient eux aussi enlevé leur gilet pare-balles, qu'ils avaient jeté sur un tas de meubles en pièces détachées. Mario Nassim, le frère de Musta, était étendu par terre dans le couloir, les mains menottées derrière le dos. Son nez saignait abondamment.

Dante regarda autour de lui, espérant qu'il s'agisse d'une hallucination provoquée par les médicaments. Il entra dans la chambre que les deux frères partageaient, transformée en une décharge de matelas éventrés, de bandes dessinées en morceaux, d'instruments de gym démontés et entassés sur le plancher au milieu de DVD et de restes de nourriture. Il y avait même une PS3 qui ne marcherait jamais plus.

— Vous perquisitionnez toujours comme ça ? demanda Dante d'une voix pâteuse.

Guarneri dégonflait le dernier tiroir d'une commode.

— Quand nous sommes pressés, oui, rétorqua-t-il. Y a un problème ? Dante en avait beaucoup, de problèmes, surtout avec lui-même.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Rien que de la poussière et des microbes.

Esposito entra dans la pièce, l'air sombre.

— Idem. Cela veut donc dire que notre ami ici présent va devoir nous aider. (Esposito se baissa au-dessus du garçon menotté, allongé sur le plancher comme un saucisson de cent cinquante kilos. Son boxer avait glissé, découvrant deux énormes fesses poilues.) Tu es

musulman, Mario ?

— J'ai l'air d'un Hare Krishna ? ironisa-t-il.

Esposito lui flanqua un coup sur la nuque.

— Ne fais pas le malin avec moi. Réponds. Tu es musulman ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu en dis de tes amis qui ont tué tous ces gens dans le train ?

— Que ce ne sont pas mes amis.

— Et ton frère ? Il est musulman aussi ?

— Il prie, de temps en temps.

— Où il est ?

— Je vous ai déjà expliqué que je ne savais pas. Il est sorti pour aller au travail et il n'est pas encore rentré.

— Au travail, il n'y est pas allé, gros malin.

— Il ne me l'a pas dit.

Esposito se releva et fit un signe à Guarneri.

— Aide-moi à l'amener dans la salle de bains.

Les yeux du garçon s'écarquillèrent de terreur.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— On va te faire prendre une petite douche. Peut-être que tu deviendras blanc.

Esposito le souleva, et Guarneri l'attrapa de l'autre côté. Le garçon essaya de se dégager, mais Esposito le frappa au creux de l'estomac, lui coupant le souffle ; il serait tombé si Guarneri ne l'avait pas soutenu.

— Si tu t'agites, ce sera pire, l'avertit-il.

Une partie de Dante aurait bien laissé faire. Si le frère d'un terroriste ne collaborait pas, le minimum était qu'on lui réserve un traitement énergique. Mais ce n'était qu'une *petite* partie de Dante.

— Laissez-le, ordonna-t-il.

— Ne vous mêlez pas de cela, c'est notre boulot, répliqua Esposito.

— Je vous ai dit de le laisser. Je ne plaisante pas.

Esposito lâcha le garçon et vint se planter devant lui.

— Son connard de frère comprendra que nous sommes entrés chez lui. Ou nous parvenons à l'arrêter maintenant ou nous pouvons lui dire adieu.

Dante mit les mains dans ses poches pour en cacher le tremblement.

— Vous avez raison. Mais ce ne sont pas des méthodes.

— Si elles ne vous plaisent pas, vous pouvez retourner là d'où vous êtes venu.

Dante comprit qu'il devait changer de tactique et s'adressa directement au prisonnier :

— Monsieur Faouzi. J'ai un avocat très bon et très combatif. Je vous aiderai à porter plainte pour mauvais traitements. Et je témoignerai en

vosre faveur. (Il fixa les policiers. Guarneri et Alberti étaient embarrassés, Esposito, lui, était vert de rage.) Trois contre deux, vous avez encore l'avantage, mais je crois que nous nous en tirerons au tribunal.

— Vous avez perdu la tête ? lui demanda Guarneri.

— Oui, mais ça date pas d'hier. Et je n'ai pas l'intention de cautionner le *waterboarding* ou toute autre forme de torture. Si vous ne comprenez pas pourquoi, il est inutile que je vous l'explique.

— Il a peut-être raison..., suggéra timidement Alberti.

Esposito le fit taire d'une bourrade.

— Tu n'as pas le droit de vote, pingouin. Tu me les as suffisamment cassées pour aujourd'hui, rugit-il. (Il vint tout contre Dante.) Le commissaire a beaucoup d'estime pour vous, Torre. Mais ça va mal finir.

— Arrête, Esposito, n'exagère pas, murmura Guarneri.

Dante lui fit signe de se taire. Il n'avait pas besoin de quelqu'un pour le défendre.

— Vous êtes prêt à me tuer sur place, inspecteur Esposito ?

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Dante enleva le gant de sa mauvaise main et Esposito fit une grimace de dégoût.

— J'ai été torturé pendant treize ans de ma vie. J'ai été exposé à la chaleur et au froid, laissé sans nourriture et sans eau, estropié. Si vous voulez m'arrêter, vous allez devoir faire pire encore. Vous pensez y parvenir ?

— Vous vous rendez compte que c'est sur nous que ça retombera si on ne retrouve pas cette merde ? se justifia Esposito d'un air gêné.

— Oui. C'est pour ça que j'ai besoin de dix minutes avec son frère.

Dante se demanda si lui-même résisterait aussi longtemps. Il se sentait étouffer entre ces murs, bien qu'il s'efforçât de regarder le plus possible vers le ciel, derrière la fenêtre ouverte.

— Vous voulez faire joujou avec lui ? intervint Guarneri.

— Je ne fais pas joujou. Mais oui.

— On s'en va alors, dit Esposito, et il tourna les talons.

Les autres le suivirent, Alberti sortit en dernier et adressa un clin d'œil complice à Dante. Celui-ci se baissa vers le jeune homme et l'aida à se relever, puis à s'asseoir sur le sommier du lit. Il s'assit près de lui et lui offrit une cigarette – il avait taxé un paquet à Guarneri.

— Vous faites le coup du bon flic et du mauvais flic, c'est ça ? demanda Mario.

— Je ne suis pas flic, mais c'est l'idée.

Dante alluma les deux cigarettes.

— Ma mère deviendra folle quand elle verra que vous avez tout cassé dans la maison.

— Je suis désolé, s'excusa Dante, avec sincérité. Mais ton frère est dans le pétrin.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— D'après toi ?

La voix de Mario monta d'une octave.

— Le train ? bégaya-t-il.

— On dirait bien.

— Mon frère n'est pas un terroriste. Il ne sait même pas filer des pains, imaginez un peu tuer des gens.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Ce matin de bonne heure. Nous avons regardé l'attentat à la télévision. Maman dormait.

— Et comment il t'a semblé ?

— Je ne sais pas... Préoccupé. Effrayé. Ensuite, il s'est mis à boire. (Le jeune homme se pencha vers Dante.) Il ne savait rien ! Je vous le jure.

Dante le regarda attentivement et comprit qu'il disait la vérité. *Sacré bordel*, pensa-t-il.

— Attends-moi là.

— Et où croyez-vous que je puisse aller ? répondit Mario tristement.

Dante rejoignit les Tres Amigos qui terminaient de mettre la cuisine à sac.

— Il a avoué ? demanda Esposito sur un ton sarcastique. La bonbonne de gaz ?

— Je dois parler à Colomba. Vous savez où elle en est ?

— Rien de neuf, répondit Alberti.

— Mais il faut qu'on bouge, enchaîna Guarneri. Ils nous ont appelés de la centrale, il faut qu'on rentre pour faire notre rapport.

— Tout de suite ?

— Nous avons un peu de temps. Mais au maximum deux ou trois heures.

De plus en plus difficile, estima Dante tandis qu'il se retirait sur le petit balcon de la salle de bains. L'air libre lui fit du bien, mais il évita de regarder en bas : il souffrait également de vertige. Il exécuta le signal habituel avec son portable, et Colomba le rappela quelques instants plus tard. Elle se trouvait dans l'escalier du gymnase, où elle avait dû accompagner Spinelli et l'équipe de la Scientifique pour reconstituer le déroulement de la fusillade.

— Dis-moi qu'il y a du nouveau.

— Je pense en avoir trouvé un, CC.

Colomba en eut le souffle coupé. Elle se rendait compte qu'elle n'avait jamais sérieusement cru que Dante allait découvrir quelque chose.

— Tu es sûr ?

— Si je t'ai appelée...

— Qui est-ce ?

— Il s'appelle Musta Faouzi, il a vingt-cinq ans et il est très différent de l'idée que tu t'étais faite de lui. Tu as dit que c'était un fou ou un criminel, il ne me semble être ni l'un ni l'autre. Ni même un intégriste masqué doué d'une grande maîtrise de soi. Il a quelques antécédents judiciaires, mais trois fois rien.

Colomba retourna près du bar sans alcool en montant les marches deux à deux, sous le coup de l'émotion.

— J'ai vu des gens a priori insoupçonnables faire des choses terribles, Dante.

— Il n'y a aucun signe de radicalisation, il a des rapports corrects avec son frère et sa mère, il boit et il se drogue comme n'importe quel jeune. Il y a quelque chose qui ne colle pas, CC.

Depuis quelques secondes, Colomba avait cessé de l'écouter.

— Vous êtes entré chez lui ? voulut-elle savoir sur un ton bien moins exalté.

— Oui.

— Et tu n'as pas pensé à me prévenir ?

— Tu m'as confié ce travail, je l'accomplis du mieux que je peux, répondit Dante, vexé.

Colomba essuya la transpiration sur son visage.

— J'en touche deux mots à Spinelli et je lui demande d'émettre un ordre de recherche.

— Sans preuves ? Tu disais pourtant qu'on ne te croirait pas.

Colomba serra son portable tellement fort qu'il craqua.

— Je pensais que tu voulais te tirer à la première occasion. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tout d'un coup, tu as le sens du devoir ? (Elle se repentait immédiatement de ses paroles. Mais il l'avait cherché.) Excuse-moi.

— Allons donc. Tu es inquiète à juste titre et je le comprends. Mais laisse-moi encore essayer de comprendre quelque chose avant de jeter l'éponge, insista Dante. (Depuis qu'il avait commencé à questionner le frère de Musta, il avait senti grandir en lui une étrange excitation, celle qu'il ressentait face à un mystère qui commençait à se dévoiler à ses yeux. Il percevait quelque chose d'obscur qui se cachait parmi les ombres, quelque chose qui l'attirait et qui l'effrayait en même temps.) Tes hommes doivent se présenter devant le magistrat d'ici deux heures. Donne-moi ces deux heures. Il t'aurait fallu de toute façon plus de temps que cela pour convaincre les têtes de nœud qui te commandent.

Spinelli choisit ce moment pour monter l'escalier, en traînant son poids de matrone.

— Commissaire, nous pouvons commencer ? demanda-t-elle à

Colomba.

Elle réfléchit à toute allure.

— OK. Mais plus de descente ou de perquisition sans moi, d'accord ? Deux heures, et après, c'est fini, murmura-t-elle avant de raccrocher, sans dire au revoir.

Colomba suivit la magistrate au bar, où elles s'assirent à une table après avoir délogé deux hommes des troupes spéciales.

Dante, quant à lui, alluma une autre cigarette, appuyé à la balustrade, les yeux fermés. *Deux heures, c'est pas grand-chose.* Mais s'il avait raison au sujet de Musta, deux heures seraient plus que suffisantes. Car les petits poissons finissent toujours par mordre à l'hameçon.

C'EST UN PETIT GARÇON qui avait averti Musta – le fils des voisins, âgé de cinq ans. Musta l'avait croisé devant la porte du garage, après avoir attaché son scooter. Il était en train de jouer avec un faux portable en plastique. L'enfant avait bredouillé quelque chose qui ressemblait à : « messieurs ».

— Qu'est-ce que tu as dit, petit merdeux ? demanda Musta en s'efforçant de revenir sur la planète Terre.

Il avait tellement peur qu'il avait du mal à mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Y a des messieurs qui te cherchent.

Musta eut une remontée acide au goût de bière.

— Qu-quels messieurs ? bégaya-t-il.

— Je ne sais pas. Ils ont des trucs sur le ventre.

L'enfant les décrivit et Musta comprit qu'il parlait de gilets pare-balles.

— Ils sont encore ici ?

— Bah...

— Ne dis à personne que tu m'as vu, lui intima Musta, avant de repartir d'où il était venu.

À pied, cependant. Le scooter avait une plaque d'immatriculation, même si la carte grise était au nom de sa mère.

Il traversa la cour en courant, persuadé qu'une volée de projectiles allait mettre fin à ses souffrances. Mais il en sortit indemne. Il voulait se persuader que l'enfant avait tout inventé, mais il savait que ce n'était pas le cas. Il était recherché. Le pire était arrivé.

Allahumma inni `a'udhu bika mina lkhubthi wa lkhaba'ith. Allah, protège-moi des choses immondes. C'était une phrase que son père lui avait apprise quand il était petit, pour qu'il la prononce avant d'entrer dans les bains publics, mais Musta la trouvait particulièrement appropriée à cet instant. Même si c'était un peu tard.

La chose immonde, il l'avait déjà accomplie.

Musta jeta à regret son portable, avant de prendre la rue qui, depuis l'alignement d'immeubles, l'amènerait de l'autre côté du quartier. Il rabattit la capuche de sa polaire jusque sur son nez. Il pensa à son père, où que soit ce connard. À son inébranlable certitude qu'ils seraient jugés après leur mort ; au fait qu'il aurait voulu croire comme lui en une entité supérieure capable de le sauver. Il avait même essayé de prier ce matin, mais les gestes lui avaient semblé froids et impersonnels. Il n'était pas comme son frère, qui faisait le ramadan. Il voulait être pardonné, mais il ne croyait pas qu'il y ait de rédemption possible.

Musta continua à marcher le long des rues peu fréquentées, évitant les regards, jusqu'à atteindre les Dinosaurés. Ce n'étaient évidemment pas de vrais dinosaures, mais c'était ainsi que Musta et ses amis les appelaient. Il s'agissait d'un énorme squelette de deux immeubles en construction, commencés des années auparavant et jamais terminés ; un endroit où, la nuit, les jeunes allaient se faire faire des « travaux manuels » par leurs chéries et, pour les plus chanceux, s'envoyer en l'air. Tout près de là, se trouvait la maison de Farid.

Son ami.

L'homme qui l'avait entraîné dans ce cauchemar.

Il vivait dans un magasin de meubles pour salle de bains qui avait fait faillite, et dont il avait pris possession à la mort du propriétaire. Il y avait installé un canapé-lit Ikea aux ressorts grinçants, une vieille télévision et une radio avec un lecteur CD qui n'arrêtait pas de buguer.

— J'achèterai du mobilier tout neuf, avait dit Farid deux jours plus tôt. Je veux une télévision de soixante pouces, incurvée comme celles que j'ai vues chez Trony, et des enceintes sans fil connectées à Internet.

— Tu n'as pas Internet chez toi, lui avait répondu Musta.

Farid lui avait fait un clin d'œil.

— Avec l'argent de ce travail, je pourrai aussi me payer Internet.

Le travail. Justement.

— Rien qu'une vidéo, avait assuré Farid. Ça sera drôle. On s'amusera bien.

Comment avait-il fait pour ne pas flairer l'arnaque ? *Que dira ma mère quand elle le découvrira ?* pensa Musta. *Que diront-ils, tous ?* Certains le considéreraient comme un héros, il le savait, pourtant il n'était qu'un couillon pour qui tout finirait mal.

Allahumma inni `a'udhu bika mina lkhubthi wa lkhaba'ith.

L'immeuble dans lequel se trouvait l'ancien magasin était un vieux bâtiment des années soixante, aux murs rongés par l'humidité, qui donnait sur une place avec de petites arcades couvertes de graffitis. Musta passa la vieille porte de bois, à côté de la vitrine de chez Farid, puis s'engouffra dans le couloir de ciment qui conduisait dans la cour

de l'immeuble. À mi-chemin s'ouvrait la porte arrière du magasin : c'était la seule entrée possible car Farid avait soudé le rideau de fer, de peur d'être expulsé.

Musta frappa à la porte – quelque chose qu'il ne se serait jamais autorisé à faire durant la journée, mais l'obscurité l'assurait de ne pas être vu, et puis les lumières de la cour étaient grillées depuis des années. Dans le magasin, rien ne bougea et Musta regarda à travers la petite fenêtre près de la porte. Le verre était dépoli, mais en le mouillant avec de la salive et en y collant son œil, il pouvait entrevoir l'intérieur, comme à travers la paroi d'un aquarium. À la lumière du coucher de soleil qui filtrait, il lui sembla ne voir personne dans la pièce. Puis, faisant craquer l'os de son nez pour modifier son champ de vision, il aperçut la tête de Farid qui dépassait du vieux fauteuil de bureau. Ce dernier était tourné vers le mur, comme si Farid avait été puni. Impossible qu'il ne l'ait pas entendu frapper.

Fils de pute, jura-t-il. *Il veut me laisser tout seul dans la merde*. La colère prenait le pas sur la peur, et Musta essaya d'actionner la poignée. La porte n'était pas fermée à clé : il entra. Farid resta immobile.

— Mais putain, qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu ne répondais pas ? l'apostropha Musta.

La tête de Farid fut agitée d'un frémissement, mais toujours aucune réaction. Musta commença à se demander si son ami n'était pas trop bourré pour lui répondre, il donna un coup décidé sur le dossier du fauteuil.

— Les flics nous ont retrouvés ! Dis quelque chose, bordel !

Le fauteuil tourna sur lui-même. Farid pleurait comme une Madeleine, la bouche tordue dans une grimace de terreur.

— Excuse-moi... je ne voulais pas... excuse-moi, articula-t-il entre deux hoquets.

Avant que Musta n'ait pu réagir, quelqu'un l'attrapa par-derrière en lui serrant violemment la gorge.

— Tu as bien fait de passer. Comme ça, je n'ai pas besoin de venir te chercher, chuchota une voix de femme et Musta sentit une décharge de douleur lui emplir le crâne.

Pendant que tout s'obscurcissait autour de lui, il eut le temps de penser qu'il n'avait pas eu le temps de dire adieu à son frère.

MARIO NE PARVINT PAS À REGARDER LA VIDÉO en entier. Il détourna les yeux de l'iPad.

— Éteignez-le, s'il vous plaît, murmura-t-il.

— Ton frère, c'est celui de gauche, mais tu l'as déjà reconnu, dit Dante sans arrêter la vidéo.

Le temps concédé touchait à sa fin, celui de Musta mais aussi le sien. La transpiration perlait sur son front et il lui semblait que les murs se resserraient autour de lui.

— Je n'y crois pas. Il doit y avoir une autre explication.

— Le seul qui puisse nous la donner, c'est Musta. Voilà pourquoi nous devons le trouver.

La tonalité de voix du garçon vira à l'aigu, sous le coup de l'émotion.

— Vous voulez le tuer.

— Personne ne touchera à un de ses cheveux s'il se rend.

— Ça finit toujours mal pour les gens comme nous... Et tout le monde s'en branle. Ils ont déjà tiré sur un imam aujourd'hui.

C'est pour ça que nous sommes ici, mon cher, songea Dante. Il éteignit la vidéo et fixa le garçon dans les yeux.

— Mario, je te promets que je ferai tout pour aider ton frère, mais tu dois m'aider d'abord.

Mario sembla sur le point de dire quelque chose, mais il serra les lèvres et baissa la tête.

— Tout ce que tu pourras nous dire sera utile, insista Dante. Je t'en prie.

Les yeux du garçon se tournèrent vers la fenêtre grande ouverte, qui donnait sur la forêt d'antennes de l'immeuble d'à côté. Ce fut un mouvement très rapide et involontaire, mais cela suffit à Dante. Il appela Alberti.

— Vérifie la fenêtre, s'il te plaît, lui demanda-t-il.

— Guarneri l'a déjà fait.

— Pas à l'intérieur. Dehors.

Alberti se raidit.

— Et si je tombe ?

— Je vais demander à un de tes collègues de le faire. Sur les trois, j'espère qu'il y en aura au moins un capable de grimper dessus.

Alberti ne tomba pas. Il allongea son corps le plus possible, en se tenant au radiateur, mais ne trouva rien, du moins jusqu'à ce que Dante ne l'oblige à se mettre debout sur le rebord. Un des carreaux de ciment qui recouvraient le mur extérieur se détachait. En dessous, Alberti trouva un sachet en plastique contenant de l'herbe et une liasse de billets de cinquante, pour un total de deux mille euros.

Alberti soupesa la poche.

— Au moins dix grammes. Assez pour la prison, fit-il remarquer en s'adressant à Mario.

— Fais-moi voir, s'il te plaît, pria Dante.

Alberti la lui donna et Dante la jeta aussitôt par la fenêtre.

— Hé ! cria Alberti, indigné.

— C'est une loi stupide, qui te défend de consommer de la verdure, justifia Dante. Et puis, Mario et moi, on essaye de collaborer. Pas vrai ?

Le jeune homme acquiesça, peu convaincu.

— C'était pour ma consommation personnelle, marmonna-t-il.

— Et l'argent ? C'est aussi pour ta consommation personnelle ?

— Ce n'est pas le mien. C'est à Musta.

— L'argent du trafic.

— Non.

Dante l'observa avec attention. *Il dit vrai*, décida-t-il.

— Ce n'est pas avec son travail qu'il peut faire des économies, déclara Dante.

— C'est un extra, avoua Mario à contrecœur.

Vrai.

— Quel genre de travail ?

— Je ne sais pas. Il n'a pas voulu m'en informer.

Vrai.

— Tu sais qui le lui a proposé ?

— Non.

— Tu mens, soupira Dante, désormais en manque d'oxygène. Tu sais qui c'est, mais tu ne veux pas me l'avouer parce que c'est un de tes amis, ou parce que tu as peur de mettre encore plus ton frère dans la merde, continua-t-il sans détacher les yeux du garçon. On va faire un jeu. Pas besoin de me dire comment il s'appelle. Pense seulement à son nom.

— Je ne sais pas...

— Chhhut, l'interrompit Dante. Penses-y, c'est tout. Je sais que tu es

en train de le faire. Maintenant, écoute. Son nom commence par A ? Par B ? (Dante récita tout l'alphabet jusqu'à la lettre F. Et il s'arrêta.) OK, ça commence par la lettre F. Regarde parmi les connaissances de Musta qui ça peut être, dit-il à Alberti, qui l'écoutait, bouche bée.

Même Guarneri les surveillait depuis le couloir, médusé. C'était comme regarder un charmeur de serpent. Il avait déjà vu des collègues interroger des gens et parvenir à les faire s'embrouiller, mais Dante semblait lire dans les pensées de son interlocuteur.

— Il n'a pas besoin de regarder, objecta Mario, découragé. Il s'appelle Farid. Mais ce n'est pas mon ami.

— Tu ne l'aimes pas.

— Mon frère en parle comme si c'était le Prophète, mais c'est un crétin. (Il secoua la tête en faisant voler ses dreadlocks.) Et il lui a rempli la tête de conneries. Avant, il ne buvait pas et il ne mangeait pas de porc. Maintenant, il s'en fout.

— Donc c'est un sale type, ce Farid.

— Oui, mais Musta m'a juré que le travail était propre.

Vrai. Du moins il en est convaincu.

— Tu as sa photo ?

— Dans mon portable. Vos collègues me l'ont pris.

Dante demanda qu'on lui rende son téléphone et qu'on lui enlève les menottes pour qu'il puisse s'en servir. Personne ne chercha à s'y opposer ou ne protesta, ce qui signifiait que la phase torture était bel et bien passée.

Mario fouilla dans ses selfies jusqu'à en dénicher un où on le voyait, lui, son frère et un troisième type : cheveux frisés, yeux clairs, peau plus sombre que les deux autres, quelques centimètres et quelques années de plus.

Dans une minute, Dante monterait l'escalier en courant pour retourner à l'air libre, tellement vite qu'il en trébucherait, jurant à chaque marche, les larmes aux yeux. Cinq minutes encore et il s'allongerait dans l'herbe, le visage tourné vers le ciel, cherchant désespérément à remplir d'air ses poumons qui semblaient pris dans un étau. Mais en cet instant, il ressentit une vague d'excitation si forte qu'elle balaya toute sensation désagréable, toute peur.

Farid était le second homme de la vidéo.

COLOMBA ATTENDIT QU'ANGELA SPINELLI ait fini d'écrire au stylo plume dans son carnet. Elle le faisait avec une lenteur exaspérante, sa tête surmontée de cheveux blanc-bleu penchée sur la table du bar.

— Je vous ai tout dit, il me semble, déclara Colomba avec impatience.

La magistrate s'appuya contre le dossier, en le faisant craquer.

— Il y a une question que je voudrais vous poser, commissaire adjoint. Ce n'est pas étroitement lié aux enquêtes, mais j'ai besoin de me faire une idée.

Du moment que tu te dépêches, j'ai autre chose à faire. Les pensées de Colomba étaient encombrées par Dante et les Tres Amigos, elle ne cessait d'imaginer ce qu'ils pouvaient bien être en train de faire en ce moment même.

— Allez-y.

— Pourquoi êtes-vous encore en service ?

Colomba garda une expression impassible.

— J'ai sauté l'âge de la retraite.

— Ne faites pas semblant de ne pas comprendre, je suis plus âgée que vous.

— C'est mon travail, nous sommes en état d'urgence, il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Il y aurait beaucoup à dire, au contraire. Vous avez pénétré dans un train rempli de cadavres, vous avez risqué mourir en respirant du gaz, et au lieu de vous reposer, vous avez préféré continuer à travailler. Cela ne vous semble pas excessif ?

— Serait-ce une manière de me dire que je suis un bourreau de travail ?

— Pas exactement, rectifia Spinelli sans préciser davantage. Ce n'est pas la première fois que vous faites usage de votre arme.

— Non.

— À combien de fusillades avez-vous participé avant d'être mutée à

Rome ?

Colomba serra les lèvres.

— Seulement une. J'ai tiré sur un cambrioleur quand j'étais dans la brigade des stupés, à Palerme.

— Ensuite, en moins d'un an, vous avez été impliquée dans deux explosions meurtrières, dont l'une a causé la mort du chef de la brigade mobile, le commissaire Rovere. Et dans la fusillade qui a éclaté au moment de la libération de Dante Torre, deux criminels et un complice ont été blessés. Et puis il y a aujourd'hui.

Les yeux de Colomba devinrent sombres comme l'eau d'un marais.

— Où voulez-vous en venir, madame ?

— Il y a eu un avant et un après dans votre vie. Avant et après le cas du Père. Et la policière que vous étiez avant doit faire ses comptes avec ce qu'est devenue la policière d'aujourd'hui. Je pense que personne ne peut survivre aux traumatismes que vous avez subis, sans en porter le poids. Un poids que vous paraissez négliger.

— Je ne néglige rien. Mais ils n'ont pas altéré ma capacité de jugement. J'ai été examinée et évaluée.

— Donner la mort même à un seul être humain est un acte traumatisant en soi, et il est difficile de se confier à quelqu'un sur le sujet. Il y a d'excellents psychologues au service du commissariat de Rome, mais vous n'avez même pas pensé à demander leur aide.

Tous mes collègues auraient pensé que je suis folle. Il ne manquerait plus que ça.

— Parce que je n'en avais pas besoin.

Spinelli fit une moue désappointée.

— Vous savez d'où provenait le fusil du tireur, commissaire ?

Ce brusque changement de sujet surprit Colomba.

— Non.

— Il y a environ six mois, un habitué du centre a tué sa femme. Il a avoué son crime, a été poursuivi en justice et condamné pour homicide. Le fusil lui appartenait.

Colomba sursauta.

— C'est moi qui ai procédé à l'arrestation. Mais je n'étais pas au courant...

— Vous avez mené une perquisition dans l'appartement du meurtrier ? l'interrompt Spinelli.

— Oui. Il n'y avait pas de fusil, autrement il aurait été mis sous séquestre.

— En effet, il est resté caché dans la niche de la mosquée pendant tout ce temps. Vous aviez demandé à ce qu'on fasse des recherches ?

Colomba fouilla dans sa mémoire. L'avait-elle fait ? L'homme avait tué sa femme par strangulation. Était-il possible qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit de vérifier s'il possédait des armes à feu ?

— Je ne me rappelle pas. Il faudrait que je relise les rapports.
— C'était il y a à peine six mois.
— Je ne me rappelle pas, je vous dis ! (Colomba avait élevé la voix, elle s'efforça de retrouver son calme.) J'étais rentrée depuis peu, c'était une période... (Elle s'arrêta.)

— Difficile ?

Colomba se planta les ongles dans les paumes de main : la dernière chose dont elle avait besoin était de se mettre à dos un magistrat.

— Disons que je devais me réacclimater.

— Il est donc possible que vous ayez commis une erreur. Justement parce que vous deviez vous *réacclimater*.

— Je ne peux pas l'exclure, admit Colomba. Ce ne serait ni la première ni la dernière. Mais aujourd'hui, je n'en ai pas commis.

Spinelli soutint son regard pendant un long moment, puis elle reboucha son stylo plume.

— Nous nous verrons demain au parquet. Je ferai dactylographier votre déposition, et vous pourrez la signer.

— Quand est-ce que je pourrai reprendre le service ?

— Pas avant que l'enquête ne soit bouclée, je suis désolée. Profitez de cette pause pour réfléchir, notamment sur le fait qu'il y a des fonctions dans la police où l'usage de la violence n'est pas nécessaire.

Colomba sentit le rouge lui monter aux joues.

— Vous voulez me foutre aux archives ?

Spinelli sourit, et Colomba n'apprécia pas ce sourire.

— Je vous demande seulement d'y réfléchir, au moins jusqu'à ce que le juge de l'audience préliminaire se soit prononcé. (La magistrate se leva et lui tendit la main.) Reposez-vous.

Va te faire foutre, pensa Colomba. Mais elle se tut et lui serra la main, attendant de la voir sortir avec son escorte pour se lever, juste au moment où un groupe de Maghrébins en civil entra à la suite du préfet de police comme des poussins derrière une mère poule. Ils prirent l'escalier qui conduisait à la mosquée et Colomba, intriguée, les suivit. Le préfet se mit à expliquer le déroulement de la fusillade, et sa voix retentissait sous les voûtes de ciment. Les hommes acquiesçaient sans ouvrir la bouche.

Colomba fit demi-tour et se heurta à un collègue en uniforme bleu foncé qui avait surgi derrière elle. Athlétique, la quarantaine, il avait un visage de publicité pour rasoir.

— Excuse-moi, dit-elle en le contournant.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il.

Ce n'est qu'en l'entendant parler que Colomba reconnut le SIA sympathique, qui ne portait plus ni sa cagoule ni ses protections.

— Je ne t'avais pas reconnu.

— D'où l'intérêt de mettre des cagoules. Mais là je ne suis plus en

service, enfin presque. À propos (il lui tendit la main), commissaire Leo Bonaccorso. Ton nom, évidemment, je le connais déjà... Colomba, c'est ça ?

— C'est ça. Ils t'ont interrogé, toi aussi ?

— J'en sors juste, un assistant de Spinelli.

— Tu as dit que j'avais fait une connerie ?

— Non, que tu t'es doutée que quelque chose n'allait pas, contrairement à nous. (Leo secoua la tête.) Je ne sais pas comment on a pu laisser passer ça. Alors que nous avons réussi à dénicher des planques de mafieux bien plus improbables.

Colomba haussa les épaules.

— Avec des mafieux, tu dois t'attendre à ce qu'ils planquent des trucs, ce n'est pas le cas ici. Et ce trou était déjà là quand je suis venue la fois précédente. Une autre erreur qu'ils me reprocheront sûrement. (Elle montra du doigt les civils.) Et ceux-là, qui c'est ?

— Des délégations qui viennent de plusieurs mosquées modérées de la région, répondit Leo.

— Opération transparence...

— Ça joue en ta faveur. Comme ça, ils comprendront que tu ne pouvais pas faire autrement.

Colomba baissa la tête. Il y eut un instant de silence et de gêne, que Leo brisa délibérément.

— Tu voulais parler avec les hommes de la Scientifique ?

— Je leur ai déjà parlé, je voulais seulement... mieux comprendre... (Elle s'efforça de lui sourire.) Je dois y aller.

— Tu me donnes ta carte ? Peut-être que je t'appellerai pour savoir comment tu vas.

— J'ai laissé mes cartes de visite à la maison. Excuse-moi, mais je dois vraiment...

Leo acquiesça et la laissa passer. Elle réussit à se faufiler dehors sans croiser Santini, qui errait dans le bâtiment, le visage sombre ; une fois dans la rue elle se rappela tout à coup que les Tres Amigos avaient pris la voiture de service. Ce n'était pas le moment de demander à une voiture de patrouille de la raccompagner, et elle marcha donc vers la rue principale, attentive à ne pas passer trop près des journalistes ou des manifestants. Il faisait noir et elle ne ressemblait pas trop aux photos qui circulaient dans les journaux télévisés, mais on n'était jamais trop prudent. Elle téléphona à Dante, qui au lieu de répondre tout de suite la rappela via Snapchat.

— Quelles sont les dernières nouvelles ? demanda-t-elle.

— Nous avons manqué d'un poil l'homme de la vidéo. D'après les voisins, il a garé son scooter il y a une petite heure mais il n'est pas monté chez lui. Peut-être qu'il a compris que nous l'attendions. Et avant que tu me fasses encore des reproches pour la descente, je te

rappelle que nous manquions cruellement de temps.

— Je sais. Tu as une idée de l'endroit où il a pu aller ?

— Peut-être chez l'un de ses amis.

— Quel ami ?

— Son complice. C'est lui qui l'a entraîné dans un mystérieux travail qui, d'après moi, a quelque chose à voir avec l'attentat du train.

Colomba sentit ses jambes se dérober.

— Tu es sûr ?

— Pour le moment, je ne suis sûr que d'une chose : que j'ai envie de vomir à cause de la façon dont conduit Alberti.

— Ne faites rien sans moi, reprit Colomba, d'un ton sec. Et dis-moi où je vous rejoins.

— Je t'envoie un Snap.

Alors que les Tres Amigos l'assaillaient de questions et de protestations, Dante écrivit une adresse sur sa main, la photographia et l'envoya à Colomba. Il ignorait si leurs conversations étaient réellement sur écoute, mais vu la quantité d'infractions qu'il était en train de commettre, quelques précautions étaient nécessaires.

Le petit fantôme jaune dansa sur l'écran de Colomba. Après avoir regardé la photo, elle dicta l'adresse au chauffeur d'un taxi pris miraculeusement au vol. Aussitôt après, le message s'effaça tout seul : Dante avait activé la minuterie d'autodestruction. Colomba eut un instant l'impression de se retrouver en plein cœur de *Mission impossible*, une de ces vieilles séries à laquelle Dante vouait une passion incompréhensible. Elle ne comprenait pas grand-chose de lui de toute façon.

L'adresse indiquait une place, pleine de magasins fermés, au milieu de laquelle se dressait la fontaine la plus laide que Colomba ait jamais vue, à demi enterrée sous un amas de déchets et couverte d'inscriptions obscènes et de tags, éclairée par un réverbère en fin de vie. Les Amigos l'attendaient dans l'une des voies d'accès, près des bennes à ordures et d'un bar au rideau baissé ; les braises de leurs cigarettes lui faisaient penser à des vers luisants. Elle les rejoignit.

— On en est où ? interrogea-t-elle.

Ils l'informèrent de tout ce qu'elle avait raté, notamment sur Farid Youssef. Né à Tunis, ce dernier était arrivé en Italie avec sa famille à l'âge de quatre ans, puis avait obtenu la citoyenneté italienne. Son casier judiciaire faisait état de port d'arme illégal, d'escroquerie, de vol et d'un viol – pour lequel il avait écopé d'une peine de six ans de prison, sur le point de passer en force de chose jugée. Pour le reste, c'était une liste de boulots occasionnels et de dénonciations, presque toujours pour de petites escroqueries. Pour quelqu'un qui n'avait pas trente ans, c'était un beau CV.

— Il habite là, informa Esposito en pointant du doigt un des

magasins désaffectés sous les arcades. Il s'est fait une jolie petite maison en toute illégalité. Mais nous ne savons pas s'il est chez lui.

— Le rideau est soudé, fit remarquer Guarneri.

— Juste après la porte de l'immeuble, il y a une entrée secondaire, ajouta Alberti. Si nous passons par là, ils ne peuvent pas nous voir depuis l'intérieur et, surtout, ils n'ont aucun moyen de sortir.

Colomba observa le magasin, inquiète.

— Où est Dante ?

Esposito fit un geste en direction de la voiture, garée à une dizaine de mètres de là. Sur le siège arrière, Dante était penché sur son portable et faisait défiler des photos et des images d'attentats, tapant frénétiquement sur le clavier de sa bonne main. Cela ne l'empêchait pas de bavarder joyeusement avec un gros garçon habillé comme un rappeur, attaché au volant par des menottes : Colomba comprit aussitôt qu'il s'agissait du frère de l'homme recherché. Dante était plus maigre et plus fripé que la dernière fois où Colomba l'avait vu, mais il avait le même regard fébrile.

La dernière fois qu'ils s'étaient donné rendez-vous, c'était au mois de février, dans la suite où Dante vivait à l'hôtel Impero, un cinq-étoiles du centre-ville qui coûtait les yeux de la tête. La suite était composée de deux chambres et d'un living dans lequel Dante avait fait installer une machine à expresso de professionnel dont il assurait personnellement la maintenance. Colomba était venue lui porter les résultats de leurs recherches sur l'ADN de parents d'enfants disparus en Italie. Ou plus exactement, l'absence de résultats, car aucun des échantillons ne coïncidait avec l'ADN de Dante.

— Il ne faut pas que cela te fasse de la peine, avait expliqué Colomba. Tes parents ont peut-être porté plainte mais sont décédés avant d'avoir fourni leur ADN. Plus de trente-cinq ans ont passé depuis ton enlèvement, et ils n'ont peut-être plus de famille encore en vie. Je vérifierai quand même si les collègues n'ont pas laissé passer quelque chose.

Dante ne l'avait même pas regardée. En blouson de cuir noir et rangers, recroquevillé sur le canapé près de la cheminée éteinte, il ressemblait à un enfant punk qui aurait grandi trop vite. Au dîner, il n'avait touché qu'au vin, et n'avait pratiquement pas parlé.

— Tu peux vérifier vingt fois encore si tu veux, ça ne changera rien, avait-il répondu d'un air sombre, sans détacher les yeux du ciel, derrière la vitre de la terrasse. (Malgré les baies vitrées et des lucarnes, Dante avait quand même parfois l'impression d'étouffer.) On ne retrouvera jamais ma véritable identité, avait-il décrété. Le Père a fait du bon boulot, il a effacé toute trace de celui que j'étais. Enfin *presque* bon, puisque je suis toujours en vie, et pas lui.

— Tu n'as jamais pensé que tu n'étais peut-être pas italien ? avait suggéré Colomba.

— Mon frère n'avait pas de trace d'accent étranger quand il m'a téléphoné. Et je sais reconnaître les accents, même les plus légers.

Colomba avait dissimulé son irritation en entendant Dante reparler de leur tout premier sujet de conversation. Il avait reçu l'appel juste après que l'enquête du Père avait été close. Comme il avait été passé depuis une cabine téléphonique, impossible d'en retrouver l'auteur. Le magistrat, ainsi que Colomba, avait donc estimé qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût. Conclusion à laquelle *tout le monde* avait souscrit, sauf Dante.

— L'accent d'un homme que tu as entendu au téléphone pendant seulement deux minutes.

— C'était mon frère, avait répliqué Dante d'un ton ferme, et il détient toutes les réponses qui me manquent.

— Le Père venait à peine de mourir, et toi-même tu n'étais pas passé loin, avait fait observer Colomba. S'il t'avait dit qu'il était le Père Noël, tu y aurais cru.

— Je ne suis pas aussi influençable que ça.

— Alors explique-moi pourquoi il t'aurait téléphoné après toutes ces années. Et pour ne rien te dire, si ce n'est qu'il existe et qu'il est content que tu sois en vie.

— Pour me mettre en garde.

— Contre quoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as peut-être même pas de frère.

— Il ne mentait pas, je sais aussi reconnaître les mensonges.

— Mais tu n'es pas infallible ! Quelquefois, tu te fixes sur une idée et tu ne veux pas entendre raison.

— Et souvent, *j'ai* raison. Je dirais même presque toujours, comparé à mes interlocuteurs.

— Moi y compris, avait achevé Colomba, faisant preuve de patience.

Dante l'avait regardée en émettant son ricanement habituel qui, cette fois, n'était pas joyeux mais cruel.

— *Surtout* toi, CC.

Colomba avait essayé de ne pas s'énervier. Dante était l'un des esprits les plus brillants qu'elle connaissait, mais il était toujours au bord de la crise psychotique. Elle ne le toucha pas, sachant qu'il n'aimait pas ça, mais elle lui parla sur un ton compréhensif.

— Dante, je sais que c'est dur.

— Dur ? Nous avons sauvé dix enfants qui ont été enfermés dans un conteneur pendant des années ! Il devrait y avoir la queue derrière la porte pour m'aider à découvrir qui je suis. Au lieu de ça, il n'y a que

des gens qui veulent m'engager pour retrouver leur chat. Je ne peux même pas rentrer chez moi.

— Tu veux être traité comme un héros ?

— Pourquoi pas ? Nous ne le méritons pas ?

— Nous l'avons été pendant un mois. Contente-toi de cela.

Durant ces semaines-là, le téléphone de Colomba n'avait pas cessé de sonner. La policière, qui aux yeux du monde avait sauvé les enfants disparus, avait été invitée par toutes les émissions. Elle avait toujours refusé, comme elle refusait le café offert au bar par des étrangers ou les remises proposées par certains magasins. Elle voulait tourner la page, passer à autre chose. Mais Dante, lui – et Colomba l'avait compris seulement à cet instant –, n'était pas capable de le faire.

— Je ne sais pas ce qu'est *ma* vie, CC. Je ne le sais pas parce que mon frère s'est volatilisé après ce coup de fil, je ne le sais pas parce que je ne trouve aucune concordance entre moi et l'un des enfants disparus. Je sais seulement que ce n'est pas un hasard. Que quelqu'un protège encore le Père, même mort.

Colomba s'était levée d'un bond, exaspérée, si brutalement qu'elle avait fait sauter un talon des seules chaussures élégantes qu'elle avait et qu'elle s'obstinait à mettre quand Dante l'invitait à dîner à son hôtel.

— Dante, on n'a rien découvert qui puisse prouver ce que tu avances. Rien ! Ils t'ont enlevé dans les années soixante-dix. Pour quelle raison quelqu'un garderait-il le secret encore aujourd'hui ?

— Et alors pourquoi personne n'avoue avoir tué Jimmy Hoffa ? Quarante ans ont passé. Et son corps n'a toujours pas été retrouvé. Ou l'avion d'Ustica. Qui l'a abattu ? Pourquoi ne nous le dit-on pas ? avait répliqué Dante sur le ton le plus agaçant qui soit.

— C'est différent.

— Bien sûr, parce que ce dont nous parlons me concerne. (Il l'avait regardée avec l'expression qu'il prenait juste avant de se bourrer de médicaments – que ce soit pour dormir ou au contraire pour se tenir éveillé toute la nuit.) Je ne sais pas pourquoi le secret subsiste ni pourquoi mon identité a autant d'importance. Mais je sais que j'ai raison, bien que je ne puisse pas le prouver.

— Peut-être que tu *veux* avoir raison, Dante.

— Pourquoi ? Pour donner un sens à ce qu'il s'est passé ?

— Par exemple.

Dante avait secoué la tête.

— Psychologie à deux balles. La vérité, c'est que tu serais d'accord avec moi si tu n'avais pas une envie irrépressible de remettre ton uniforme.

Putain, il sait, avait-t-elle pensé.

— Qui t'a dit ça ?

Dante avait fait un geste de sarcasme de la mauvaise main.

— Tu crois que j'ai besoin qu'on me le dise ? Je te donne un indice : les verres que tu prends avec Curcio sont devenus un peu trop fréquents. Quand est-ce que tu comptais m'en parler ?

— Ce soir, mais tu étais déjà de mauvaise humeur.

— Et tu savais que je ne serais pas d'accord.

— Dante, c'est *Ma. Putain. De. Vie*. Je n'ai pas besoin que tu sois d'accord, avait-elle éclaté, incapable de se retenir. (Mais derrière sa nervosité se cachait un sentiment de culpabilité. Elle savait que Dante verrait son choix comme une trahison.) D'après toi, qu'est-ce que je devrais faire ? Femme au foyer ?

— Tu vas recevoir des ordres de quelqu'un qui a cherché à étouffer toute l'affaire.

— Ce ne sont pas les mêmes personnes.

— Ceux qui sont au-dessus, si. Ceux qui décident sont mouillés dans l'histoire, ce sont tous des pourris.

— Il n'y a rien *au-dessus*, Dante.

Dante s'était levé pour se préparer un expresso. Pour lui, c'était un véritable rituel : il fallait moudre à la main le nombre exact de grains nécessaires, et nettoyer la machine après chaque utilisation. Il se faisait expédier du café des quatre coins du monde et les lieux où il habitait avaient toujours l'odeur d'une boutique de torréfaction.

— Quand j'étais sûr que le Père était encore vivant alors que le reste du monde était persuadé du contraire, tu sais combien de fois on m'a dit que j'étais paranoïaque ?

— On peut être paranoïaque et avoir raison. Pour une fois.

Il avait serré les lèvres.

— Tu veux croire que tout va bien, parce que tu es trop lâche pour remettre ta vie en question, avait-il ajouté avec une méchanceté inhabituelle chez lui. Tu es bornée, comme tous les flics.

Colomba avait ramassé son talon cassé avant de quitter la pièce sans autre forme de politesse. Par la fenêtre de la voiture, elle avait jeté ses chaussures dans la première poubelle venue, et conduit pieds nus.

Dans les jours qui avaient suivi, ils avaient échangé des messages pour faire la paix, mais ni Dante ni elle ne réussissait à abolir la distance qui s'était installée entre eux. En outre Colomba avait d'autres chats à fouetter entre la reprise de son travail et le malaise qu'elle éprouvait face à l'attitude de ses collègues.

Elle se sentait comme quelqu'un qui a réchappé d'une maladie mortelle et qui revient dans la vie de personnes qui ont déjà fait leur deuil. Quand elle souffrait de solitude, et cela arrivait souvent, l'envie la prenait d'appeler Dante ou de débarquer à son hôtel, mais elle s'en abstenait, de crainte que Dante ne comprenne pas sa démarche. Des mois avaient passé ainsi, et les blessures s'étaient infectées.

Dante la vit arriver de la fenêtre et il descendit aussitôt de la voiture, souple comme un bibendum. Les vieilles querelles semblaient oubliées.

— CC ! s'écria-t-il. Tu as les cheveux plus longs... et un kilo, un kilo et demi de plus ?

— Ce sont les vêtements, mentit-elle. (Depuis qu'elle avait repris son service, elle mangeait très mal.) Toi, en revanche, tu es maigre comme un clou.

— Je vis d'amour et d'eau fraîche. On se fait la bise ou on se serre la main ? Ou alors un coup de poing sur le nez ?

Colomba l'étreignit, instinctivement, et ce fut comme serrer entre ses bras un câble électrique.

— Je suis contente de te voir, murmura-t-elle.

Dante eut l'impression que l'air autour de lui devenait plus léger, comme si tout à coup l'étau de l'existence, dont il ne s'était pas rendu compte, s'était desserré.

— Moi aussi. Tu m'as manqué, dit-il avec sincérité.

Colomba ne réussit pas à lui répondre que lui aussi lui avait manqué.

— Qu'est-ce que tu regardais ? lui demanda-t-elle à la place.

— Quelques analyses récentes sur le terrorisme international. Je me suis aperçu que je n'y connaissais pas grand-chose. Tu savais que le communiqué était un collage ?

— Un collage ?

— De revendications et de testaments de martyrs de ces deux dernières années. Et aussi d'une vidéo de propagande de Daesh : la phrase sur les femmes et les croix.

— Ils peuvent l'avoir copiée.

— Ou bien quelqu'un a pris soin du moindre détail pour paraître crédible. Et masquer ses véritables intentions.

— Gardons les pieds sur terre, Dante. Nous sommes ici pour mettre la main sur deux assassins. Ce sont eux qui nous diront pourquoi ils ont fait ça et dans quelle mesure ils sont réellement impliqués.

— OK. Prête à faire une autre perquisition illégale ?

Colomba se mordit la lèvre inférieure.

— Je crains que non.

— Pourquoi ? s'étonna Dante.

— Je ne sais pas quelle est la situation dans le magasin. Ils pourraient être armés et nous attendre. Nous avons besoin des forces spéciales.

— Et donc tu renonces à la possibilité d'interroger les suspects avant qu'ils ne soient officiellement arrêtés ?

— Si je les mets en prison, ça me suffit. De toute façon, nous sommes à peu près sûrs de nous, pas vrai ?

— CC... tu me laisses faire une tentative pour vérifier si la voie est libre ?

— Quel genre de tentative ?

Au lieu de répondre, Dante frappa à la fenêtre côté conducteur. Mario baissa la vitre.

— Farid a un ordinateur ?

— Oui. Pour télécharger des films et jouer à *World of Warcraft*.

— Donc il a une connexion.

— Il pique le Wi-Fi des voisins.

— Merci. Passe-moi l'iPad.

Le jeune homme s'exécuta docilement.

— On peut savoir ce que tu as dans la tête ? demanda Colomba, qui commençait à s'énerver.

Dante ricana.

— Ça ne va pas te plaire.

LES LOGICIELS VAGUEMENT ILLÉGAUX qu'utilisait Dante pour fureter sur Internet provenaient tous d'un fournisseur bien précis : Santiago. Dans une autre vie, Santiago avait fait partie du gang latin des Cuchillos, la branche italienne de la tristement célèbre Mara Salvatrucha¹. Il avait vendu de la drogue, avait blessé des gens à l'arme à feu et au couteau, et avait fini deux fois en prison – une pour trafic de drogue et une autre pour homicide. La deuxième fois, Dante lui avait sauvé la mise en lui dénichant des témoins qui l'avaient finalement disculpé, ce qui lui donnait droit à quelques faveurs.

Aujourd'hui quasi trentenaire, Santiago ne faisait plus de trafic de cocaïne, mais de données, avec l'aide d'une poignée d'ex-coreligionnaires. Il ne s'agissait pas toujours de vol, parfois il était recruté afin d'élaborer des dispositifs sûrs pour d'autres criminels – ordinateurs protégés, téléphones impossibles à mettre sur écoute et ainsi de suite –, mais la plupart de son temps, il le passait à pirater les systèmes de sécurité sans se faire prendre.

Quand Dante lui envoya un Snap pour le prévenir, Santiago répondit immédiatement et établit une communication sécurisée via Skype sur l'iPad de Dante, qui s'était connecté sur le même Wi-Fi que Farid Youssef. Pour capter le signal, Dante avait dû s'approcher du magasin, mais l'obscurité lui permettait de rester invisible.

— Qu'y a-t-il, *hermano* ? Pourquoi es-tu si pressé ? demanda Santiago quand il apparut sur l'écran.

Il avait un accent sud-américain aussi prononcé qu'artificiel : ses grands-parents étaient colombiens, mais Santiago était né et avait grandi à Rome, tout comme ses parents. Derrière lui, deux de ses sbires fumaient une substance de couleur blanchâtre, probablement du crack, dans une bouteille de plastique. Ils étaient tatoués et portaient des blousons ornés de slogans agressifs. Les lumières multicolores d'une guirlande les éclairaient, conférant à l'endroit une atmosphère étrange. Ils se trouvaient sur le toit de l'immeuble où Santiago

habitait, et où il avait installé une sorte de bureau avec liaison satellite. Des troupes de gamins faisaient le guet le long de l'escalier et sur les paliers. Si les flics se pointaient, ils prévenaient aussitôt Santiago et ses amis, qui faisaient alors tout disparaître en un clin d'œil.

— J'ai besoin que tu fasses un travail pour moi, dit Dante à voix basse dans le micro de son casque. Je ne te dérangerai pas si ce n'était pas urgent.

— Je les connais tes urgences. *No gracias, amigo*.

— Ça te prendra dix minutes. Tu arrives à voir où je suis connecté ? Santiago farfouilla sur son ordinateur pendant quelques secondes.

— OK. « Wi-Fi maison. »

C'était le nom de la connexion du voisin qu'empruntaient Youssef et lui-même.

— À part ma tablette, ils pourraient y avoir d'autres ordinateurs connectés, mais je n'arrive pas à les voir. J'ai réussi à trouver le mot de passe du Wi-Fi, mais c'est tout : je ne suis pas aussi bon que toi.

— Personne n'est aussi bon que moi, *hermano*, rétorqua Santiago, à présent un peu calmé. (Il tapa très rapidement sur son clavier pendant quelques secondes : le son des touches faisait l'effet d'une rafale de mitrailleuse aux oreilles de Dante.) Un vieux Mac appelé « Maison » et un PC dont le nom est « Naga ».

— Le second, dit Dante, sûr de lui. (Naga était une race d'elfes qui peuplait *World of Warcraft*.) J'ai besoin que tu le pirates et que tu actives la webcam. Je veux jeter un coup d'œil aux alentours.

— À quoi ça va te servir ?

— Je donne un coup de main à CC.

— Vous vous parlez encore ?

— C'est très récent.

Santiago hésita.

— La dernière fois que j'ai eu affaire à elle, j'ai fini en taule.

— Pas cette fois, je te le promets, assura Dante, en espérant que ce soit vrai.

Santiago se mit à l'œuvre. Il trouva le mot de passe de Naga, y installa un RAT – un logiciel espion qui lui permettait d'intervenir à distance sur le système d'exploitation –, désinstalla le voyant qui signalait que la webcam était allumée et redémarra l'ordinateur. Dix minutes plus tard, l'écran de la tablette de Dante bougea tout seul et se divisa en deux : sur l'une des moitiés apparut l'image de l'intérieur du magasin de Youssef.

— Ton pote a réussi ? demanda Colomba, qui avait surgi derrière son dos.

— Ce n'est pas mon pote...

— En tout cas, cette racaille n'est pas *mon* pote. Alors ?

Dante tourna l'écran vers Colomba.

— Il fait trop sombre, commenta-t-elle.

On voyait seulement un rectangle noir : la faible lumière du réverbère ne pénétrait pas à travers la vitrine recouverte de peinture.

— Il faut attendre qu'une voiture passe.

Il fallut dix bonnes minutes avant qu'un véhicule n'arrive, et n'éclaire la pièce de ses phares, et dix autres pour qu'en passe un deuxième, parce que Dante n'était pas satisfait de la première image. Dans les deux cas, une sorte de flash illumina une bonne partie du magasin sur la vidéo. Dante isola l'image la plus nette, avant de l'éclaircir. On pouvait voir un fauteuil, les pieds d'un lit et ce qui semblait être deux fûts de plastique blanc posés au centre de la pièce. Il n'y avait aucun mouvement, mais sur l'accoudoir gauche du fauteuil, on entrevoyait le contour d'une main. Ce ne fut pas cela, cependant, qui attira l'attention de Colomba, mais la forme des fûts sur lesquels elle tambourina de l'ongle.

— Tu les vois, ceux-là ? interrogea-t-elle.

— Des bidons.

— Ils peuvent contenir du gaz.

— Même si c'est le cas, ils sont fermés, non ? Autrement le gaz se serait déjà évaporé.

— Youssef a pu piéger l'entrée.

— Il n'y a pas de fils.

— On ne voit pas de fils, ce n'est pas la même chose. (Elle se tourna vers les Tres Amigos.) Demandez à la centrale de faire intervenir l'équipe NBC et les forces spéciales. Il y a un bâtiment suspect à sécuriser.

— Alors on abandonne, commissaire ? demanda Esposito.

— On ne peut pas faire autrement. Si nous trouvons quelque chose, je vous en attribuerai le mérite.

— Si..., reprit Alberti, triste de voir son rêve de gloire partir en fumée. Ils étaient *tellement* proches...

— Je suis désolée, les gars. Mais vous avez fait du bon boulot, je suis fière de vous, poursuivit Colomba.

Dante la prit par le bras et l'entraîna à l'écart des autres.

— Avec qui as-tu discuté ? Curcio ? Santini ?

Colomba soupira.

— Arrête de lire dans mes pensées, tu sais que cela me gêne.

— Je ne le fais pas exprès. Alors ?

— Spinelli, répondit Colomba. Elle m'a mise face à mes erreurs. Et je ne veux pas en commettre une autre. Il y a déjà eu trop de morts.

— Si nous entrons maintenant, nous pourrions essayer de comprendre pourquoi ils ont fait ça. (Il désigna l'ombre de la main sur l'accoudoir.) Si nous entrons maintenant, l'un des deux pourrait nous

raconter tout ce que nous voulons savoir. Si tu appelles les forces spéciales, ils lui tireront une balle dans la tête, et adieu Berthe.

— Je suis désolée, Dante.

— C'est toi qui es venue me chercher ! Et maintenant tu veux que je reste dans l'ignorance !

Colomba fit semblant de ne pas l'entendre et rejoignit ses collègues, pendant que Dante se laissait gagner par le découragement et la tristesse. Il n'avait pas réussi à la convaincre, à cause de la culpabilité qu'elle éprouvait et de la fatigue qui pesait sur ses épaules. Mais il n'entendait pas renoncer, pas après être arrivé aussi près du but.

Il se dirigea vers la voiture des Tres Amigos, et ouvrit la portière du conducteur. Mario le regarda, résigné.

— Qu'est-ce qu'il se passe maintenant ?

— Tu descends, dit Dante, et il ouvrit les menottes à l'aide d'un trombone tordu.

Cela ne lui prit que quelques secondes – il s'était entraîné toute sa vie à se libérer, s'enfuir. Il pouvait ouvrir des serrures et des cadenas les yeux bandés et, s'il n'avait pas redouté les lieux clos et l'asphyxie, il aurait sans doute pu participer aux spectacles de magie de Houdini.

Le jeune homme frotta ses poignets, puis son nez, endolori. Ce dernier avait gonflé et avait pris une belle couleur aubergine.

— Merci.

Dante lui tapota l'épaule.

— Ne t'éloigne pas, s'il te plaît. Je ne veux pas que ces trois bouffons te mettent une balle dans la peau.

— Tu sais de qui j'ai le plus peur ? De la femme. Le chauve cogne dur, mais elle...

— Tu as raison, parfois elle me fait peur à moi aussi, comme maintenant par exemple. Allez, sors de là.

Mario descendit de la voiture et Dante se mit au volant. Jusque-là, ses manigances étaient passées inaperçues, parce que les policiers discutaient entre eux, mais quand il inséra la clé de contact, qu'il avait gardée dans sa poche, Colomba courut dans sa direction.

Dante ferma la portière et commença sa manœuvre.

— Putain, qu'est-ce que tu fais ? s'écria Colomba à travers la vitre.

— Excuse-moi, CC, murmura Dante, le souffle court, avant d'appuyer sur l'accélérateur.

Colomba fut obligée de lâcher la poignée et vit avec horreur la voiture foncer tout droit sur le magasin de Youssef.

— Non ! Putain !

Dante resta derrière le volant jusqu'à ce que le véhicule s'écrase contre le rideau. Il avait imaginé s'éjecter par la portière juste une seconde avant le choc, à la manière de Jason Statham, mais la terreur l'avait empêché ne serait-ce que d'essayer. Il se contenta de glisser le

long du siège, à demi inconscient, et de se protéger la tête avec les mains. Le rideau était vieux et rouillé, et quand l'avant de la voiture le percuta à quarante kilomètres heure, il se plia brutalement, défonçant la vitrine qu'il occultait. Il emboutit aussi le pare-brise de la voiture, dont la moitié avait pénétré dans le magasin et avait fait tomber une étagère chargée de DVD : celle-ci se renversa sur l'ordinateur – le même qui leur avait servi à espionner – et brisa l'écran. Dante fut comprimé par l'airbag, recouvert d'éclats de verre et un morceau de fer gros comme une balle de tennis l'atteignit de biais à la tête, lui déchirant le cuir chevelu.

Il ouvrit la portière et glissa à terre, Colomba le saisit aussitôt pour le relever. Les Tres Amigos, eux, pointaient le canon de leur arme vers l'intérieur du magasin, prêts à tirer au moindre mouvement. Colomba ne pouvait pas en faire autant, son arme était sous séquestre.

— Mais regarde-moi ce bordel !

Dans ses yeux verts, l'inquiétude et la colère semblaient tournoyer.

— J'ai juste pris la responsabilité de ce que tu n'avais pas le courage d'assumer, marmonna Dante, en essayant de remuer le moins possible sa lèvre inférieure, coupée et endolorie.

— Tu l'as prise pour tout le monde ! Même pour les gens qui habitent ici.

— Et il n'y a pas eu trop de dégâts, tu vois ? rétorqua Dante.

Il s'avança dans le magasin, piétinant les morceaux de verre, ignorant les armes braquées derrière lui. Un relent d'odeur chimique lui chatouilla les narines, et pendant une fraction de seconde, il pensa s'être trompé, qu'il avait vraiment provoqué une fuite de gaz susceptible de détruire tout le quartier, mais cela sentait l'acide, et non le cyanure.

En apnée et dégoulinant de sang, Dante traversa la pièce et courut jusqu'au fauteuil. L'homme qui était assis semblait s'être endormi, la tête entre les bras appuyés contre une petite table de bois ovale. Dante s'immobilisa.

Trop tard.

Colomba le saisit par les épaules. « Sors d'ici », ordonna-t-elle, puis elle le poussa en direction de la vitrine brisée, tandis que les Tres Amigos criaient au suspect de lever les mains et de se mettre à genoux. Dante sortit en courant, sans respirer. Colomba fit un autre pas en direction de l'homme, qui n'avait pas bougé. Elle lui posa une main sur l'épaule et cela suffit pour qu'il tombe de la chaise, sur le dos, renversant une barquette d'acide qui grésilla au contact du plancher.

À la lumière du réverbère, Colomba et les Tres Amigos constatèrent qu'il n'avait plus de visage.

1. Mara Salvatrucha (ou MS-13) est l'un des gangs hispaniques les plus importants aux États-Unis. Depuis 2006, il s'est implanté en Italie, à Milan.

UNE PETITE FOULE, attirée par le bruit de l'accident, s'était rassemblée devant le magasin. Les badauds cherchaient à regarder à l'intérieur et Alberti les en empêchait en s'agitant et en criant. Colomba et les deux autres Amigos étaient devant le cadavre, attentifs à ne pas piétiner de preuves ou à ne pas marcher dans les flaques d'acide, lequel avait dissous la chair de son visage, laissant apparaître le crâne. La chose la plus impressionnante restait les yeux, on aurait presque dit des œufs brouillés.

— Il est mort depuis peu, déclara Esposito, qui avait vu sa dose de cadavres. Deux ou trois heures au maximum.

— Pendant qu'il se rasait à l'acide ? ironisa Guarneri.

— Épilation définitive, tu devrais essayer.

Colomba revint près de Dante, sur le trottoir : il se tamponnait la tête avec un mouchoir de papier, adossé au mur du magasin pour soutenir ses jambes flageolantes. Son complet élégant était déchiré à plusieurs endroits, son panama noirci par la poussière.

— Lequel des deux est-ce ? lui demanda-t-elle.

— Le maître de maison, Farid Youssef, répondit Dante, sûr de lui. Un terroriste est mort pendant qu'il préparait un nouvel attentat au gaz. Hourra, commenta-t-il, sarcastique.

— Ce pourrait être la vérité.

— Non. C'est un meurtre, CC.

— C'est peut-être son complice qui l'a tué.

— Ou bien Musta est sur le point de finir comme son ami. Laisse-moi jeter un coup d'œil. Nous pourrions sauver la vie de cet imbécile.

— La *task force* va s'en occuper.

— Tu m'as dit autrefois que, si on part du mauvais pied dans une enquête, on perd du temps. Ces génies qui te servent de collègues seront-ils disposés à prendre en considération l'idée que Musta soit en danger ? Ou bien attendront-ils qu'on le retrouve dans un fossé, le Coran à la main ?

— Tu n'es toujours pas satisfait ? Qu'est-ce qu'il te faut pour te calmer un peu ? s'énerva Colomba.

Dante se tamponna la lèvre, qui avait recommencé à saigner.

— La vérité. Et seul Musta est en mesure de nous la livrer, s'il ne meurt pas avant. Laisse-moi essayer. Qu'est-ce que tu as à perdre ? C'est déjà le bordel, non ?

Colomba hésita un long moment, elle réalisait qu'elle n'avait plus rien à perdre désormais. Aussi absurde soit-il, le raisonnement de Dante avait sa logique.

— Mes collègues ne vont pas tarder à arriver. Arrange-toi pour qu'ils ne te trouvent pas sur place.

Dante poussa un gros soupir et fonça vers le magasin, écartant Alberti et Guarneri qui cherchaient à l'arrêter. Il jeta un coup d'œil circulaire et remarqua immédiatement l'exemplaire du Coran bien en vue sur une étagère, le seul livre dans la pièce. Cela ne collait pas avec ce qu'il avait appris de Youssef. Il imagina une main mystérieuse en train d'arranger le décor. Et d'ajouter les deux fûts de plastique qui contenaient les produits chimiques nécessaires, il en était certain, pour produire le fameux gaz mortel. Une scène de crime parfait. Qui pourrait avoir des soupçons, à part lui ?

Il s'approcha du cadavre. Il ne voulait pas le toucher à mains nues et préleva une paire de gants jetables dans une boîte en carton qui avait roulé par terre. Ce faisant, il sentit qu'un léger parfum émanait de la boîte. Il la renifla de plus près, elle avait des relents d'oranger et de feuilles séchées. Un produit chimique ? Cela semblait trop artificiel pour être un parfum normal. Mais rien d'autre dans la pièce n'avait cette odeur. Même s'il fumait comme un pompier, Dante avait l'odorat très fin.

En maudissant le peu de temps qu'il lui restait, il enfila un gant de latex sur sa bonne main et fouilla le corps. Il ne trouva rien d'intéressant, mais son doigt adhéra légèrement à la peau du défunt, quand il le toucha au niveau du poignet. Dante répéta le geste, ce qui produisit un léger clappement.

Colle. Ruban adhésif.

Il avait été attaché au fauteuil, puis tué avant d'être libéré, à en juger par sa posture et par l'absence de traces de lutte. Celui qui avait fait ça connaissait son affaire.

Dante examina rapidement les alentours, tandis qu'un bruit lointain de sirènes se faisait entendre. Une paire de gants, comme celle qu'il avait mise, avait été jetée en boule dans un coin. Sur le bout des doigts en latex, des taches sombres étaient nettement visibles. Il renifla les gants. Le même parfum d'oranger, qui couvrait une odeur encore plus acidulée.

— Dépêche-toi de sortir, Dante ! lui cria Colomba qui, depuis la

route, voyait apparaître la lumière des gyrophares.

Dante attrapa l'un des gants et le fourra dans sa poche avant de sortir en coup de vent, tandis que les sirènes de police devenaient assourdissantes. Mario, debout à l'angle du trottoir, semblait sur le point de s'enfuir. À regret, Dante lui fit signe de s'abstenir, et le jeune homme se calma. *Je ne peux pas t'épargner ce qui va se passer. Je suis désolé.*

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Colomba sans quitter des yeux les véhicules qui approchaient.

Dante lui montra le gant.

— Ça.

Colomba eut un mouvement de recul, horrifiée.

— Tu as touché à la scène de crime ?

— J'ai enfoncé une voiture dans ta scène de crime, je ne sais pas si tu t'en souviens. De toute façon, je n'en ai pris qu'un. Et je n'ai pas laissé d'empreinte, se justifia-t-il. Si tu veux, tu pourras aller le remettre après.

— Je savais bien que je ne devais pas te laisser entrer...

— Tu vois les taches, là ? l'interrompt Dante. Huile de moteur, et vu l'emplacement, je dirais que cela provient des ongles de celui qui les a enfilés. Musta a un scooter, il est facile d'imaginer qu'il ait pu se salir les mains avec. Je parie qu'il y a ses empreintes à l'intérieur.

— Donc c'est lui qui a tué son ami.

— Il aurait utilisé des gants pour commettre un crime et les aurait ensuite laissés à un mètre du cadavre ?

— Ce ne serait pas le premier, affirma Colomba.

— CC... il n'y a qu'une chose dont je sois sûr : Musta est venu ici après s'être enfui de chez lui et quelqu'un l'a kidnappé. Et c'est ce « quelqu'un » dont nous devons nous préoccuper.

MUSTA REPRIT LENTEMENT CONNAISSANCE dans l'obscurité la plus totale. Il avait mal au dos et, comme il cherchait à s'étirer, il s'aperçut qu'il ne pouvait pas bouger. Il était debout, ligoté avec du ruban adhésif qui l'enveloppait comme un cocon et le maintenait contre une poutre de ciment. Il entendait au loin des bruits de voiture, étouffés par quelque chose qu'il avait sur la tête et qui lui compressait douloureusement le visage. Un casque de motocycliste, comprit-il, dont la visière se trouvait à l'arrière, raison pour laquelle il ne voyait rien.

En proie à la panique, il cria et se démena comme un fou, mais le rembourrage, qui sentait la transpiration, étouffait sa voix. Il se cambra contre le ruban adhésif et poussa vers l'avant, les dents plantées dans la garniture du casque, les muscles tendus : avec pour seul résultat de faire craquer ses côtes. Il s'entêta jusqu'à ce qu'il soit forcé de lâcher prise à cause du manque d'oxygène, alors il se mit à pleurer, avalant ses larmes.

Une main se posa sur son épaule.

— Reste calme. Tu ne crains rien, dit une voix de femme – celle qui l'avait assommé, sur un ton horriblement serein.

— Je vous en prie. Libérez-moi, implora-t-il. J'étouffe.

— C'est parce que tu t'agites trop. Respire calmement et tu verras que ça ira mieux

Musta essaya encore de crier, mais il ne réussit à émettre qu'un glapissement plaintif. Derrière ses paupières closes commencèrent à danser des globes lumineux, synonyme d'hypoxie.

— Je vais mourir ! gémit-il.

La voix s'approcha de son oreille.

— Respire. Doucement, lui ordonna-t-elle.

Musta obéit et se mit à respirer comme le lui avait enseigné son moniteur de judo, les deux fois où il s'était présenté au cours. Inspirer avec le nez et expirer avec la bouche. Il s'aperçut que, s'il inspirait lentement, l'air venait plus facilement. Il se concentra uniquement sur

sa respiration.

Inspirer, expirer. Inspirer, expirer.

En même temps, il repensait à cette voix, et il comprit soudain ce qui l'avait frappé, en plus de l'intonation glaciale : l'absence totale d'accent. Musta, qui venait d'un melting-pot où l'italien servait souvent à communiquer, avait entendu parler la langue avec toutes les colorations possibles, mêlée d'argots et de dialectes du monde entier. La femme qui l'avait fait prisonnier, elle, parlait un italien parfait, telle une présentatrice de la télévision. Et elle faisait d'étranges pauses, comme si elle réfléchissait à chacun des mots prononcés. *Ce qui signifie qu'elle n'est peut-être pas italienne*, conclut-il. Comme si cela changeait quelque chose.

— Tu vois, ça va déjà mieux, reprit-elle.

Des ongles descendirent le long de son bras, puis jouèrent avec le dos de sa main. Musta en eut la chair de poule.

— S'il vous plaît, ne me faites pas de mal.

— Respire. Et c'est tout. Ne parle pas.

Inspirer, expirer.

Inspirer, expirer.

— Je suis désolée de ce qui t'arrive, Musta. J'aurais préféré ne pas t'impliquer de nouveau.

Inspirer.

Expirer.

— Tu sais qui je suis ?

Musta secoua la tête.

Inspirer...

Expirer...

Les ongles se refermèrent d'un coup. Un pincement très fort, qui écorcha la chair. Musta hurla de douleur.

— Réfléchis bien. Je sais que tu m'as vue.

— Non !

Un autre pincement. Musta eut l'impression que les ongles s'enfonçaient jusqu'à l'os. Il perdit le rythme de sa respiration et lutta pour le retrouver.

— Je le jure. Non ! S'il vous plaît.

— Pourtant moi, je t'ai vu.

Les ongles de la femme tambourinèrent sur le casque, avant de se faufiler sous son menton. Musta eut beau agiter la tête dans tous les sens, il ne réussit pas à s'en débarrasser. Puis un doigt appuya sur sa pomme d'Adam et aussitôt il sentit sa trachée se bloquer. Il ne comprenait pas comment c'était possible car la pression que la femme exerçait était très légère, mais l'air ne passait plus. Musta se contorsionna comme un épileptique, sans succès. Il lui semblait que les sons devenaient liquides et son corps, vapeurux. Un souvenir

affleura alors dans l'obscurité, comme une vision. C'était dans le quartier du Testaccio. Farid et lui buvaient un coup dans l'immense cour de ce qui, autrefois, avait été un abattoir municipal et qui maintenant fourmillait de restaurants et de bars.

Ils s'étaient installés sur un îlot d'herbe, avec un sac en plastique rempli de bouteilles. Alors qu'ils en avaient bu la moitié, Farid s'était levé. « Attends-moi, je vais pisser », lui avait-il dit, avant de disparaître derrière une rangée d'arbustes. Musta, à moitié ivre, l'avait suivi des yeux et l'avait vu traverser l'entrée principale. Cela lui avait semblé étrange et, plus pour lui casser les couilles que par curiosité, il l'avait suivi. Arrivé sur la route, il l'avait vu, penché vers la vitre d'un Hummer noir. Musta aimait bien ces mastodontes, il espérait un jour avoir assez d'argent pour pouvoir s'en acheter un, peut-être d'occasion. Trois tonnes et trois cents chevaux sous le capot, un truc à te faire bander. Il s'imaginait en train de mettre les gaz à fond – ce devait être un peu comme lancer un char à toute puissance – avec Pitbull ou Eminem à fond dans les enceintes, avant de s'arrêter à un feu et de lancer des sourires charmeurs à une fille conduisant un utilitaire, dans la file d'à côté. Son rêve se poursuivait avec cette même fille qui acceptait de monter dans son tout-terrain, abandonnant sa camionnette, pour se rendre aux Dinosaurés.

Mais ce soir-là, le rêve s'était brusquement interrompu quand Farid s'était retourné, s'apercevant de sa présence, et que le Hummer avait redémarré sur les chapeaux de roues. Juste avant de partir, cependant, la femme qui était au volant de la grosse voiture s'était tournée vers lui. Son visage était un ovale imprécis, blanchâtre, mais ses yeux luisaient comme deux morceaux de métal. C'était comme s'ils avaient pénétré à l'intérieur de sa tête pour lire dans ses pensées, les bonnes comme les mauvaises. Aussi étrange que cela puisse paraître, il avait eu la nette impression que, dans le cas où ce qu'elle y avait lu lui aurait déplu, la femme n'aurait pas hésité à passer la marche arrière et à foncer sur lui avec son char blindé, afin de l'écraser comme un cafard. Sans pitié ni remords.

— Qui c'était, cette femme ? avait demandé Musta à Farid.

— Personne, elle était perdue, avait répondu son ami.

Musta avait compris qu'il y avait anguille sous roche, mais il était trop bourré pour s'en inquiéter. Les deux amis avaient donc recommencé à boire, et ils n'avaient plus jamais parlé de cet incident.

À présent, Musta hochait frénétiquement la tête, usant de ses dernières forces. La femme retira son doigt de sa gorge. De l'air. Enfin de l'air.

— Tu t'en souviens maintenant, affirma la voix.

— Oui. Tu es la femme au Hummer, c'est ça ? C'est toi qui as acheté la vidéo. *Et qui as tué tous ces gens dans le train*, ajouta-t-il dans son for

intérieur, sans avoir le courage de le dire tout haut.

— À qui as-tu parlé de la vidéo ?

— À personne.

— Même pas à ton frère ? Ne m'oblige pas à aller le lui demander en personne.

— Non. Je ne lui dis jamais rien.

— Il y a un trou, là, près de ton oreille. (Musta sentit frapper contre le casque.) Je peux y faire entrer ce que je veux. Essaie de t'imaginer respirer dans un casque rempli de sable. Ou d'insectes.

— Non, je vous en supplie, bégaya Musta. Je n'ai rien dit. Je le jure.

La voix se tut pendant quelques instants. Mais Musta entendait sa respiration, calme – comme aurait dû être la sienne.

Inspirer.

Expirer.

Musta sentit quelque chose de froid glisser sur son bras. Ce n'étaient pas des ongles cette fois, mais la lame d'un couteau.

— Je le jure, répéta-t-il.

Il sentit le souffle lui manquer, et se concentra à nouveau sur sa respiration.

Inspirer.

Expirer.

Inspirer.

L'air avait un goût de sueur et de sang. La voix ne parlait plus.

Expirer.

Inspirer.

Expirer.

Si elle voit que j'ai peur, elle me tuera, pensa-t-il. Comme un chien.

Inspirer.

Expirer.

La lame s'arrêta au niveau du poignet.

Inspirer.

Expirer.

Inspirer.

Expirer.

La pointe du couteau pénétra légèrement la chair. Une gouttelette de sang affleura sur la peau.

Inspirer. Expirer. Inspirer... Expi...

Musta sentit une pression et quelque chose se déchirer. *Elle m'a taillé les veines*, songea-t-il, mais quand il contracta son muscle, il comprit que son bras pouvait de nouveau bouger. C'était le ruban adhésif qu'elle avait coupé.

La lame continua son manège et Musta finit par être complètement libre. Incapable de résister plus longtemps, il saisit le casque et l'ôta, gardant les yeux fermés.

— Regarde-moi.

— Non. Je refuse, dit Musta dont les dents claquaient de peur. Si je ne te vois pas, tu ne seras pas obligée de me tuer.

Elle s'approcha de son oreille. Musta sentit un parfum d'oranger, celui de la femme.

— Si tu ne le fais pas tout de suite, je te coupe les paupières, chuchota-t-elle. C'est très douloureux.

Ne pouvant plus refuser, Musta lui obéit, et, l'espace d'un instant, il eut l'impression de n'être qu'endormi et de faire un cauchemar : le visage qui le fixait n'était pas celui d'un être humain. Il était dépourvu de traits, blafard, comme un masque sur lequel se détachaient deux yeux incolores. Comme un mannequin qui aurait pris vie.

La femme fit un pas en arrière et la lumière – une lampe de camping éclairait la pièce de ciment brut – tomba sur elle. Ce qui lui avait semblé un visage était en réalité un masque de caoutchouc couleur chair, qui ne laissait voir que ses lèvres et ses yeux. Cette révélation fut, au-delà de tout, la plus horrible. Il se demanda ce qu'elle cachait là-dessous, quelle difformité...

Musta avait déjà vu un masque semblable par le passé, sur une fille que son fiancé jaloux avait brûlée au visage avec de l'essence, mais celui de sa kidnapeuse était encore plus opaque et cachait toute éventuelle cicatrice. Ses mains étaient également couvertes de bandes de latex, dont sortaient de longs ongles vernis de jaune.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? ne put s'empêcher de demander Musta.

La femme avança son visage près du sien, et Musta respira à nouveau l'odeur d'oranger.

— Il vaut mieux pour toi que tu ne le saches pas.

Quand elle parlait, le masque formait de petits plis autour de la bouche, mais son expression restait indéchiffrable.

— Excuse-moi, dit Musta en reculant.

Il était resté debout près de la colonne, ne sachant que faire. Bien évidemment, l'idée d'attaquer la femme masquée ne lui était pas venue à l'esprit. Même si elle n'avait pas eu entre les mains le couteau de chasse avec lequel elle l'avait libéré, Musta savait qu'il n'avait pas la moindre chance de l'emporter sur elle. C'était son instinct qui parlait, affûté par des dizaines de bagarres de rue. Il regarda autour de lui. À part eux deux et un tas de déchets, la pièce était vide et semblait se situer dans un immeuble en construction. Un quartier de lune brillait à travers une fenêtre sans châssis.

— Tu es vraiment de Daesh ?

La femme sembla trouver la question amusante.

— Farid était persuadé que je l'étais, que je l'aiderais à s'échapper aux Émirats et même à lui fournir une esclave sexuelle sur place.

— Je ne te crois pas.
— Tu devrais pourtant. Je ne mens jamais. Lui si, au contraire. Tu sais pourquoi il t'a impliqué dans cette affaire ?

— Non.
— Parce qu'il voulait quelqu'un sur qui rejeter la faute au cas où les choses tourneraient mal. (La femme pencha la tête sur le côté, comme un rapace qui observe sa proie.) Ce n'était pas vraiment ton ami.

— Était ? balbutia-t-il.
— Je l'ai tué, énonça la femme, toujours sur un ton détaché et placide.

Musta eut une brusque envie de vomir et il s'inclina en s'agrippant le ventre.

— Mon Dieu.
Elle le releva sans effort, en le prenant par un bras.
— Comment se fait-il que la police soit arrivée aussi vite chez Farid ?

— Je ne sais pas. Je sais seulement qu'ils m'attendaient dans mon appartement.

Pour la toute première fois, la femme masquée sembla hésiter.
— Tu es sûr que tu n'as parlé à personne ?
— Sûr et certain. S'il te plaît, ne me fais pas de mal.
— Très bien. Je ne te ferai pas de mal. Ton arrivée n'était pas prévue, mais tu peux m'être utile.

La femme approcha son visage de plastique de celui de Musta et le fixa avec les trous qu'elle avait à la place des yeux. Il ne parvint pas à détourner les siens.

— J'ai une mission pour toi, lui confia-t-elle.

CURCIO CONDUISAIT UNE VOITURE BANALISÉE, Santini était assis sur le siège passager. Ils circulaient dans les rues de Rome, la nuit, pour discuter loin des oreilles indiscrètes. Santini était nerveux, Curcio furieux, et il conduisait aussi pour se défouler.

— Je t'avais dit de la tenir à l'œil, reprocha-t-il. Je pensais pourtant avoir été clair.

— J'ai fait tout mon possible, Maurizio, se justifia Santini. Mais Caselli est ce qu'elle est. Tu sais combien de situations critiques j'ai dû gérer la concernant, depuis qu'elle est revenue ?

En privé, ils se tutoyaient, malgré la différence de grade.

— Les potins ne m'intéressent pas, le coupa Curcio.

— Ce ne sont pas des potins. Elle fait cavalier seul et n'en fait toujours qu'à sa tête. Elle va et vient comme bon lui semble, elle bondit comme un diable de sa boîte dès que quelque chose va de travers. Demande à ses collègues ce que c'est que de travailler avec elle. Demande à Infanti.

— Infanti est un idiot, même si ce n'est pas très gentil de le dire.

— C'est bien pour ça que nous l'avions envoyé à la *task force*, non ? Il ne devait pas prendre de décisions, seulement recevoir des ordres. Mais même ça, il n'a pas réussi.

Curcio hocha la tête. Il aurait voulu défendre son collègue, mais rien ne lui vint à l'esprit.

— Comment va-t-il, à ce propos ?

— Il est encore en salle d'opération. Il perdra son œil gauche et l'ouïe du côté gauche, au minimum. Pauvre con.

Curcio ne dit rien et accéléra.

— Quoi ? Je peux ne pas être politiquement incorrect pour une fois ? questionna Santini.

— Pour une fois ? souligna Curcio, ironique. Tu ne sais même pas à quoi ça ressemble, la diplomatie.

— Je fais des efforts.

— Ça, je te le reconnais. (Curcio sourit malgré lui.) Alors ?
— On s'en fout de la façon dont Caselli a réussi. Elle a réussi et c'est tout, félicitons-la et arrêtons la polémique.

Curcio donna un violent coup de klaxon à un piéton imprudent qui se dépêcha de regagner le trottoir tandis que la voiture le frôlait.

— Si ça ne dépendait que de moi... Mais ils ne me laisseront pas fourrer la saleté sous le tapis cette fois. Pas avec elle.

Santini ouvrit un bonbon découvert sur le tableau de bord et se mit à le sucer dans un coin de sa bouche. Il avait un goût de rance et il le cracha dans le cendrier.

— Mais quelle saleté... ? C'est le résultat qui compte.

— Considère les choses du point de vue des services de sécurité. Colomba a enquêté sur une affaire de terrorisme sans les impliquer. De quoi ont-ils l'air ? Qu'est-ce que tu aurais fait, quand tu étais au service d'investigation, si nous t'avions laissé en dehors d'une enquête ?

— Un sacré foin, admit Santini.

— Ils racontent partout que nous leur avons cramé des renseignements utiles aux services secrets... que nous avons fait fuir les complices... Tu connais la chanson.

— S'ils avaient commis un autre attentat, la chanson aurait été bien pire.

— C'est vrai, mais ça ne compte pas pour le moment. Et puis, il y a le parquet. Une moitié des magistrats considère Colomba comme une ennemie, depuis qu'elle a échappé à son arrestation l'année dernière, et maintenant l'autre moitié lui donne raison parce qu'elle a agi sans autorisation. Si au moins elle avait parlé avec Spinelli...

— Elle ne savait peut-être vraiment rien quand elle a été interrogée, avança Santini, conscient de son mensonge.

— Ne dis pas de conneries, rétorqua Curcio en dépassant le croisement qui marquait la frontière invisible avec Malavoglia.

Une patrouille de la police de la route faisait la circulation : un agent leur fit signe de passer en agitant son disque vert et faillit être renversé par le déplacement d'air.

— Si ses méthodes ne te plaisent pas, pourquoi l'as-tu convaincue de reprendre du service ?

— Rovere tenait beaucoup à elle, je me suis senti moralement obligé.

— Lui aussi avait perdu la tête, sur la fin, commenta Santini, d'un air sombre.

Il ne s'était jamais entendu avec Rovere, mais il l'avait respecté. Curcio soupira.

— C'est vrai. (Pendant un moment, on n'entendit plus que la sirène qui hurlait sur le toit.) Colomba est un bon flic, poursuivit Curcio.

Après ce qui lui est arrivé, elle méritait une deuxième chance.

— Il y en aura une troisième ?

Curcio ne répondit pas, mais il ralentit et se gara sur le côté de la place à l'horrible fontaine. Il y avait déjà des voitures de patrouille et des camions blindés, un laboratoire mobile du NBC et un groupe de la SIA, pour isoler la zone. Une ambulance et un groupe de soldats des forces spéciales, équipés de combinaisons isolantes, se trouvaient également sur les lieux. Assis sur le bord du trottoir, quelques dizaines de mètres plus loin, Colomba et Dante étaient en train de discuter. À leur vue, Santini jura.

— Elle a même impliqué ce timbré. De mieux en mieux...

— Vas-y. J'arrive tout de suite.

— Oui, monsieur.

Curcio s'approcha de Colomba et Dante, et ce dernier le salua en portant la main à son front.

— Ô capitaine, mon capitaine ! ironisa-t-il.

Avec sa lèvre gonflée et sa tête ensanglantée, on aurait dit la version zombie du *Cercle des poètes disparus*. Curcio se força à lui sourire.

— Bonsoir, monsieur Torre. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Il faut vous faire soigner.

— J'ai peur des aiguilles.

Colomba s'était relevée d'un bond. Curcio la salua.

— Colomba. Nous allons devoir affronter un déluge de merdes, j'attends donc de vous que vous collaboriez au maximum à partir de maintenant. Expliquez-moi ce que vous faites ici.

— Certains de mes hommes ont entamé des recherches, en toute autonomie, pendant que j'étais au centre islamique. Je suis venue ici à leur demande.

— Pardon, mais vos hommes « autonomes » ne sont même pas capables d'aller pisser tout seuls.

Dante intervint.

— C'est de ma faute, admit-il. J'ai fait des recherches sur le garçon qui est mort à la mosquée quand j'ai su que Colomba était impliquée. Les agents ont seulement voulu vérifier que je n'avais pas tout inventé.

Curcio scruta Colomba comme s'il n'en croyait pas ses oreilles ; elle fit un geste de résignation, en dissimulant son embarras.

— C'est vrai.

— Je vois. (Curcio se demanda si ce mensonge bâclé pouvait tenir la route. Il en aurait été content pour elle.) Je veux un rapport complet, Colomba. Et je veux que vous vous souveniez que vous êtes suspendue pour le moment. Vous m'entendez ?

— Oui.

— Attendez ici que la magistrate arrive – vous aussi, monsieur Torre –, et répétez-lui ce que vous venez de me dire. Si possible avec

quelques détails supplémentaires. J'espère que je me suis bien fait comprendre.

— Merci, répondit Colomba, qui avait saisi le message.

Curcio rejoignit Santini, et ensemble ils allèrent trouver le chef de la Scientifique, au milieu d'un groupe d'hommes de la SIA. À la grande déception de Colomba, Leo, celui qui avait l'air sympathique, n'était pas parmi eux.

— Je t'avais dit de ne pas rester dans nos pattes. Maintenant il va falloir que tu te les farcisses les uns après les autres, dit-elle à Dante, une fois seuls.

— Je n'ai pas l'intention d'attendre qui que ce soit. Dès que ton chef nous aura oubliés, toi et moi filerons à l'anglaise.

— Dante... je sais que c'est moi qui t'ai impliqué dans cette histoire, mais cela devient difficile de ne pas me fâcher avec toi.

— Je veux retrouver Musta. Tes collègues..., ajouta Dante en indiquant les hommes en uniforme qui entraient et sortaient du bâtiment comme les abeilles d'une ruche. Ils ne trouveraient même pas leur cul avec une carte.

— Nous en avons déjà parlé, Dante.

— Je sais, mais tu ne m'as pas convaincu. Si ce n'est d'une chose, CC : que tu as peur des réponses.

— Ne dis pas de conneries..., soupira-t-elle.

— Ce ne sont pas des conneries. Tu as fondé ta vie sur une vision très binaire du monde. D'un côté les mauvais, de l'autre les gentils. Bien sûr, il y a quelques fruits pourris même chez les gentils, quelques incapables, mais au final ils travaillent tous pour le bien commun. Il n'y a pas de mystères, de zones d'ombre...

— De complots..., finit-elle à sa place, mais en l'imitant, elle ressentit un grand froid à l'intérieur d'elle-même.

— Ce ne sont que des représentations, CC. Nous sommes plongés au cœur d'un grand spectacle dont nous ne sommes que les spectateurs. C'est à nous de gratter pour découvrir la réalité sous la fiction. Combien d'omissions et de mensonges as-tu vus passer dans ta carrière ? Combien de fois as-tu découvert qu'un de tes supérieurs avait des intérêts différents de ceux de la justice ? Qu'il mentait et que tout le monde était content ?

Trop souvent, pensa Colomba. Mais elle ne le dit pas. Elle ne voulait pas alimenter la vision apocalyptique de Dante.

— Je commence à avoir mal à la tête, arrête. (C'était vrai, Colomba sentait battre ses tempes. Depuis combien d'heures était-elle debout ? Elle ne se le rappelait même plus.) Même si je voulais t'aider à chercher Musta, je ne saurais pas par où commencer.

— Moi si.

— C'est-à-dire ?

— Je vais t'expliquer, mais à condition que tu viennes avec moi, maintenant, avant qu'ils nous en empêchent. Autrement j'y vais tout seul.

— Je te jure que si on m'arrête à cause de ça, je te le ferai payer. Attends-moi ici, ajouta-t-elle avant d'aller retrouver Alberti, qui surveillait la foule, amassée dans la rue, avec d'autres agents de police.

Elle lui fit signe de la suivre dans un coin reculé.

— J'ai besoin de ton arme, lui dit-elle quand ils furent hors de vue.

Alberti rougit aussitôt.

— Commissaire... vous savez bien que je ne peux pas faire ça.

— Tu raconteras que je t'ai demandé de la voir sous un prétexte quelconque, par exemple pour savoir si tu l'avais bien nettoyée, et que je te l'ai prise. Mais seulement si je m'en sers, et j'espère que non. Dans le cas contraire, je te la rendrai et personne n'en saura rien.

Colomba n'ajouta pas qu'elle ne croyait pas du tout à ce second scénario.

— Et s'ils me demandent pourquoi je ne vous ai pas arrêtée ?

— Parce que je suis ta supérieure hiérarchique. (Elle lui mit une main sur l'épaule.) J'en prendrai l'entière responsabilité. Tu ne seras pas mis en cause.

— Je peux vous demander ce que vous allez en faire ?

— Non.

Alberti savait que sans Colomba il ne serait jamais entré dans la brigade mobile et il n'hésita pas très longtemps. Il ôta l'arme de sa ceinture et la lui donna.

— Faites attention.

Colomba vérifia le chargeur et le cran de sécurité avant de la glisser dans son étui.

— Merci.

Elle fit un geste en direction de Dante, qui la rejoignit, et ensemble, ils traversèrent les terrains vagues qui menaient aux squelettes des Dinosaures. C'est à ce moment-là que le portable de Colomba se mit à vibrer et que le numéro d'Esposito s'afficha sur l'écran. Elle l'éteignit.

— Ils nous cherchent ? demanda Dante.

— Évidemment. Enlève ta batterie, dit-elle en joignant les gestes à la parole. Je ne veux pas qu'un fonctionnaire trop zélé des services de sécurité ait l'idée de nous localiser.

Il lui montra son iPhone.

— Avec ça, on ne peut pas, malheureusement. (Il cassa le téléphone en le frappant avec la pointe d'acier de ses chaussures.) Je commence à dépenser trop d'argent pour ce travail.

Il jeta la carcasse dans une poubelle au bord de la rue.

— Si tu n'avais pas insisté, ce serait fini depuis longtemps, fit observer Colomba.

Deux voitures de patrouille passèrent à toute vitesse devant eux. Dante et Colomba détournèrent le visage en faisant semblant d'être en train de bavarder. Ils continuèrent à marcher le long du boulevard, bordé surtout de vieilles HLM et d'usines désaffectées.

— Alors, comment penses-tu pouvoir retrouver Faouzi ? demanda Colomba.

— Santiago s'est connecté au PC de Farid et a fait une copie de tout ce qu'il contenait. La Scientifique fait de même, voyons qui arrivera le premier à la bonne conclusion.

— Il n'est pas dit qu'il y ait quelque chose d'intéressant sur le disque dur...

— Tu peux être sûre que si.

— Pourquoi ça ?

Dante alluma une cigarette du paquet qu'il avait taxé à Guarneri.

— Il faut qu'on trouve un buraliste.

— Réponds-moi.

Dante agita sa cigarette comme une baguette de chef d'orchestre.

— Celui qui a imaginé ce scénario a pensé à tout. Il a réussi à éliminer les témoins et à donner des réponses aux questions qu'on pourrait se poser. La vidéo pour la revendication, les bidons, l'argent chez Musta... Personne ne soupçonnera jamais que tout ce qui est arrivé est l'œuvre d'une main extérieure, de quelqu'un qui agit dans l'ombre.

— Jusqu'ici, je te suis. Si tu as raison.

— Après avoir examiné le cadavre, je sais que j'ai raison. Quelles que soient les futures actions de ces deux hommes – même s'il n'en reste plus qu'un à présent –, elles devront suivre une certaine logique, pour ne pas alimenter d'autres hypothèses – si ce n'est celles des gens qui ont trop d'imagination. Donc, quelque part, il existe des preuves, une explication qui permettra de justifier ce que Musta Faouzi est sur le point de commettre. Et un PC est facilement manipulable, comme tu as pu le voir.

— Même si tu l'as exclu de la liste des suspects, Musta reste un coupable possible. La Scientifique a trouvé ses empreintes à l'intérieur des gants.

Colomba avait reposé le gant volé par Dante à sa place, juste avant que les policiers n'encerclent le magasin.

— S'il s'était éloigné de sa propre volonté, il aurait prévenu son frère de se méfier des visites déplaisantes. Il est clair qu'ils s'entendent bien.

— Et comment sais-tu qu'il ne l'a pas fait ?

— Parce que ce sont tes hommes qui ont son portable, et qu'il n'a pas sonné, répondit Dante. Mais si l'assassin de Youssef voulait simplement le tuer, il l'aurait laissé sur place. Emmener avec soi un

otage est très risqué.

— Si tu as raison, il n'y a qu'un motif possible pour qu'il l'ait fait, en déduit Colomba. Musta peut encore lui servir.

MUSTA S'ACCROCHA DES DEUX MAINS à la ceinture de sécurité pendant que le Hummer accélérât pour passer un feu. Il réussit à le franchir une fraction de seconde avant le rouge, et la femme au visage de plastique s'inséra dans le flot de voitures du périphérique. Avec calme, comme tout ce qu'elle faisait. Il semblait que rien ne pouvait l'ébranler. Elle avait mis une casquette avec le blason de New York, manifestement une contrefaçon, et une paire de lunettes de soleil miroir. De l'extérieur, il était impossible de savoir qu'elle portait un masque.

— Tu es triste pour Farid ? demanda-t-elle soudain.

— C'était mon ami.

— Non, ce n'était pas ton ami.

Musta avait mal au cœur et transpirait.

— Pourquoi ? l'interrogea-t-il, la bouche pâteuse.

La femme lui jeta un regard du coin de l'œil, et Musta détourna aussitôt les yeux.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi faites-vous... ce que vous faites. (Musta ne parvenait pas à mieux s'exprimer.) Si vous ne faites pas partie de Daesh, pourquoi tuez-vous des gens ?

— Parce que je dois le faire.

— Qu'est-ce que ça veut dire, vous « devez » ? Vous n'êtes pas obligée. Vous pouvez tout arrêter, quand vous le voulez.

— Tu crois vraiment que ton destin est entre tes mains ? Il ne l'est pas. Le mien non plus.

— Vous tenez des propos bizarres.

— Je ne suis pas douée pour parler. Et j'en ai déjà trop dit.

Ils roulèrent en silence pendant quelques minutes encore. Musta se sentait de plus en plus mal, même la pire cuite de sa vie ne l'avait pas mis dans un état pareil. Il avait envie de vomir, mais à la place du vomi, quand il ouvrit grand la bouche, sortit un petit rire hystérique qui se transforma rapidement en un ricanement insensé. Il riait en se

pliant en avant, sans pouvoir s'arrêter. La femme au masque ne sembla même pas s'en apercevoir.

Le moteur du Hummer ralentit et ils s'arrêtèrent sur le bord d'une route à moitié déserte. En arrière-plan, les contours gris de bâtiments industriels.

— Nous sommes arrivés, l'informa la femme, avant de déverrouiller les portières et de descendre.

Une odeur de pluie lointaine et de vent envahit l'habitable. Musta, dont le fou rire avait cessé, pensa à s'enfuir, mais il y songea comme à une hypothèse vague et irréalisable. Il se sentait faible, absent et presque indifférent à ce qui allait bientôt se produire. Il sauta sur l'asphalte défoncé et rejoignit la femme qui se tenait derrière le coffre. Un camion passa, faisant trembler le sol et soulevant des tourbillons de poussière.

— C'est ce bâtiment-là, dit-elle en montrant le bout de la rue. Je ne peux pas m'approcher davantage. (Elle ouvrit le coffre.) Ici tu as tout ce qu'il te faut.

Musta vit ce que le coffre contenait et le calme artificiel qui l'enveloppait disparut en un instant.

— Je ne peux pas, répliqua-t-il.

La femme enleva ses lunettes noires et lui saisit le visage pour le forcer à la regarder droit dans les yeux. Ils semblaient de verre, comme ceux d'un animal empaillé.

— Bien sûr que tu peux. Tout ira bien.

— Je me sens mal. Mon Dieu... je crois que je vais m'évanouir.

Le monde tournait autour de lui.

— Chhhut, le rassura-t-elle. Ça va passer.

Musta s'accrocha à ces yeux qui le fixaient et sa vision en fut altérée. La voix de la femme résonna dans sa tête avec la force d'un orgue d'église, des centaines de tuyaux qui vibraient en même temps. Et Musta lui-même commença à vibrer, en rythme avec l'univers. Il comprit que la femme masquée et lui étaient liés pour l'éternité. Que ce qu'il allait faire était inévitable, et d'une certaine manière très beau. Rien n'avait vraiment d'importance, la vie était seulement une ombre, destinée à passer sans laisser de trace ni de douleur. *Ce que la chenille appelle la fin du monde, le reste du monde l'appelle un papillon.* C'était une phrase qu'il avait lue quelque part, d'un philosophe chinois quelconque, et en ce moment précis, elle lui semblait parfaitement appropriée. La peur avait complètement disparu et Musta se sentait étrangement euphorique, comme s'il s'était libéré d'un poids qu'il avait traîné derrière lui durant toute son existence.

— Tu es sur le point de renaître.

Musta acquiesça énergiquement. Il avait hâte.

— Merci, merci, répéta-t-il, ému jusqu'aux larmes. Je peux savoir

qui tu es ?

La femme l'aida à enfiler l'équipement, avant de se pencher sur lui et de lui parler doucement à l'oreille. Il s'était bien comporté et il méritait une récompense.

Alors elle lui dit son nom.

SANTIAGO RETROUVA COLOMBA ET DANTE dans le bar chinois où ils s'étaient réfugiés. Il klaxonna et tous les clients du bar tournèrent la tête en direction du garçon, tatoué sur le cou et les mains, qui conduisait une BMW 330d couleur carotte, avec des pneus blancs. Santiago était accompagné d'une fille très maigre portant des leggings et une coiffure rasta jusqu'aux épaules. Elle s'appelait Luna, c'était une prostituée tout juste majeure.

Santiago et Luna étreignirent Dante et l'embrassèrent sur les joues, avant de s'asseoir à leur table. Santiago commanda une bière pour lui et un verre de mousseux pour la fille.

— C'est toi qui payes, bien sûr, précisa-t-il à Dante. (Santiago était un beau garçon, à la peau couleur cannelle. Il avait un air étrangement distingué qui contrastait avec les symboles violents de ses tatouages et de son blouson, ainsi que ses chaussures dorées.) Comment vas-tu, CC ?

— Je ne m'appelle pas CC, rétorqua Colomba en gardant les yeux braqués sur la télévision.

— D'après mon *amigo*, si.

— Lui, il peut m'appeler comme ça. Pas toi. OK ?

— Elle est en colère contre moi ? demanda Santiago à Dante.

— Ne t'inquiète pas. Ils l'ont suspendue ; elle ne peut pas t'arrêter.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? demanda Luna qui ouvrait la bouche pour la première fois.

Elle avait une toute petite voix. Colomba posa brutalement sa tasse sur la table.

— Occupe-toi de tes affaires. Tu as tout apporté, Santiago ?

Santiago fila un billet de cent euros à Luna.

— Va faire une partie de vidéo poker.

Elle fronça le nez.

— Je n'aime pas ça.

— Alors ne joue pas, regarde et c'est tout, *comprendes* ? répliqua

Santiago, d'une voix coupante.

La fille se dépêcha de prendre l'argent et disparut. Colomba fixa Santiago avec férocité, de ses yeux vert sombre.

— Tu l'as déjà pelotée ?

Il rit.

— Jour et nuit. Quand il n'y a pas quelqu'un pour la payer. (Colomba continua à le dévisager. Santiago cessa de rire.) Je ne l'ai jamais frappée. Jamais.

— Bien. Continue comme ça.

Santiago mit le sac sur la table et en sortit un portable qui semblait tenir avec du ruban adhésif. Un ordinateur qu'il avait récupéré, et qu'il pouvait abandonner sans souci si nécessaire.

— Je ne sais même pas pourquoi je suis venu ici pour me faire traiter comme une merde. Après ce qui s'est passé la dernière fois, je ferais mieux de t'éviter.

— Vu que tu es déjà ici, arrête de nous les casser.

Santiago se tourna vers Dante en la désignant du doigt.

— Qu'est-ce que je te disais ? Elle pense que je suis son esclave. Quoi qu'il en soit, j'ai fait un tour dans le disque dur. J'ai trouvé des photos de kamikazes prises sur Internet et un plan des gares de Rome et de Milan.

— Autre chose ? demanda Dante.

Santiago tapa un mot de passe qui semblait interminable et le tigre qu'affichait l'économiseur d'écran laissa la place à une liste de documents.

— D'autres photos de trains. Des connexions aux sites du djihad. Des instructions pour fabriquer des bombes à la maison... Les trucs habituels des terroristes.

— Il n'a pas effacé la chronologie ? s'inquiéta Dante.

— Non. Et il n'a pas utilisé de VPN ou autre chose pour rendre la connexion anonyme. C'est stupide.

— Ou très malin. Qu'y a-t-il d'autre ?

Santiago ricana.

— Une belle vidéo de toi qui défonces la vitrine. La webcam était restée allumée. Tu veux la voir ?

— Peut-être plus tard.

— Et deux mails en arabe.

— Youssef ne parlait pas l'arabe, assura Dante.

— Alors il l'a appris, *hermano*, parce qu'ils sont dans sa boîte mail. Je crois que cela concerne un voyage en Libye, l'année dernière. Mais je ne suis pas sûr, la traduction automatique, tu sais ce que ça donne...

— Tu peux savoir si les mails sont authentiques ou s'ils ont été fabriqués ? intervint Colomba.

— Il faudrait remonter jusqu'au serveur qui a envoyé le mail, et

espérer qu'il ait conservé le log, mais au bout de presque un an...

Il haussa les épaules.

— D'autres recherches à part celles sur les trains ?

— Une seule. (Santiago fit apparaître la carte d'un quartier de Rome.) Sur Tiburtina Valley.

— C'est-à-dire ? demanda Dante.

Colomba s'étonna de sa question.

— C'est un quartier à l'est de Rome, qui contient je ne sais pas combien d'entreprises informatiques et de laboratoires. Comment se fait-il que tu l'ignores ?

— Je ne suis pas chauffeur de taxi, objecta Dante. Il a cherché une rue en particulier ?

— Non, répondit Santiago.

— Alors je crois que nous devrions aller jeter un coup d'œil là-bas.

— Qu'est-ce que tu penses que Musta veut faire à Tiburtina Valley ? interrogea Colomba.

— Lui rien. La personne qui l'a enlevé, peut-être un autre attentat. Si tu veux, tu peux prévenir la *task force* plutôt que d'y aller toi-même. Peut-être que d'ici deux ou trois semaines, ils te croiront.

Colomba poussa un long soupir et se leva.

— On a besoin de ta caisse, dit-elle à Santiago.

COLOMBA CONDUISAIT les mains tellement crispées sur le volant que ses phalanges en étaient blanches, presque autant que celles de Dante sur la poignée de la portière.

— Tout va bien, CC ? demanda Dante quand ils s'arrêtèrent à un feu et qu'il put rouvrir les yeux.

Il avait le front moite de transpiration.

— Je porte un pistolet qui n'est pas à moi, mes collègues de travail sont sûrement à ma recherche à l'heure qu'il est et je conduis la voiture d'un dealer. À part ça, tout va bien.

— *Nous sommes en mission pour le compte de Dieu*, récita Dante.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu n'as jamais vu les Blues Brothers ?

— *Ceux qui s'habillent en noir* ? Non.

— *Ceux qui s'habillent en noir...* CC, il faut vraiment que tu te fasses une culture.

Colomba poussa un soupir sarcastique et appuya de nouveau sur le champignon, collant Dante au dossier du siège comme un astronaute au décollage de la fusée. Il se concentra sur des images de mers calmes et des bruissements de vent dans les feuilles, mais son thermomètre intérieur grimpa tellement en flèche qu'il lui sembla entendre le « ding » de la clochette. Il s'évanouit à moitié, jusqu'à ce que Colomba ralentisse. Ils étaient arrivés au dernier segment de la Via Affile, une rue parallèle à la Via Tiburtina qui était pleine de trous, sillonnée par de gros camions et qui menait au pôle industriel.

— Il y a des centaines de boîtes ici, commenta-t-il. Sans compter les maisons privées, les bars et les magasins. Tu as une idée pour réduire le champ d'investigation ?

Colomba réfléchit pendant qu'elle conduisait plus doucement en observant les alentours, comme si elle espérait voir Musta sortir d'un bâtiment.

— Peut-être, admit-elle. Je dois passer deux ou trois coups de fil.

Elle remit sa batterie et appela la centrale de téléalarme de la police, puis celle des carabinieri, informant ses interlocuteurs de son identité mais pas des raisons de son appel. Une fois qu'elle eut raccroché, elle accéléra de nouveau.

— Une alarme intrusion s'est déclenchée il y a dix minutes dans une entreprise électrotechnique, la CRT. L'alarme a été aussitôt désactivée, mais ça vaut la peine de jeter un coup d'œil.

Colomba brûla deux feux rouges et, en cinq minutes, elle atteignit la Via Cerchiara, une rue très large qui traversait le cœur du quartier. S'y côtoyaient des maisons, des bars malfamés, des entreprises et des terrains vagues. La CRT se trouvait au numéro 200, un bâtiment rectangulaire sur un seul niveau, noir et blanc, entouré de haies et de petites grilles vertes. Pendant le trajet, Dante avait essayé de contacter le standard avec le portable de Colomba, mais il était tombé sur une petite musique et une annonce bilingue l'informant que les bureaux étaient fermés.

Ils se garèrent en face du 200 et Colomba appela l'entreprise qui gérait la surveillance privée, et dont elle avait trouvé le numéro sur l'une des grilles. Elle mentionna son grade pour que la personne à l'autre bout du fil la prenne pour une responsable.

— Je suis au courant pour l'alarme, mais elle a été désactivée dans la minute qui a suivi. Ça arrive, parfois, expliqua l'homme qui avait pris l'appel.

— Qui se trouve dans les locaux en ce moment ?

— Un de mes employés qui assure la garde de nuit, monsieur Cohen et sa secrétaire. Ils sont restés pour faire l'inventaire. Ils ont prévenu qu'ils partiraient très tard et je crois qu'ils sont encore là.

— Qui est Cohen ?

Le nom, clairement d'origine juive, l'inquiétait : les juifs étaient parmi les victimes préférées des extrémistes islamistes, à part les islamistes eux-mêmes.

— Le directeur.

— OK, appelez votre employé et dites-moi ce qu'il en est, répliqua Colomba.

Elle attendit. L'homme la rappela deux minutes plus tard, la voix moins détendue.

— Il ne répond pas. Peut-être qu'il y a un problème avec la radio. Cohen ne répond pas non plus sur son portable. J'envoie quelqu'un vérifier.

— Non, ne faites rien et attendez mes instructions.

Colomba raccrocha et sortit le pistolet d'Alberti. Elle enleva le cran de sûreté et chargea l'arme avant de la glisser dans la poche de sa veste.

— Nous ne savons pas ce qu'il se passe là-dedans, dit Dante, inquiet.

— C'est pour ça que j'y vais. (Elle lui tendit le téléphone.) Appelle Santini, ou Curcio. Quelqu'un qui te connaît. Demande les renforts de la SIA.

Colomba descendit de la voiture. Dante sortit précipitamment lui aussi et se plaça devant elle.

— J'ai peur, CC. N'y va pas.

— C'est toi qui m'as amenée ici, Dante, lui rappela Colomba.

La fatigue qui se mêlait à l'adrénaline enrouait sa voix.

— J'ai changé d'avis.

— Moi aussi, et c'est pour ça pour j'y vais. Tu as raison, je veux des réponses.

Dante observa le bâtiment et passa sa langue sur ses lèvres sèches. Les fenêtres auraient tout aussi bien pu être des yeux diaboliques.

— Je viens avec toi.

— Non. Tu me gênerais. Fais ce que je t'ai dit.

Dante la regarda essayer d'ouvrir la grille fermée, avant de l'enjambrer avec agilité et de disparaître dans le noir.

Il eut l'impression de l'avoir envoyée à l'échafaud.

COLOMBA PARCOURUT L'ALLÉE DE CIMENT, signalée par des petites lumières, qui conduisait à l'entrée, en vérifiant que rien ne bougeait entre les haies rectangulaires du jardin. Elle ne vit ou n'entendit rien. Elle poussa le battant de la porte principale et entra dans la réception déserte, éclairée seulement par des néons au plafond. Un grand comptoir blanc et rouge avec le logo de l'entreprise trônait au centre. Aucun employé, seulement une veste sombre suspendue au dossier d'une chaise et un thermos de café encore chaud. De l'autre côté de la salle, il y avait un tourniquet équipé d'un lecteur de fiches magnétiques pour les employés.

Derrière le comptoir, était affichée la photographie d'un système hydraulique, aussi grande que le mur. Un moniteur de surveillance avec un écran divisé en six rectangles montrait autant de zones du bâtiment. Tous les couloirs étaient vides, mais sur le plancher de l'un d'eux, Colomba remarqua une large bande sombre qui disparaissait derrière une colonne. La légende en surimpression indiquait qu'il s'agissait du premier étage.

Colomba sauta le tourniquet, évita l'ascenseur et grimpa les marches jusqu'au premier étage. En suivant la flèche indiquant *Direction et administration*, elle se retrouva dans le couloir qu'elle avait vu sur le moniteur. La bande qui paraissait sombre à l'écran avait en réalité la couleur rouge du sang frais, et Colomba n'en fut pas surprise. Elle sortit son pistolet et découvrit à l'angle du couloir le corps d'un homme en uniforme de veilleur de nuit, corpulent et portant une barbe blanche. Il était ramassé contre le mur, le cou, les mains et le visage couverts d'entailles, les yeux fixant le plafond.

Il avait été poignardé à de nombreuses reprises, même si la blessure qui avait causé sa mort était sans nul doute celle qu'il avait à la gorge et qui ressemblait à une bouche grande ouverte. La télécommande de l'alarme gisait près du cadavre. Colomba réalisa que ce n'était pas lui qui l'avait désactivée. *Désolée, je n'ai pas réussi à arriver à temps*, pensa-

t-elle en luttant contre la nausée qui l'envahissait. Le gardien de nuit avait dû être surpris pendant sa ronde car il n'avait pas eu le temps de sortir son revolver, qu'il portait à la hanche comme un pistolero. Colomba tâta inutilement son poulx – combien de fois l'avait-elle fait durant ces dernières heures ? –, puis elle s'assit quelques instants, en se massant le ventre et en s'efforçant de respirer doucement. *Bientôt, tout sera fini*, se dit-elle. *D'une façon ou d'une autre.*

Puis elle entendit un gémissement de femme, suivi de ce qui ressemblait à un murmure d'homme. Elle se releva et, brandissant son arme devant elle, s'avança prudemment en direction des voix. Elle arriva devant un bureau sur la porte duquel était écrit *Direction*. Le gémissement se répéta derrière la porte fermée, et de nouveau un murmure impérieux le fit taire. Selon le responsable de l'entreprise de surveillance, seuls Cohen et sa secrétaire se trouvaient dans les bureaux de la CRT à cette heure-ci. Peut-être avaient-ils entendu l'attaque contre le vigile et s'étaient-ils cachés, espérant que l'assassin – ou les assassins – ne les découvrirait pas. Instinctivement cependant, Colomba savait que ce n'était pas là la bonne explication. Elle ouvrit donc la porte avec précaution, en se tenant le plus possible contre le mur.

La première chose qu'elle vit fut un autre cadavre. Celui d'un homme corpulent en costume sombre, qui gisait face contre terre dans une mare de sang. À l'autre bout de la pièce, une femme en tailleur et talons hauts, le visage maquillé et baigné de larmes, était agenouillée aux pieds d'un jeune Marocain âgé d'un peu plus de vingt ans, qui lui avait mis un couteau sous la gorge. Le garçon était couvert de sang, lequel dégoulinait même de ses cheveux frisés. Mais il n'était pas blessé, c'était celui de ses victimes.

Colomba surgit dans la pièce en pointant son pistolet sur lui.

— Police, cria-t-elle. Laisse-la partir !

La secrétaire poussa un cri, le garçon ne bougea pas.

— Non, articula-t-il d'une voix calme mais légèrement pâteuse. Je ne la laisserai pas partir.

— S'il vous plaît..., implora la secrétaire.

Le jeune homme lui couvrit la bouche avec la main qui tenait le couteau, faisant dégoutter du sang sur son chemisier.

— Chut, fit-il.

— Tu t'appelles Musta, pas vrai ? demanda Colomba.

Elle n'arrivait pas à voir sa main gauche, cachée derrière la secrétaire. Musta acquiesça d'un mouvement exagérément large. D'autres gouttelettes rouges tombèrent sur le parquet.

Il est ivre. Ou drogué, songea Colomba.

— Je n'ai pas envie de te tirer dessus, Musta. On va trouver un moyen de tous s'en sortir, OK ?

— Tu le vois, monsieur Cohen, là, par terre ?

Musta sourit.

— Je le vois, dit Colomba sans dévier ni son regard ni sa ligne de mire.

— Voilà. C'est trop tard pour s'en sortir tous vivants.

— Il n'est pas trop tard pour cette femme. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Rien. Elle n'aurait même pas dû être ici. (L'espace d'un instant, l'expression détendue de Musta se modifia et se fit perplexe. Puis il recommença à sourire :) Mais elle est ici.

— Laisse-la partir, répéta Colomba.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— On m'a confié une mission. Une mission importante.

Musta sourit de nouveau, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais il y avait quelque chose de dérangé dans ce sourire. Il poussa la secrétaire qui tomba à quatre pattes, puis leva son bras gauche. Dans son poing serré, il tenait un objet relié à un fil électrique, qui disparaissait à l'intérieur de son blouson de jean. Le jeune homme écarta les bords de son blouson. À la taille il portait une grosse ceinture sur laquelle étaient attachés deux conteneurs de métal grands comme des savonnettes. De l'un d'eux, partait le câble noir qui remontait jusqu'à son poing.

— Tu sais ce que c'est ? dit-il.

Colomba sentit ses poumons se contracter.

— Une bombe.

— Il suffit que je serre un peu plus la main... Donc, toi, la secrétaire, n'essaye pas de t'enfuir, autrement nous sautons tous. Et toi aussi, la po...

Il s'arrêta, il ne parvenait pas à prononcer le mot « policière ».

La secrétaire rampa jusqu'à atteindre le mur et se protégea le visage. Colomba garda Musta en joue. Pouvait-elle le tuer avant qu'il n'actionne le détonateur ? Il suffisait d'une pression pour appuyer sur le bouton. Mais Musta semblait se transformer sous ses yeux. Le balbutiement était devenu un tremblement, et le sourire une grimace.

— Je t'en prie, tu n'as pas besoin de faire ça. Dis-moi ce que tu veux en échange, je t'écoute...

— J'aurais déjà... (il sembla de nouveau hypnotisé) déjà dû le faire. Je devais me faire sauter au moment où tu entrais dans ce bu... bu... bureau. (Il désigna la secrétaire avec son couteau.) J'ai hésité. À cause d'elle... elle n'était pas dans le scénario. Le vigile est mort ?

— Oui.

Colomba avait mal aux épaules et aux bras, son viseur oscillait.

— Tu sais si... s'il avait des enfants... ou des petits-enfants ?

— Non, mais je crois que c'est probable.

— Quand nous nous retrouverons là-haut, je m'excuserai.

Colomba vit la mâchoire de Musta se contracter et elle comprit qu'il était prêt à se faire exploser.

— Attends ! Je t'en prie. Juste une minute.

— Ça ne durera qu'un instant. Après tout ira mieux. Aie confiance. Moi, je... je veux seulement que ça s'arrête.

— Tu ne sais pas ce qu'il y a, *après*. (Colomba s'éclaircit la voix en cherchant à cacher la terreur qui la gagnait.) Moi j'y ai déjà fait un tour. Un jour, quelqu'un a mis une bombe dans le restaurant où je me trouvais. Plus grosse que la tienne, plus puissante.

— Et tu as survécu...

— J'ai eu beaucoup de chance. Et même ceux qui sont morts sur le coup ont eu de la chance. (Colomba chercha à planter ses yeux dans ceux du garçon, mais il continuait à déplacer fébrilement son regard.) Les autres, par contre... Un homme qui était vraiment près de l'explosion a survécu. Mais il a perdu ses bras et ses jambes. Un autre est mort après de longues minutes d'agonie. Il avait le ventre ouvert. Ce ne sera pas rapide, Musta. Tu souffriras. Nous souffrirons tous. Et à quoi cela servira-t-il ? Je sais que tu n'es pas un terroriste.

Musta la regarda enfin. Il avait les yeux pleins de larmes.

— Je ne l'étais pas, murmura-t-il.

— Nous pouvons trouver une solution.

— Il est trop tard ! J'ai donné ma parole ! (Musta laissa tomber le couteau et se frotta les yeux.) Si je ne le fais pas, elle... me poursuivra..., même après. Elle me traînera en enfer.

Et il ajouta une phrase en arabe que Colomba ne comprit pas.

— Nous te protégerons.

— Tu ne peux pas.

Musta pleurait à chaudes larmes à présent. Sa voix avait changé, elle avait perdu cette intonation rêveuse. Désormais, on aurait dit celle d'un enfant.

— Musta, je t'en prie... Lâche ce détonateur. (Elle baissa le canon de son pistolet, qui risquait de glisser de ses mains moites.) Je ne vais pas tirer, je te le promets.

Musta la regarda avec des yeux embués et Colomba eut le sentiment qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Pense à Mario. Ton frère a tellement envie de te revoir.

Musta hésita, et son regard s'éclaircit.

— Mario... Je fais cela aussi pour lui... Je ne veux pas qu'elle aille le chercher.

— Nous vous protégerons, toi et ton frère, se dépêcha d'ajouter Colomba. Personne ne vous fera de mal.

— C'est impossible, répondit Musta, mais la main qui tenait le détonateur tremblait visiblement.

— Qu'as-tu à perdre ? Donne-moi une chance de t'aider. Aie confiance en moi.

Musta demeura immobile pendant plus d'une minute. La transpiration coulait dans les yeux de Colomba, désormais pratiquement incapable de redresser son bras. Puis il ouvrit le poing, laissant tomber un petit bouton à piston. Colomba cria, mais le bouton s'arrêta à mi-parcours, relié au fil d'amorce.

— S'il te plaît. Ne crie pas, dit Musta.

— Oui, oui. Excuse-moi, bredouilla Colomba dont le cœur battait à en faire éclater ses tympanes. J'ai juste été surprise.

La secrétaire profita de la distraction de Musta pour s'enfuir à quatre pattes en poussant des gémissements bestiaux. Très vite, il ne resta d'elle qu'une chaussure à la bride cassée.

— Maintenant viens ici, Musta. Montre-moi ce que tu as sur toi. Mais garde les mains loin du corps, OK ?

Musta écarta les bras et fit un pas vers elle.

— Je ne voulais pas... C'était comme un rêve... Peut-être que c'est encore un rêve.

— Doucement, continue à marcher. Tu y es presque. Et parle-moi encore de la femme qui t'a envoyé ici.

Musta se mit à grommeler. « *Allahumma inni 'a'udhu bika mina lkhubthi wa lkhaba'ith. Allahumma inni 'a'udhu bika mina lkhubthi wa lkhaba'ith.* »

— Quoi ? demanda Colomba. Qu'est-ce que tu as dit ?

— C'est une prière. J'aurais dû prier davantage. Ça l'aurait tenue éloignée. (Musta fit un autre pas. Il se trouvait à moins d'un mètre de distance.) Ce n'est pas une femme.

Colomba fit passer le pistolet dans sa main gauche et allongea la droite pour l'atteindre. Son attention était concentrée sur le bouton qui pendouillait, mais elle savait qu'il fallait continuer à parler pour maintenir le contact.

— Et qui est-ce, si ce n'est pas une femme ?

Musta la fixa, les yeux écarquillés, les pupilles presque invisibles.

— Un ange, souffla-t-il.

Comme pour souligner ses mots, il y eut un bruit de verre brisé et le sifflement d'un projectile à haute vitesse : l'instant d'après, la tête de Musta explosa.

Paralysée, Colomba resta immobile, à dévisager le cadavre qui tombait sur le sol, le visage détruit. Elle cracha et hurla en tombant à genoux.

C'est dans cette position que l'escouade de la SIA la découvrit, quand ils firent irruption dans la pièce en criant, armes à la main. Colomba fut jetée à terre et désarmée, on lui passa les menottes derrière le dos, pendant que les agents terminaient d'investir le

bureau. Quelques minutes s'écoulèrent avant que quelqu'un ne se décide à vérifier dans quel état elle se trouvait. C'est Leo Bonaccorso, le SIA sympathique, qui s'en chargea. Il enleva sa cagoule avant de s'agenouiller au-dessus d'elle. Immédiatement, il demanda de l'aide.

Colomba avait cessé de respirer.

LA CRISE DE PANIQUE qui avait frappé Colomba avait été l'une des plus fortes qu'elle eût jamais expérimentées, et le fait qu'on lui passe les menottes pendant que ses poumons explosaient sous l'effet du manque d'air ne fit qu'aggraver les choses. Leo la releva et la libéra, et Colomba donna de furieux coups de poing contre le mur, faisant saigner ses phalanges. Ils la firent sortir et la laissèrent reprendre ses esprits, appuyée au mur extérieur de la CRT, au milieu des voitures et des camionnettes. Ils la sommèrent de ne pas s'éloigner – cette fois il ne fallait pas s'y risquer – et Colomba patienta en attendant qu'on vienne s'occuper d'elle. Leo finit par arriver au bout de quelques minutes, la cigarette au bec et la cagoule roulée au-dessus du nez. Il lui fourra dans la main sa carte de visite, où figuraient les armes de la République.

— Appelle-moi et tiens-moi au courant de comment tu vas. Je suis sérieux.

— Où est Dante ? articula-t-elle avec difficulté.

— Ton ami ? Il a été arrêté.

— Il ne faut pas l'enfermer.

— Ne t'inquiète pas, ils le traiteront bien. Pense à toi et à toi seule, maintenant, OK ?

Il fit mine de s'éloigner mais Colomba, qui tenait toujours sa carte entre les doigts, l'arrêta.

— Comme vous avez fait pour arriver ici aussi vite ?

— Un appel anonyme. Une cabine dans le coin. Ils ont vu quelqu'un de suspect pénétrer dans l'entreprise.

— Homme ou femme ?

— Ça a de l'importance ?

— Pour moi, oui.

— Femme.

Colomba hocha la tête.

— Merci.

— Ne perds pas mon numéro, OK ? lui lança Leo, avant de s'éloigner.

Colomba mit la carte de visite dans sa poche. Elle dut attendre une bonne demi-heure avant d'être embarquée dans une voiture de service, puis débarquée au commissariat central.

Par chance, elle était tellement épuisée que la majorité de ce qu'il lui arriva au cours des vingt-quatre heures qui suivirent glissa sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard, tandis que le temps semblait se plier et voler en éclats. Souvent, elle dit la vérité, parfois elle mentit – surtout pour couvrir Dante et les Tres Amigos, se conformant à la version qu'ils avaient improvisée devant le magasin squatté. On lui permit de se reposer quelques heures sur un canapé de la Mobile, mais son sommeil fut peuplé de cauchemars. Elle avait besoin d'une douche et de son lit, mais rentrer chez elle était hors de question tant que ses collègues n'avaient pas fini de la presser comme un citron pour obtenir toutes les informations qu'elle pouvait leur livrer.

Le moment le plus difficile ne fut pas le nouvel interrogatoire de Spinelli, qui, avec l'aide d'un avocat commis d'office envoyé par le syndicat de la police, ressembla à une scène muette, ni même le débriefing au beau milieu de la nuit avec un officier des services qui avait l'air de vouloir la frapper à chacune de ses réponses. Le pire fut l'entrevue avec Curcio, sur le visage duquel elle lisait la déception. Il était six heures de l'après-midi, le lendemain de la mort de Musta – même si Colomba avait perdu toute notion du temps. Curcio portait encore la chemise de la veille et sa barbe blanche mal rasée le faisait paraître beaucoup plus vieux.

— Puisque vous saviez où se rendait Faouzi, pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé tout de suite ? demanda-t-il sans préambule.

— Comme je l'ai expliqué au magistrat, je n'en savais rien. Nous avons suivi une intuition de Dante.

— Encore une. Quelle coïncidence, rétorqua Curcio, glacial.

Colomba passa la langue sur ses lèvres crevassées et improvisa :

— Il a vu quelque chose sur l'ordinateur, avant de le détruire avec la voiture : une carte de Rome. Mais c'était tellement vague que nous avons voulu vérifier l'information avant de donner l'alerte.

— Vous vous rendez compte de ce à quoi ressemble l'histoire que vous me racontez, Colomba ?

Bien sûr que je m'en rends compte, pensa Colomba. *Un sac de nœuds*. Mais la vérité était encore plus bordélique.

— Excusez-moi. Puis-je avoir un café ? J'ai un mal de tête épouvantable.

Curcio le lui fit apporter, accompagné d'une brioche dans un sachet que Colomba n'ouvrit même pas.

— Ce n'est pas un interrogatoire, Colomba. Je cherche seulement à

comprendre ce qu'il vous est passé par la tête quand vous avez décidé de ne pas me faire confiance.

Colomba jouait avec le plastique de la brioche.

— Vous m'auriez crue si j'étais venue vous raconter que je suspectais Faouzi et Youssef d'être seulement des boucs émissaires ?

— De qui ?

D'un ange.

— Faouzi a parlé d'une femme avant de mourir. Il était terrifié.

— Peut-être que c'était leur contact avec le Califat.

— Ils n'étaient pas vraiment de Daesh.

Curcio dut se concentrer pour ne pas jurer.

— Colomba... Aujourd'hui, appartenir à Daesh est une simple formalité. Il suffit de le déclarer et c'est bon, c'est le franchising du terrorisme. Si tu organises un plan d'action, les autres le revendiqueront ensuite. Peu importe que ce soient deux fous ou deux terroristes radicalisés. Et puis il y avait les empreintes de Faouzi sur la scène du meurtre de son complice. Nous avons mis sous séquestre de l'argent de provenance suspecte au domicile de Faouzi... Vous croyez que quelqu'un a fabriqué toutes ces preuves ?

En écoutant Curcio parler, Colomba se sentit prise en défaut. Ce dont elle était persuadée semblait si tordu à présent, face à la réalité crue des faits.

— Je ne sais pas.

— Selon moi, il semble plus probable qu'un terroriste ait tué son acolyte, puis le vigile et le propriétaire juif d'une entreprise – ce dernier étant probablement l'objectif initial – en attachant une ceinture d'explosifs autour de son abdomen, ceinture que, heureusement, il n'a pas fait exploser, grâce à vous.

— Quelqu'un l'a obligé à le faire. Il me l'a dit avant que la SIA ne lui tire dessus.

— Par cette mystérieuse femme. Qui n'existe probablement que dans sa tête.

— Une femme comme celle qui a téléphoné pour le dénoncer seulement deux minutes après que sa photographie a été diffusée, suggéra Colomba.

— Ce sont des choses qui arrivent, commissaire. Comme il arrive qu'un collègue déraile et ne distingue plus la réalité de la fiction. (Curcio hocha la tête.) Mais c'est de ma faute, je n'aurais pas dû vous redonner une fonction si importante. Je me suis trompé et j'assumerai mes erreurs.

— Pour les services, je suis une traîtresse, pour vous, j'ai perdu la raison, résuma Colomba, d'un ton neutre. Personne ne pense que j'ai tout simplement fait mon devoir.

Curcio frisa ses moustaches inexistantes.

— J'ai proposé votre équipe pour une citation à l'ordre. S'il y a eu illégalité, la responsabilité ne leur en incombera pas.

— Et en ce qui me concerne ?

— Votre suspension administrative a été transformée, à *votre* demande, en congé pour raisons de santé. Dans mon rapport, je ferai allusion au fait que vous souffrez d'un syndrome post-traumatique non diagnostiqué, ravivé par la fusillade de la mosquée.

Colomba serra les dents.

— Ma tête va très bien, merci.

Curcio poussa un profond soupir.

— Colomba, vous vous rendez compte que c'est votre seule chance de ne pas être incriminée ?

— Incriminée pour quoi ? Pour avoir retrouvé deux terroristes ?

— Farid Youssef a été tué au maximum une heure avant votre arrivée. Êtes-vous sûre que si vous nous aviez dit tout ce que vous saviez, la *task force* n'aurait pas pu l'empêcher ?

— J'en suis certaine.

— Et la mort du directeur de la CRT ? Vous êtes sûre de celle-là aussi ?

Colomba garda pour elle les doutes qui la rongeaient.

— Oui.

— Tant mieux pour vous. Spinelli, elle, en doute. Si la secrétaire n'avait pas survécu, vous seriez déjà en détention provisoire. Mais vous savez le pire ? Vous répétez que vous avez agi par vous-même pour ne pas perdre un temps précieux, mais je ne crois pas que ce soit la véritable raison.

Colomba ne répondit rien, trop épuisée pour exprimer une pensée cohérente.

— Vous n'avez pas confiance en nous, les forces de l'ordre, parce que Torre vous a rempli la tête de conneries.

— C'est faux, murmura Colomba, sachant qu'elle mentait au moins en partie.

— Cela ne fait rien. Six mois de congé, au terme desquels vous vous présenterez pour une évaluation psychophysique, et vous serez réaffectée.

— Réaffectée...

— C'est la seule solution, Colomba.

C'est à ce moment précis que Colomba réalisa, malgré la fatigue qui l'accablait, que sa carrière était définitivement terminée. Si on lui permettait de reprendre du service, le rêve de Spinelli de la voir derrière un bureau, peut-être à tamponner des passeports, se réaliserait. Ou peut-être l'affecterait-on dans un centre de formation pour enseigner aux pingouins comment prélever une empreinte digitale.

— Colomba..., l'interpella Curcio. (Elle réalisa qu'elle s'était perdue dans ses pensées sans s'apercevoir que son chef lui avait tendu la main pour mettre fin à leur entretien. Ils se serrèrent la main en hâte, presque avec crainte.) Avant de rentrer chez vous, passez au service du personnel pour régler les formalités. Les papiers sont déjà prêts. Et n'oubliez pas de restituer votre carte, s'il vous plaît.

— Vous avez peur que je m'en serve quand même ?

— Disons que je ne veux pas courir ce risque.

Colomba posa sa carte sur le bureau. Elle ne la lança pas contre le mur, elle ne claqua pas la porte en sortant.

Ce fut au prix d'un effort considérable.

POUR DANTE, les choses s'étaient déroulées d'une meilleure manière. Lui aussi avait été interrogé par Spinelli et les autorités mais, grâce à son avocat et ami Roberto Minutillo, il avait été traité avec courtoisie et placé en garde à vue sur l'un des balcons du parquet.

Malgré la fatigue, il avait réussi à faire consigner au procès-verbal une version qui disculpait aussi bien Colomba que lui-même et à laquelle personne n'avait cru. Minutillo avait protesté avec véhémence contre le seul fait qu'il soit en garde à vue, alors qu'il n'avait fait que « son devoir de citoyen ». À trois heures du matin, il avait été libéré et reconduit à son hôtel. Après quelques heures de sommeil, il était allé acheter un nouveau téléphone et s'était présenté à la Mobile pour avoir des nouvelles de Colomba, en criant sur l'officier de l'accueil jusqu'à ce qu'apparaissent Esposito et Guarneri. Ces derniers l'amènèrent jusqu'à une table dans la cour intérieure où les agents allaient fumer, à côté des cendriers débordants de mégots. Il était resté là jusqu'au soir, avec les deux Amigos – Alberti était de repos – qui faisaient la navette pour garder un œil sur lui.

— Qu'est-ce qui va se passer pour Colomba ? demanda Dante, une fois le soir tombé, alors que les deux policiers s'étaient assis avec lui pour bavarder. Elle va être licenciée ?

— Ils ne peuvent pas la licencier si elle n'est pas condamnée pour une infraction sérieuse, répondit Esposito.

— Dommage, commenta Dante. C'est du gaspillage de lui faire faire ce travail.

Esposito piqua une cigarette dans le paquet de Dante.

— Vous pensez vraiment que ces deux fils de pute étaient innocents ?

— L'un des deux était un violeur, donc certainement pas un innocent, et l'autre a tué deux personnes. Mais ce n'étaient pas des terroristes, ils ont été manipulés et utilisés.

— Et ça, vous le savez grâce à vos pouvoirs paranormaux ?

— Non, seulement grâce à ma profonde connaissance de l'être humain.

Guarneri secoua la tête.

— Je reconnais que vous êtes doué pour lire... comment appelle-t-on cela ?

— Les micromouvements.

— Mais les êtres humains ne sont pas réductibles à un schéma. Ils sont imprévisibles.

— Moins qu'on ne le pense, ricana Dante. Je devine juste à quatre-vingt-dix pour cent.

— Boum, dit Esposito.

Dante haussa les épaules.

— Je peux vous faire une petite démonstration.

— Vous allez nous montrer un de vos tours ? demanda Guarneri, et ses yeux brillaient.

— Si vous avez un jeu de cartes.

— Un jeu de cartes ?

— Vous voulez voir un tour, il m'en faut un.

— Je crois que j'ai un paquet, l'armée américaine nous en avait distribué en Irak, remarqua Esposito.

— Ça ira très bien.

Esposito disparut et revint dix minutes plus tard avec un jeu de cartes de poker encore dans son emballage plastique.

— J'ai dû fouiller tout un tiroir. Et j'ai même retrouvé un double des clés de chez moi que je pensais avoir perdu.

— Vous voyez que cela a servi à quelque chose ! (Dante déchira le plastique et tapa le paquet sur la table.) Flambant neuf. Parfait.

— Ce sont des cartes originales, pas les répliques italiennes, fit observer Esposito. Prenez-en soin.

— Vous auriez pu les vendre sur eBay, vous auriez récolté un beau magot. C'est combien, le salaire d'un inspecteur ?

— On ne vous le dira pas, on ne veut pas vous faire pleurer, ironisa Guarneri.

Dante ôta le gant de sa mauvaise main.

— J'ai besoin de mes deux mains. De toute façon, vous êtes habitués maintenant, non ?

— Pas de problème, répondit Guarneri, tout en observant sa main plus attentivement.

Il ne lui manquait pas de doigts, contrairement à ce que Guarneri croyait, mais ces derniers étaient tordus et repliés sur eux-mêmes, d'une taille deux fois inférieure à ce qu'elle aurait dû être. Seuls le pouce et l'index étaient presque normaux, et Dante pouvait les mouvoir, mais ils n'avaient pas d'ongles. Toute la main était couverte d'un long réseau de cicatrices.

Guarneri secoua la tête.

— Pourquoi le Père vous frappait-il seulement sur la main gauche, si je puis me permettre ?

— C'était la moins utile, puisque je suis droitier. Et il ne m'a jamais frappé. (Dante se servit de ses deux mains pour sélectionner deux cartes : l'as de pique, avec la tête de Saddam Hussein, et l'as de trèfle, avec celle de Qusayy Hussein, cadet de Saddam et chef des forces de sécurité.) J'aurais préféré une belle femme, mais il faudra se contenter de ce qu'on a, ajouta-t-il en choisissant la reine de cœur, alias Barzan Abd al-Ghafur Sulayman Majid, chef de la Garde républicaine. C'est un peu macabre, vu qu'ils sont morts tous les trois. Mais je ne les plains pas.

— Vous n'avez pas dit que le Père vous torturait ? reprit Esposito qui en était resté au sujet précédent.

— Il me demandait de me punir avec un bâton, mais il ne m'a jamais touché. Du moins je crois, parce que mes souvenirs du silo sont un peu trompeurs. (Il aligna les trois cartes et alluma une cigarette.) Nous y sommes.

Esposito s'exclama, sarcastique.

— Ne me dites pas qu'il s'agit du jeu avec les trois cartes.

— C'est exactement ça. Ici il y a les as, et là il y a la feeeeeemme, expliqua Dante avec une voix de bonimenteur de foire, en retournant les cartes, puis en les faisant habilement glisser d'une main à l'autre. Qui de vous deux veut essayer ?

— Moi, affirma Esposito.

— OK. Où est la femme ?

Esposito toucha la carte au centre. C'était la bonne.

— Mais vous pensez vraiment m'avoir avec ce jeu ?

— Passons aux choses sérieuses, ce n'était qu'un test, continua Dante, en faisant tourner les cartes beaucoup plus rapidement. (Malgré son handicap, il était très habile. Esposito s'aperçut cependant que la carte de la reine de cœur avait le bord maculé de cendre. Il en était tombé un peu de la cigarette que Dante avait à la bouche.) Et nous devons décider d'une mise.

— Dix euros ?

Guarneri s'amusait comme un fou.

— Pff. Je m'approche de l'indigence, mais je ne suis pas encore aussi mal en point. (Il esquissa un petit sourire.) Des médicaments stimulants saisis par la douane ?

— Vous êtes assez surexcité comme ça, rétorqua Esposito. (La trace de cendre était presque imperceptible, mais de son côté elle se voyait bien.) On parie une question ?

Dante rangea les trois cartes retournées.

— Une question ?

— Si je devine, vous répondez sincèrement.

— Bizarre. Mais OK. Où est-elle ?

— La première à gauche, de mon côté.

Dante la retourna et c'était bien la femme. Il eut une expression perplexe.

— Comment avez-vous fait ?

Esposito eut un sourire de triomphe.

— Vous savez quelle quantité de drogue j'ai saisie dans ma carrière ?

— Posez votre question.

— Qu'est-ce qu'il y a entre vous et le commissaire Caselli ?

— Esposito, tu es perfide, lui reprocha Guarneri en riant.

— Un pacte est un pacte. (Dante se gratta la tête de la bonne main.)

Rien. Nous sommes, disons, de bons amis. Même si ces derniers temps, nous ne nous sommes pas beaucoup vus.

— Vous dites la vérité ?

— Je suis un homme de parole. On fait la revanche... (Il déplaça les cartes encore plus vite.) Intéressant comme choix de question. Vous avez des visées romantiques sur votre chef ?

— Je suis marié, répondit Esposito, embarrassé.

— Dans ce cas, vous seriez le premier à être infidèle, j'imagine, ironisa Dante. À votre tour.

Esposito chercha la carte au bord sali.

— Encore à gauche.

C'était juste, une fois de plus. Dante secoua la tête, accablé.

— Eh bien... Je me ridiculise. Peut-être que j'aurais mieux fait d'essayer autre chose.

— J'ai une autre question.

— OK.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire comme quoi un de vos parents vous aurait appelé ? Je sais que le commissaire Caselli l'a fait rechercher.

— Un type m'a téléphoné il y a quelques mois : il affirmait être mon frère, et me laissait entendre qu'il connaissait ma véritable identité. Je me suis pris à l'idée qu'il disait la vérité. Je l'ai espéré, même, ajouta Dante sur un ton léger.

— Et alors ?

Dante resta impassible.

— Une autre arnaque, apparemment. Je me suis trompé. Comme quand j'ai voulu jouer à ce jeu avec vous.

Esposito éclata de rire.

— Vous aviez annoncé que je comprendrais à quel point vous êtes infallible pour lire dans l'esprit des gens. Mais il me semble que c'est le contraire, en réalité.

Dante mélangea les cartes en vitesse avant de les disposer à nouveau. Celle dont le bord était sali était revenue au centre.

— Laissons tomber, je n'ai pas envie de vous battre aussi facilement, rechigna Esposito.

— Alors j'augmente la mise. Cent euros.

Esposito sourit d'avidité.

— Si je gagne, je les réclamerai.

— Si je perds.

— Tu es témoin, Guarneri, dit Esposito, avant de retourner la carte du milieu : c'était Saddam Hussein, l'as de pique. Mais putain...

— Essayez les autres.

Esposito s'exécuta. Aucune des deux n'était la femme.

— Il t'a bien eu, remarqua Guarneri, plié de rire.

Dante fit sortir la reine de sous le gant, posé sur un côté de la table.

— J'ai nettoyé le bord de la bonne carte et sali celui-ci. Ce n'était pas un hasard, même la première fois.

— Vous avez triché ! s'insurgea Esposito, énervé.

— Parce que ne pas me révéler qu'il y avait une carte différente, ce n'est pas tricher ? rétorqua Dante en allumant une autre cigarette. Vous vouliez faire le malin, mais comme vous étiez gêné à cause de ma main, vous n'avez pas bien regardé. Vous avez seulement supposé que cela me rendait plus gauche que je ne l'étais. Et j'en ai profité. (Dante étala les cartes de sa mauvaise main avant de remettre son gant.) Vous voyez ? Les êtres humains sont beaucoup, beaucoup moins complexes qu'ils ne le croient. On sait toujours plus ou moins comment ils réagissent.

— Vous aussi, vous êtes un être humain, répliqua Esposito agacé.

— Je n'en ai pas toujours l'impression. (Dante rassembla les cartes en tas et lui rendit le paquet.) Cent euros, *please*.

— Mon cul.

— Je savais aussi que vous diriez ça... Qu'est-ce qu'il y a ? questionna Dante en voyant un agent en uniforme s'approcher et parler à l'oreille d'Esposito.

— Le commissaire Caselli va sortir, lui répondit-il.

Dante se leva d'un bond.

— Ça vous ennuie si je lui parle ?

— Je vous en prie.

Dante courut jusqu'à la porte. Quelques instants plus tard, Colomba passa devant la guérite, en faisant un vague signe à l'homme posté à l'entrée. Elle portait toujours ses vêtements de la veille et Dante comprit qu'on ne lui avait pas permis de se reposer. Elle faillit lui rentrer dedans.

— Dante... que fais-tu ici ?

— Je t'attendais. Comment ça s'est passé ? Ils t'ont donné à manger

au moins ?

— Je vais bien, je suis seulement exténuée. Je rentre chez moi, lui dit-elle d'un ton neutre.

Dante la suivit, en marchant à reculons pour voir son visage.

— Dis-moi seulement quand on peut se revoir. Parce que les pistes refroidissent, tu sais.

Colomba s'immobilisa.

— De quoi parles-tu ?

— De l'enquête. Nous avons perdu une bataille, pas la guerre.

— Tu es fou, ma parole. Il n'y a plus d'enquête, tu entends ?

— Mais que fait-on à propos de l'*ange* ? On le laisse voler tranquillement ? Pour tuer quelqu'un d'autre, peut-être ?

— Ils ont discuté avec toi de mon interrogatoire ?

— Ils m'ont demandé ce que j'en pensais. J'ai répondu que d'après moi cette femme existait vraiment.

— Tant mieux pour toi.

— CC... C'est sérieux. Tes supérieurs sont trop obtus pour le comprendre, ou trop mouillés dans l'affaire. Mais tu n'es pas comme eux.

— Malheureusement. Il aurait peut-être mieux valu. (Colomba l'écarta de son passage.) Je vais dormir. Nous en discuterons une autre fois.

Colomba disparut dans la rue, laissant derrière elle un Dante frémissant – il était partagé entre compassion et déception. Guarneri le rejoignit.

— Tout va bien ?

Dante se reprit.

— Bien sûr, mentit-il. Colomba m'a conseillé de m'adresser à vous, car vous pourrez certainement m'aider.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— C'est très simple. Qui s'occupe d'examiner le cadavre de Musta ?

DANTE DESCENDIT DU TAXI Piazza del Verano, à quelques pas du cimetière homonyme, célèbre pour son art napoléonien et ses tombes illustres.

La morgue était un vieil édifice qui, dans un passé récent, avait été fermé pour raisons d'hygiène, à cause des trop nombreux cadavres abandonnés dans les couloirs et de quelques dépouilles conservées depuis les années quatre-vingt-dix et jamais réclamées. Maintenant, elle fonctionnait un peu mieux, bien qu'elle restât sombre et étouffante. Dante passa un coup de fil, et peu après Bart sortit sur le seuil de la porte, portant une blouse blanche pas vraiment immaculée.

— Grand ponté ! la salua-t-il ironiquement.

— Grand ponté, mon œil, répliqua Bart. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venu discuter du type dont tu viens juste de faire l'autopsie. Celui à qui ils ont fait exploser la tête.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu mens très mal. Mais c'est une qualité, crois-moi.

Bart jeta un coup d'œil autour d'elle.

— Dante. Tu m'es sympathique, mais je n'ai rien le droit de te révéler à propos d'une enquête en cours. Surtout *cette* enquête-là, dans laquelle tu es impliqué je te rappelle.

— Et si je te disais que le véritable responsable de l'attentat n'a pas encore été arrêté ?

— Je te répondrais de voir ça directement avec ton psychiatre.

Dante leva les yeux au ciel. La journée arrivait à son terme et des nuages noirs s'étaient amoncelés. Ou peut-être était-ce lui qui se les imaginait.

— Bart, Colomba est dans le pétrin, reprit-il.

— Et tu crois que les résultats de l'autopsie pourraient l'aider ?

— Plus nous savons de choses, plus nous pouvons préparer sa défense. Prouver qu'elle a fait ce qu'il fallait...

Dante se sentait minable d'utiliser le nom de Colomba ainsi, mais il

savait que Bart serait sensible à cet argument. Et en effet elle soupira.

— Entre.

— Je ne peux pas. Je suis trop fatigué.

C'était vrai, le thermomètre intérieur qui marquait les symptômes de ses phobies avait presque atteint le niveau sept. Trop pour pénétrer dans un bâtiment inconnu.

— Tu peux au moins faire quelques pas ?

— Ça oui.

— Attends-moi là, je vais me changer.

Bart revint une dizaine de minutes plus tard, en jean et veste. Ils marchèrent vers la basilique de San Lorenzo et sa statue de bronze. Ils s'arrêtèrent sur les marches, Dante offrit une cigarette à Bart, puis alluma les deux.

— C'est un plaisir de fumer avec quelqu'un, observa-t-il. À croire qu'il n'y a plus que des non-fumeurs.

— Santini fume comme un pompier, si ça t'intéresse.

— C'est la dernière personne avec qui je voudrais partager un vice.

Bart le regarda, étonnée.

— Il est peut-être un peu rustre, mais il me semble que c'est un bon policier. Pourquoi ne l'apprécies-tu pas ?

— L'année dernière, il m'a enfermé dans des chiottes en me menaçant de mort.

— Ah oui, quand même ! Tu as porté plainte ?

— Non. Mais Colomba lui a allongé un coup de pied dans la figure, et j'en suis assez satisfait.

Bart éclata de rire mais retrouva vite son sérieux.

— Comment va-t-elle ?

— Elle est éprouvée.

— Elle ne mérite pas ce qu'ils lui font subir... (Bart jeta le mégot dans une poubelle avec un geste de colère.) L'homme que j'ai autopsié avait pris des stupéfiants. Cela rendait son comportement imprévisible, et quoi que Colomba ait fait pour l'arrêter, c'était justifié.

— Quel genre de drogues ?

— Ça serait plus rapide de t'annoncer ce qu'il n'a pas pris... J'ai découvert des traces de THC, d'alcool, de psilocine et de psilocybine. Tu sais ce que c'est ?

— Les substances actives des champignons hallucinogènes. Il s'est drogué avant de mettre sa ceinture d'explosifs ? Quel imbécile.

Bart sembla mal à l'aise. Évidemment, Dante s'en aperçut.

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionna-t-il.

— Les doses que j'ai trouvées dans le sang et les métabolites indiquent que les champignons ont été consommés seulement quelques heures avant sa mort.

— Sous quelle forme ?

— Tu es vraiment pointilleux, dis donc. Je l'ignore.
— Pardon ?
— Je n'ai rien détecté dans l'estomac.
— Peut-être qu'il les a fumés ou qu'il en a fait une tisane..., suggéra Dante, qui avait essayé cette méthode dans sa jeunesse et obtenu des résultats intéressants.

— S'il les avait bus en tisane, j'en aurais relevé des résidus, or il n'y en avait pas. Et s'il les avait fumés, j'aurais trouvé des traces dans le pharynx. Là non plus, rien.

— Quelqu'un l'a drogué contre sa volonté.

Bart leva les yeux au ciel.

— Voilà, j'en étais sûre. Tu m'as bien eue. (Elle le dévisagea.) Tu n'en as rien à faire de Colomba. Tu es ici parce que tu as une théorie sur l'attentat.

— Non, je suis ici pour ces deux raisons. Je t'assure.

Bart secoua la tête.

— Je suis une idiote. Si tu répètes ce que je t'ai confié, je te jure que je t'attache sur la table d'autopsie et que je te dissèque.

— Arrête ton char. Je ne révèle jamais mes sources.

— Je ne suis pas une de tes sources !

— Mais ce serait absurde que tu t'arrêtes là. Des traces d'anesthésique ?

— Non, marmonna Bart à contrecœur.

— Le cadavre avait des lésions, des signes d'injection ?

— Il était couvert de lésions et d'excoriations, mais je n'ai pas vu de signes de piqûres hypodermiques. Il avait seulement un gros bleu sous la nuque, un traumatisme remontant à quelques heures avant sa mort.

— À hauteur de quelle vertèbre ?

— L'axis.

— Dans le karaté traditionnel, on donne une série de coups à cet endroit précis, pour paralyser ou tuer l'adversaire. *Shuto... haito...*

Dante mima les gestes dans l'air. Bart resta impassible devant sa démonstration.

— Depuis quand es-tu devenu expert en arts martiaux ?

— Je ne le suis pas, mais je regarde Discovery Channel.

— OK, alors peut-être que sur une autre chaîne, on t'expliquera que le même hématome peut être également causé par une chute, par un objet lourd et même en faisant de la gymnastique.

— Tu dois réexaminer le corps, Bart. Maintenant que tu sais ce que tu cherches, tu peux trouver quelque chose qui t'a échappé la première fois.

— Rien ne m'a échappé, le coupa-t-elle, sèchement. On me paye pour que rien ne m'échappe.

Dante comprit qu'il venait de faire une bourde et il leva les mains en

signe de reddition.

— Pardon pardon, je me suis mal exprimé, rectifia-t-il sur un ton trop excité pour sembler crédible. Mais jettes-y encore un coup d'œil, s'il te plaît. Et éventuellement ordonne des prélèvements sur les blessures. Peut-être que la psilocybine et la psilocine lui ont été injectées par là.

— Je ne peux pas.

— Il suffit que tu trouves un point d'injection pour attester que quelqu'un l'a drogué. Ce serait une preuve, tu comprends ?

— Je ne peux pas, je t'ai dit. J'ai mis fin à l'autopsie. Avant que tu n'arrives, j'ai vu Spinelli et j'ai remis le cadavre à sa disposition. Il a été amené à la morgue militaire, par sécurité.

— La sécurité de qui ?

Bart poussa un soupir à briser le cœur.

— On a fini ?

— Pas encore. Tu as trouvé des traces de colle sur sa peau ?

— Comment le sais-tu ? s'étonna Bart. Sur les mains. Mais s'il a attaché son complice avec du ruban adhésif, c'est normal.

— Non, pas s'il avait mis des gants. Quelqu'un l'a ligoté lui aussi.

— Mais qui ?

— Ça, je ne le sais pas encore. (Dante alluma la dernière cigarette du paquet.) As-tu d'autres éléments qui puissent m'aider ? Des particules, des traces sur les vêtements...

— Ce n'était pas de mon ressort. Je sais seulement ce que l'on m'a communiqué pour faire des recoupements. L'unique élément que l'on n'a pas retrouvé à son domicile ou à celui de son complice, c'est de la poussière de ciment, le genre de mélange qu'on utilise pour les bâtiments civils, sans traces d'imperméabilisation ou de peinture.

— Un endroit où il y a des travaux donc...

— Il aurait pu choper ça partout. En tout cas, il en avait aussi sur les cheveux. (Bart regarda sa montre.) Et maintenant je dois prendre un train. Heureusement, ils ont recommencé à circuler.

Dante prit sa main dans les siennes.

— Merci. Et excuse-moi de t'avoir impliquée.

— Ne me fais pas les yeux doux, lèche-bottes, répliqua-t-elle, un peu calmée. (Elle ne pouvait pas reprocher à Dante d'être ce qu'il était.) Donne-moi des nouvelles, hein ? Et rappelle-toi que tu as une invitation à dîner pour goûter mes lasagnes végétariennes quand tu viendras dans le nord.

Dante acquiesça.

— Avec plaisir. Merci, Bart.

— Et ne fais rien dont tu pourrais te repentir.

— Ce serait difficile.

— Alors ne fais rien dont *je* pourrais me repentir.

Dante attendit que Bart soit suffisamment loin pour appeler Alberti.

ALBERTI ÉTAIT DANS LE GARAGE DE SA MAISON, le coin qu'il réservait à l'art, à son art, le seul qui comptât pour lui : la musique. Sur un clavier MIDI connecté à son PC, il composait ce qui devait être son chef-d'œuvre et qu'il voulait dédier aux victimes de l'attentat du train. Le morceau s'intitulait *Minuit moins dix*, l'heure d'arrivée du train à la gare Termini, et commençait par un solo de basses qui, dans les intentions de l'auteur, devait faire allusion au mouvement de la locomotive, mais qui continuait à ressembler à la *Macarena*.

Son portable vibra.

— Il est arrivé quelque chose, monsieur Torre ? s'inquiéta-t-il en décrochant.

— Non, mais c'est ton jour de chance, je t'emmène faire un tour.

— Un tour où ? demanda Alberti, soupçonneux.

— Je parie que tu ne le devineras jamais. Pendant que tu y es, prends-moi aussi un paquet de cigarettes.

Alberti récupéra Dante dans la zone de Verano, et sans en être vraiment étonné il le conduisit à Malavoglia tandis que Dante lui rendait compte de l'avancement de ses recherches. La place avec la fontaine était fermée par des barrières et sous surveillance, ils se garèrent à une centaine de mètres.

— Tu peux me faire faire un autre tour à l'intérieur ? lui demanda Dante, alors qu'ils descendaient de la voiture.

— Je crois que vous surestimez mon grade, objecta Alberti.

— OK, je m'en passerai.

Dante essaya d'imaginer deux silhouettes sortir du magasin et s'engouffrer dans une voiture garée à l'extérieur. Entre l'obscurité et les ampoules grillées de la cour, personne ne les aurait vus, à condition que la femme, *l'ange*, réussisse à porter Musta. Le garçon ne pesait pas plus de soixante-cinq kilos, mais il fallait quand même avoir des muscles pour supporter son poids.

— Imaginons que tu te sois garé là où se trouve la voiture de

patrouille, reprit Dante en la montrant du doigt. Quel chemin aurais-tu pris pour ne pas te faire voir ?

— Approchons-nous, que je regarde.

Au niveau des barrières, ils examinèrent les différentes rues. L'une d'elles menait à une ruelle fermée entourée de hauts murs, l'autre était l'avenue qui conduisait au périphérique.

— J'aurais pris l'avenue, décréta Alberti.

— Mauvaise réponse. Il y a une caméra au carrefour.

Dante montra le feu, à environ trois cents mètres du magasin.

— Ah, je vois... (Alberti se frotta le menton.) De l'autre côté, il y a un distributeur automatique, mais lui aussi est sous télésurveillance, et il y a une ruelle sans issue. Il n'est donc pas possible de s'éloigner incognito. Mais peut-être que votre mystérieuse femme ne le savait pas.

— J'en doute.

Dante était persuadé que la personne qui avait élaboré toute cette mise en scène, qui que ce fût, n'aurait pas fait ce genre d'erreur.

— Alors peut-être qu'elle ne l'a emmené nulle part. Elle l'a drogué et planté là, puis Musta est parti à pied se faire exploser.

Dante secoua la tête.

— Entre le moment où il a quitté son domicile et celui où nous sommes arrivés ici, il s'est passé un peu plus d'une heure. Dans ce laps de temps, elle n'aurait jamais pu le droguer et le préparer pour sa mission suicide. Non, elle l'a emmené quelque part pour travailler au calme. (Ils marchèrent ensemble jusqu'au feu. À environ deux cents mètres du magasin, il n'y avait plus de maisons, mais un trottoir qui courait le long d'un terrain vague.) Qu'en penses-tu ?

Alberti examina le trottoir d'un regard critique.

— C'est un peu haut, mais avec un 4×4 , on peut passer.

Dante actionna la fonction torche de son portable.

— Voyons où cela va nous mener.

— Je prends la lampe torche dans la voiture, dit Alberti, en pensant que la dernière fois qu'il l'avait fait, cela ne s'était pas bien terminé.

Avec la Maglite qui projetait un large faisceau, Dante et Alberti avancèrent sur le terrain vague. Le sol était trempé et glissant à cause des récentes pluies. Ils durent éviter des ronces et des ornières, mais au bout de cinq minutes, la marche devint plus facile. Il n'y avait plus de bruits ni de lumières. Le long du chemin, ils tombèrent sur de nombreuses traces de pneus et des emballages de préservatifs, signe qu'ils n'étaient pas les premiers à passer par là. Un quart d'heure plus tard, les chaussures couvertes de boue, ils débouchèrent sur la route départementale, face à la clôture qui protégeait deux immeubles en construction. La grille était rouillée, et à en juger par le nombre de bouteilles vides et de vieux papiers de l'autre côté de la clôture, le

chantier était arrêté depuis un bon moment.

— Ils les appellent les Dinosaures, précisa Alberti. L'entreprise de construction a fait faillite et les ouvriers ont tout laissé en plan.

— Comment le sais-tu ?

— Ma tante habite près d'ici.

— Que c'est mignon. Je parie qu'elle te prépare plein de gâteaux.

Dante se baissa pour examiner le cadenas qui fermait la solide chaîne enroulée autour de la grille. Il semblait vieux, comme le reste, mais la serrure était un peu trop propre. Dante sortit un fil de fer de sa poche, le tordit et l'enfila dans le trou.

Alberti le stoppa aussitôt.

— Monsieur Torre. Vous savez que je suis toujours disponible pour donner un coup de main, mais là, c'est une effraction et de la violation de domicile.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— Moi, ça me fait quelque chose

Dante sourit.

— Tu sais pourquoi tu es ici ce soir ?

— Parce que vous avez besoin d'un complice armé.

Touché, pensa Dante.

— Oui, mais pourquoi toi précisément ? Laisse-moi t'expliquer. Parce que tu essayes d'impressionner Colomba. Tu espères qu'elle se rendra compte que tu es quelqu'un de bien. Et là, c'est l'occasion de le lui prouver.

Alberti baissa la tête, vaincu.

— Vous êtes diabolique, vous savez ?

— Quand tout cela sera fini, je te ferai signer un pacte contre ton âme, ricana Dante.

Et il fit sauter la serrure.

LA GRILLE S'OUVRIT JUSTE ASSEZ pour laisser passer Dante et Alberti. Les deux immeubles en construction se dressaient au centre d'un terrain en terre battue, jonché de sacs de ciment et d'outils abandonnés parmi lesquels une brouette sans roue.

La porte de l'un des deux Dinosaures était grande ouverte et à l'intérieur on distinguait une rampe d'escalier sans balustrade. L'autre entrée, en revanche, était barrée par des planches clouées.

— Tu ne trouveras sûrement pas d'empreintes, mais si la femme a nettoyé derrière elle, cela aura sûrement laissé des traces. Vois jusqu'où elles t'emmènent.

— Minute, c'est moi qui dois y aller ?

Dante prit le portable d'Alberti de sa poche et il constata avec soulagement qu'il s'agissait d'un modèle récent. Il téléchargea Snapchat dessus.

— Si j'entre là-dedans, d'autant plus dans le noir, je n'en sortirai pas vivant. Et puis tu as un pistolet, pas moi.

— Vous pensez qu'il y a encore quelqu'un à l'intérieur ?

— Non. Mais on ne sait jamais. (Il s'appela avec le téléphone d'Alberti, avant de le lui glisser dans la petite poche de sa chemise, de sorte que la caméra soit visible. Il vérifia sur le sien qu'il voyait bien.) Je te suis d'ici. Fais attention à ne pas couvrir l'objectif.

— Je ne sais pas ce que je dois chercher.

— Tu le sauras en le voyant. Regarde bien où tu mets les pieds.

Alberti sortit son pistolet et le braqua devant lui, en tenant la lampe juste au-dessous du viseur, comme on le lui avait appris. Il passa la porte avec la certitude qu'il était en train de faire une connerie. Le Dinosaure empestait la poussière et le mois.

— *Ground control to Major Tom.* Répondez, s'il vous plaît.

La voix de Dante sortit de la poche de sa chemise.

— Je suis là, répondit Alberti en montant la première volée de marches. Pour l'instant je ne vois rien de suspect.

— Des traces de passage ?

Alberti éclaira le sol. Les empreintes de pas dans la poussière étaient innombrables.

— Des dizaines.

— Si notre amie traînait quelqu'un, ses empreintes seraient différentes. Par exemple, elle aurait posé le corps à peine arrivée en haut de l'escalier.

Alberti examina le premier palier : aucune trace anormale. Quatre portes dépourvues de châssis étaient ouvertes sur des appartements en construction, dont les planchers étaient couverts de détritiques et de traces sombres, probablement à cause de feux.

— Je ne vois rien.

— Continue. Le premier étage, on l'élimine direct. Trop près de l'entrée : le temps que tu t'aperçoives que quelqu'un monte, c'est trop tard. Notre amie ne laisse rien au hasard.

— D'après vous, qui est cette femme mystérieuse, si elle existe vraiment ?

— Je ne sais pas, mais elle n'est certainement pas de Daesh, contrairement à ce que tout le monde s'obstine à penser.

Alberti poursuivit son ascension. Le deuxième étage était couvert d'inscriptions obscènes et de graffitis. Dans l'un des appartements gisait un matelas noir de saleté et, à côté, une bougie et une pile de journaux.

— Quelqu'un vit ici, constata-t-il.

— Jette un coup d'œil. Imagine qu'il y ait un témoin oculaire...

Alberti entra dans la pièce, respirant avec la bouche et attentif à l'endroit où il posait les pieds : les journaux étaient couverts de poussière et vieux d'au moins deux ans.

— J'ai l'impression que ce type n'est plus là depuis un moment, observa Dante. Monte encore. Prends ton temps.

Au troisième, toutes les portes des appartements étaient condamnées par des planches et devant l'une d'elles, un chat dévorait une souris encore vivante. Alberti poussa un hurlement avant de comprendre de quoi il s'agissait, et Dante éclata de rire dehors, confortablement assis sur la brouette.

— Courage, tu y es presque. Teste les planches pour voir si elles bougent.

Alberti s'exécuta, mais elles étaient fixées avec des clous tordus et rouillés.

— On dirait que non.

— Un autre étage, un autre cadeau.

Alberti monta l'escalier qui craquait sous ses semelles, et petit à petit il se laissa troubler par l'atmosphère du lieu. Dans son imagination, la femme qui avait enlevé Musta se transforma en un

monstre assis au centre d'une toile d'araignée, dans l'attente de nouvelles victimes. La main avec laquelle il tenait le pistolet trembla un peu et il s'appuya contre le rebord d'une fenêtre du palier du quatrième étage pour reprendre sa respiration.

— Monsieur Torre... si ça continue comme ça, on va y passer la nuit.

— Tu as raison, dit Dante. Attends un peu : je viens d'avoir une idée. (Il se leva de la brouette et contourna le Dinosauré jusqu'à la façade arrière, qui donnait sur le terrain vague. Les arbres cachaient la route à la vue.) Essaie d'entrer par la porte le plus à l'est, proposa-t-il.

— Ça se situe où, l'est ?

Dante le guida et Alberti pénétra dans un appartement identique au précédent. Deux chambres et un séjour-cuisine, aux murs de ciment brut. Un sol poussiéreux, des tas de journaux, des petites boîtes vides, d'autres matelas, des toiles d'araignée. Mais cette fois...

Il *sentit* quelque chose.

— C'est là.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Non, c'est juste... un pressentiment.

— Parfait, le ventre est un excellent conseiller. Fais-moi un panoramique, si tu veux bien.

Alberti pivota sur lui-même au milieu de la pièce, et en examinant la pièce une seconde fois, il comprit ce que son cerveau avait enregistré sans le savoir : l'odeur de moisi était moins forte qu'aux autres étages.

Dante étudia l'image, plus tremblante qu'il ne l'aurait voulu. Il y avait une colonne de ciment qui tenait le plafond, exactement au centre d'une pièce dépourvue des cloisons qui devaient séparer le séjour de la cuisine.

— Montre-moi la colonne, s'il te plaît, dit-il.

Alberti s'approcha et le même sentiment inexplicable le traversa. Il dut attendre quelques secondes avant de réaliser ce qui n'allait pas.

— Elle est propre, fit-il remarquer. Je veux dire... Il y a un côté qui semble plus propre que les autres. Peut-être n'est-ce qu'une impression...

— Tu sens une odeur quelconque ?

Alberti renifla le béton.

— Ça ressemble à de l'ammoniaque ou de l'eau de Javel.

— Dans ce cas, il n'y aura pas de traces organiques. Mais il reste peut-être autre chose. Prends de la poussière et jette-la sur la colonne.

À la troisième poignée, un peu de poussière adhéra à la colonne, formant une bande horizontale large de quelques centimètres. Alberti l'éclaira, frappé de stupeur.

— Vous voyez ça ?

— Du ruban adhésif.
— Mais pour quoi faire ?
— C'est une bonne méthode pour attacher quelqu'un, et Musta en avait des traces sur lui.

Alberti regarda de nouveau la colonne qui, au milieu des ombres, avait pris l'apparence menaçante d'un poteau de torture.

— Elle était là...
— Exact.
— Peut-être devrions-nous faire venir la Scientifique...
— Ils ne trouveraient rien, et *elle* saurait que nous l'avons découverte.

— Il peut y avoir plein d'autres explications, protesta Alberti, prudent.

— Exactement ce que diraient tes chefs. Je te donne un conseil d'ami : ne deviens jamais comme eux.

— Je n'aurai pas cette chance. Mais vous êtes sûr que je suis au bon endroit ?

— Va à la fenêtre sur ta gauche.
Alberti obéit.
— Qu'est-ce que tu vois ?
— Les arbres... et au-delà... la place. On voit les gyrophares des voitures de police.

— Les gens comme elle aiment regarder sans être vus, contrôler le terrain.

— Que voulez-vous dire par des « gens comme elle » ?
Dante émit son ricanement habituel.
— Des « prédateurs », répondit-il.
On aurait dit une sentence.

COLOMBA RENTRA CHEZ ELLE À PIED, en prenant son temps – même si ce n'était peut-être pas l'expression adéquate pour quelqu'un qui était tellement fatigué qu'il peinait à garder les yeux ouverts, et tellement nerveux qu'il savait qu'il ne parviendrait pas à les fermer. Cerise sur le gâteau : en fin de journée, elle reçut un appel de sa mère, qui se plaignait de ne pas avoir eu de ses nouvelles ces derniers jours.

— J'ai eu beaucoup à faire avec l'attentat du train, rétorqua Colomba, sèchement. Tu sais, les morts, les terroristes...

— Mais qu'est-ce que tu as à voir là-dedans ?

— Je travaille dans la police.

— Ce n'est pas la police qui s'occupe du terrorisme.

— Qui t'a dit ça ?

— Tout le monde sait que ce sont les services secrets qui s'occupent de ce genre de chose, s'indigna sa mère. Mais si tu veux utiliser ton travail comme excuse pour ne pas me parler, très bien. Pardonne-moi si je te dérange. Mais je suis encore vivante, tu sais.

Mon Dieu, pensa Colomba. Elle supporta encore une bonne dizaine de minutes les récriminations et les lamentations maternelles, et finit par accepter un déjeuner quelques jours plus tard. Quand elle raccrocha, épuisée, elle partit s'asseoir dans un bar, en face des escaliers de la Piazza Venezia, et le barman la regarda de travers jusqu'à ce qu'elle sorte de l'argent et commande un cappuccino.

Je dois vraiment être dans un sale état. Un regard vers le miroir derrière le comptoir le lui confirma. On aurait dit une SDF, les cheveux emmêlés, les vêtements élimés et froissés. Elle regarda les informations à la télévision – une fâcheuse habitude ces derniers jours, même si cette fois les présentateurs avaient le ton de qui se réjouit d'un danger évité. Les photos de Faouzi et de Youssef furent dévoilées, et les clients du bar applaudirent quand on annonça qu'ils avaient été tués.

Le Premier ministre fit un discours pour rassurer les téléspectateurs.

La cellule terroriste avait été éliminée, on cherchait encore d'éventuels complices mais le pire était passé. Un coup de chapeau aux forces de sécurité.

Forces de sécurité mon œil, songea Colomba en sirotant son cappuccino coiffé d'une mousse trop abondante. Mais l'état d'urgence était terminé. *Hourra*.

Quand elle arriva devant son immeuble, il était déjà plus de vingt-deux heures. Elle prit l'escalier par habitude mais, avant d'arriver aux dernières marches, elle entendit du bruit sur le palier. En un éclair, elle se trouva à nouveau projetée dans le gymnase et ses poumons se contractèrent. Mais l'homme avec le blouson de motard était quelqu'un qu'elle connaissait bien.

— Enrico ?

Il fit un bond, pris par surprise. Trente-neuf ans, sec, yeux clairs, barbe de trois jours, sourire de celui qui sait qu'il est beau.

— Tu m'as fait une de ces frayeurs...

— Je n'ai pas fait exprès..., s'excusa-t-elle, l'esprit encore confus.

— Ils m'ont dit qu'ils t'avaient laissée partir, mais tu ne répondais pas au téléphone. (Enrico avait encore beaucoup d'amis dans les forces de l'ordre, qu'il avait connus par l'intermédiaire de Colomba.) Alors j'ai couru ici depuis mon bureau. J'étais inquiet.

— Mon portable est cassé, se justifia Colomba.

Tout à coup, son aspect négligé la préoccupait. Enrico la prit dans ses bras et Colomba ne le repoussa pas : elle avait désespérément besoin que quelqu'un l'embrasse.

— Je dois ouvrir, dit-elle, la tête sur son épaule.

— Bien sûr, excuse-moi.

Elle le fit entrer.

— Tu veux boire quelque chose ?

Il enleva son blouson. En dessous, il portait un veston et une cravate.

— Voilà ce qu'on va faire : je vais te préparer quelque chose à manger et toi, tu vas prendre une douche. Tu en as bien besoin, sans vouloir te vexer. Tu ressembles à Cracra, l'ami de Charlie Brown qui se promène dans son petit nuage de poussière.

Colomba pouffa.

— Tu ne trouveras pas grand-chose dans la cuisine.

— Je suis capable de faire des miracles rien qu'avec une boîte de conserve, tu te souviens ?

Colomba se rappelait un tas de choses le concernant, dont certaines qu'elle détestait, mais à cet instant, rien de négatif ne lui venait à l'esprit. Elle acquiesça et, une demi-heure plus tard, quand elle sortit de la salle de bains avec un T-shirt propre et un jogging, elle trouva la table de la cuisine mise, couverte d'une nappe achetée presque un an

plus tôt et abandonnée dans un tiroir. Au centre, une bouteille de vin rouge. Enrico lui versa un verre et Colomba le sirota lentement.

— Ça vient d'où, ça ?

— Je l'ai apporté. Assieds-toi, que je te serve. (Il revint avec une poêle dont s'échappait une odeur divine.) Pâtes au thon. En effet, il n'y avait pas grand-chose. J'ai dû rassembler le contenu de je ne sais combien de boîtes pour parvenir à faire deux portions décentes. Je crois que certaines étaient périmées, mais je n'ai pas osé vérifier...

Il leur servit une portion à chacun et s'assit en face d'elle. Cela ressemblait à un dîner improvisé, comme ils avaient souvent l'habitude de le faire à l'époque où ils étaient ensemble. Colomba prit une cuillerée d'un mélange de macaroni, de fusilli et de penne, miraculeusement al dente. « Délicieux », le complimentait-elle avant même de goûter, mais elle ne s'était pas trompée. Ce n'était certes pas un plat digne de figurer dans le menu d'un grand restaurant, mais après pratiquement vingt-quatre heures de jeûne, c'était délicieux.

— Ils m'ont dit que c'était toi qui avais arrêté celui qui voulait faire sauter l'entreprise d'un juif, s'enquit Enrico.

— Plus ou moins.

— D'abord le train, et ensuite l'entreprise... Tu veux vendre tes mémoires au cinéma ? plaisanta-t-il.

— Qui cela intéresserait-il ?

— Moi, par exemple.

Il lui versa un autre verre.

— La tête me tourne déjà.

— Laisse-la tourner. Alors, tu es contente ?

— C'est quoi, le contraire de contente ?

— Mécontente.

— Ce n'est pas le mot juste. Je dirais plutôt dans une colère noire, désespérée, mais contente, vraiment pas.

Enrico s'étonna.

— Tu as arrêté deux terroristes.

— En attendant les prochains. (Colomba repoussa son assiette à moitié pleine.) Excuse-moi, je n'ai plus faim, mais c'était très bon.

— Prends un peu de vin au moins, c'est idéal pour chasser la mauvaise humeur.

Il lui versa un autre verre.

— Tu veux me soûler ?

— Si cela te permet de te sentir mieux, oui. Tu m'as manqué, fliquette.

— Vraiment ?

Il lui prit la main.

— Vraiment. Je suis là, non ?

— Tu es là, confirma-t-elle. Pourtant tu n'étais pas là quand j'avais

besoin de toi.

— J'ai essayé. Mais... tu veux que je te dise la vérité ? (Enrico devint sérieux.) Je ne savais pas comment me comporter. Tu étais terrifiée, moi aussi, et je me sentais coupable de te le dire, parce que c'était toi qui avais failli mourir. Alors j'ai pris la fuite et, une fois que j'ai réalisé ma connerie... il était trop tard.

Le vin avait fait naître une agréable rougeur sur les joues de Colomba, mais c'est la main que tenait Enrico entre les siennes qui était brûlante. C'était comme s'il avait allumé une résistance incandescente, qui remontait le long du bras et descendait jusqu'à son ventre.

— Toi aussi, tu m'as manqué, avoua-t-elle, sans réussir à se retenir.

— Vraiment ? insista Enrico en se levant, puis en se faufilant derrière elle.

— Vraiment.

Elle leva son visage vers lui, Enrico l'embrassa et fit glisser ses mains sur ses seins. Puis dans son jogging. Colomba se cambra contre lui, et laissa les doigts d'Enrico entrer en elle. Il la fit se relever en continuant à la caresser. Elle baissa la braguette de son pantalon.

Ils s'embrassèrent en marchant le long du couloir jusqu'à la chambre. Rapidement, leurs vêtements tombèrent. Elle saisit la verge d'Enrico et l'introduisit en elle.

— J'ai envie de toi depuis si longtemps, dit-il, en faisant de lents va-et-vient. Je ne sais pas comment j'ai fait pour résister.

Colomba enroula ses jambes autour de celles d'Enrico, le faisant pénétrer davantage en elle, avec avidité et colère. Elle l'enserra, tandis qu'elle sentait le plaisir irradier, devenir plus intense. Elle n'était pas du genre à atteindre l'orgasme très vite, mais cette fois elle ne résisterait pas longtemps, elle le savait. Elle avait besoin de jouir et d'effacer, même juste un instant, le monde autour d'elle.

— Dis-moi encore que je t'ai manqué, exigea-t-elle.

— Tu m'as manqué, lui chuchota Enrico au creux de l'oreille. J'ai essayé de t'oublier mais je n'y suis pas arrivé.

— Et toutes les femmes que tu as eues depuis, haleta-t-elle, accélérant le rythme.

— Elles ne comptent pas. Zéro. Rien.

Et il l'embrassa de nouveau, manquant l'étouffer. Colomba sentit le goût de sa bouche et celui du vin qui se mêlaient. Le vin...

Elle commençait à avoir froid. Un froid qui venait de sa tête, et qui éteignait tout désir. Elle se libéra de l'étreinte.

— Arrête.

Il continua à la pénétrer. Au contraire, il accéléra.

— Laisse-moi faire, murmura-t-il.

Colomba plia les jambes et le frappa à la poitrine d'un violent coup

de genou qui l'envoya rouler sur le plancher. Ridicule... Maintenant tout cela lui semblait ridicule.

— Mais ça va pas, la tête ? s'écria-t-il en se relevant avec difficulté. (En tombant, il s'était fait mal au coccyx.) Tu aurais pu me casser le dos.

— Dommage, riposta-t-elle, avant de se lever et d'enfiler un peignoir.

— On peut savoir ce que j'ai fait ?

— Le vin.

— Le vin ?

— Tu étais inquiet et tu t'es précipité chez moi, pas vrai ? demanda-t-elle, sarcastique. Mais tu as quand même pensé à t'arrêter pour acheter du vin. Parce que tu savais comment cela finirait. Mieux encore, tu voulais que cela finisse comme ça.

— Et qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

— Tu as profité de moi, connard.

— Tu es complètement folle. (Enrico suffoquait d'indignation.) Et tu dis que c'est moi qui ai gardé mes distances ? C'est toi qui m'as renvoyé dans les cordes. Avec ton attitude de merde !

— Et je t'y renvoie encore. Dehors, ordonna-t-elle en le poussant vers le hall d'entrée.

Il sautilla en cherchant à enfiler son pantalon.

— Mais laisse-moi m'habiller au moins, bordel !

— Tu t'habilleras dehors !

Elle le chassa sur le palier et lui ferma la porte au nez.

— Mon portable, réclama-t-il derrière le battant.

— Quoi ?

— Mon portable, il était en train de charger.

Colomba attrapa le téléphone et entrouvrit la porte. Elle le jeta à Enrico, à demi habillé, avant de refermer et de s'asseoir sur son fauteuil préféré pour laisser couler ses larmes.

Tu aurais pu n'en avoir rien à foutre, se dit-elle. *Une belle partie de jambes en l'air et au revoir*. Mais elle n'avait jamais réussi à envisager les choses de cette manière ; pire encore, elle ne parvenait jamais à débrancher son cerveau. Elle était toujours sur le qui-vive, à se méfier de tout le monde. Elle passa des pleurs au rire, puis se jeta sur son lit et sombra dans un sommeil agité. À sept heures du matin, une étrange odeur lui fit rouvrir les yeux. Pendant quelques secondes, elle se crut de nouveau dans le train, et enfin dans le restaurant à Paris. Elle réalisa enfin qu'il ne s'agissait pas d'une odeur de brûlé ou de sang, mais de l'arôme plus léger et plus doux du café à peine grillé.

Café et cigarettes.

Elle se réveilla complètement et sauta du lit, serrant le peignoir autour de son corps nu. La maison était gelée : le vent entraînait par la

fenêtre béante du séjour, dont les rideaux étaient ouverts et le store relevé. Même la porte d'entrée était ouverte sur le palier, et le courant d'air avait fait tomber les quittances de loyer empilées sur le meuble de l'entrée. Bien qu'il fasse jour, toutes les lumières étaient allumées. Dans la cuisine, elle trouva Dante aux prises avec une casserole qui contenait une substance couleur poix. Il portait un col roulé noir et un jean de la même couleur. Au lieu de ses Creepers, il avait mis des rangers cloutées, qui allaient parfaitement avec le Perfecto accroché à la poignée du réfrigérateur.

— Salut CC, lança-t-il. (Il mit une pincée de sel dans la mixture, avant d'éteindre le gaz et de se retourner, la casserole dans sa main gantée. Colomba s'aperçut qu'il avait les yeux injectés de sang de celui qui a passé une nuit blanche.) Ta cafetière était dégueulasse alors je l'ai jetée. J'ai fait du café à la turque, ce qui a ses avantages. J'ai apporté les grains, bien entendu. Cette poussière moisie que tu ranges dans tes placards n'est bonne qu'à tuer les rats.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— À part le café ? Je voulais savoir comment tu allais. Tant que j'y suis, je t'ai aussi lavé la vaisselle. Je ne savais pas que tu savais cuisiner. Tu as deux tasses propres ?

Elle indiqua le buffet, encore sous le coup de l'émotion.

— Dans le meuble...

Dante posa la casserole sur la table et examina les tasses à contre-jour.

— Tu as une drôle de conception de la propreté...

— Mais putain, comment es-tu entré ? l'interrompit-elle. Si tu as crochété la serrure, je te jure que je t'étrangle.

— Avec tes clés. Tu me les as données, tu ne t'en souviens pas ?

— À utiliser seulement en cas d'urgence !

— C'est une urgence. Allez, bois !

Colomba goûta le café, qui était épais à couper au couteau.

— C'est infect.

— Il faut juste s'y habituer.

Elle reposa la tasse encore pleine.

— Dis-moi de quelle putain d'urgence tu parles.

— J'ai découvert qui était la femme que nous recherchons.

Je ne recherche personne, raisonna Colomba. Mais sans qu'elle sache pourquoi, sa bouche se refusa à prononcer ces mots. En revanche, de sa propre initiative, elle lâcha :

— Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Giltiné.

— Ça vient d'où, ce nom ?

— De Lituanie. Musta avait raison, c'est vraiment un ange. (Dante sourit tristement par-dessus sa tasse.) Mais il s'agit d'un ange bien

particulier : l'Ange de la Mort.

III

Oops!... I did it again

Avant – 1986

MAKSIM S'ÉTAIT ENFUI, comme tous les autres. Tous ceux qui s'en étaient tirés, du moins. Il avait marché pendant près de cinq cents kilomètres jusqu'à Briansk, semant ses compagnons d'armes et les civils qui avaient essayé de le suivre. Le dernier – un gamin engagé depuis peu –, il avait dû le menacer avec une pierre pour le chasser.

— Si tu ne disparais pas, je te fracasse la tête, lui avait-il dit, et il était sérieux.

Ce qu'il avait fait était l'équivalent de la désertion, et il était plus facile de s'en sortir seul qu'à plusieurs. Le gamin s'était enfui, et Maksim était sûr d'avoir aperçu des larmes dans ses yeux. Mais il avait fait comme si de rien n'était. S'il avait eu du cœur, il n'en serait pas là, à travailler dans cet endroit de merde. On l'avait choisi pour une raison bien précise, même si ses supérieurs ne lui avaient jamais vraiment expliqué laquelle. En ce qui le concernait, ses supérieurs pouvaient aller se faire voir chez les Grecs. Sur le chemin, il avait volé des vêtements civils, étendus sur une corde à linge, puis de la nourriture et, une fois, il avait même dérobé de l'argent en pénétrant dans une maison la nuit... Toutefois, il ne s'était jamais hasardé à faire du stop ou à demander de l'aide.

Si on lui adressait la parole, il détournait les yeux et continuait à marcher. À Briansk, il avait la chance d'avoir un cousin au deuxième degré. Il ne l'avait pas vu depuis l'époque où ils allaient tous les deux à l'école, mais les liens de sang étant ce qu'ils sont, son cousin l'avait accueilli, avait soigné ses blessures et rempli son estomac. Quand il lui avait demandé ce qu'il s'était passé, Maksim lui avait raconté des bobards : il lui avait expliqué qu'il avait été expulsé avec déshonneur de l'armée, après s'être fait pincer en état d'ivresse pendant son service, et que, depuis, il vivotait et avait quelques problèmes avec la loi. Rien de grave, mais il préférait ne pas se retrouver en face d'un Omon un peu trop zélé. Maksim trouvait que devoir inventer qu'il était recherché par la police pour

dissembler la vérité était le comble de l'ironie, mais son cousin avait tout avalé. Et puis avec le foutoir qui régnait en ce moment, les gens avaient bien d'autres soucis, comme se procurer à manger.

Quant à son cousin, il n'était pas non plus un saint, et il lui arrivait de rendre des services au Vory v Zakone local : en échange de quelques roubles que Maksim promet de rembourser, il lui procura les faux papiers sans lesquels Maksim n'aurait pas pu circuler librement. Au sein de l'Union soviétique – qui ignorait encore qu'elle vivait ses dernières années –, il fallait un passeport intérieur même pour se déplacer d'une ville à l'autre, et Maksim voulait mettre encore un bon nombre de kilomètres entre lui et ce qu'il avait laissé derrière lui et qui lui donnait tant de cauchemars. Dès qu'il récupéra son passeport, il vola la voiture de son cousin et partit au beau milieu de la nuit. Puis il l'abandonna à une centaine de kilomètres de Moscou, fit de l'autostop et finit le trajet dans un camion de pommes de terre. Une fois à Moscou, il se sentit plus tranquille, même s'il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait bien pouvoir vivre. Peut-être en se faisant recruter dans un restaurant de la nomenklatura comme cuisinier, ou alors comme guide pour touristes. Apprendre l'angliyskiy ne lui avait pas été très utile jusqu'à présent, mais Gorbatchev n'avait-il pas promis de relancer l'économie ?

Avec les derniers roubles qui lui restaient, il passa sa première nuit à Moscou dans une chambre louée par une vieille femme, dans le quartier Zagorodny. Il prit un bon bain, mangea le dîner compris dans le prix, puis se blottit dans son nouveau lit et dormit comme il n'avait pas dormi depuis très longtemps. Mais ce fut sa dernière nuit paisible car, quand il se réveilla, il trouva deux types avec des sales gueules dans sa chambre qui avaient tout l'air d'être des flics. Ils servaient de gardes du corps à un troisième type qui avait une encore plus sale gueule et que Maksim avait espéré ne plus jamais revoir. Il s'appelait Belyy : il n'avait ni prénom, ni diplôme, ni titre... et il avait été le chef de la Boîte.

Maksim bondit hors du lit et chercha à s'enfuir par la fenêtre en caleçon, davantage pour sauver l'honneur que par réel espoir d'y parvenir, et, comme il s'y attendait, les deux flics l'attrapèrent et le bourrèrent de coups jusqu'à ce que Belyy leur ordonne d'arrêter.

— OK, dit Maksim. Mais qu'est-ce que je devais faire ? Rester là et crever ?

— Je pensais que ta mission et celle de tes camarades était d'assurer la sécurité de toute l'opération, je me trompe ? demanda Belyy en allumant une cigarette, de celles dont le filtre est en papier et que fumaient seulement les nostalgiques d'une époque révolue.

— La sécurité face à des gens qui la menaceraient de l'extérieur ou face à des prisonniers qui auraient cherché à s'enfuir. Ce n'est pas exactement ce qu'il s'est passé. Peut-être que vous auriez fait un choix différent, mais je ne suis pas aussi intelligent que vous.

Belyy attrapa une chaise et la tira jusqu'à l'endroit où Maksim était étendu sur le plancher, en train de masser ses hématomes. Il s'assit.

— Tu es intelligent, admit Belyy. Tu as un cerveau plus performant que la moyenne, une bonne capacité à survivre et tu sais improviser : tu l'as prouvé en Afghanistan. Et même un certain manque de scrupules, ce qui ne fait pas de mal. De tous ceux qui se sont enfuis, tu es celui qui s'en est le mieux tiré. Au moins, tu ne t'es pas fait cueillir chez tes parents.

Maksim pensa au jeune garçon qu'il avait éloigné à coups de pierre. S'il y en avait eu un assez bête pour faire cela, c'était sûrement lui.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il va m'arriver maintenant ?

— Soixante-quinze personnes, entre le personnel et les détenus, manquent encore à l'appel. Certains d'entre eux seront très difficiles à retrouver, surtout en cette période troublée. Et pour l'avenir... (il haussa les épaules) qui peut dire ce qui nous attend avec les nouvelles idées qui circulent ? J'ai besoin d'un chien de chasse à ajouter à ma meute, un chien de chasse qui comprenne la valeur d'une proie. Qu'est-ce que tu en dis : tu pourrais être ce chien-là ?

Maksim avait vu plusieurs fois en angliyskiy le film Le Parrain, il savait donc très bien ce qu'était une offre qu'on ne peut pas refuser. Il accepta, et ils ne lui laissèrent même pas le temps d'aller pisser avant de le faire monter dans une de leurs grosses voitures noires. Sur le siège, il trouva un dossier avec le cachet qui signifiait « top secret ». À l'intérieur, il y avait la photo d'un gamin de treize ans. Il pensa qu'il s'en était finalement pas trop mal tiré, qu'il ne serait pas très difficile de ramener cette brebis égarée à la bergerie.

Il se trompait.

Il se trompait grandement.

COLOMBA PARTIT S'HABILLER. Elle prit son temps, tout en essayant d'ébaucher un plan cohérent. Mais elle n'y parvint pas et retourna dans la cuisine, espérant que Dante aurait disparu par magie. Il était toujours là, avec son café imbuvable et ses histoires de fantômes lituaniens.

— Ah, te voilà, dit-il dès son retour. Je te parlais de Giltiné. Ce nom dérive d'un terme qui signifie « piquer » dans un ancien dialecte indo-européen. Selon la tradition, Giltiné a l'apparence d'une vieille femme ou d'une jolie fille, avec une queue de scorpion à la place de la langue. Elle était adorée autour de l'an mille, ses fidèles lui offraient des coqs noirs ou des fleurs jaunes.

— Et tu crois vraiment qu'un être surnaturel se balade dans le coin et tue les gens ? répliqua Colomba, exaspérée.

Dante lui décocha un regard de reproche.

— Je ne crois pas à l'Au-delà, CC, l'Ici-bas est déjà assez compliqué. Je pense seulement qu'il y a une femme qui utilise ce nom et qui a une prédilection pour les drogues naturelles.

— Le cyanure n'est pas une drogue.

— Mais la psilocybine, si. Musta en était gavé jusqu'aux oreilles.

— Comment peux-tu le savoir ? demanda Colomba, étonnée.

— Bart me l'a dit. Elle l'a fait pour toi. Elle pense que si nous découvrons quelque chose de nouveau, tu pourras peut-être réintégrer la police.

Les yeux de Colomba lancèrent des éclairs. Elle serra les poings.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles. Tout de suite.

Dante leva les mains en signe de reddition et recula, comprenant que la menace était réelle.

— Écoute d'abord le reste. Je ne pouvais pas être sûr que c'était bien Giltiné qui l'avait drogué. Peut-être que Musta s'était fait un trip tout seul avec des champignons hallucinogènes, même s'il n'y avait aucune trace dans l'estomac ou dans le pharynx. (Colomba fit un pas dans sa

direction et Dante sautilla sur le côté.) Mais j'ai retrouvé l'endroit où Giltiné a gardé Musta en attendant que la drogue fasse effet, ajouta-t-il à toute vitesse. Je suis fort, hein ?

Colomba s'immobilisa, frappée d'un mauvais pressentiment.

— Et comment tu l'as trouvé ?

— J'y suis allé avec Alberti.

Colomba lui tourna le dos et s'affala dans le fauteuil de la salle de séjour. Dante la suivit, tenant toujours à la main le vieux moulin à café à manivelle, qui faisait un bruit de machine à laver bouchée.

— Je vais passer un savon à Alberti. T'engueuler toi ne servirait à rien, soupira Colomba, l'air sombre.

— Ne fais pas ça. Il nous a rendu un fier service.

— *Nous ? Ah !*

Dante lui raconta l'expédition jusqu'aux Dinosaures. Colomba l'écoula avec un mélange d'incrédulité et de terreur : il ne manquait plus que ça, une effraction.

— Musta a sûrement pensé que Giltiné était la *vraie* Giltiné avant de mourir, c'est pour cela qu'il a parlé d'un ange.

Colomba se concentra sur sa respiration, comme si elle était sur le point de tirer avec un fusil de précision.

— Comment Musta pouvait-il connaître son nom ?

Évoquer Musta lui faisait froid dans le dos. Sa mort, surtout. Le bruit de fruits pourris quand sa tête avait explosé, la chaleur de son sang sur son visage à elle.

— Elle le lui a dit et Musta a reconnu son nom, expliqua Dante. Il jouait à *World of Warcraft* avec Youssef et Giltiné est l'un des personnages du jeu, même si elle est un peu différente de la figure traditionnelle.

— Combien de personnages y a-t-il dans ce jeu ?

— Je ne sais pas, des centaines. Pourquoi ?

— Comment sais-tu qu'il parlait vraiment de Giltiné et pas de quelqu'un d'autre ? questionna Colomba.

— Parce que ce n'est pas la première fois que Giltiné tue quelqu'un. Attends une seconde. (Dante courut dans la cuisine et revint avec un sac dont il sortit une liasse de feuilles. Il commença à les étaler en formant une ligne courbe sur le plancher, comme il le faisait toujours quand il mettait de l'ordre dans ses idées.) Au début, je ne savais pas où donner de la tête, commença-t-il. Je cherchais quelque chose qui fasse le lien entre les rites et la drogue, les meurtres et les attentats... Ensuite *boum*, j'ai trouvé la solution. (Il posa une feuille près de la porte, puis il dessina une autre courbe et poursuivit dans la direction opposée.) Un club de Berlin qui a brûlé. L'Absynthe, dans la Friedrichstraße. (Il ramassa l'une des feuilles.) Au mois d'août, il y a deux ans, vers six heures du matin. Sept morts, y compris le

propriétaire. Dans le sang de toutes les victimes, on a trouvé des traces de psilocybine. Avant de mourir, un des clients a parlé d'une femme qui l'aurait poussé dans le brasier. Et qui a dit s'appeler Giltiné. Si tes collègues n'avaient pas eu la détente facile, Musta nous aurait sûrement confirmé ce nom.

Colomba repensa aux yeux hallucinés du garçon. Et tout de suite après, elle le revit mourir. *Splash*.

— Ici, nous avons tous les autres cas, poursuivit Dante en continuant à semer ses papiers, avec un sourire qui devenait de plus en plus forcé. Au large de l'île grecque de Zacynthe, il y a un an et demi, le yacht d'un petit armateur avec douze personnes à bord – équipage et passagers – a heurté un rocher et a coulé. L'avarie des moteurs a provoqué un incendie dans la cale. Les secours n'ont rien pu faire, personne n'en a réchappé, même si beaucoup de ceux qui étaient à bord étaient des nageurs confirmés, et que le bateau était équipé de gilets et d'un canot de sauvetage. Les prélèvements effectués sur le capitaine étaient positifs à la psilocybine et à l'ergot de seigle.

— Il y avait une femme impliquée dans cette affaire aussi ?

— Il semblerait. Son cadavre n'a jamais été retrouvé, et personne n'a su donner son identité. Mais au moins trois témoins l'ont mentionnée. Bizarre, tu ne trouves pas ? (Dante accrocha une photocopie de la page d'un journal sur la poignée de la porte-fenêtre.) C'est l'*Aftonbladet*, le plus grand quotidien suédois. À Stockholm, dans le quartier de Gamla Stan, il y a trois ans, un fourgon de denrées alimentaires a fauché une foule de personnes qui assistait à un spectacle en plein air. Dix morts. Le chauffeur s'est suicidé avant l'arrivée de la police en se tailladant la gorge avec un cutter. Et devine quoi... il était positif à la psilocybine et à la psilocine, comme Musta. Selon ses parents et amis, il ne s'était jamais drogué auparavant.

— Laisse-moi deviner. Sur le siège passager, il y avait une femme ? ajouta Colomba sur un ton sarcastique.

— Non. Mais le soir précédent, il en avait dragué une. Dans le dernier message qu'il a envoyé à son meilleur ami, il se réjouissait à l'idée de la sauter. Mais le jour d'après il a provoqué un massacre, sous l'effet de la drogue.

— Tu ne peux pas savoir ce qui passe par la tête des gens.

— En général, si. Et apparemment Giltiné aussi. Mais ce n'est pas tout. (Il agita une autre feuille avant de la poser avec les autres, formant une spirale qui semblait ne jamais devoir finir.) Valence, Espagne. Un hold-up qui finit mal, il y a quatre ans. Victimes : le père, la mère, le concierge et deux enfants. Le cambrioleur s'est suicidé à l'arrivée de la police en se jetant par la fenêtre. Positif à l'ergot de seigle. Sa petite amie a dit être certaine qu'il fréquentait une autre femme. Laquelle n'a jamais été identifiée.

Colomba se noyait dans ce flot de mots.

— Dante... va moins vite, putain. Tu me fais tourner la tête.

Il ne l'entendit même pas.

— Marseille. Un hôtel particulier s'est écroulé à cause d'une fuite de gaz, il y a trois ans et quelques. Vingt morts. Certains voisins ont vu une femme quitter l'immeuble juste avant l'explosion. Et évidemment, les propriétaires de l'appartement où a eu lieu l'explosion étaient bourrés de LSD. Et ensuite...

Colomba se leva d'un bond et vida ses poumons dans un cri :

— Dante ! Assis !

Il s'arrêta net, alors qu'il était en train de ranger une énième feuille.

— CC ?

— Assieds-toi, j'ai dit. (Elle le poussa vers le fauteuil qu'elle occupait une seconde plus tôt.) Assis. Respire calmement. Respire.

Il obéit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que tu ne vas pas tarder à t'effondrer. Tu as dormi cette nuit ?

— Non. Mais...

Colomba remplit un verre d'eau froide à l'évier de la cuisine et le lui apporta.

— Bois.

— Ne me traite pas comme un enfant...

— Bois !

Dante obéit.

— Tu vois des choses qui n'existent pas, Dante.

Il lui saisit le bras de sa bonne main ; elle était brûlante.

— Tu plaisantes ? Tu ne vois pas que c'est toujours le même scénario ? s'acharna-t-il.

— Ce scénario, il n'y a que toi qui le vois. Combien de gens commettent des délits sous l'effet de stupéfiants ?

— L'alcool ou la cocaïne, peut-être, mais pas ces drogues-là.

— Tu te trompes. Il y a des endroits dans le monde où il est plus facile de se faire un champignon qu'une ligne. Et puis, d'où viennent tes informations ? (Colomba lui arracha les feuilles de la main, et vit qu'elles provenaient presque toutes de sites Internet aux noms improbables. L'un d'entre eux avait comme logo un diable masqué avec un énorme trident.) Tu as même sorti un article sur les *chemtrails* et les extraterrestres ?

— Pas la peine d'être sarcastique.

— Tu n'as pas de photos des auteurs de ces articles ? J'imagine qu'ils sont tous gros, qu'ils vivent chez leur maman et qu'ils passent leur temps à se faire des branlettes, insista-t-elle.

Dante leva les yeux au ciel.

— Quand tu t'y mets, tu es insupportable. J'ai passé des années à étudier et à cataloguer les complotistes, CC ! Crois bien que je suis capable de discerner s'il existe une miette de vérité. Et de toute façon j'ai également trouvé des preuves dans les journaux locaux.

— J'imagine bien de quels journaux tu parles...

— Pourquoi tu n'ouvres pas un peu cet esprit borné qui te caractérise ? éclata Dante, exaspéré. Tu penses que ce ne sont que des coïncidences ?

— Même pas. Je pense que ce n'est rien, rien de rien, reprit Colomba. Tu fais feu de tout bois et d'après toi tu élabores une théorie qui tient debout. Parlons du mobile qu'aurait cette femme de faire toutes ces atrocités. Ou plutôt, ce *monstre*. Éclaire ma lanterne.

Dante hésita.

— Peut-être que cela arrange quelqu'un qu'elle tue de cette façon. C'est peut-être un tueur à gages, de ceux qui coûtent très cher. Qui travaille pour une organisation puissante et internationale.

— Tu es sérieux ?

— Ou bien elle n'a pas de motif rationnel. Elle agit selon un rituel bien précis, peut-être se croit-elle vraiment la Mort incarnée.

— Comme un serial killer ?

— Exactement.

Colomba compta sur ses doigts.

— Un, les serial killers qui sont en fait des femmes sont très rares. Deux, ce sont presque tous des barbares stupides. Fais-moi confiance : j'en ai connu quelques-uns, et ils n'étaient pas aussi fascinants qu'ils le sont au cinéma. On avait déjà de la chance s'ils se lavaient. Trois, il n'existe pas de serial killers qui n'aiment pas voir mourir leurs victimes, et ta Giltiné, la plupart du temps, ne semble pas avoir été présente. Quatre, les serial killers tuent toujours de façon assez simple. Ils te plantent un couteau dans le dos et ils baisent ton cadavre. Ou ils en emportent un morceau comme le Monstre de Florence.

Dante sentit sa bouche devenir sèche.

— OK. Tu n'as pas besoin d'entrer dans les détails. Mais à part ses motivations, que nous ne pouvons pas connaître, tout est cohérent.

— Si tout est cohérent, donne-moi une seule preuve.

— Les preuves, il faut qu'on les trouve. Mais tu sais bien qu'il y a quelque chose qui ne colle pas dans la version officielle. Tu sais que l'Ange existe.

Bien sûr que je le sais, songea Colomba. C'est pour ça que je veux prendre mes distances.

— Je viens juste d'être mise à pied. Si je me mets à enquêter moi-même, je peux dire adieu pour toujours à mon boulot.

— Ce serait un mal pour un bien ! Tu es trop intelligente pour porter un uniforme.

— Ça, c'est à moi de le décider, si tu veux bien. Tu ne peux pas comprendre ce que cela veut dire, avoir une vie normale.

— Et tu crois vraiment que je n'aimerais pas avoir une vie normale ? riposta Dante avec amertume, avant de disparaître dans la cuisine.

D'où elle était, Colomba entendit le bruit de son Zippo. *Renvoie-le chez lui*, songea-t-elle. *Ça suffit comme ça*. Mais quand son taux d'adrénaline diminuait, elle le rejoignit. Dante était devant la fenêtre ouverte en train de fumer et de regarder les nuages qui, ce jour-là, avaient des reflets indigo.

— Tu as déjà appelé les infirmiers pour qu'ils viennent avec la camisole de force ? demanda-t-il sans se retourner.

— Pas encore. D'abord fais-moi un bon café, s'il te plaît.

— À part le mien, il ne reste que du café soluble, qui est tout sauf bon, grogna-t-il.

— Moi, j'aime bien.

Dante mit une autre casserole sur le feu, en lui tournant toujours le dos.

— Je ne raisonne pas comme un flic et je n'arrive pas à te convaincre, constata-t-il.

— Tu ne raisones comme aucune autre personne que je connaisse.

— Je sais, je sais. (Le sourire de Dante était bien loin de son habituel ricanement sarcastique.) Mais il y a des avantages à être un paria. Si tu es un oiseau qui vole avec les autres, tu ne sauras jamais quelles formes merveilleuses tu traces dans le ciel, tu verras seulement le derrière de l'oiseau qui est devant toi. Ce qui est frustrant, c'est que quand tu racontes ce que tu vois, personne ne te croit.

Dante versa l'eau chaude dans la tasse de Colomba et remua pour diluer la poudre de café qui formait des grumeaux. Puis il la lui tendit. Colomba sirota son café soluble. Il avait un goût atroce, mais c'était toujours mieux que la mixture de Dante.

— Dante... même si tu avais raison... Je ne saurais pas par quel bout commencer pour me mettre en chasse d'un fantôme.

— C'est dommage, CC, parce que si nous ne faisons rien, je ne sais pas comment et je ne sais pas quand, elle tuera encore.

GILTINÉ ENTENDAIT LES MORTS CHANTER. Cela lui arrivait seulement quand elle se trouvait en haute mer : alors, les âmes ensevelies au fond des eaux se réveillaient. Elle restait là, à les écouter en observant les eaux sombres et à tenter d'identifier les personnes auxquelles les voix avaient appartenu. Matelots, migrants, victimes, assassins, hommes et femmes, enfants et personnes âgées : chacun d'entre eux avait une histoire à raconter que Giltiné se rappellerait et porterait désormais en elle, pour les honorer. C'était son devoir et son privilège.

Quand le soleil se levait, les chants devenaient moins intenses et Giltiné pouvait se reposer, pendant les quelques heures qui lui étaient concédées : elle mettait le pilote automatique et s'étendait sur une des couchettes. Son bateau était un Grand Sturdy de douze mètres avec trois cabines doubles et une autonomie de plus de 1 550 milles. Giltiné avait quitté le port de Civitavecchia la nuit où Musta était mort et, depuis ce moment, elle avait navigué à six milles de la côte, faisant cap sur son objectif. Heureusement, la mer était peu agitée et le vent modéré. Il lui restait trois milles à parcourir et, déjà, les bateaux qui entraient ou sortaient du port, les grands bacs qui naviguaient lentement et les chalutiers devenaient plus nombreux. Il ne manquait que les yachts, qui à cette saison voguaient vers des rivages plus cléments. Même l'odeur était devenue plus piquante, odeur d'algues et d'eau saumâtre à laquelle se mêlait celle, désagréable, de la nourriture et de la vie venue des maisons de la côte.

Giltiné coupa les moteurs, jeta l'ancre et descendit dans la cabine qui lui servait de garde-robe. Sur le lit – un matelas posé par terre – se trouvait une valise de cuir Louis Vuitton ; le reste des bagages qui l'attendaient empilés dans un coin étaient de la même marque. Sur la commode, il y avait une mallette de métal avec une poignée de cinquante centimètres de large, semblable à celles qu'utilisent les maquilleurs professionnels sur les tournages. Giltiné l'ouvrit : elle contenait de nombreuses boîtes avec des crèmes multicolores, des

pinceaux et des petites éponges, mais aussi des bandes stériles, des bistouris, des flacons de désinfectant et des seringues. Giltiné se déshabilla, puis, à l'aide d'un scalpel, elle coupa les bandes qui lui recouvraient les bras et les jambes. La douleur éclata dès que l'air entra en contact avec sa peau et elle s'intensifia quand ses membres furent complètement dénudés.

Cela n'avait pas d'importance.

Quand elle enlevait les bandes – et elle devait le faire au moins une fois par jour pour se laver et changer les pansements –, Giltiné évitait de se regarder, mais cette fois elle y fut forcée. Comme elle l'imaginait, l'infection s'était aggravée et maintenant elle percevait sous les plaies de la chair la blancheur de l'os. Même l'odeur de pourriture était plus forte.

Giltiné se désinfecta ; puis, après avoir changé les bandes, elle sortit de la valise posée sur le lit toute une série de boîtes contenant une substance qui ressemblait à de la boue couleur chair, dont la teinte allait du pâle au bronzé. Elle prit l'une des boîtes les plus foncées, préleva une noix de crème qu'elle mélangea avec un fixateur avant de l'étaler sur chaque centimètre de peau non protégée par les bandes. Les plaies disparurent sous ce qui semblait être une peau bronzée et la douleur diminua d'intensité, même si elle ne partit pas complètement. La douleur faisait partie de la vie de Giltiné.

Une fois la mixture séchée, elle s'habilla : d'abord des sous-vêtements de sport, puis une robe couleur citron signée Gucci, avec des motifs floraux sur les bords, et pour finir elle enfila des collants couvrants.

Le plus difficile restait à faire. Giltiné s'assit sur le bord du lit et défit le nœud de son masque au niveau de la nuque, en serrant les dents quand la lumière frappa ses joues. Elle pouvait entendre, même sans les voir, les bulles qui gonflaient et éclataient en faisant le bruit, faible mais reconnaissable, d'un morceau de beurre qu'on frit. Elle saisit le couvrant blanc et l'étendit de façon uniforme sur son visage et sur son cou, éteignant le grésillement, puis elle fit la même chose avec la pommade qui imitait le bronzage. Elle se maquilla, puis, dans une autre mallette métallique deux fois plus grande que la précédente, elle prit une perruque blonde coupée au carré et des lentilles de contact vertes. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle se regarda dans le miroir, observant l'étrangère qu'elle était devenue, identique à celle qui souriait sur les papiers d'identité au nom, français, de Sandrine Poupin, chirurgien travaillant pour une ONG humanitaire suisse qui n'existait que sur le papier, mais qui possédait un siège et un compte en banque sur lequel Giltiné faisait transiter une partie de ses fonds. L'ONG était aussi propriétaire du bateau sur lequel elle se trouvait, cadeau d'un armateur grec pour des missions humanitaires. Que

l'armateur grec soit mort noyé l'année précédente devait être considéré seulement comme une regrettable coïncidence.

Giltiné vérifia une dernière fois son maquillage, avant de retourner à la barre et de piloter le bateau jusqu'au ponton d'accostage du port, en communiquant sa position par radio. Aucune des personnes qu'elle rencontra, pas même le garde qui monta à bord pour contrôler ses documents et vérifier qu'il n'y avait aucun clandestin à bord, ne suspecta que sous le chapeau à large bord et les lunettes aux verres foncés, il y avait autre chose qu'une femme en visite de représentation pour son ONG, dans un des lieux les plus charmants au monde.

Venise.

APRÈS LUI AVOIR SERVI SON CAFÉ, Dante s'était éteint. Il traînait les pieds et parlait d'une voix pâteuse, comme s'il avait abusé de ses cachets, mais il était seulement épuisé. Colomba réussit à le convaincre de s'étendre sur le canapé contre la promesse de le laisser fumer à l'intérieur ; quelques minutes plus tard, elle lui retira son mégot d'entre les doigts de sa mauvaise main, qui pendait au ras du plancher. Mais Dante ne dormait pas encore tout à fait.

— Qui était l'homme avec qui tu as dîné hier soir ? murmura-t-il, les yeux fermés.

— Pourquoi *l'homme* ? Ça pourrait être une femme.

— Cheveux châains courts, pas de rouge à lèvres ou de maquillage sur les serviettes en papier, une bouteille de vin..., grogna-t-il.

Colomba eut envie de rire.

— Mais tu n'en as pas marre de fourrer ton nez partout ?

— Je ne le fais pas exprès.

— Belle excuse. L'homme en question, c'était Enrico.

— La *Merde* ?

Colomba se rappela toutes les fois où elle lui avait parlé de son ex, en mal.

— Lui-même.

— Au moins il n'a pas dormi ici. Il y a encore de l'espoir pour toi, commenta Dante, sa voix s'affaiblissant lentement avant qu'il se mette à ronfler.

Colomba le couvrit d'un plaid parce qu'un vent humide entrait par la fenêtre, et lui enleva ses rangs. Ses deux chaussettes étaient trouées. Bizarre, parce que Dante était très méticuleux dans le choix de ses vêtements, même s'il semblait presque toujours sorti d'un club londonien des années quatre-vingt. Sa chemise aussi était élimée au col, remarqua Colomba. *Qu'est-ce qu'il t'arrive, Homme du Silo ?* se demanda-t-elle. Se déplaçant en silence, elle prit son petit sac à dos et sortit. Une demi-heure plus tard, elle traversait la Piazza del Popolo.

Elle s'arrêta acheter un sandwich aux crevettes et à la mayonnaise au bar Rosati, et le mangea assise sur le vaste escalier de l'obélisque égyptien. Il n'y avait pas beaucoup de passage en cette fin de matinée ; le loueur de Segway à côté de la place fumait tranquillement une cigarette en attendant les clients et les taxis formaient une longue file blanche immobile sous la lumière pâle du soleil.

Colomba rassembla son courage : elle jeta les restes dans une corbeille qui débordait et parcourut rapidement les quelques centaines de mètres qui la séparaient du cabinet de l'avocat Minutillo. C'était un bâtiment ancien, tout à fait élégant, mais qui comme tous les immeubles de Rome aurait eu besoin d'être restauré, en particulier l'ascenseur, avec les portes grillagées, qui grinçait en montant laborieusement les étages.

C'est Emanuela qui lui ouvrit, une secrétaire de l'âge de Colomba qui avait un piercing à la narine.

— Commissaire Caselli, quel plaisir de vous voir ici ! s'exclama-t-elle. Maître Minutillo vous attend ?

— Non, mais j'espère qu'il va trouver un moment pour me recevoir.

— Je vais lui dire que vous êtes là, entre-temps installez-vous, je vous apporte un café. Mais je préfère vous prévenir : il ne sera pas aussi bon que celui de monsieur Torre.

Colomba sourit, Emanuela la mettait toujours de bonne humeur.

— À vrai dire, j'ai bu assez de café pour aujourd'hui, merci, répondit-elle.

Elle s'assit dans la salle d'attente. Dix minutes plus tard, un homme qui ressemblait à Jeremy Irons avec vingt ans de moins vint lui serrer la main.

— Commissaire Caselli. Je vous en prie, dit Minutillo. (Il la conduisit dans son bureau en bois sombre, encombré de livres et d'ouvrages juridiques. Il s'assit derrière le bureau en noyer et lui fit signe de prendre place.) En quoi puis-je vous aider ?

— Il faut que nous parlions de Dante, déclara Colomba, décidant que l'approche directe serait encore la meilleure.

— À quel sujet ?

— Je veux savoir ce qu'il lui est arrivé.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, répondit Minutillo d'un ton neutre.

— Maître... nous ne pouvons pas sauter le passage où vous faites semblant de ne pas savoir ?

Minutillo se contenta de la regarder.

— Comme vous préférez, continua-t-elle. Voyons... il avale des psychotropes comme des bonbons ou il les inhale pour que l'effet soit plus rapide. Il rapplique chez moi à sept heures du matin. Avant je devais lui botter les fesses pour le faire sortir de son hôtel, et même

comme ça, je n'y réussissais pas souvent.

— Comme c'est étrange, commenta Minutillo sur le même ton.

— Vous savez qu'il a défoncé un rideau de fer avec une voiture de police, pas vrai ? Et s'il y était resté ?

— Et vous êtes inquiète.

— Bien sûr. C'est mon ami.

— Un ami que vous n'avez pas appelé depuis des mois ? Vous avez une drôle de conception de l'amitié, commissaire.

Colomba s'efforça de ne pas rougir. D'un coin reculé de son cerveau émergea un souvenir déplaisant et inattendu : celui du soir où, quelques semaines après leur dispute, elle avait surpris Dante en train de faire les cent pas devant le commissariat avec un air apparemment distrait. Elle l'avait observé de la fenêtre de son bureau avec un certain embarras, car elle avait compris que Dante comptait faire semblant de la croiser par hasard, un peu comme le font les adolescents qui rêvent de tomber sur la fille de leurs rêves en tournant autour de chez elle. *Je lui téléphonerai quand je rentrerai*, avait-elle pensé, sachant qu'elle ne le ferait pas et honteuse du confortable mensonge qu'elle se fabriquait. À cet instant, elle se rendit compte qu'elle avait complètement oublié cet épisode et elle se sentit encore plus méprisable.

— J'ai été très occupée, se justifia-t-elle.

— Dante aussi. À survivre, répliqua Minutillo. Et il aurait eu besoin de votre aide. Maintenant, si cela ne vous ennuie pas, je dois recevoir un client.

Minutillo se leva, mais Colomba ne bougea pas.

— Vous avez raison, maître. Je me suis conduite comme une imbécile. Mais maintenant je suis ici.

L'avocat la dévisagea. Il sembla prendre une décision car il revint s'asseoir.

— Pourquoi est-il venu chez vous ce matin ? demanda-t-il.

— Il est convaincu que derrière l'attentat du train il y a une femme qui se promène aux quatre coins du monde pour tuer des gens.

— Et vous voulez savoir si vous pouvez encore lui faire confiance.

— J'ai confiance en *lui*. Mais je ne sais pas si j'ai confiance en ce qu'il raconte.

— Je pourrais vous dire que tout va bien.

— Ce ne serait pas digne de vous, maître.

Minutillo eut une moue embêtée.

— Il y a quatre mois, Dante n'allait pas bien.

Colomba frissonna.

— Pas bien comment ?

— Il n'ouvrait pas la porte aux femmes de ménage de l'hôtel, il restait barricadé dans sa chambre. Il se sentait suivi, surveillé comme

au temps du Père.

— Le Père est mort.

— Mais pas le frère de Dante.

Putain, pensa Colomba. C'est ça, le problème.

— Il fait toujours une fixation sur lui ? demanda-t-elle d'un air sombre.

— Il était sûr qu'il existait et qu'il le surveillait. Il ne pouvait plus dormir et il se négligeait complètement. Il voulait être prêt le jour où son frère viendrait le voir.

— Et comment s'en est-il sorti ? Car même s'il va mal en ce moment, ce n'en est pas à ce point.

— Nous avons trouvé une clinique agréable près du lac de Côme. Il a compris la situation et a accepté d'y passer quelques semaines. Il dormait généralement dans le jardin, dans une tente de camping.

— Je n'en ai rien su, regretta Colomba, le cœur lourd.

— Quand les médicaments l'ont stabilisé, continua Minutillo sans la laisser parler, Dante a commencé à reprendre contact avec la réalité. J'imagine que maintenant il se soigne un peu à sa façon, mais le conseil de son psychiatre était qu'il évite désormais d'être impliqué dans d'autres événements tragiques, au moins pendant quelque temps. Et Dante a décidé de le suivre.

— C'est pour ça qu'il fait des conférences à l'université ?

— Il cherche à se recycler comme expert en mythes et folklore, puisqu'il s'y connaît comme peu de personnes au monde. Pour le moment, cela ne lui rapporte pas assez pour maintenir son train de vie, mais c'est un début.

— Heureusement, il ne paie pas l'hôtel, fit remarquer Colomba.

— La chambre non, mais les services si, et cela finit par représenter une somme conséquente. Étant donné son état, j'ai pensé que ce n'était pas la peine d'insister pour qu'il retourne dans son appartement à San Lorenzo. Mais tôt ou tard, il n'aura plus le choix.

— Valle ne peut pas l'aider ?

— Dante est trop orgueilleux pour demander de l'aide à son beau-père. Il a voulu payer la clinique de sa poche, même s'il était dans le rouge. (Minutillo fit la moue, clairement ennuyé par la situation.) Ces derniers temps, il allait bien, pourtant. Ne pas s'occuper d'affaires criminelles l'avait détendu. Il était lucide et plein d'énergie, de bonne humeur, rationnel – enfin aussi rationnel qu'il puisse être.

— Puis je l'ai recontacté..., murmura Colomba, et il a recommencé à délirer.

— Peut-être. (Minutillo sourit.) Ou bien vous l'avez recontacté et il a recommencé à raisonner. À vous de voir.

Colomba sortit du cabinet en proie à un immense sentiment de

culpabilité et à un doute encore plus grand. Comme toujours quand elle se sentait déprimée et perdue, elle s'en remit à l'effort physique.

Sa salle de sport se trouvait non loin du cabinet de Minutillo, dans la zone de Prati, aimée des notaires et des cinéastes, et elle y laissait toujours une tenue propre. Elle y fila sans attendre, mais ne parvint pas à se décider à entrer dans la salle de fitness, qui lui semblait bondée de starlettes et de mannequins. Elle se mit à courir dehors et continua le long du Viale Mazzini, passant devant le grand cheval de bronze qui décorait le siège de la RAI et l'ensemble architectural qui avait été une fontaine au coin de cette même rue, avant de descendre sur les quais du Tibre par un escalier de pierre nauséabond.

Sur cette portion du Lungotevere, il y avait une piste cyclable toute neuve que d'autres joggers empruntaient, et Colomba suivit le courant en prenant la direction du centre, tout en gardant une allure lente pour s'échauffer. La piste se terminait presque aussitôt, se transformant en dalle de ciment délitée et boueux ; Colomba eut l'impression de se promener dans une ville désertée après une guerre nucléaire. Sur la gauche étaient amarrés des bateaux abandonnés et couverts de déchets, tandis que sur la droite on voyait à intervalles réguliers d'étroits couloirs fermés de grilles sur lesquelles était écrit « Accès défendu ». Ils conduisaient aux Cercles nautiques auxquels on accédait depuis la route au-dessus, presque tous abandonnés et en ruine. Les murs de ciment étaient couverts de graffitis.

Colomba modifia le rythme de sa respiration et accéléra pour atteindre son allure de croisière, éprouvant du plaisir à sentir ses muscles se dénouer et à entendre le battement de son cœur qui devenait régulier. Petit à petit, l'image de Dante enfermé dans la clinique comme dans un film gothique en noir et blanc disparut de sa conscience.

Mais cet état ne durait pas : il suffisait que ses yeux se posent sur un objet quelconque pour que lui reviennent à l'esprit des épisodes douloureux. Une vieille chaussure sur laquelle elle marcha lui rappela le jour où Dante avait lancé l'une de ses Creepers par la fenêtre de l'hôpital dans lequel elle était hospitalisée, lui sauvant la vie ; une fourchette incrustée dans la terre fit ressurgir le souvenir d'un des nombreux dîners qu'il lui avait offerts à l'hôtel Impero, et que maintenant il avait du mal à payer ; le tas de sable d'un chantier qui aurait dû être terminé trois ans plus tôt lui évoqua celui sous lequel elle avait trouvé Dante, dans la caravane à demi enterrée, où ils s'étaient étreints, blessés et éreintés, après avoir triomphé de ceux qui voulaient les tuer.

Colomba accéléra encore. Elle retourna sur la route en empruntant un souterrain puant, en contournant deux mouettes en train de se disputer la carcasse d'un rat, puis courut dans la direction d'où elle

était venue. Arrivée au Ponte del Risorgimento, elle descendit de nouveau sur le quai et recommença le circuit – piste cyclable, ciment, souterrain – et les éclairs devinrent plus rapides et plus confus. Dante qui sautillait dans son séjour, puis son visage couvert de sang devant la vitrine défoncée du magasin dans lequel vivait Youssef. Sa voix qui parlait d'anges et de tueurs en série.

Colomba força l'allure, et recommença à nouveau le parcours en sautant sur les marches défoncées de l'incontournable escalier servant de pissotière. Elle avait des élancements dans le flanc et dans la mâchoire. Ses poumons semblaient vouloir aspirer le vide cosmique, son cœur vrombissait comme un moteur, ses pieds étaient une mitrailleuse. Elle fut obligée de s'arrêter, pliée en deux, ahanant comme une asthmatique. Cet état provoqua en elle une sorte de révélation, et elle comprit que derrière sa colère, derrière son déni...

Elle avait peur. Peur de ce qui pouvait se passer. Car quand Dante et elle étaient ensemble, il se passait des « choses ». Des choses épouvantables, en général. Et elle n'était pas sûre de pouvoir survivre à un autre monstre.

Elle revint à la salle de sport, nettoya les semelles de ses chaussures et donna quelques coups de poing dans le sac de frappe, en ignorant la femme qui, en utilisant la lat machine, n'arrêtait pas de parler d'immatriculations provisoires et de peine de mort. Puis elle rentra chez elle, le cœur léger d'avoir pris une décision, aussi difficile et compliqué que cela ait pu être, et les muscles agréablement endoloris.

Sa bonne humeur disparut dès qu'elle passa le seuil de son appartement. Dante était assis sur le canapé de la salle de séjour ; il fumait quelque chose qui ressemblait à une cigarette fripée à l'odeur âcre.

— Mais tu es malade ? lui cria-t-elle en claquant la porte derrière elle. Tu te roules un joint chez moi ?

— Regardez-moi un peu ce drame, ironisa Dante en tirant une autre latte.

Il tenait le joint dans la bonne main, fermée pour former une coupe, et il aspirait au-dessus de la paume, comme un vieux junkie. Colomba le lui arracha des mains et l'éteignit dans le cendrier.

— Où as-tu acheté cette drogue ?

Dante ricana.

— Cette *drogue* ? C'est du cannabis, *maman*. Et je ne l'ai pas achetée. C'est celle de Musta.

— Les Amigos m'ont dit que tu l'avais jetée par la fenêtre.

— Le sachet, effectivement, je l'ai jeté.

Colomba tendit la main.

— Donne-moi ça.

— C'est pour mon usage personnel, se défendit-il, mais il vit des

têtes de mort émeraude s'allumer dans les yeux de Colomba et il sortit de sa poche le paquet en papier d'aluminium.

Colomba le vida dans la cuvette en même temps que le cendrier, puis elle vaporisa l'horrible désodorisant au pin des bois que lui avait offert sa mère, parce que, d'après elle, il régnait « une odeur de maison mal tenue » dans son appartement. Pendant qu'elle faisait tout ça, elle se rappela soudain qu'elle lui avait promis de déjeuner bientôt avec elle, et son humeur devint plus exécrationnelle encore.

— Tu en fais, des histoires ! s'exclama Dante qui observait son manège. Je te rappelle que le cannabis est moins nocif que l'alcool.

— Et je te rappelle que l'alcool est légal. Pas la marijuana. (Elle renifla ses vêtements.) Tu sais ce qu'il se produira si, par hasard, ils me font faire un test antidrogue ?

— Tu n'as pas fumé.

— Le tabagisme passif, ça existe.

— Arrête ton char, CC...

— Ça existe ! Et dans les urines, le THC reste pendant quarante jours.

— Alors je passerai à la cocaïne, qui y reste seulement cinq jours.

Elle se planta devant lui.

— Essaie un peu.

— Je plaisantais. Je n'ai jamais eu besoin d'excitant.

— Mais de calmant, si. Et de petits séjours à l'hôpital aussi.

Dante baissa les yeux.

— Toi, tu es allée voir Roberto.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Déjà que tu ne me crois jamais. Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ? lui demanda-t-il, honteux comme un enfant pris la main dans le sac.

— Regarde-moi.

Il leva les yeux.

— Je te connais, OK ? J'ai vu le pire et le meilleur de toi.

— Et tu m'as laissé tomber.

— Pas toi, Dante. *Nous*. Ce qui allait se passer. (Elle s'efforça de trouver les mots justes, ce qui n'était pas facile. Elle s'assit sur le canapé à côté de lui.) Ma vie avait un sens, avant de te rencontrer. Tout était clair. Maintenant chaque pas est une avancée dans l'inconnu.

— Ça a toujours été comme ça, la seule chose, c'est que tu t'en es rendu compte.

— C'est possible mais ça ne change rien. Dès que je sors du chemin tracé, tu l'as vu, je recommence à me sentir mal. Sais-tu ce que cela signifie de sentir ses poumons qui se contractent ? J'ai l'impression que je vais mourir, à chaque fois. Et je vois des choses qui n'existent

pas.

Dante appartenait à la race bénie des hommes qui, lorsqu'ils n'ont rien à dire, n'ouvrent pas la bouche, même s'il ne lui arrivait pratiquement jamais de n'avoir rien à dire. Il demeura donc silencieux pendant que Colomba finissait de parler.

— Pas de secrets, déclara-t-elle. Je dois pouvoir avoir confiance en toi, savoir que tu ne me caches rien. Pas de demi-vérités. Pas d'omissions.

— OK, admit Dante, qui se sentait heureux comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Et pas d'abandon. Je dois être sûr que tu ne me laisseras pas tomber à mi-chemin.

Colomba acquiesça.

— N'aie pas peur. Tu es mon ami et je t'estime beaucoup. Je suis désolée que tu aies pu penser le contraire.

Il s'allongea, les mains derrière la nuque.

— Je ne l'ai jamais pensé, pas sérieusement en tout cas. Donc tu me crois à propos de Giltiné ?

— Je suis prête à jeter un coup d'œil. Si ça ne me convainc pas, il faudra que tu acceptes mon verdict : tu oublies tout ça et on passe à autre chose.

— Et si c'est convaincant ?

— Alors il faudra trouver un élément solide et nous le balancerons à Interpol ou à la cellule antiterrorisme.

Dante sembla réfléchir à la proposition, avant de tendre avec solennité sa main droite : elle la lui serra.

Tous les deux, ils eurent à la fois un peu envie de rire et de pleurer, mais ils ne firent ni l'un ni l'autre.

LES MORTS CHUCHOTAIENT TOUT DOUCEMENT dans le Grand Canal de Venise, mais Giltiné parvenait à ne pas les laisser entrer dans ses pensées. Ce n'était pas facile, et cela lui semblait presque irrespectueux. Elle aurait voulu choisir une maison loin de l'eau, mais il lui en fallait une qui coûte assez cher pour lui garantir intimité et anonymat, et les maisons de ce genre donnaient forcément sur le canal. Cet après-midi-là, à peine arrivée, elle avait enlevé ce qu'il lui restait de maquillage et avait remis ses pansements. Son maquillage, par cette journée inhabituellement chaude et humide, avait duré moins de temps que prévu. Elle avait vu son bras se décolorer et laisser apparaître les plaies juste avant qu'elle atteigne la Calle Sant'Antonio, et le chauffeur de taxi lui avait jeté un regard soupçonneux. Avait-il deviné son identité ? Si c'était le cas, elle devrait l'éliminer à l'intérieur de la maison qu'elle avait louée – deux cents mètres carrés avec une grande terrasse et un mobilier raffiné de style vénitien – et s'occuper de son corps, avant de changer de logement et d'identité. Mais ce serait un problème, car le temps était compté pour ce qu'elle avait à faire.

Elle s'était couvert le bras avec un foulard, sur lequel elle vit immédiatement s'élargir une petite tache répugnante, tandis que le chauffeur de taxi déchargeait les valises dans le bureau où s'ouvrait une baie vitrée. Puis il s'en alla sans rien dire. Depuis la fenêtre, elle l'avait vu regarder dans sa direction, comme s'il hésitait. Elle aussi était indécise. Elle ne voulait pas tout compromettre, alors qu'elle était si près du but.

Le murmure des âmes était devenu plus insistant à l'approche de minuit. Giltiné alluma la stéréo connectée à un amplificateur Bang & Olufsen, qui ressemblait à une soucoupe volante, et régla la radio sur un canal vide, laissant le bruit blanc lui envahir le cerveau. Les bras ouverts, toute nue à l'exception de ses bandes, Giltiné se sentit disparaître dans l'onde sonore : elle devenait immatérielle, son corps

n'existait plus. Mais son cœur eut un battement et Giltiné se retrouva sur le plancher, le marbre glacial brûlant sa chair. Libérée des appels des défunts, l'esprit vidé et électrisé, elle attrapa son ordinateur portable posé sur la table du bureau. Elle se connecta au Wi-Fi, passa à travers un VPN aux États-Unis qui effaçait sa position réelle et son identité sur le réseau, avant de réactiver ses avatars.

Giltiné en avait des centaines, qui se succédèrent sur l'écran – chats, pages Web et messageries s'ouvraient et se fermaient comme des bulles de savon au rythme du clic de la souris. C'étaient des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes, attirants, répugnants, de nationalités différentes. Certains fréquentaient des sites de rencontres pour cœurs esseulés, d'autres des sites pornographiques pour tirer un coup ou pour des amours tarifées. D'autres encore discutaient sur des forums dédiés à des sujets variés, de la cuisine au sport. Certains d'entre eux mouraient, parce qu'ils étaient arrivés au bout de leur fonction ou qu'ils avaient échoué à ferrer une proie.

La jeune femme les manœuvrait, zappait de l'un à l'autre, gérait les conversations en parallèle, donnait des conseils, racontait des fantasmes sexuels et prédisait l'avenir. Sur un site pédophile, elle était un sexagénaire qui échangeait des photos ; sur le marché noir de la nouvelle Silk Road, elle achetait des armes et vendait de la drogue ; sur Messenger, elle était l'amie d'un gamin qui rencontrait des problèmes d'apprentissage, mais aussi une étudiante sexy qui cherchait un homme mûr et généreux. Dans les Dungeon, elle était la *money mistress* d'un courtier français et d'un médecin allemand, l'esclave d'un Japonais, la chienne d'un zoophile. Sur Facebook, elle plaisantait, critiquait, séduisait, envoyait des vidéos et des GIF amusants. Partout elle proposait des services et des conseils, des épaules sur lesquelles pleurer, des mots réconfortants et un soutien psychologique. Elle était l'ami généreux, celui dont on avait besoin, celui qui soutient et celui qui console.

Trois gros poissons étaient sur le point de mordre à l'hameçon, et Giltiné leur consacra une attention toute particulière, en bavardant pendant quelques minutes avec eux au lieu d'envoyer un message et de passer au suivant. Le premier était un puceau quinquagénaire, il cherchait une femme qui pourrait le comprendre et l'aider à franchir le pas. Le deuxième était un trentenaire qui jouait au poker en ligne et y avait laissé sa maison. La troisième, une prostituée qui ne parvenait pas à larguer son fiancé qui la bourrait de coups. Giltiné avait une solution pour chacun d'entre eux, mais elle en serait récompensée au moment voulu, quand ses trois victimes lui auraient servi. Et si entre-temps ces dernières avaient résolu leurs problèmes, d'autres prendraient leur place. Son vivier était immense et englobait tous les pays, toutes les villes où existait une connexion Internet.

Elle resta connectée jusqu'à l'aube. En fonction du fuseau horaire, elle souhaita bonne nuit ou bonne journée, proposa une consultation ou une pipe, envoya la photo d'un chat vivant ou d'un vieillard mort, avant d'aller se dégourdir les jambes, arrachant les bandes qui s'étaient collées au fauteuil en y laissant une trace visqueuse. Elle mit fin à toutes les conversations en ligne sauf une : celle avec la proie qui, depuis désormais plusieurs jours, frétillait au bout de son hameçon, désireuse de satisfaire celle qui semblait l'incarnation parfaite de tous ses rêves érotiques. Giltiné envoya un long message très détaillé, auquel elle joignit la vidéo d'un viol réel filmé avec un portable. Elle savait que cela plairait à sa proie.

Le moment de la faire entrer en action n'allait pas tarder à arriver. Elle ouvrit une de ses valises, enleva le double fond. Il était temps de préparer ses armes.

LE LENDEMAIN MATIN, Colomba prit sa Fiat Punto, qui avait connu des jours meilleurs, et passa chercher Dante à l'hôtel Impero. Elle utilisa la clé magnétique qu'il lui avait donnée plus d'un an auparavant pour entrer dans la chambre. Après si longtemps, Colomba s'étonna de voir que tout était exactement à la même place. L'odeur du café ; le détecteur de fumée neutralisé avec du ruban adhésif ; les dix petites bûches de faux bois bien proprement empilées par les garçons d'étage devant la cheminée ; des feuilles, des livres, des portables et des agendas dans tous les coins possibles, y compris sur le tapis ; les grands canapés blancs et les baies vitrées sans rideau qui donnaient sur Rome, noyée sous la pluie ce jour-là.

Face à la porte d'entrée, se trouvait la chambre de Dante, avec des meubles laqués noirs et un immense lit rond, tandis que, à droite du living, une porte conduisait à la chambre d'amis, plus petite mais confortable, où Colomba avait souvent dormi.

Le long d'un mur, était alignée l'incontournable rangée de boîtes et de cartons, les « capsules du temps » que Dante accumulait, avant de les stocker dans un box de location déjà plein à craquer. C'étaient des objets originaires de toutes ces années où Dante était resté isolé et coupé du monde, mais aussi des enregistrements d'émissions télévisées de très mauvaise qualité, qu'il conservait et analysait dans l'espoir de retrouver l'*esprit* de ces périodes qu'il n'avait pas pu vivre. Colomba jeta un œil indiscret dans un des cartons encore ouverts, et y découvrit une horrible ceinture terminée par une gigantesque boucle imitation or avec le monogramme *EL*.

— Et cette ceinture, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un objet très précieux que j'ai eu beaucoup de mal à trouver, cria Dante depuis la salle de bains de sa chambre, où il se séchait après s'être rasé. (Sa barbe était rare et presque blonde, il lui suffisait de se raser deux ou trois fois par semaine.) La F302 culte d'El Charro. Le rêve de tous les fils à papa des années quatre-vingt.

— Elles sont numérotées ?

— Tu plaisantes ?

Dante sortit de la chambre, une serviette autour de la taille.

— C'est un vestige important d'une époque bien plus amusante que la nôtre, très prisé par les collectionneurs.

Colomba examina Dante d'un œil critique.

— Putain, qu'est-ce que tu as maigri ! Pourquoi ne prends-tu pas rendez-vous avec un diététicien pour prendre quelques kilos ?

— Ils ont tendance à me faire manger des animaux ou bien à s'effrayer de la quantité de médicaments que j'ingurgite. (Tout en disant cela, il dévissa un flacon et avala quelques gélules.) Ceux-là, en revanche, on me les a prescrits.

— À la clinique ?

— Yep.

— Comment c'était ?

Dante haussa les épaules.

— Énervant. J'ai toujours du mal avec ceux qui pensent en savoir plus long que moi sur *mon* cerveau.

— Et vice versa. Tu es un patient insupportable.

— Je sais, mais nous avons fini par trouver un compromis. Ils m'ont donné des psychotropes qui ne me rendent pas complètement fou...

— ... Et tu as cessé de penser à ton hypothétique frère.

Dante secoua la tête, et ses cheveux mouillés lancèrent des gouttelettes d'eau sur le mur.

— Le compromis, c'est que j'y pense *moins* et que ça ne devient pas une obsession. C'est vrai que j'avais un peu dérapé, même si mes souvenirs juste avant que je sois hospitalisé sont légèrement confus.

— Peut-être que tu devrais te soigner de façon un peu plus radicale.

— Je n'ai pas entièrement écarté cette possibilité.

Dante se glissa derrière le comptoir du bar, avec l'intention évidente de changer de sujet.

— Tu n'as pas vu la nouveauté ici. J'en suis particulièrement fier.

Colomba se pencha et découvrit, à côté de la machine à expresso, un robinet d'acier qui sortait du plan de travail. Ainsi qu'un appareil à cristaux liquides pour mesurer la pression et la température.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un TopBrewer. (Dante appuya sur un bouton et on entendit le son du mécanisme caché dans les entrailles du meuble.) Les machines normales font passer l'eau bouillante à travers le filtre. Celle-ci utilise une chambre à vide pour l'aspirer.

Du robinet sortit un filet de café de couleur claire qui remplit une tasse. Dante la poussa vers elle.

— Goûte.

Colomba sirota prudemment le breuvage, tandis que Dante scrutait

son visage avec anxiété.

— On dirait du moka, mais en plus liquide.

— Sache que tu bois un Indonesia Sulawesi Toarco Toraja, s'écria Dante, feignant l'indignation. Arômes de citron et de vanille, arrière-goût de bois...

— Passés à travers ta machine à un million de dollars, j'ai compris. Peut-être qu'avec un peu de lait...

— Plutôt mourir.

Dante se fit également un café et s'assit sur l'un des canapés. Colomba s'installa sur l'autre. Il n'y avait pas de quoi s'étonner si Dante était dans le rouge, vu l'argent qu'il dépensait pour ces conneries.

— Par où on commence ? demanda Dante. C'est toi la policière – même s'ils t'ont suspendue.

— Par la CRT, décida Colomba. Si Giltiné existe...

— Peux-tu arrêter de le préciser chaque fois ? Personne ne t'entend.

— OK, si Giltiné a choisi cet endroit, c'est qu'elle devait avoir une raison. Autrement Musta pouvait se faire exploser dans des centaines d'autres lieux plus simples d'accès et où il aurait pu faire plus de dégâts.

— Que dit la « version officielle » ?

— Que Musta détestait le propriétaire parce qu'il était juif. Il l'avait connu en étant manutentionnaire.

— Cela serait cohérent si Musta était ce qu'ils disent, ce qui n'est pas le cas. (Dante mordilla le gant de sa mauvaise main.) Il serait intéressant de discuter avec le personnel, mais ça va être compliqué, étant donné qu'ils t'ont pris ta carte. Tu veux que je trouve quelqu'un qui t'en fabrique une fausse ?

— Pas la peine. Je connais une personne qui n'a sûrement pas besoin d'un faux papier pour savoir qui je suis.

La secrétaire de la CRT habitait dans la périphérie du Labaro, dans un hameau de fermes restaurées et transformées en petites villas vendues à prix modeste, entourées de champs. Y arriver fut toute une entreprise à l'heure de pointe de l'après-midi, d'autant plus qu'il y avait un vent à faire s'envoler les sacs plastique. Colomba regrettait amèrement la sirène et le gyrophare.

Quand Dante et Colomba arrivèrent à destination, le vent avait encore forci et soulevait des nuages de poussière et de feuilles mortes. Marta Bellucci vint leur ouvrir pieds nus, vêtue d'un T-shirt et d'un jean. Elle semblait avoir peu dormi et ne s'était pas maquillée, ses cheveux filandreux retombaient de part et d'autre de son visage pâle. Colomba, qui se souvenait d'elle en talons aiguilles, pensa un instant qu'il s'agissait de sa mère.

Marta Bellucci, elle, la reconnut immédiatement.

— Ah, la policière, s'exclama-t-elle, mécontente. Castelli, c'est ça ?

— Caselli, dit Colomba, un peu étonnée par cet accueil glacial. Comment allez-vous ?

— Merveilleusement bien, ça ne se voit pas ? (La femme saisit entre ses doigts une mèche de cheveux.) Excusez-moi si je ne suis pas allée chez le coiffeur, ironisa-t-elle.

— Pouvons-nous parler dix minutes ? Dehors, si cela ne vous ennuie pas.

Marta Bellucci se retourna et Colomba entrevit dans le séjour un enfant de quatre ou cinq ans devant la télévision.

— Maman revient tout de suite, d'accord ? lança-t-elle, avant de fermer la porte et de suivre Colomba jusqu'à la voiture, garée dans la cour, où Dante attendait, le col relevé.

Comme à son habitude, il était habillé tout en noir, mais cette fois il avait opté pour un complet Armani aux épaules très larges : peut-être que ce costume provenait lui aussi d'une de ses capsules du temps.

— Votre collègue ? demanda Bellucci.

— En quelque sorte, marmonna Colomba.

Dante souleva sa bonne main en signe de salut. Bellucci ne réagit pas.

— OK pour discuter, mais on se dépêche, je dois préparer à manger pour mon fils. J'imagine que c'est au sujet de l'attentat, non ?

— Oui. Je sais que mes collègues et la magistrate vous ont déjà posé un tas de questions, mais si vous permettez, j'aurais besoin d'éclaircir quelques points avec vous, déclara Colomba, en laissant entendre que leur rencontre faisait partie de l'enquête officielle, mais sans le dire explicitement.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— C'était la première fois que monsieur Cohen et vous restiez au bureau bien après l'heure de fermeture ?

— C'est important ? demanda la femme, énervée. Pourquoi ?

— Pour comprendre comment l'attentat a été préparé, madame, répondit Colomba.

— Cela nous était déjà arrivé quelques fois.

— Dans les jours précédents ?

— Non.

— Avec quelle fréquence... ? Excusez-moi si j'insiste.

— Deux ou trois fois par mois, répondit Bellucci à contrecœur.

— Vous savez si quelque chose préoccupait monsieur Cohen ces derniers jours ?

— À part des questions de travail ? Non.

— Il n'avait pas reçu de menaces ou de messages étranges ? Quelqu'un avait-il essayé de pénétrer dans sa maison le jour avant

l'attentat ?

La femme secoua la tête.

— Non. Vous pouvez continuer jusqu'à demain à me poser ce genre de questions, mais jusqu'au moment où cet Arabe de merde est arrivé avec... (sa voix se brisa) avec sa bombe, tout se passait exactement comme d'habitude. D'ailleurs, il faudra changer la moquette, le sang ne part pas, murmura-t-elle en regardant dans le vide.

— Vous croyez que certains de vos collègues pourraient en savoir davantage ? Quelqu'un avec qui monsieur Cohen était peut-être plus intime ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Essayez toujours.

— Vous pouvez nous aider à entrer directement en contact avec eux ?

— Pourquoi moi ? Parce que j'ai failli me faire tuer ?

— Cela me semble une bonne raison, répliqua Colomba, qui commençait à s'énerver.

— Je vous suis reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi, assura Bellucci sur un ton qui signifiait exactement le contraire. Mais je n'ai l'intention d'aider personne. J'ai déjà eu assez d'ennuis comme ça. Je peux rentrer maintenant ?

Colomba lança un coup d'œil torve à Dante, mais celui-ci se contenta d'observer la femme, comme fasciné. Il lisait en elle comme dans un livre ouvert.

— Depuis combien de temps étiez-vous amants ? demanda-t-il de but en blanc.

La femme devint toute rouge et parut suffoquer.

— Veuillez l'excuser, madame..., commença Colomba.

Bellucci se mit à sangloter.

— Allez vous faire foutre, jura-t-elle. Vous et tous ceux qui vous ont envoyés.

Elle cacha son visage dans ses mains. Dante fit signe à Colomba d'intervenir avec une expression proche de la panique.

— Toutes mes condoléances, madame, reprit Colomba avec un sourire de compréhension. Mais pour nous, la seule chose qui compte, c'est de trouver les responsables.

— Le responsable est mort, vous étiez là. Qu'est-ce que vous voulez d'autre ? Foutre encore plus ma vie en l'air ?

— Monsieur Cohen avait-il d'autres relations ? demanda timidement Dante, derrière le dos de Colomba.

— Et d'après vous, il m'en aurait parlé ? Mais non, il n'en avait pas, répondit-elle avec une moue de mépris. Il devenait nerveux quand nous devions nous voir, il avait toujours peur que sa femme le surprenne. Il était paranoïaque sur le sujet.

Elle s'appuya contre la voiture.

— Il ne pouvait certainement pas s'imaginer que ce fou allait le tuer alors que nous étions ensemble. Et tout le monde a compris ce qu'il y avait entre nous. Même mon mari.

— Vu la situation..., avança Colomba, complètement déstabilisée.

— Vu la situation, il m'a quittée. Je ne sais même pas où il est parti. Il m'a plantée là avec le petit, et il se fout complètement que j'aie risqué d'y passer. Il n'en a vraiment rien à foutre. C'est la seule chose dont il n'a rien à foutre depuis un bon moment..., ajouta-t-elle avec colère.

— Quand avez-vous décidé de passer la soirée avec monsieur Cohen ? questionna Colomba.

— Giordano me l'a proposé le matin. Il venait d'apprendre que sa femme serait absente ce soir-là.

— Quelle importance cela avait-il si vous vous voyiez au bureau ?

— Il voulait prendre le temps de se doucher en rentrant, avant de voir sa femme. Il avait peur qu'elle sente mon odeur sur lui ou une connerie de ce genre. (Elle eut un sourire amer.) Pour tout le bureau maintenant, je suis la putain à cause de qui il est mort. Je n'ai donc aucune intention d'appeler qui que ce soit parmi mes collègues. La prochaine fois, s'il vous plaît, vous vous occuperez de vos fesses et vous me laisserez crever.

La femme rentra chez elle en claquant la porte.

— Amusant, ton travail, nota Dante. C'est toujours comme ça ?

— La ferme. Voyons si les Amigos ont quelque chose d'utile à nous dire.

LA RÉUNION EUT LIEU CHEZ DANTE, et les Tres Amigos arrivèrent à vingt heures, après avoir terminé leur service. Colomba les attendait dans le hall de l'hôtel et les conduisit au dernier étage. Alberti était déjà venu dans la suite et il se comporta comme s'il était chez lui, alors que les deux autres regardaient autour d'eux avec stupeur.

— Les chiottes doivent être plus grandes que mon appartement tout entier, commenta Guarneri.

Dante les attendait dans le living, en costume cravate. Il était très nerveux.

— Bienvenue, bienvenue, je vous en prie, asseyez-vous, dit-il en cherchant à paraître désinvolte. (Il n'aimait pas avoir des gens chez lui, surtout en si grand nombre, et il avait ouvert toutes les fenêtres. Il leur indiqua l'un des deux canapés et insista pour qu'ils s'asseyent sur celui-là.) Si par hasard vous devez aller aux toilettes, utilisez plutôt ceux de la chambre d'amis. Ma chambre est trop... en désordre.

— Tout cela me donne envie de faire une perquisition chez vous, remarqua Esposito.

— Je pourrais me mettre à crier, répliqua Dante.

— Je plaisantais, monsieur le Génie.

Les Tres Amigos s'installèrent confortablement, Esposito enleva même ses chaussures.

— Avant tout, merci d'être venus, démarra Colomba, un peu embarrassée. Vous n'y étiez pas obligés, puisque je ne suis plus votre chef.

— Pour le moment, ajouta Alberti.

— Mes chances de revenir à la Mobile sont les mêmes que celles de gagner au Super Loto, mais merci de l'intention. J'ai commandé des sandwichs et des bières, j'espère que cela conviendra à tout le monde. Nous attendons qu'ils arrivent pour commencer.

Dante pâlit et prit Colomba à part.

— Je ne sais pas s'ils arriveront, lui confia-t-il. Je crois que j'ai

épuisé mon crédit.

— Espérons que nous aurons de la chance, alors, répondit Colomba.

— Cette expression, je la connais bien. Qu'est-ce que tu me caches ?

On frappa à la porte et un garçon d'étage entra en poussant un chariot métallique couvert d'assiettes protégées par des cloches de métal et qui contenait assez de nourriture pour une armée tout entière, entre sandwiches club, *focacce* et mini-sandwichs. Les Tres Amigos se ruèrent dessus. En sortant, le garçon laissa une enveloppe à Dante, avec son nom écrit dessus à la main.

— De la part de la direction, annonça-t-il.

Dante prit l'enveloppe et la fit passer dans sa bonne main.

— C'est la lettre d'expulsion... À tous les coups, ils m'ont offert le dernier repas du condamné. (Il scruta le visage de Colomba.) Non, tu es trop tranquille.

Il ouvrit l'enveloppe et découvrit la facture réglée des mois précédents, une somme avec laquelle il aurait pu s'acheter une nouvelle voiture.

— C'est toi qui as fait ça. Comment tu t'es débrouillée ? demanda-t-il, stupéfait.

— Il m'a suffi de passer un coup de fil. À ton beau-père.

— Putain ! (Dante avait crié et, pendant quelques instants, les Tres Amigos cessèrent de mâcher leur nourriture, avant de reprendre de plus belle.) Je ne veux pas de son argent ! éclata-t-il.

— Tu n'en veux pas, mais moi, si. Il a payé les frais avec sa carte de crédit et il le fera pour les deux mois à venir. Après, à toi de te débrouiller.

Dante ne pipa mot et regarda la pointe de ses chaussures d'un air sombre.

— Je ne l'ai pas fait pour t'accorder une faveur, continua Colomba, mais parce que si nous devons travailler sur cette affaire de Giltiné, je ne veux pas que tu aies la tête ailleurs à cause de ces problèmes d'argent, OK ?

— Tu n'avais pas dit « pas de secret » ? reprit-il en s'efforçant de garder un ton indigné.

— Mais je te dis la vérité.

Colomba sourit, triomphante, avant de se tourner vers les autres ; elle s'empara de deux sandwiches club au saumon et se jeta sur le canapé en face de Dante.

— Ce dont nous allons parler doit rester dans cette pièce, autrement je serai encore plus dans la merde, et même pour vous, ce ne serait pas une partie de plaisir.

— C'est clair, confirma Guarneri. Un jour l'éloge, le lendemain le blâme. C'est la vie.

— Personne ne nous suspendra, déclara Esposito en le bombardant

avec une olive. Ferme-la.

— Qu'est-ce que nous cherchons exactement ? demanda Alberti.

— Dante et moi pensons que Musta et Youssef ont pu avoir un complice ou même un commanditaire, mais c'est une hypothèse que la magistrate refuse de prendre en considération. (C'était une restitution approximative de la réalité assez bonne pour que Colomba ne se sente pas trop en faute.) Je veux tirer cela au clair, si j'y parviens.

— La femme qui a emmené Musta aux Dinosaures ? interrogea Alberti.

Esposito et Guarneri le regardèrent, interloqués.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? questionna le premier.

— Monsieur Torre m'a demandé de lui donner un coup de main. Vous étiez occupés, bégaya-t-il, comprenant qu'il avait fait une gaffe.

— Et tu ne nous as rien dit ? Traître ! renchérit Guarneri.

— Allez, les gars...

Ses taches de rousseur ressortaient encore plus nettement sur son visage devenu tout rouge.

— Alberti a été discret, et il a bien fait, trancha Colomba. Nous n'avons naturellement aucune preuve de l'existence de la femme que nous cherchons, ce ne sont que des suppositions. Qui deviendraient plus concrètes si nous découvrions que l'attentat à la CRT n'a pas été fortuit.

— Pour quelle raison ? s'enquit Esposito.

— Parce que cela prouverait que c'est le résultat d'une mise en scène que ces deux idiots étaient incapables de concevoir tout seuls, poursuivit Dante. Et surtout qu'elle prévoyait leur élimination.

— La brigade antiterroriste et les différents services sont déjà en train de chercher qui leur a fourni le gaz, ajouta Guarneri. Même si personne n'a parlé d'une femme.

— Et nous espérons qu'ils trouveront. Mais en attendant, Dante et moi nous voulons dissiper le doute. Qu'y a-t-il de neuf dans l'enquête ? demanda Colomba.

— Plus ou moins ce qui a été rendu public, répondit Guarneri. Daesh a revendiqué l'attentat de la CRT sur un site officiel, ils disent que les deux hommes étaient des soldats qui avaient juré fidélité au Califat.

— Mais le frère de Musta a été relâché. Il n'y a pas d'accusation contre lui, précisa Alberti.

— C'est une bonne nouvelle, dit Dante, qui s'était assis sur un petit fauteuil. Qu'est-ce qu'on va faire du corps de son frère ?

— Pour l'instant, rien. Il est encore à la disposition de la magistrate, déclara Guarneri.

— Tous les immigrés de son pays vont venir à l'enterrement, remarqua Esposito avec sarcasme.

— C'était *ici* son pays, dit Dante, énervé.

— Les garçons, ça suffit, admonesta Colomba en avalant une dernière bouchée. À la CRT, vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Rien du tout, affirma Guarneri. Les services ont tout bloqué. Santini m'a fait une scène juste pour avoir jeté un coup d'œil aux casiers judiciaires.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Rien. Les employés sont clean. Et Cohen plus que clean. Il a une HS. Elle a été accordée il y a quatre ans et elle était encore valable.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dante, qui était revenu derrière le comptoir pour se préparer un Moscow Mule.

Il était encore échaudé par l'affaire de la facture réglée et il n'en proposa pas aux autres.

— C'est une habilitation de sécurité, monsieur Torre, expliqua Alberti. Cela veut dire que Cohen était habilité à manier des données sensibles.

— Si vous devez construire une caserne, vous devez en avoir une, par exemple, ajouta Guarneri.

— La CRT ne s'occupait pas d'affaires militaires, fit remarquer Dante. Je ne dis pas que c'est la première chose que j'ai vérifiée, mais presque.

— Même pour t'occuper d'infrastructures civiles, tu dois avoir une HS, si elles sont considérées comme étant à risque. La liste s'est allongée avec les nouvelles dispositions antiterroristes.

— J'ai vérifié aussi cela, rien de rien.

— La HS est aussi nécessaire pour les sous-traitants, allégua Guarneri. Si tu travailles avec une entreprise qui planche sur un objectif à risque, tu dois en avoir une.

Dante se jeta sur le premier ordinateur à portée de main et se mit à compiler frénétiquement la liste des clients de la CRT, qu'il avait trouvée sur le site de l'entreprise.

— Tu as dit il y a quatre ans ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Torre, affirma Alberti.

— Avoir une référence temporelle nous aide beaucoup... Voilà, il y a quatre ans, la CRT a commencé à fournir des composants à la Brem/Korr, déclara-t-il au bout de quelques minutes. Et devinez un peu qui fournit également la Brem/Korr ? (Il regarda les autres, personne ne répondit.) Les Chemins de fer.

— Qu'est-ce qu'ils ont fourni ? l'interrogea Colomba.

— Ce truc. (Dante tourna l'écran pour qu'ils puissent tous voir. Il y avait l'image de ce qui ressemblait à un tuyau en forme de Y accompagnée, en dessous, de détails techniques.) Je vais faire des recherches pour comprendre à quoi ça sert.

— Pas besoin, je sais ce que c'est, rétorqua Colomba, la boule au ventre. (Elle avait déjà vu cet objet. Il avait été projeté sur l'écran à la gare Termini, au cours d'une réunion bondée.) C'est une partie du système d'air conditionné du train. C'est là qu'ils ont fixé la bouteille contenant le cyanure.

LES AMIGOS étaient très excités par cette découverte et parlaient tous les deux à la fois.

— Vous croyez qu'ils voulaient être précis ? questionna Guarneri. Mais vous vous rendez compte du bazar que ça représente ? Trouver quelqu'un qui te file les plans du train, puis l'éliminer après l'attentat... C'était pas plus simple de mettre directement la bouteille sous un siège ?

— On l'aurait vue, répliqua Alberti. Il y a des gens qui nettoient le train. Ils ont choisi un endroit sûr.

— Vous gambergez comme des malades sur un simple tuyau, nota Esposito.

— Ah bon... ça ne te semble pas important, à toi ? l'apostropha Guarneri.

Esposito haussa les épaules et ne répondit pas. Depuis que la question de la CRT avait été mise sur le tapis, il devenait de plus en plus renfrogné. Dante s'en était aperçu et s'apprêtait à lui en demander la raison, mais Colomba lui fit signe de rester tranquille : elle savait mieux que lui comment traiter ses hommes.

— OK, les gars, reprit-elle en se levant, il se fait tard. Il n'y a plus de sandwiches ni de bière, on peut donc aller se coucher. Merci encore pour votre aide.

Les trois Amigos se laissèrent accompagner jusqu'à la sortie.

— Quand est-ce que vous pensez prévenir la *task force* de ce que nous avons découvert ? s'enquit Alberti.

— Nous n'avons rien découvert pour le moment, Alberti. Nous faisons seulement des hypothèses un peu tirées par les cheveux. OK ?

— OK, commissaire.

— Enfin un peu de bon sens, grogna Esposito.

Colomba se plaça entre lui et la porte.

— Tu peux rester encore un instant ? lui demanda-t-elle.

— C'est Alberti qui m'a amené en voiture..., rétorqua Esposito,

surpris.

— Je vous payerai le taxi pour rentrer. J'ai découvert depuis peu que j'avais plus de fonds que prévu, poursuivit Dante, venant à la rescousse de Colomba. Je vous offre même à boire quelque chose de plus fort que la bière.

Esposito soupira.

— On se voit demain, lança-t-il aux autres dans le couloir avant de refermer la porte. Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-il ensuite à Dante, une fois seuls.

— D'abord, le cocktail. Ça vous va, à base de vodka ? proposa ce dernier.

— Sinon ?

— Vodka.

— OK, alors.

— Allez, assieds-toi, lui conseilla Colomba.

Esposito revint sur le canapé, où Dante le rejoignit peu après, en apportant deux Moscow Mule – il s'en était aussi préparé un pour lui – dans d'énormes verres à cocktail. Colomba, elle, prit un Coca Zéro dans le minibar pour tenter de digérer la quantité astronomique de sandwichs club qu'elle venait d'avalier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? questionna Esposito en montrant les rondelles vertes qui flottaient dans le verre. Des courgettes ?

— Du concombre. Vous verrez, c'est très bon, expliqua Dante, en s'asseyant face à lui. Ce que nous dirons ne sortira pas d'ici. Nous jouons dans la même équipe, pas vrai ?

— Vous et moi, je ne crois pas.

— Je ne peux pas t'obliger à parler si tu n'en as pas envie, Esposito, intervint Colomba. Mais il est clair que l'idée qu'il y ait une taupe à la CRT t'a rendu nerveux. Je voudrais bien savoir pourquoi, puisque que j'ai failli y laisser ma peau.

— Vous préférez que j'essaye de deviner ? ajouta Dante. Normalement quand quelqu'un touche sa bouche ou son visage, c'est qu'il a un secret qu'il ne veut pas révéler ou quelque chose qu'il pense inopportun de dire même s'il le voudrait. Vous avez touché votre visage plus souvent que d'habitude.

Esposito regarda d'abord Dante, puis Colomba.

— Vous formez un beau couple, vous savez ? Sauf votre respect, commissaire. (Il but une gorgée.) C'est moins dégueulasse que ce que je pensais, ce truc... (Il but une autre gorgée avant de se décider.) D'accord. Je connaissais Walter Campriani. Le gardien assermenté. Celui à qui ce salopard a coupé la gorge.

— C'était un policier ? l'interrogea Dante.

— Oui. Il y a des années, nous conduisions tous les deux les voitures de patrouille. Cela lui plaisait bien et, en quinze ans, il n'a jamais

tenté de changer de poste. Pas comme les pingouins d'aujourd'hui, qui au bout d'un mois de police routière se démènent pour entrer à la Mobile.

— Pourquoi a-t-il démissionné ? s'enquit Colomba, en tâchant de ne pas penser à Campriani gisant au milieu d'une mare de sang.

— Il y a été obligé. Le bruit courait qu'il touchait de l'argent versé par les dealers pour qu'il leur signale les descentes. Les gros trafiquants, pas les minables qui font ça dans la rue. Ses supérieurs ont préféré résoudre le problème sans passer par le tribunal.

— Mais il se faisait vraiment payer ? demanda Dante.

— Pas à ma connaissance.

— Ah, dans ce cas..., répliqua Dante sarcastique.

— Pas à ma connaissance, ai-je dit, et c'est ce que je continuerai à dire même si c'était le Père éternel qui me le demandait, ajouta Esposito, furieux. Putain, il est mort. Un peu de respect.

— Mais maintenant tu commences à avoir des doutes, reprit Colomba, glaciale.

Les collègues qui empochaient des pots-de-vin ne lui plaisaient pas beaucoup, qu'ils soient morts ou vifs. Esposito contempla ses mains.

— Il s'était mis dans le pétrin. Je l'ai vu quelques fois ces dernières années, plus par hasard que par amitié. Son ex-femme lui piquait la moitié de sa solde et l'autre moitié, c'est sa nouvelle petite amie cubaine qui s'en occupait.

— Tu sais si les gardiens ont des horaires de travail fixes ? demanda Dante à Colomba.

— D'habitude, oui.

— Musta devait tuer le gardien pour lui clouer le bec. Le reste, ce sont des dommages collatéraux, affirma Dante.

— Vous ne pouvez pas en être certain, le Génie, répliqua Esposito.

— C'est justement pour ça que tu vas nous accompagner faire un tour chez sa veuve, reprit Colomba. Peut-être qu'elle parlera à un vieil ami de son mari.

LE QUARTIER MONTI se trouvait à moins de vingt minutes à pied de l'hôtel de Dante, mais Colomba n'avait pas envie de se farcir un Esposito acariâtre. Elle reprit sa voiture, même si Dante la força à rouler plus lentement que d'habitude parce que son thermomètre intérieur avait atteint le niveau juste avant l'alarme.

L'appartement du vigile était situé dans une de ces rues mixtes de Rome très typiques, où les habitats populaires voisinaient avec des immeubles ultra-luxueux. Celui de Campriani se trouvait juste derrière le marché couvert local, et il comptait parmi les moins agréables. La porte était encastrée entre les voitures garées sur le trottoir et la clôture d'un chantier qui bloquait l'accès à une rue sur le côté. Dante lorgna le hall noir aux murs menaçants.

— Je vous attends dehors, s'empressa-t-il de dire.

— Ça marche, acquiesça Colomba.

— Tu pourrais garder ton téléphone allumé, comme ça j'entendrai la conversation. Tu pourrais peut-être même mettre la vidéo.

— Des clous.

Au quatrième étage, une femme d'une quarantaine d'années, au teint mat et aux yeux rougis par les pleurs, ouvrit la porte. Elle s'appelait Yoani et avait partagé la vie de Campriani pendant plus de dix ans. Elle titubait, visiblement sous l'effet d'un calmant ou de l'alcool, probablement les deux. Le petit appartement était rempli de fleurs et de couronnes funéraires, et la photographie du vigile était accrochée au mur de l'entrée, au-dessus d'une bougie électrique. Son travail avait souvent conduit Colomba à aller voir des personnes en deuil, mais cela ne rendait pas la démarche plus facile pour autant. Elle s'imaginait toujours comment la vie se poursuivrait, dans ces maisons où le quotidien avait été bouleversé à jamais.

Yoani, bien qu'un peu hébétée, semblait avoir passé la première étape de la douleur. Elle étreignit Esposito qui la consola gauchement avant de la faire asseoir dans la cuisine et de lui annoncer qu'il devait

lui parler.

— Écoute, ce n'est sûrement rien et nous sommes désolés de te déranger, mais nous tentons de comprendre comment s'est déroulé l'homicide de Walter. Il y a deux ou trois choses que nous voudrions...

— C'est à propos de la femme, c'est ça ? l'interrompit-elle d'une voix traînante. (Elle parlait parfaitement italien, mais avec un accent des Caraïbes très marqué.) Je savais qu'il y avait un lien.

Esposito se retourna pour regarder Colomba.

— De quelle femme parlez-vous, madame ? demanda-t-elle.

Yoani ne répondit pas.

— Allez, Yo, l'incita Esposito en lui prenant la main. Ça reste entre nous.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre de ce que dit la putain de Cubaine de toute façon ? continua Yoani avec un air blasé.

— Tu en as déjà parlé avec quelqu'un ? reprit Esposito.

— Avec la grosse dondon. La juge.

Spinelli, déduisit Colomba, sans en être trop étonnée. Elle reprit :

— Et qu'est-ce que vous lui avez dit ?

Yoani se moucha, avant de reprendre la parole.

— Tout le monde pensait que j'étais avec Walter parce qu'il m'entretenait, mais ce n'est pas vrai. Je l'aimais. Et j'étais jalouse.

Elle décrivit les derniers mois avec son compagnon, la lente descente vers la dépression. Il se sentait vieux et n'avait plus de projets depuis ses soixante ans, il était devenu apathique et sexuellement peu actif. Cependant, au cours des deux dernières semaines, Campriani semblait être redevenu l'homme dont Yoani était tombée amoureuse quinze ans plus tôt à Cuba, où – elle tint à le préciser – elle était institutrice et pas *jinetera*.

— Si un homme redevient tout à coup heureux et joyeux, ma mère m'a toujours affirmé que c'est parce qu'il a une amante. Il disait que ce n'était pas vrai, mais je ne l'ai pas cru.

Elle s'était donc mise à surveiller ses déplacements, et une fois, en le suivant, elle l'avait vu monter à bord d'une grosse voiture noire que Colomba reconnut être un Hummer. Au volant, il y avait une femme.

— Comment était-elle, cette femme ? Pouvez-vous la décrire ? l'interrogea Colomba en cherchant à ne pas laisser percer l'anxiété dans sa voix.

Il pouvait s'agir d'une coïncidence, peut-être Campriani avait-il vraiment une maîtresse.

— Elle était maquillée comme un camion volé, et ses cheveux étaient tellement blonds qu'on aurait cru une perruque. Pas très grande, mais elle était assise, donc je n'ai pas bien vu.

— Quel âge ?

— Trente, quarante... Avec tout ce fond de teint, difficile de savoir,

et puis j'étais loin. Mais il y a une chose dont je suis sûre... (Yoani hésita quelques instants.) C'était une femme mauvaise.

— Qu'entends-tu par là, Yo ? demanda Esposito.

— Son sourire, il était mauvais. (Les yeux de Yoani se perdirent au loin.) J'ai toujours pensé que si un jour je voyais Walter avec une autre femme, je les buterais tous les deux. Pourtant ce jour-là, j'ai eu tellement peur que je suis restée là, au coin de la rue, comme une imbécile.

Colomba s'accrochait à l'idée de la simple coïncidence, même si à chacun des mots que prononçait la femme elle sentait ses certitudes s'évanouir.

— Vous lui en avez parlé quand il est rentré à la maison ?

— Oui. Et il a tout de suite justifié que c'était pour le travail, un job en extra, que je ne devais pas m'inquiéter. Et ensuite... (Yoani regarda Colomba, les yeux pleins de larmes.) Ensuite nous avons fait l'amour. Ça a été la dernière fois.

Colomba avait la gorge sèche, mais avant qu'elle ait pu poser d'autres questions, son portable sonna. C'était un numéro inconnu. La voix qui résonna à son oreille quand elle répondit, en revanche, lui était familière. C'était Leo.

— Écoute-moi bien et ne prononce pas mon nom, dit immédiatement le SIA. Tu dois sortir de là très vite. Ils viennent t'arrêter.

COLOMBA NE PERDIT PAS DE TEMPS. Elle envoya un message sur Snapchat et apostropha Esposito.

— On doit y aller, lui intima-t-elle.

Il se leva d'un bond en entendant le ton de sa voix.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Plus tard. (Colomba s'approcha de Yoani.) Il est possible que quelqu'un vienne nous chercher ici. Ne dites pas que vous nous avez vus, lui glissa-t-elle en vitesse. Et ne parlez à personne d'autre de la femme à la voiture noire. C'est important. Vous pouvez faire cela pour moi ?

Yoani chercha dans le regard d'Esposito son approbation, il acquiesça de la tête.

— J'ai raison ? Cette femme a quelque chose à voir avec la mort de Walter ? demanda Yoani.

— Je crois que oui, répondit Colomba qui était sur des charbons ardents. Mais si vous racontez ce que vous nous avez dit, je ne pourrai plus la rechercher.

Yoani hocha lentement la tête.

— D'accord.

— Et n'en parlez pas non plus au téléphone, cria Colomba en s'échappant de l'appartement avec Esposito.

Devant l'entrée de l'immeuble, il n'y avait plus trace de la voiture et Colomba remercia mentalement Dante d'avoir obéi à ses instructions. Esposito et elle remontèrent en courant la rue fermée à la circulation pour cause de travaux et débouchèrent, tout près de là, sur la Piazza degli Zingari, où une cinquantaine d'adolescents bavardaient en fumant des joints.

Mais qui est-ce que nous fuyons ? pensa-t-elle. Pour toute réponse une voiture banalisée, le gyrophare allumé sur le toit, tourna dans la rue voisine en faisant crisser ses pneus, aussitôt suivie par une autre. Le fanion qui dépassait par la fenêtre était celui des carabiniers. Esposito

eut une expression étonnée.

— Les cousins ? C'est pour ça que nous sommes partis ? dit-il, essoufflé.

— Apparemment, confirma Colomba qui commençait à comprendre dans quel pétrin ils s'étaient fourrés. En allant chez Yoani nous avons mis le pied dans un nid de guêpes.

— Et un gros, apparemment.

Comme pour lui faire écho, du fond de la rue qu'ils venaient de remonter sortirent deux hommes en civil qui fendirent la foule, en se dirigeant tout droit vers eux.

— Foutons le camp de là, pressa Colomba.

Esposito et elle-même avaient filé suffisamment de gens dans leur carrière pour savoir comment s'éloigner sans attirer l'attention : ils empruntèrent toute une série de passages et de ruelles qui les conduisirent tout près des forums impériaux. Colomba enleva la batterie de son portable et enjoignit à Esposito à faire de même.

— Vous pensez qu'ils viendront nous chercher jusque chez nous ? lui demanda-t-il, tout en s'exécutant.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais, dans le doute, ne dors pas chez toi ce soir.

— C'est ma femme qui va être contente...

— Je suis désolée. Si j'ai du nouveau, je t'avertis. Tu as un endroit où aller ?

Esposito acquiesça et lui donna le numéro d'un ami, que Colomba mémorisa.

— La femme dont parle Yoani est celle que vous recherchez, commissaire ? C'est à cause d'elle qu'il y a eu toute cette série de meurtres ?

— C'est possible, répondit Colomba, qui ne s'était pas encore faite à cette idée. Je t'appelle dès que je peux.

Ils se séparèrent et Colomba chercha une cabine publique. Elle en trouva une qui fonctionnait encore, bien qu'elle soit couverte de graffitis et que le combiné empest le vin. Heureusement, Dante était déjà rentré à l'hôtel.

— Mais putain, qu'est-ce qu'il est passé ? s'exclama-t-il – tellement agité qu'il en mangeait ses mots.

— Ils nous ont manqués de peu, Dante.

— Des gens avec ou sans uniforme ?

— Avec.

Dante eut un hoquet.

— Je dois m'attendre à des visites déplaisantes ?

— Je ne sais pas encore. Mais mets ton avocat en état d'alerte.

— Je le ferai. Même s'il se trouve actuellement à une dégustation de vins, et qu'il va me détester si je l'oblige à en partir... (Colomba le

sentit hésiter.) CC... je ne suis pas tranquille de te savoir toute seule.

— Il ne m'arrivera rien. Je t'appelle très vite.

Colomba raccrocha, elle se sentait moins confiante qu'elle n'avait voulu le montrer ; elle sortit de son portefeuille la carte avec le numéro de Leo et l'appela.

— C'est moi, dit-elle.

Leo ne lui laissa pas le temps d'ajouter autre chose, il lui donna l'adresse d'un restaurant à San Lorenzo, La Vache éméchée. Colomba le connaissait parce qu'il était tout près de l'ancien appartement de Dante. L'été, les gérants enlevaient la bâche qui servait de toit à l'extérieur et Dante pouvait y entrer. Il était une heure du matin quand elle arriva ; il ne restait plus qu'un couple âgé et une tablée de jeunes dans le restaurant. Et Leo, assis à une table d'où il pouvait surveiller l'entrée, vêtu d'un T-shirt blanc, sous une veste claire, qui soulignait sa musculature athlétique. Il se leva pour qu'elle s'installe et lui sourit. Il semblait très calme, en tout cas plus calme qu'elle.

— La même pour moi, déclara Colomba en indiquant la bière. (Leo fit signe au serveur, qui aussitôt lui en apporta une ; Colomba éclusa la moitié de la pinte d'un trait.) Je suis recherchée ?

— Non, répliqua Leo.

— Heureusement, putain, lâcha-t-elle dans un soupir de soulagement. Alors explique-moi ce qu'il se passe.

— Il se passe que tu mets ton nez dans l'enquête sur l'attentat.

— Je ne mets mon nez dans rien du tout.

— Colomba... À la *task force*, tout le monde sait que tu as vu la secrétaire de la CRT, et, ce soir, la femme de Campriani. Toutes les deux sont encore sous surveillance. Tu n'y avais pas pensé ?

— À vrai dire, si ; mais je n'imaginais pas que cela allait aussitôt déclencher l'alerte. Qui a donné l'ordre de m'arrêter ?

— Le colonel Di Marco. Il voulait te surprendre la main dans le sac et te donner une leçon.

Di Marco avait été l'un des principaux détracteurs de Dante lorsque ce dernier avait révélé les connexions qui existaient entre le Père et l'armée. Et le mépris était réciproque.

— Quel est le chef d'accusation ?

— Avec une enquête en cours sur un attentat commandité par Daesh, tu crois qu'ils en ont besoin ? Ils pourraient même venir te cueillir chez toi s'ils le voulaient. Mais cela serait d'une illégalité trop manifeste : au fond tu es un peu une sorte d'héroïne.

— Héroïne peut-être, mais surtout couillonne, grogna-t-elle. Comment as-tu fait pour être au courant aussi vite ?

— Deux des membres de l'équipe étaient des hommes à moi. Ils t'ont suivie jusque sur la place.

— Ils ont fait exprès de perdre ma trace ?

— Je peux seulement te dire que tu leur es sympathique, à eux aussi.

— Je te suis sympathique ? demanda Colomba, qui regretta aussitôt sa question.

Leo lui sourit.

— Je suis là, non ?

— Cela peut être pour plein de raisons différentes. Par exemple, que toi aussi tu penses que cet attentat de Daesh sent un peu le roussi.

Leo se laissa aller contre le dossier et la dévisagea.

— On ne t'a jamais dit que tu étais diablement têtue ?

— Et que je fouinais partout ? Si, il n'y a pas si longtemps d'ailleurs.

Leo éclata de rire.

— Les services ont leurs propres règles, et, surtout, ils ne se promènent pas partout en expliquant pourquoi ils font telle ou telle chose, reprit-il d'un ton sérieux. Je vais où on me dit d'aller, et je ne m'occupe pas de l'enquête, seulement de la sécurité et de la capture des suspects...

— Mais ?

— Ils sont tous un peu trop pressés, sûrement pour faire bonne impression. S'il y a un risque que quelqu'un se balade avec d'autres bonbonnes de gaz, je préférerais le savoir.

— Ne tire pas de conclusions hâtives. J'ai seulement rendu visite à une veuve.

Le visage de Leo se contracta dans une grimace triste.

— Je risque de me faire radier pour t'avoir aidée et tu ne me fais pas confiance.

Colomba finit sa bière mais ne répondit pas.

— Merci de ton aide. Je dis ça sérieusement, ajouta-t-elle finalement, sans le regarder dans les yeux.

— OK, dit Leo. Alors je vais payer l'addition.

Il se leva, mais d'instinct Colomba lui saisit la main. Il n'y avait rien de programmé dans ce geste, tout comme elle n'avait pas prévu que Leo allait se pencher vers elle et qu'elle l'embrasserait.

— Je suppose qu'il est exclu que nous finissions la soirée ailleurs, lui dit-il quand ils se séparèrent, la voix enrouée.

— J'ai ton numéro, répliqua-t-elle.

— Et moi, le tien, renchérit-il avec un sourire insolent.

— Depuis quand l'as-tu ?

— Avant de te le demander. Il y a quand même quelques avantages à être dans la *task force*, non ?

Colomba attendit qu'il ait payé et qu'il soit sorti avant de passer, elle aussi, sous le rideau presque baissé – le restaurant allait fermer. Elle réactiva son portable. Tout d'abord elle téléphona à Esposito, qui se réjouit avec exubérance de son appel, puis à Dante.

— Tu n'es pas en prison ? questionna-t-il en faisant une longue pause entre chaque mot, et Colomba comprit qu'il était sous l'effet de médicaments.

— D'habitude en prison, on te confisque ton téléphone. Je suis en train de marcher vers ma voiture.

— Bien. Viens chez moi, j'ai du nouveau, lui dit-il.

Il tournait toujours au ralenti.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Je n'ai rien découvert. Mais j'ai idée que notre Giltiné est beaucoup, beaucoup plus rigoureuse que ce que j'avais pensé jusqu'à présent. Et il va falloir que tu fasses un petit voyage pour t'en assurer.

GILTINÉ AVAIT VIDÉ L'UN DES CAGIBIS sans fenêtres, y laissant seulement les étagères, avant de le désinfecter et d'enlever soigneusement le moindre grain de poussière. Puis, munie de gants de chirurgien qu'elle avait enfilés par-dessus ses bandes, elle avait désinfecté une aiguille avec un réchaud de camping et déposé les spores sur dix verres de laboratoire stériles qu'elle avait scellés immédiatement. Chacun des verres était double, comme un biscuit fourré, et entre les deux épaisseurs, il y avait une fine couche d'agar-agar.

Les spores étaient celles du *Psilocybe mexicana*, le champignon que les Aztèques considéraient comme un don de Xochipilli, le « prince des fleurs », dieu de l'amour. L'agar-agar était un terrain fertile pour commencer la colonisation. Produire des champignons « magiques » était une affaire complexe. Il suffisait d'une seule particule de saleté pour contaminer toute la culture ; quand les champignons avaient pris sur les verres, il fallait les transférer dans des bocaux stériles contenant de la farine de riz et de la vermiculite – un minéral utilisé comme sol dans les terrariums – et attendre qu'ils se développent. Deux semaines étaient nécessaires pour arriver au bout du processus, semé de complications à n'en plus finir, mais les spores avaient l'avantage de pouvoir être dissimulées partout et de ne pas être repérées par le flair des chiens détecteurs de drogues et d'explosifs. C'était une arme parfaite à emmener avec soi, même si elle ne tuait pas la victime ; elle la mettait seulement hors d'état de nuire et la rendait ultra-réceptive aux suggestions.

Dans un autre terrarium, en revanche, se développait une plante qui pouvait provoquer des intoxications ou des rêves merveilleux : l'ergot, le champignon du seigle. En le distillant, on obtenait du LSD, mais, dans sa forme de base, il était mortel. Une fois ingéré, en plus des hallucinations, il provoquait la gangrène et des convulsions. Il avait même un autre avantage : il résistait à la chaleur, comme l'avaient compris au Moyen Âge des milliers de personnes frappées du feu de

Saint-Antoine pour avoir mangé du pain contaminé.

Giltiné savait aussi obtenir d'autres poisons à partir des noyaux de fruits dont elle tirait des huiles essentielles et même à partir d'espèces d'insectes faciles à faire reproduire en captivité, comme elle le faisait dans le petit terrarium à côté des spores, mais elle espérait bien qu'à Venise elle n'en aurait pas besoin. Et après... peut-être n'y aurait-il pas d'après.

On sonna à la porte. Giltiné, qui avait entendu un bruit de pas sur le palier avant même que le visiteur n'appuie sur la sonnette, s'avança lentement vers la porte et regarda par le judas. C'était le chauffeur du bateau-taxi.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle en forçant son accent français.

Elle ne pouvait pas ouvrir car elle ne s'était pas encore maquillée.

— Madame Poupin, c'est Pennelli.

— Oui ?

— J'ai oublié de vous faire signer le reçu pour l'agence. Si vous pouviez m'ouvrir, on n'en a que pour une minute.

L'homme brandit une feuille devant le judas et Giltiné l'examina. Cela ressemblait à un vrai reçu, et c'en était probablement un. Mais l'homme mentait, de toute évidence.

— Un instant, temporisa-t-elle. Je sors juste de la douche.

Elle courut dans sa chambre, enfila son peignoir, mit sa perruque. Elle n'avait pas le temps de se maquiller, alors elle sortit d'un sachet un masque de beauté aux algues. Quand elle le mit sur la peau de son visage, ce fut une torture, mais il ferait l'affaire. Sur ses mains, en revanche, elle garda ses gants en latex. Les esthéticiennes en utilisaient parfois et Pennelli penserait sûrement qu'ils lui servaient à mieux étaler la crème. Dans la poche de la robe de chambre, elle glissa un bistouri. Au cas où.

Quand elle lui ouvrit la porte, le chauffeur de taxi regarda autour de lui, comme un patron qui examine sa propriété.

— Vous vous faites une beauté, commença-t-il en la regardant.

Derrière ces mots apparemment inoffensifs, Giltiné perçut une hostilité à peine masquée. Elle fit comme si de rien n'était.

— Donnez-moi le reçu que je dois signer, s'il vous plaît, rétorqua-t-elle.

— Je vous le donnerai si vous me montrez une pièce d'identité.

Giltiné inclina la tête pour mieux l'observer. Son visage, sous le masque de beauté, avait une expression indéchiffrable.

— Pourquoi ?

— Vous savez quelle profession j'exerçais avant de piloter un taxi ?

— Cela ne m'intéresse pas.

— Allons, essayez au moins de deviner, insista le chauffeur de taxi

en s'asseyant confortablement dans un fauteuil.

— Militaire. Policier, tenta Giltiné.

La meilleure chose à faire aurait été de le découper en morceaux et de le faire disparaître dans la cuvette des toilettes. Pour aller plus vite, elle pouvait se servir d'un hachoir à viande professionnel. Mais le risque était grand : Giltiné ignorait si Pennelli avait informé quelqu'un de ses déplacements, elle pouvait donc voir débarquer ses amis ou la police avant d'avoir fini le travail.

— Et vous aimiez ça, devina-t-elle.

Pennelli ne s'y attendait pas.

— Vous êtes perspicace, madame. Mais moi aussi je le suis. Je travaillais à la police aux frontières, pour être précis. Et je m'occupais de vérifier si les gens qui cherchaient à entrer en Italie étaient bien ce qu'ils prétendaient être. À tous les coups, je repérais ceux qui mentaient, les collègues m'appelaient d'ailleurs « le devin ». Même si les papiers étaient en règle, je savais quand quelqu'un ne l'était pas. (Il passa sa langue sur ses lèvres.) Et vous, vous n'êtes pas qui vous prétendez être.

Pennelli avait un peu exagéré en vantant ses qualités, mais pas tant que ça. Il avait la réputation d'être très doué pour la reconnaissance visuelle, un don inné. Il se rappelait les visages des individus recherchés, et il les reconnaissait même s'ils portaient des perruques et de fausses moustaches. Mais personne ne disait de lui qu'il était un devin, au mieux un vautour. Quand on l'avait surpris en train de voler des objets précieux dans les valises des voyageurs, personne n'avait été vraiment étonné.

— Et il y a quelque chose de bizarre dans les documents que m'a passés l'agence. Je ne sais pas encore quoi, mais je pense pouvoir le deviner. Si je m'en donne les moyens.

Giltiné demeura silencieuse.

— Vous pourriez être une terroriste venue mettre une bombe place Saint-Marc, pour ce que j'en sais.

— Je ne suis pas une terroriste.

Il la regarda par-dessous ses paupières mi-closes.

— Probablement pas. Mais vous avez quelque chose à cacher. Vous savez ce que j'ai pensé en vous voyant ? Que vous étiez en fuite. Peut-être que vous avez fait une connerie dans votre pays, ou que vous avez un mari violent.

Giltiné se dit que cet homme s'en tirait vraiment bien.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Le sourire de Pennelli s'élargit. Il était content que la femme ne tente pas de nier. Les choses iraient plus vite.

— Qu'est-ce que vous me proposez ? Et n'essayez pas de m'acheter avec une pipe, je n'en ai pas envie.

Du moins pour le moment, ajouta-t-il en son for intérieur.

— De l'argent ?

— Combien ?

— Je n'ai pas beaucoup d'espèces, et j'en ai besoin.

— Combien ?

— Dix mille.

— Disons vingt. J'ai appris à ne jamais accepter la première offre.

Giltiné laissa passer quelques instants avant de hocher la tête. Si elle avait cédé trop rapidement, l'homme aurait eu des soupçons.

— Je repasserai dans deux jours. Aucun délai.

— D'accord.

Pennelli se leva du fauteuil en soupirant. En passant à côté d'elle pour sortir, il tendit une main pour lui donner une tape sur les fesses.

— Si vous m'aviez donné tout de suite un pourboire, vous vous seriez épargné un tas d'ennuis.

Elle l'attrapa par le poignet avant que sa main ne l'atteigne. L'homme se dégagea, mais se libérer ne fut pas aussi facile qu'il le pensait. Les doigts de Giltiné le serraient avec une telle force que cela lui coupa la circulation sanguine.

— Ne me touchez pas, menaça-t-elle.

— Putain de salope, jura-t-il, et il sortit.

Giltiné courut dans la salle de bains et se lava fébrilement le visage, pour enlever cet emplâtre dégoûtant de sa peau. Elle remit son masque de plastique et s'installa devant l'ordinateur : elle se mit à chercher tout ce qu'elle pouvait trouver sur le chauffeur de taxi. Dans les jours à venir, elle lui rendrait une petite visite.

COLOMBA ARRIVA À LA GARE DE MILAN-CENTRALE à treize heures, après avoir voyagé à bord d'un TGV où elle ne s'était pas sentie très bien. Même si elle avait pris un billet de deuxième classe, elle continuait à imaginer les cadavres de la classe affaires autour d'elle. Elle s'y était même rendue : elle avait vu quatre passagers qui téléphonaient ou regardaient leurs agendas, comme si de rien n'était. *Peut-être est-ce cela qu'il faut faire*, se dit-elle, *vivre sa vie et ne pas trop penser aux ennuis qui peuvent se produire*. Elle s'y essaya pendant le reste du voyage qui dura à peine trois heures, mais quand une odeur de croque-monsieur brûlé s'échappa du wagon-bar, à côté, une décharge d'adrénaline l'obligea à aller vérifier ce qu'il se passait.

En guise de distraction, elle reçut un appel de Santini : elle ne répondit pas mais il lui laissa un message sur son répondeur qu'elle n'écoula pas en entier (seulement les deux premiers mots hurlés avec colère : « Caselli, putain ! »). Elle reçut aussi un smiley de Leo, et cela lui fit plaisir. Au lieu de lui répondre par une autre émoticône, elle lui envoya un lien pour télécharger Snapchat. S'ils devaient demeurer en contact, ce que Colomba souhaitait, il valait mieux utiliser les tactiques de guerre de Dante. Rien ne prouvait que les services écoutaient vraiment ses conversations – même un être obtus comme Di Marco devait savoir qu'elle n'avait rien à voir avec l'attentat –, mais au point où elle en était, elle n'était plus sûre de rien.

La gare était un bâtiment imposant, datant de l'époque fasciste, s'élevant sur deux niveaux et orné de gargouilles de pierre qui crachaient de l'eau de pluie. Après avoir descendu les larges marches de l'escalier principal, Colomba arriva sur une place où se dressait la statue d'une gigantesque pomme, au milieu d'un camp de tentes de la Croix-Rouge et de groupes de migrants au regard perdu. La pluie s'intensifia, mais Bart arriva à ce moment-là, s'abritant sous un parapluie qu'elle tenait d'une main tandis que l'autre serrait la laisse de deux labradors. Les chiens étaient trempés, mais Colomba les laissa

lui faire la fête : elle se sentait coupable vis-à-vis de toute la race canine depuis qu'elle avait été forcée de tuer un doberman qui l'avait attaquée.

— *Ciao !* Excuse-moi pour le retard, dit Bart en souriant et en tirant sur la laisse des labradors. J'ai dû me garer à un kilomètre, à cause du bordel qu'il y a ici entre les sens interdits et les travaux. Tu peux tenir le parapluie ?

Colomba le prit et Bart lui attrapa le bras pour la guider le long de la Via Settembrini jusqu'à une Volkswagen familiale qui puait le chien et dont les sièges étaient couverts de poils.

— Désolée, il faudrait que je la fasse nettoyer, s'excusa Bart.

— Tu devrais voir la mienne, répondit Colomba, en pensant que cela aussi, au fond, faisait partie de sa punition. Il y a un bout de temps que je ne suis pas venue à Milan, reprit-elle, en regardant les nouveaux gratte-ciel, construits pour l'Expo universelle.

Le temps était toujours aussi dégueulasse mais la ville avait changé.

— Ne te laisse pas aveugler par ces lumières brillantes. Désormais, il y a plus de membres de la 'Ndrangheta ici qu'en Calabre. Je le sais parce que, quand les choses vont mal, il y en a toujours un ou deux qui finissent sur ma table.

— Quelle belle image, commenta Colomba en souriant.

— Le plus beau métier du monde.

Bart habitait dans ce qui avait été autrefois une grande usine et qu'on avait divisé en loft et petits commerces underground, comme des tatoueurs et des tisaneries : une espèce de miniville dont les habitants avaient vingt ans d'âge moyen. Bart aimait bien ce quartier parce que les chiens avaient le droit de courir librement et qu'elle pouvait laisser sa musique à fond, même en pleine nuit, sans gêner personne. De temps en temps, les habitants organisaient des rave-parties et Bart se transformait en urgentiste pour ceux qui avaient trop forcé sur la kétamine ou autres drogues synthétiques.

Son loft comprenait deux étages, il était meublé avec goût et se démarquait par quelques touches originales comme le grand hamac à l'entrée ainsi que par les nombreux souvenirs de ses voyages de travail. Bart vivait seule, et on l'appelait du monde entier pour examiner de vieux os. C'était aussi une excellente cuisinière : en l'honneur de Colomba, elle avait préparé un énorme plat de pâtes au four, sur lequel Colomba se précipita tel un rapace. Avec Dante dans les parages, il était difficile de manger de la viande, et la sauce tomate à la viande de Bart était excellente.

Elles burent même quelques bières, et Colomba se cantonna délibérément à des sujets légers, découvrant ainsi qu'elle n'avait aucune idée de ce qui était sorti au cinéma ou en librairie au cours de ces dernières années.

— Tu vis comme une recluse. Tu travailles et rien d'autre, remarqua Bart en préparant du café.

Colomba était avachie sur un des poufs colorés du salon, avec la sensation d'avoir pris au moins deux ou trois kilos.

— Ces derniers temps, je ne travaille même pas, répondit-elle.

— Tu es suspendue pour combien de temps ?

— Pour toute la vie, j'ai l'impression.

— Ne dis pas ça, lui reprocha Bart. Tu es une flic géniale, la meilleure que je connaisse.

Colomba secoua la tête.

— J'avais déjà démissionné après le Désastre, je devais seulement signer la lettre, mais Rovere m'avait convaincue de ne pas le faire tout de suite. Et ensuite Curcio m'a convaincue de revenir.

— Et il t'a laissée tomber.

— Il a fait ce qu'il a pu. C'est moi qui ai commis une erreur, expliqua Colomba.

Elle n'arrivait pas à lui en vouloir, elle savait ce que cela signifiait que de détenir le sceptre du pouvoir.

— Je sais seulement que tu as fait du bon travail, dit Bart, en apportant un petit plateau sur lequel elle avait rangé, à côté de la cafetière, deux tasses en acier et une petite assiette de langues de chat. Tu verras que tout ira bien.

Colomba mordit dans un biscuit.

— Je dois te demander quelque chose.

— Et moi qui espérais que c'était une simple visite amicale ! riposta Bart en faisant semblant d'être désespérée.

— C'en est une, sois-en assurée. Mais...

— OK, OK, dis-moi tout. Je plaisantais.

— Tu es sûre que les terroristes se sont trompés en fixant la bouteille de gaz, comme tu l'as expliqué pendant la réunion à Rome ?

— Ils n'ont tué que neuf passagers alors qu'ils auraient pu en tuer cent dix. Si ce n'est pas une erreur... Du coup, le système de ventilation n'a saturé de gaz qu'une seule voiture.

— Et s'ils l'avaient fait exprès ?

— Ce n'est pas une simple hypothèse, n'est-ce pas ?

— Disons que c'en est une. Si demain ils t'appellent pour témoigner, au moins tu ne devras pas faire un faux serment. Rien qu'une petite conversation entre amies.

Bart posa sa tasse.

— Dante a quelque chose à voir là-dedans ? C'est en rapport avec les questions qu'il m'a posées sur les corps des terroristes ?

— J'ignore de quoi tu parles.

— Tu sais que je vais continuer à m'inquiéter pour toi, pas vrai ?

— Tu ne devrais pas.

— C'est inévitable. Tu ne t'inquiètes pas pour tes amis, toi ? (Bart soupira, avant de reprendre.) Alors... la quantité létale de cyanure est d'environ cinq cents milligrammes par mètre cube d'air. Dans la bouteille il n'y en avait pas assez pour tout le train.

— Plus il y a d'espace et plus il se dilue.

— Exact. La concentration aurait baissé compartiment après compartiment, jusqu'à devenir toxique mais non mortelle dans les voitures de queue, ou dans celles de tête en fonction du circuit de l'air.

— Ils ne pouvaient pas utiliser une bouteille plus grande ?

Bart fit quelques calculs de tête.

— Elle aurait dû contenir au moins dix fois plus de gaz, et il n'y avait pas assez d'espace derrière le panneau. Toutefois, beaucoup plus de passagers seraient morts s'ils avaient fixé la bouteille autrement, et beaucoup d'autres auraient été gravement intoxiqués.

— Combien à peu près ?

Bart secoua la tête.

— Ça, je l'ignore. Il existe des modèles qui reproduisent la diffusion de gaz en milieu fermé ; si tu veux, je peux faire une recherche plus approfondie. Il faut tout de même tenir compte du fait que le train n'était pas hermétiquement isolé. Une partie du gaz se serait donc échappée.

— Mais ils ne seraient pas tous morts, n'est-ce pas ? s'enquit Colomba, qui commençait à éprouver une sensation de froid dans le ventre, comme si elle avait avalé un bloc de glace.

— Non. Moins de la moitié environ.

Le froid monta au visage de Colomba, qui devint toute pâle. Bart s'en aperçut.

— Ça va ?

— Oui, excuse-moi de t'avoir fait douter. C'était une simple curiosité. Il est clair qu'ils se sont trompés.

Bart plissa les yeux.

— Si tu ne veux pas me dire la vérité, très bien, mais ne me raconte pas de conneries, OK ?

Colomba baissa les yeux. Bart et elle passèrent encore deux ou trois heures ensemble, mais l'atmosphère détendue du début n'était plus qu'un lointain souvenir. Colomba appela un taxi pour se faire ramener à la gare et salua rapidement Bart. Pendant qu'elle s'éloignait, elle lui fit un signe d'au revoir depuis le siège arrière, mais Bart, debout sous la pluie près de la grille de l'ancienne usine, ne répondit pas à son salut. Colomba éprouva à nouveau un sentiment de culpabilité.

Arrivée à la gare Centrale, elle attendit le train sur un banc devant les Escalator et envoya un Snap à Dante. Il la rappela aussitôt et elle lui expliqua ce qu'elle avait appris.

— Je ne peux pas être certaine que tu aies raison, déclara Colomba,

sentant que le froid avait désormais atteint ses poumons. Mais il y a de grandes probabilités pour que notre ange ait voulu assurer son coup et qu'elle ait donc placé exprès la bouteille à cet endroit-là, pour tuer seulement les passagers de la classe affaires. Peut-être Giltiné déteste-t-elle les riches.

— C'est possible mais j'ai une autre explication. Je crois qu'elle a voulu dissimuler son véritable objectif, répliqua Dante.

Ce fut à ce moment-là que Colomba se rappela un des vieux livres qu'elle avait lus dans son fauteuil, alors qu'elle était encore convalescente, après le Désastre. Il s'intitulait *Les Enquêtes du père Brown*, et elle, qui cherchait toujours à éviter les romans policiers, avait été fascinée par le petit curé de campagne qui résolvait des mystères en enquêtant sur les âmes. Dans l'une des affaires, un officier de l'armée avait tué un de ses compagnons d'armes, mais dans l'action, il avait brisé son sabre. Et pour couvrir son délit, il avait envoyé son régiment se faire massacrer, de façon que personne ne s'aperçoive de rien. Le père Brown avait résolu l'énigme en utilisant une métaphore qui avait à présent, pour Colomba, le goût d'une tragique vérité. « Où un homme sage cache-t-il une feuille ? Dans la forêt. S'il n'y avait pas de forêt, il en créerait une. Et s'il voulait cacher une feuille morte, il créerait une forêt morte. Et s'il devait cacher un cadavre, il créerait un champ de cadavres pour le cacher. »

— Giltiné a créé son champ de cadavres, murmura-t-elle.

Dante ne savait pas de quoi parlait Colomba, mais il comprit le sens derrière ses paroles.

— Son objectif était de tuer un seul et unique passager du train, et elle l'a caché au milieu des morts, en donnant un mobile à l'hécatombe et en tuant ceux qui étaient au courant de son plan, dit-il. Tu te rends compte de l'effort titanesque qu'elle a fourni ? De tout le mécanisme qu'elle a dû élaborer ?

— J'ai l'impression que tu l'admires. C'est flippant, rétorqua Colomba nerveusement.

— J'admire seulement son intelligence, pas ses méthodes ni ses résultats. Et je me demande ce qui a pu motiver un tel effort. De qui se cache-t-elle ? Certainement pas de la police ou des services.

— Pourquoi ?

— Parce que, en orientant les projecteurs sur Daesh, elle savait que cela mettrait en branle tous les appareils de l'État. Si elle avait eu peur des uniformes, elle aurait mis en scène un accident, comme elle l'a fait en Grèce ou en Allemagne.

— Un accident n'aurait pas déclenché une enquête approfondie, selon toi ?

— Pas dans ce cas. Pour une raison quelconque, elle savait qu'il y en aurait une quand même. À moins qu'elle ne donne en pâture à son

ennemi, quel qu'il soit, quelque chose de tellement sensationnel que cela fasse taire ses soupçons. Daesh, par exemple.

— Il y a une autre hypothèse, Dante. Que personne ne la poursuive et que ce soit l'œuvre d'une folle, avança Colomba sans y croire.

— Je l'espère, CC. Je l'espère de tout cœur. Parce que j'aimerais mieux ne jamais rencontrer quelqu'un capable de faire peur à l'Ange de la Mort.

FRANCESCO N'AIMAIT PAS SA MÈRE. C'était un secret qu'il avait gardé pour lui pendant des années, mais qui l'avait tourmenté comme une dent cariée. Quand il était enfant, elle avait été pour lui (comme pour tous les êtres humains, ou presque) une entité bénéfique dispensatrice de joie. Mais il avait grandi, et il avait découvert ses défauts, cachés derrière son discours d'intellectuelle et ses vêtements toujours très à la mode. Pendant l'enterrement, à la cathédrale de Milan, en présence des autorités, des carabinieri et de la foule d'inconnus venus accompagner le cercueil, il n'avait pas réussi à verser une larme. Ses lunettes sombres lui avaient servi à prétendre le contraire, et il avait rempli avec dignité sa tâche de fils aîné, serrant des mains, embrassant la famille qui l'exhortait à reprendre courage, alors qu'il ne ressentait qu'une étrange sensation de vide. La dent malade avait été arrachée, et avec la langue il passait et repassait sur le trou qu'elle avait laissé, sans éprouver de douleur, rien qu'un soulagement coupable. Il avait également salué une demi-douzaine de clients de l'agence, qui étaient très soucieux de se mettre dans le champ de la caméra, en prenant une expression convenue pendant qu'ils faisaient semblant de le consoler. Francesco les méprisait, tout comme il méprisait la faiblesse de son frère Tancredi, qui était arrivé à la cérémonie tellement bourré de tranquillisants qu'il ne tenait presque pas debout. Sa mère avait passé sa vie à s'occuper d'une bande d'idiots, cherchant à les faire paraître meilleurs que ce qu'ils étaient, dépensant inutilement son énergie et son intelligence à cette mission.

Il s'était demandé comment elle avait pu les supporter, et la réponse lui avait ouvert les yeux. Elle les supportait parce qu'ils étaient exactement comme elle, superficiels et hypocrites. Peut-être était-ce pour cela qu'il avait quitté le domicile familial juste après avoir obtenu sa licence d'économie, même si les emplois qu'il avait trouvés par la suite n'avaient pas été à la hauteur de ses attentes et que, parfois, à son grand regret, il avait dû faire appel à l'aide parentale.

Mais désormais, il était temps de tourner la page. Après la cérémonie, il se rendit directement à l'agence de sa mère, pour aller chercher les papiers qu'il lui fallait porter au comptable et prendre en main le transfert de propriété. L'agence se trouvait au dixième étage de l'une des deux tours appelées « Forêts verticales », construites dans le nouveau quartier d'affaires de Milan, né au moment de l'Expo. On leur avait donné ce nom parce que, sur les façades, étaient plantés plus de deux mille arbres – dans l'idée de conjuguer écodéveloppement et luxe effréné, une sorte d'oxymore architectural. Habiter là ou y posséder un bureau était réservé à quelques privilégiés. Des banquiers étrangers surtout, et quelques artistes confirmés. Il y avait même un rappeur qui prêchait la révolte contre le système.

Il entra dans l'agence avec les clés que la police lui avait restituées. C'était un vaste open space meublé dans de délicates couleurs pastel et décoré d'œuvres d'art contemporain. Seuls deux bureaux, cachés derrière un muret discret, rappelaient qu'il s'agissait d'un lieu de travail et non d'un salon. L'un des deux avait été celui de sa mère. Sur la surface laquée couleur ébène se trouvaient encore les lunettes de lecture qu'elle avait oubliées avant de partir pour Rome et le chargeur de réserve de son téléphone portable. Ainsi qu'une vieille photo de famille, où ils avaient tous l'air stupidement heureux. Elle avait été réalisée juste avant que son père ne décide de prendre le volant, à moitié ivre, et n'aille s'écraser sur la rocade, à l'endroit où, maintenant, il y avait un bouquet de fleurs artificielles.

Le trou dans sa gencive devint plus profond, jusqu'à atteindre l'os, et il commença à avoir mal.

Il s'assit et attrapa la photographie dans son cadre d'argent oxydé pour la regarder de près. Sa mère portait une robe bleue et un fin collier de perles. Une de ses mains était posée sur la tête du petit Francesco, dans un geste instinctif de possession. Il lui sembla encore en sentir le poids et la chaleur, le plaisir qu'il avait éprouvé à son contact.

Le trou était maintenant énorme et la douleur terrible. Francesco comprit à cet instant la leçon que tous les adultes apprennent un jour : il n'est pas possible de couper le lien qui vous unit à celle qui vous a mis au monde sans souffrir. Vous avez beau fuir, tôt ou tard la douleur vous rattrape et vous fait tomber à terre.

Francesco se moucha avec un Kleenex, avant de prendre sur lui et d'ouvrir le petit coffre-fort mural pour y chercher les papiers. Sa mère lui avait révélé la combinaison au cours d'un des rares déjeuners de famille auxquels il avait participé, à peine quelque mois plus tôt.

— Pourquoi moi ? avait-il demandé sans cacher son irritation. Donne le code à Tancredi, il te suit toujours comme un petit chien.

— Tu es le fils aîné, avait-elle répondu, mettant fin à la discussion avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle.

Il composa le code sur le clavier et le coffre s'ouvrit. Il était divisé en deux compartiments. Dans le premier se trouvait une boîte contenant des espèces et des registres, dans le second, étaient entassées de nombreuses enveloppes. L'une d'elles, jaune paille, attira son attention. Elle était faite d'un papier rigide au toucher et clairement plus précieux, différent de celles qui contenaient les contrats. Sur le filigrane du timbre était imprimée l'image d'un pont stylisé avec de petits visages ronds, eux aussi stylisés, qui se penchaient au-dessus du parapet. Curieusement, elle était scellée avec de la cire à cacheter. Au verso, une inscription : POUR FRANCESCO – PERSONNEL.

Il la tourna et la retourna entre ses mains. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Un testament ? Il était convaincu que sa mère n'en avait pas laissé. Et s'il y avait eu, dans cette enveloppe, une surprise désagréable, par exemple l'annonce que la gestion de l'agence irait à son clown de petit frère ?

Il avait encore le temps d'y remédier. Il prit le coupe-papier dans le pot à crayons et découpa l'enveloppe ; il en sortit deux feuilles blanches repliées qui protégeaient une clé USB. Sans attendre, il l'inséra dans l'ordinateur posé sur le bureau. La clé contenait un seul fichier, appelé COW (« *Vache* », *qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?* se demanda-t-il) et quand il cliqua dessus, un programme de diagnostic se mit en marche, il s'acheva en affichant ces mots : « Avant d'accéder aux données, prière de désactiver le Wi-Fi et de débrancher le câble réseau. Déconnecter également les éventuels disques durs externes. »

Francesco lut le texte à deux reprises, incrédule. Était-ce un système de sécurité ? Quelles affaires de sa mère nécessitaient un si haut degré de confidentialité ? Perplexe, il exécuta cependant les instructions. À ce moment-là, le programme lui demanda de poser le pouce sur le lecteur optique connecté au clavier, et le cœur de Francesco battit plus vite. Mais que se passait-il ?

Il fit encore ce qu'on lui demandait – son empreinte digitale était apparemment conforme – et finalement une dizaine de fichiers apparurent sur le bureau de l'ordinateur. Il ouvrit le premier, qui contenait surtout des chiffres et des dates. Francesco commença à les parcourir, avant de passer au deuxième fichier avec un étonnement croissant. Il découvrit qu'une fois fermés, les fichiers s'effaçaient automatiquement en retournant à l'abri dans la clé. À minuit, il les avait tous lus, et il avait mal au cou à cause de la tension accumulée. Il se leva, ouvrit les stores électriques de la fenêtre et contempla Milan, éclairée de mille feux, abasourdi et encore sous le choc.

Le dernier fichier qu'il avait ouvert contenait seulement un numéro de téléphone et un message que sa mère lui avait écrit quelques jours avant de lui donner le code du coffre.

Cher Francesco.

Si tu as tout lu, tu as compris l'enjeu. Maintenant c'est à toi de décider.

Si tu ne veux pas en entendre parler, je te demanderai de détruire la clé et de n'en parler à personne. Ni à ton frère, ni à ta fille. Tancredi ne serait pas capable de gérer ces affaires de famille, et quelqu'un que personne ne peut contrôler pourrait créer des ennuis à des personnes qui me sont chères. Comme je pense que tu l'as compris, ce ne serait pas raisonnable. Si, au contraire, tu décides d'entrer dans le jeu, tu devras seulement composer le numéro de téléphone et dire qui tu es à la personne qui te répondra.

Je sais que ce n'est pas un choix facile, et je voudrais être à tes côtés pour te conseiller. Mais si tu as ouvert le coffre-fort et lu cette lettre, cela signifie que je peux seulement te souhaiter bonne chance.

Je t'aime,

Maman

Francesco avait lu ces mots et avait senti une colère sourde l'envahir. « Comment tu peux me demander une chose pareille ? Comment je fais, moi, putain ? » avait-il crié à tue-tête dans la pièce vide.

Puis il s'était mis à regarder Milan de son poste d'observation, et petit à petit il s'était calmé. La ville semblait presque belle, surtout à cette heure-là. Il parvenait même à voir la Madonnina, la statue de la Vierge au sommet du Dôme, qui brillait d'une lumière dorée.

L'or. Une belle couleur. Celle de sa vie, à partir de ce moment, s'il acceptait de faire ce que feu sa mère – paix à son âme – avait prévu pour lui. S'il acceptait, il pourrait dire adieu à la maison d'import-export où il gérait les relations avec le Moyen-Orient pour un salaire de misère, dire adieu à ses imbéciles de collègues, incapables de regarder plus loin que le bout de leur nez. Et même à sa fiancée, dont il s'était déjà fatigué mais avec qui il était resté, parce qu'elle était d'excellente famille. Maintenant elle ne lui servait plus à rien.

Il revint au bureau et composa le numéro. La voix à l'autre bout du fil lui expliqua ce qu'il devait faire.

DEUXIÈME PARTIE

IV

Psycho Killer



Avant – 2006

EN JANVIER, la Costa del Sol n'est pas aussi spectaculaire qu'en été, mais la mer de Marbella est d'un bleu éclatant. Sur le boulevard bordé de palmiers, près d'un établissement de bains, un groupe d'hommes en veston fait semblant d'admirer le panorama. Devant eux, de longues files de pieds en ciment pour les parasols. Un seul est pourvu de toile, jaune et blanc. Il est ouvert et en dessous, sur deux transats en position relevée, sont assis deux hommes qui parlent sans se regarder. Le premier s'appelle Sasha, il a le physique d'un lutteur qui aurait pris de la bedaine. Il porte une polaire rouge sur laquelle est écrit España, il est pieds nus : il aime bien sentir le sable froid entre ses orteils. Posés dans le vide-poche du parasol, il y a deux téléphones serts de pierres précieuses, les batteries des deux portables sont sorties. Le second homme est Maksim. Les années de chasse l'ont marqué. Son visage est émacié, ses yeux sont troubles, fatigués.

— Tu as été pardonné, Sasha, dit-il.

Même s'il a acquis la citoyenneté espagnole par mariage, Sasha est russe jusqu'à la moelle. Et, en tant que tel, il sait qu'il n'arrive jamais de cadeaux de Moscou.

— Qu'est-ce qu'ils veulent en échange ?

— Que tu continues à faire ce que tu fais.

— Pour eux.

Sasha s'emploie à modifier les paysages du sud de l'Espagne depuis qu'il a été forcé de quitter son pays. Nouveaux hôtels, resorts de luxe, discothèques construites par des sociétés offshore de Chypre, Panama et des îles Vierges. Même l'établissement dans lequel ils se trouvent en ce moment appartient à une de ses holdings. Tous les ans, des centaines de millions d'euros venus du trafic de drogue russe et de l'extorsion de fonds se transforment en briques et en divertissements, et presque tout cet argent passe par lui et ses compagnies.

Maksim se frotte les mains. Elles sont gelées, même s'il fait dix-sept

degrés.

— En échange de ta tranquillité.

— Je n'ai pas besoin d'être protégé.

— Ils enquêtent sur toi, Sasha. Tu as besoin de leur amitié.

Au cours de ces dernières semaines, Sasha a fait un cauchemar récurrent. Un taureau abattu, ou bien mis en cage ou castré. À présent, il en comprend le sens : les rêves disent toujours la vérité.

— Je changerai de pays, dit-il.

— Et où iras-tu ? Dans n'importe quelle nation d'Europe, tu finirais par être arrêté et extradé. En Amérique, ils ne veulent pas de toi. En revanche, la Grande Mère Russie t'accueillera à bras ouverts. Pourvu que tu restes ici jusqu'à ce que tout soit réglé.

Quand Maksim a prononcé les mots « Grande Mère Russie », le sarcasme était perceptible.

— Et s'ils m'arrêtent avant ?

Les beuglements du taureau de son cauchemar résonnent encore dans sa tête.

— Tu as encore un an devant toi. Peut-être deux. Assez pour déplacer l'argent depuis les entreprises qui ne sont plus crédibles vers celles que je t'indiquerai.

Sasha ne lui demande pas comment il a fait pour connaître aussi bien une enquête à ce point top secrète. Maksim est une sorte de légende dans le milieu criminel. Certains disent qu'il était dans les forces spéciales de l'Armée rouge, d'autres dans le KGB, puis dans le FSB, le service fédéral de sécurité. La seule chose que l'on sait avec certitude, c'est que chaque fois qu'il est parti d'un endroit, quelqu'un est mort de façon horrible. Mais cela n'arrivera pas à Sasha, parce que aujourd'hui le chasseur tient dans sa main un rameau d'olivier.

— Et ensuite ?

— Tu rentreras chez toi.

Chez lui.

Sasha voit avec les yeux de l'esprit les filles qui marchent le long de la Liteyny et portent des jupes courtes et des talons malgré la neige, les garçons dont les cheveux brillent à cause des cristaux de glace.

— C'est ça maintenant, ton boulot ? Ramener au bercail les enfants qui se sont enfuis ?

Maksim sourit, parce que Sasha a presque deviné.

— En échange d'un petit service.

— C'est-à-dire ?

— La Muette. Je suis venu pour elle.

Le lutteur fait une grimace étonnée, mais il ne devrait pas. Si la Muette n'est pas une légende comme Maksim, c'est uniquement parce qu'elle a tué la majeure partie des personnes avec lesquelles elle est entrée en contact.

— Elle ne travaille pas pour moi.

— Pas de façon permanente, je le sais. Mais tu t'es servi d'elle à de nombreuses occasions. Même en Espagne. Je veux que tu m'aides à la ramener à la maison elle aussi.

Le visage de Sasha perd son impassibilité de granit. Il est habitué à la Muette, comme on est habitué à avoir une arme chargée sous son manteau.

— C'est à cause de la Boîte, pas vrai ?

Maksim se raidit en entendant ce nom. Personne ne l'utilise plus. Même pas lui, même pas Belyy.

— Qu'est-ce que tu sais de la Boîte ?

— J'ai mené l'enquête. Il y a des bruits qui circulent. Des bruits qui disent qu'elle vient de là. Et toi aussi peut-être.

Maksim ne dit rien et le lutteur comprend qu'il marche sur un terrain miné. Ses hommes sont tout près, sur le boulevard, et il a déjà tué à mains nues, mais Maksim est une énigme. Il ne veut pas le défier.

— Mais je n'ai pas réussi à comprendre de quoi il s'agissait, poursuit-il. Je sais seulement que c'était un lieu.

— Un lieu terrible, confirme Maksim.

Et il repense à sa marche de cinq cents kilomètres vers ce qu'il croyait être le salut. Et aux milliers d'autres kilomètres parcourus au fil des années à bord de véhicules militaires et d'avions civils pour rapporter des os à son patron. Mais malgré ces milliers de kilomètres, l'ombre de la Boîte plane toujours au-dessus de lui.

— C'est pour ça qu'elle est comme elle est.

— J'ai cessé de me poser ces questions il y a très longtemps. Et tu devrais faire de même, Sasha.

C'est la première fois que Maksim l'appelle par son nom, et le lutteur comprend que le temps des discussions est fini. Autrefois il existait des lois chez les malfrats. La plus importante défendait aux hommes comme lui de faire des affaires avec des hommes comme Sasha. Mais les temps anciens sont devenus poussière, et les lois de cette époque ont moins de valeur que la poussière. Il utilisera les patrons de Maksim contre ses propres ennemis, et Maksim l'utilisera pour protéger les intérêts de ses patrons.

C'est décidé.

Le lutteur regarde à nouveau la mer mais ses yeux sont devenus tristes, et Maksim y lit la réponse qu'il attendait.

À deux cents mètres de là, la Muette, étendue sur le sable, observe la scène avec des jumelles traitées pour ne pas briller au soleil. C'est une femme athlétique d'une trentaine d'années, petite de taille, les épaules larges, qui ressemble peu à la fille qui n'a jamais pleuré dans la Boîte. Ses cheveux sont coupés court et sa peau est rougie par le vent.

Les hommes qui montent la garde ne la voient pas, mais elle, elle les voit et elle voit le visage de Sasha changer d'expression. Elle comprend qu'il l'a vendue.

Elle comprend qu'elle doit s'enfuir.

COLOMBA, SAC À DOS SUR L'ÉPAULE, attendait avec une nervosité croissante près de la station de métro Re di Roma, quand un coupé couleur rouille se rangea maladroitement à quelques mètres d'elle. Colomba pensa qu'il avait besoin d'un bon coup de peinture, avant de s'apercevoir que cette teinte étrange était due à l'absence de couleur : seuls les deux longerons latéraux étaient verts. Ce n'est que lorsque les deux portières s'ouvrirent automatiquement en aile de mouette qu'elle reconnut le modèle. C'était une DeLorean DMC, celle de *Retour vers le futur*, dans sa version originale acier inox. Et au volant, évidemment, il y avait Dante.

— Saute à bord, Marty McFly ! lui cria-t-il.

Il était habillé comme un explorateur en deuil, il ne lui manquait que le chapeau de safari. Colomba ne bougea pas, elle venait de comprendre pourquoi Dante avait insisté pour venir avec sa voiture plutôt que d'en louer une.

— Rapporte-la là où tu l'as prise. Je ne veux pas que tout le monde se foute de moi.

— Ils t'envieront tous, au contraire. Dans le monde entier, il n'y en a que vingt mille exemplaires en état de rouler.

— Et tu gardais ça dans une de tes capsules ?

— Comment tu as fait pour deviner ?

— Une intuition.

Colomba tourna autour de l'auto en l'examinant d'un œil critique.

— Tout est en règle selon les lois actuelles, madame la policière, assura Dante avec humour. Phares à xénon, autoradio tout neuf, climatisation, ceintures. J'ai même fait installer l'ouverture automatique des portes. Et elle marche au GPL.

— Tu as pris ce type de voiture pour la convertir au GPL ?

— Tu sais combien elle tète ?

Dante lui ouvrit le coffre, elle y jeta son sac à dos, le referma et se dirigea côté conducteur.

— Pousse-toi.

— Comment ça ? demanda Dante, indigné.

— Le train, non, l'avion, hors de question, ça a été un moindre mal de prendre ta voiture pour se rendre en Allemagne. Mais j'ai vu comment tu te garais. Pousse-toi de là.

Il s'exécuta en râlant et Colomba s'installa au volant. Tout compte fait, la sensation n'était pas si mal, même si elle n'aimait pas la boîte de vitesses automatique. Elle appuya sur l'accélérateur et la voiture sembla bondir de sous le siège.

— Elle a du répondant, commenta-t-elle. Elle monte à combien ?

— Trop, répondit Dante, pâle comme un cadavre.

Avant d'entrer sur l'autoroute, ils s'arrêtèrent à une station-service. Alberti les y attendait en faisant semblant de laver le pare-brise de sa voiture. Dante s'occupa de faire le plein, pendant que Colomba rejoignait le policier.

— Wow, s'exclama-t-il. Vous faites un saut en arrière dans le temps ?

— Avec Dante, ça arrive tous les jours.

— Ce n'est pas le top pour passer inaperçu, mais je ferais volontiers un tour dedans.

— Une autre fois. Tu as découvert quelque chose sur les victimes du train ?

— Nous récoltons tout ce que nous pouvons. Mais pour l'instant je n'ai rien à vous donner.

— OK, Dante et moi serons absents quelques jours.

— Où partez-vous ?

— En Allemagne. Si Giltiné existe, peut-être a-t-elle fait des ravages à Berlin, il y a deux ans. Si je trouve quelque chose, cela pourrait nous servir.

Colomba avait tenu les Amigos au courant de ce qu'elle savait. Au point où ils en étaient, cela n'avait pas de sens de leur cacher les détails : ils étaient tous dans la même galère.

— Et si vous ne trouvez rien ?

— C'est ce que j'espère. Mais dans tous les cas, je n'aurai pas Spinelli et la *task force* dans les pattes.

Les taches de rousseur d'Alberti devinrent plus foncées.

— Les chefs sont infernaux, dit-il, embarrassé. Santini a fait tout un fromage à Esposito rien que parce qu'il était allé avec vous voir la veuve du gardien.

— Je sais. Il m'a appelé moi aussi, et plus d'une fois.

Mais Colomba n'avait répondu qu'à Curcio, qui s'était montré inhabituellement formel et rigide. Elle lui avait assuré qu'elle était sur le point de partir pour des vacances prolongées. Mais elle n'avait pas

révélé où.

Elle mit une main sur l'épaule d'Alberti.

— Massimo, tu sais pourquoi je t'ai fait venir à la Mobile même si tu n'étais pas encore prêt ?

— Je n'étais pas encore prêt ? répliqua-t-il, étonné.

— C'est moi qui dois te le dire ?

Alberti secoua la tête, rouge comme une tomate.

— Parce que j'ai confiance en toi, reprit Colomba. Esposito ne se rappelle plus ce que cela signifie d'être un bon flic, et Guarneri... je ne sais pas, je crois qu'il devrait baiser un peu plus souvent. Toi, au contraire, je sais que tu essayeras toujours de faire ce qu'il faut.

— Et vous êtes sûre que continuer l'enquête, c'est ce qu'il faut faire ?

— Oui. Tout au moins tant que nous ne serons pas sûrs à deux cents pour cent que nous nous trompons et que tout cela n'est qu'une incroyable série de coïncidences. Dante et moi nous n'emporterons pas nos téléphones, donc ni appels ni SMS. Utilise les mails, si tu veux m'informer de quelque chose d'urgent. Mais il vaudrait mieux que nous ne soyons pas en contact. Je ne sais pas qui pourrait nous lire ou nous écouter.

— Nous ne devrions pas être tous du même côté ?

— Peut-être que nous le sommes.

Mais j'ai cessé d'y croire, ajouta-t-elle pour elle-même. Spontanément, elle lui donna la carte de visite de Leo. Elle l'avait gardée sur elle, même si elle avait appris le numéro par cœur. Cette nuit, elle avait passé deux ou trois heures à échanger des messages avec lui comme une gamine. Et elle lui avait même envoyé une photo, ce dont elle s'était repentie. Après.

— Si tu es dans le pétrin, ajouta-t-elle, ou si tu penses que la *task force* t'a dans le collimateur, appelle mon ami le commissaire adjoint Bonaccorso, de la SIA. Il était au centre islamique avec nous. Peut-être nous as-tu vus parler.

— Type Jason Statham avec des cheveux ?

— S'il est musclé et avec une tête à claque, c'est lui. Je ne sais pas s'il pourra t'aider, mais c'est tout ce que je peux faire pour toi. Utilise Snapchat.

— OK, j'espère ne pas en avoir besoin. (Alberti mit la carte dans sa poche et lui tendit un CD dans un sachet plastique.) Je vous ai fait une compilation pour le voyage.

— De ta musique ?

— Oui, rien que des nouveaux morceaux.

— C'est gentil, merci, dit Colomba, en espérant paraître sincère.

Elle salua Alberti en vitesse et sauta à bord de la DeLorean.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dante en regardant le CD qu'elle lui avait jeté sur les genoux.

— La dernière production d'Alberti, répondit Colomba en essayant de rester sérieuse.

Dante baissa la vitre et le lança comme un frisbee au premier virage, en visant une benne à ordures.

— Dommage, il a mal été gravé.

Puis il connecta un lecteur MP3 à la stéréo et mit « The Power of Love » tellement fort que les passants se retournaient. Colomba baissa le volume, honteuse, et pensa qu'elle aurait pu aussi jeter Dante par la fenêtre. Pendant tout le voyage, musique vintage et conversations qui tournaient toujours autour de Giltiné et de son identité se succédèrent, cependant aucune des hypothèses ne semblait tenir la route.

— Partons du principe qu'elle a vraiment un objectif personnel et qu'elle organise des attentats pour masquer la victime désignée, supposa Colomba. Mais ses victimes, comment les choisit-elle ?

— Peut-être que quelqu'un la paye pour cela.

— J'ai connu des tueurs, Dante. Ils travaillaient pour des associations mafieuses, mais ils se limitaient à attendre leur victime chez elle pour lui tirer dessus avec une kalachnikov. Et s'ils ne voulaient pas être pris, ils faisaient disparaître le cadavre dans une baignoire remplie d'acide.

— Il y a des tueurs de plus haut niveau.

— Type Carlos, le Chacal ? Il offrait ses services à celui qui le payait le mieux, mais il n'était pas du tout discret. Et puis imagine que tu doives éliminer ton adversaire ou un témoin gênant : est-ce que tu attendrais des mois que Giltiné trouve le bouc émissaire idéal et parvienne à le manipuler ?

— J'avoue que ce n'est pas très pratique.

— Sans compter le problème du territoire. Un tueur qui agit loin de chez lui commet plus facilement des erreurs. Par ailleurs, il y a les médias qui s'en mêlent. La plupart des mafieux n'en ont rien à foutre de tuer des dizaines de personnes, si cela sert leurs intérêts, mais ils savent que la réponse de l'État, dans ces cas-là, ne se fait pas attendre.

— Reste la motivation personnelle. Elle doit avoir un but bien à elle, pour lequel elle est capable de tout risquer.

— Mais tu crois qu'elle agit vraiment toute seule ? Peut-être a-t-elle des complices, même si nous n'en avons jamais trouvé la trace.

— À la façon dont elle procède, dont elle organise ses plans, je vois une seule main, CC, guidée par un esprit extrêmement patient et précis. Qui ne perd jamais son calme et réussit toujours à pointer les faiblesses de ses adversaires.

— Un monstre. Mais tu en parles à nouveau comme si elle te fascinait.

— Elle m'effraie, CC, j'ai peur de ce qu'elle pourrait faire d'autre. Et j'ai peur à l'idée qu'il y ait quelqu'un qui s'oppose à elle et qui soit

encore pire qu'elle.

Colomba eut un frisson parce qu'elle se disait la même chose. Elle monta le volume de « In the Air Tonight » de Phil Collins. C'était une de ses chansons préférées, mais cela ne la réconforta pas. Elle savait qu'aller à Berlin pour chercher les traces de Giltiné deux ans après l'incendie était un plan hasardeux, mais quelle autre solution avaient-ils ? Faire des recherches en mer en Grèce ou chercher un bar à Stockholm où un homme avait peut-être dragué Giltiné ? Ou bien continuer à fouiller dans les enquêtes sur le train, alors qu'elle se savait être l'objet d'une surveillance spéciale ? Au moins, à Berlin, Dante et elle connaissaient le lieu dans lequel Giltiné s'était manifestée – à condition de faire confiance à un site qui s'appelait *Der Brave Inspektor* (« L'inspecteur courageux ») et affichait sur sa page d'accueil une photo de Jim Morrison septuagenaire.

— J'ai averti notre journaliste, annonça Dante à la troisième aire d'autoroute où il l'obligea à s'arrêter pour se dégourdir les jambes.

Quand il restait un peu trop longtemps dans une voiture, même la sienne, on aurait cru qu'il dansait la gigue. Il s'agitait, se grattait, soupirait, en changeant continuellement de position sur son siège. Dans la dernière phase, il ouvrait complètement la vitre de la fenêtre et mettait la tête dehors.

— Tu veux dire le *branleur* ? se moqua Colomba, en mordant dans un morceau de pizza froide et grasse.

Dante leva les yeux au ciel.

— Aurais-tu la gentillesse ne pas dénigrer notre seul contact utile ?

— Qu'il soit utile ou non reste encore à déterminer.

— Dis-toi bien que ce n'est pas un couillon comme tu le penses. En Allemagne, c'est une petite célébrité dans le domaine du mystère et ses livres se vendent comme des petits pains. En plus, il parle anglais. Il est content de nous rencontrer, même si je ne lui ai pas révélé ce que nous attendions de lui. Je lui ai donné rendez-vous demain soir devant le Starbucks de Sony Center.

— Bien, j'ai toujours voulu essayer leur café.

— Tu dis ça pour m'énervier, pas vrai ?

Dante éteignit son énième cigarette.

— Tu veux que je prenne la relève au volant ? Sur l'autoroute, il n'y a pas besoin de se garer.

— Qu'est-ce que tu as pris aujourd'hui ?

— Seulement des benzodiazépines. Et du Modafinil.

— Et de l'alcool ?

— Dans les limites de ce qui est autorisé.

Colomba secoua la tête.

— De temps en temps, je me demande comment tu as fait pour

survivre jusqu'à aujourd'hui.

Il ricana.

— Je m'efforce ne pas avoir de mauvaises fréquentations.

LA GIUDECCA EST UN ARCHIPEL de petites îles au sud du centre historique de Venise. En ligne droite, elle est très proche de Saint-Marc, mais pour y arriver il faut traverser le canal homonyme, raison pour laquelle c'est un endroit moins touristique. L'appartement de Roberto Pennelli se trouvait dans le *sestiere* de Santa Croce, près du Ponte degli Scalzi, et il était du type *porta sola*, un terme local qui désigne un logement avec une entrée indépendante et un petit jardin dans lequel on peut manger à la belle saison. Pennelli y vivait avec Daria, une brune rondelette que, lorsqu'il était de bonne humeur, il appelait sa fiancée ; inutile de s'arrêter sur le nom qu'il lui donnait quand il était de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait très souvent. Il avait également une femme à Mestre : elle avait la garde de leurs deux enfants qu'elle lui laissait voir une fois par semaine.

L'homme sortit fumer une cigarette pendant que Daria finissait de ranger la salle à manger ; il ne cessait de penser à la femme qui disait s'appeler Sandrine Poupin. Il se demandait s'il n'avait pas commis une erreur en la faisant chanter et en lui demandant de l'argent pour son silence, s'il n'aurait pas mieux valu la dénoncer, un point c'est tout. Ce n'était pas une terroriste, de cela, il était sûr. Quand il devait contrôler les passeports, les terroristes, il les repérait intuitivement, en tout cas, c'est ce qu'il aimait croire. Mais le fait que ce soit une femme en fuite lui semblait encore plus étrange. Elle ne paraissait pas être du genre à avoir peur. Et puis il y avait cette couche de fard dont elle couvrait son visage, comme si elle voulait cacher quelque chose. Peut-être était-elle malade. Cela aurait expliqué beaucoup de choses, en particulier son attitude. Une maladie de peau qu'elle était venue faire soigner par un de ces médecins pour lesquels il faut souscrire une mutuelle, même pour une seule visite. Mais cela ne suffisait pas à expliquer les faux papiers.

Daria passa la tête par la porte.

— Il y a une femme qui est là pour toi, annonça-t-elle sur le ton de

celle qui soupçonne une trahison.

Pennelli détestait cette façon de vouloir tout contrôler et de mettre le nez dans ses affaires. Elle était persuadée qu'il mettait dans son lit toutes les clientes qui montaient dans son taxi, alors que, depuis qu'ils étaient ensemble, cela n'était arrivé que deux fois – et il était impossible qu'elle s'en soit aperçue. C'était seulement son esprit sournois, voilà ce que c'était.

— À cette heure-ci ? répliqua-t-il avec énervement. Et qui est-ce ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ?

Daria retourna dans la salle à manger, pendant que Pennelli se dirigeait vers l'entrée en pensant y trouver une collègue ou une de ses fidèles clientes qui aurait besoin de se déplacer en urgence.

Mais, à sa grande surprise, il découvrit la femme qui se faisait appeler Sandrine, avec un imperméable fermé jusqu'au menton et son habituel maquillage de maquerele. Pennelli sentit la moutarde lui monter au nez.

— Putain, qu'est-ce que vous fabriquez ici ? s'écria-t-il, en se dirigeant vers elle d'un pas décidé.

Il avait l'intention de la faire sortir de chez lui à coups de pied, mais il ne réussit même pas à l'effleurer. La femme le frappa au cou avec quelque chose de dur, et Pennelli tomba à terre comme un bœuf à l'abattoir, incapable de bouger les jambes. Giltiné le contourna et se dirigea silencieusement vers la salle à manger, où Daria était encore en train de mettre de l'ordre. Elle lui enserra le cou par-derrière, comprimant l'artère avec son avant-bras pour arrêter le sang. La femme perdit connaissance en quelques secondes. Giltiné la déposa à terre, avant de retourner dans le hall chercher Pennelli, qui tentait tant bien que mal de se relever. Elle le frappa de nouveau avec le *kongo*, toujours au même endroit, et cette fois l'homme s'évanouit. Le *kongo* est un tout petit bâton de bois qui peut se cacher dans la paume de la main, terminé par deux demi-sphères qui sortent de chaque côté de la main. Impossible de comprendre qu'il s'agit d'une arme, surtout si on lui donne l'apparence d'un manche de brosse à cheveux. Quand on sait bien s'en servir, on peut fracturer un os et frapper à des endroits névralgiques. Giltiné savait s'en servir.

Elle traîna Pennelli jusqu'à la salle à manger, puis elle les ligota Daria et lui avec du ruban adhésif, et enfonça dans la bouche de chacun d'eux une de leurs chaussettes. Pour finir, elle leur ferma la bouche avec un autre morceau de ruban adhésif et elle les installa assis par terre, le dos contre le canapé, de sorte qu'ils puissent l'observer. Les deux victimes ouvrirent les yeux presque en même temps, en la regardant avec une terreur croissante tandis qu'elle enlevait son imperméable et son pantalon, gardant uniquement sur elle les bandes salies. La soirée tranquille s'était transformée en film

d'horreur, un de ces scénarios où le monstre entre dans la maison sous l'aspect d'un agneau mais révèle bien vite sa véritable nature. Et la vraie nature de la femme qui était entrée dans la maison était celle d'une momie qui puait le désinfectant.

— Maintenant tu sais qui je suis, lança-t-elle à Pennelli, avant de se diriger vers la cuisine. Elle revint avec un couteau qui servait à préparer le poisson et un réchaud de camping qui n'avait pas été utilisé depuis des années.

Elle pouvait commencer son travail.

DANTE ET COLOMBA passèrent la frontière avec l'Autriche à vingt-deux heures, et décidèrent de s'arrêter pour dormir près d'Innsbruck, dans un hôtel tyrolien typique, avec toit et balcons de bois ornés de géraniums violacés. Dante se laissa convaincre par les balcons : malgré de très nombreux arrêts, il avait beaucoup souffert du voyage et n'aurait jamais pu s'enfermer dans une chambre. Déjà, il avait passé les derniers kilomètres la tête pratiquement hors de la fenêtre sans prendre garde au froid, et Colomba l'avait surpris en train de sniffer en cachette une pilule réduite en poudre, qui l'avait neutralisé pendant deux ou trois heures.

Après avoir mangé, à la table extérieure du restaurant, un repas à base de *Wiener Schnitzel* accompagné de pommes de terre et de sauce aux fruits des bois (Dante mangea uniquement les pommes de terre), Colomba eut donc droit au lit double pour elle toute seule, et à l'inconfort des couvertures individuelles. Avant de se coucher, elle sortit le pistolet de son sac à dos et le chargea.

Dante observa ses mouvements depuis le balcon. Il y avait transporté avec difficulté une chaise longue sur laquelle il allait dormir, et fumait une cigarette après l'autre, enveloppé dans un cocon de couvertures.

— Mais ils ne te l'avaient pas confisqué ?

— Mon arme de service, si. Mais celui-là, c'est mon pistolet. Tu t'en souviens ?

Elle le leva pour mieux le lui montrer à travers la porte-fenêtre entrebâillée. C'était un Beretta Compact, semblable à son arme de service, mais plus court et chargé avec des munitions un peu moins puissantes. C'est Rovere qui le lui avait donné, et le tenir dans sa main lui faisait remonter le temps.

— Pour moi, tous les pistolets sont pareils. D'un côté, il y a un type qui presse la détente et de l'autre un type qui saigne.

— Celui-ci t'a sauvé la peau, et à moi aussi. Donc tu lui dois le

respect.

— Tu lui as donné un nom comme pour les épées dans *Game of Thrones* ?

— Tu ne sais rien, Jon Snow.

Dante était stupéfait.

— Tu as vu une série télé ? *Toi* ?

— Tu oublies que j'ai passé deux mois à l'hôpital. Il fallait bien que je m'occupe, lui répondit-elle, moqueuse. (En réalité, la série lui avait plu et elle avait continué à la regarder quand elle le pouvait, même si, le plus souvent, elle ne se rappelait pas qui était avec qui ou qui était parent de qui. La seule qu'elle reconnaissait toujours était la fille aux dragons qui se payait les plus beaux mecs.) Et non, il n'a pas de nom. Cela ne se fait plus à l'époque moderne. Autre chose ?

— Je suis seulement étonné que, quand un flic est suspendu, il a le droit de garder son arme personnelle.

— Tant qu'il n'a pas été condamné pour un délit important, pourquoi pas ? répondit Colomba, vexée.

— Parce que le délit important, c'est peut-être celui qu'il va commettre avec son arme personnelle.

Dante ricana et avala deux pastilles de forme et de couleur différentes avec la vodka du minibar.

— De temps en temps, ajouta-t-il, je me demande comment la *race humaine* a pu survivre jusqu'à aujourd'hui.

Colomba posa le pistolet sur la table de chevet, à côté d'une édition jaunie du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley qu'elle était en train de lire. Elle éteignit la lumière.

— Tu ferais mieux de dormir, conseilla-t-elle.

Puis elle se déshabilla, ne gardant que son débardeur et sa culotte, et se glissa sous les draps.

Dante profita d'une lumière indirecte et d'une bonne vision nocturne pour l'observer. Il savait qu'il aurait dû regarder ailleurs, mais il n'y parvint pas. S'il avait allongé une main à travers l'entrebâillement de la porte-fenêtre, il aurait pu la toucher. Il ne le fit pas, mais il fut ravi que Colomba ne puisse pas le voir à cet instant-là. Son émoi était clairement visible, même pour quelqu'un qui ne savait pas lire les micromouvements et les postures.

Tu es en train de devenir un obsédé.

Il s'était toujours comporté avec elle comme si aucun d'eux n'avait de sexe – il estimait que c'était l'attitude la plus appropriée –, mais cela lui coûtait de plus en plus. Ce qui le retenait également de lui faire une cour timide était la certitude qu'elle ne s'intéressait pas à l'homme qu'il était, sans compter son expérience qui lui faisait penser que leur relation aurait vite périclité. L'excuse que les filles du monde entier servent aux prétendants importuns n'est pas nécessairement

fausse : parfois les amitiés se dégradent vraiment.

Cependant, depuis quelque temps – pour être plus précis depuis qu'ils s'étaient retrouvés grâce à l'attentat –, en plus de l'attraction physique, quelque chose de nouveau le mordait au ventre, quelque chose qui n'avait pas de nom uniquement parce que Dante ne voulait pas lui en donner un. Mais il n'y avait pas de doute : ce n'était pas de l'amitié. Dante se retourna sur sa chaise longue et fuma une dernière cigarette. *Quel bordel ! Comme si je n'avais pas déjà assez de problèmes comme ça.*

Il détourna sa pensée vers l'autre femme qui tourmentait ses nuits, de façon assurément moins agréable que ne le faisait Colomba, et il s'endormit avec l'image d'une sorcière à la langue bleue.

Il ne pouvait pas savoir que la sorcière était à l'œuvre à cet instant même.

GILTINÉ SAVAIT QUE L'EXCÈS DE DOULEUR peut rendre fou un être humain, c'est pour cela qu'elle avait dosé la flamme, la faisant grandir, puis diminuer, tout en étant très attentive à ne pas briser les os. Pennelli s'était évanoui une demi-douzaine de fois, mais il n'avait jamais changé de version : il n'avait parlé à personne, n'avait rien dit sur elle à personne. « Je n'en avais pas envie », avait-il articulé entre larmes et haut-le-cœur, quand elle lui avait enlevé la chaussette de la bouche. Elle la lui avait remise et lui avait posé le réchaud brûlant sous l'aisselle gauche, le faisant se cambrer sur les talons dans un hurlement silencieux.

Le croyait-elle ? À quatre-vingt-dix pour cent. Quatre-vingt-dix-neuf. S'il avait été un criminel invétéré ou un membre d'une équipe spéciale quelconque, il aurait continué à mentir en espérant être sauvé ou au moins vengé. Mais Pennelli était un faible, et il aurait dit la vérité si cela avait permis que la torture cesse enfin.

Giltiné se tourna vers la femme, le second dommage collatéral. Dans ce qu'elle faisait, les dommages collatéraux avaient été inévitables, parfois nécessaires. Mais les autres avaient été prévus et calculés, alors que Pennelli et sa femme étaient le résultat de sa coupable imprudence. Le vent se leva et, de l'extérieur, arriva le bruit de l'eau, et avec lui les voix.

Pas maintenant, implora Giltiné, mais les morts étaient fâchés de sa négligence, de l'erreur qu'elle avait commise. Les voix augmentèrent d'intensité, elle se boucha les oreilles et alluma la télévision, en arrachant l'antenne. L'appareil se dérégla et se mit à vrombir, l'écran devint gris. Elle monta le volume au maximum.

Son blanc et électrique.

Nettoyage.

Vide.

Le son qui vrillait les tympans avait réveillé Pennelli et fait ouvrir les yeux à Daria, dont le visage était barbouillé de mascara et de sang.

Elle s'était cassé le nez en se cognant sur le plancher, dans une veine tentative d'enlever le bâillon. Après cela, elle s'était contentée de prier pour que cette torture prenne fin le plus vite possible. Les cris inarticulés de son compagnon continuaient à arriver jusqu'à elle, tout comme cette horrible odeur de saucisse grillée. Quand le monstre au masque de plastique lui faisait quelque chose d'horrible, les gémissements devenaient plus rapides et aigus, pour s'éteindre dans un halètement douloureux. Elle entendait aussi les supplications désespérées qu'il adressait au monstre quand celui-ci lui enlevait son bâillon : il l'implorait, le suppliait, tentait de le convaincre d'arrêter, *pour l'amour de Dieu*. Même les yeux fermés, elle savait exactement ce qui se passait à quelques mètres d'elle. Elle aurait voulu que le monstre lui bouche aussi les oreilles ; elle avait même tenté de le lui demander, mais de sa bouche n'était sorti qu'une sorte de glapissement.

Mais maintenant Pennelli et elle assistaient à l'extase de Giltiné : dressée sur la pointe des pieds, les bras écartés. On aurait vraiment dit qu'elle était au bord de la crise d'épilepsie. Ils la virent tomber à genoux et se couvrir les oreilles avec ses horribles mains bandées.

Daria décida que c'était le moment propice. Elle roula le long du tapis, et une fois dans le couloir elle se mit à ramper. Si elle parvenait jusqu'à la porte et réussissait à l'ouvrir, peut-être quelqu'un la verrait-elle. Elle se serait jetée dans le canal plutôt que de se faire reprendre. Mais elle n'avait même pas accompli la moitié du chemin que la main de Giltiné l'attrapa par une cheville et la tira en arrière ; elle résista tant qu'elle put, avec ses coudes, son menton, ses genoux, mais elle ne réussit qu'à se briser une incisive.

Quand elle l'eut ramenée dans la salle de séjour, Giltiné la souleva et la prit presque affectueusement dans ses bras, ignorant ses tentatives pathétiques pour se libérer. Puis elle posa le couteau sur la gorge de Daria et la trancha.

Pennelli vit la lame s'enfoncer en suivant la courbe du menton, et la blessure s'élargir progressivement. Il vit ce que personne ne pense jamais voir un jour : l'intérieur du corps de la femme avec laquelle il avait dormi, baisé, mangé et bataillé. Sa trachée, qui émit une sorte de rot sonore lorsque la lame la sectionna, les muscles, les vertèbres, la base de la langue. Puis le sang, qui se répandit sur le tapis tandis que les jambes de Daria, maintenues l'une contre l'autre par le ruban adhésif, s'agitaient frénétiquement comme la queue d'une sirène. Une sirène dont les mouvements devinrent de plus en plus faibles, jusqu'à ce que Giltiné la laisse tomber à terre et se penche vers lui. Pennelli avait un regard de fou ; de la colère, de l'horreur et de la souffrance mêlées naissait un sentiment qui aurait pu brûler le monde s'il avait été en mesure de l'exprimer.

Mais il n'en eut jamais l'occasion.

DANTE SE RÉVEILLA À L'AUBE mais il était tellement engourdi qu'il lui fallut une bonne heure pour parvenir à entrer dans la suite et à aller prendre une douche. Ce qu'il fit en laissant la fenêtre grande ouverte – la température de la salle de bains s'approcha du niveau « période glaciaire ». Colomba le maudit quand vint son tour et se lava seulement les dents, avant de descendre dans la salle du petit déjeuner de l'hôtel ; Dante, lui, mangea dans la voiture, portières ouvertes. Il se fit un café avec une cafetière électrique, branchée sur l'allume-cigare.

Il avait apporté une boîte de Black Ivory, qui avait remplacé dans son cœur le Kopi Luwak, même s'ils avaient beaucoup de points communs. Le Kopi était composé de baies de café à moitié digérées par des civettes ; dans le Black, les baies étaient récoltées dans les excréments des éléphants d'une réserve. Dante avait dû le moudre avant de partir, péché mortel, mais il s'efforçait d'ouvrir la boîte le moins souvent possible, pour ne pas dissiper l'arôme. À cause de l'eau ou de la cafetière qui servait peu, le café ne fut cependant pas aussi bon qu'il l'aurait voulu : les arômes fruités et floraux avaient bien résisté, mais les senteurs animales avaient presque disparu. Malgré tout, il en but quatre tasses en mâchant des biscuits au son.

Colomba le rejoignit après avoir fait le plein de würstel et d'œufs et le regarda avec ironie brosser grossièrement les miettes qui constellaient son costume.

— On dirait un clochard, commenta-t-elle.

— Un clochard qui a réglé l'addition, je te ferais remarquer. En espèces, précisa-t-il, énervé.

— Si ton compte était dans le rouge, d'où vient cet argent ? Pas que je m'en plaigne.

Colomba se mit au volant et ferma les portières en appuyant sur le bouton *ad hoc*, au milieu des applaudissements d'un groupe d'enfants. *Retour vers le futur* restait un film culte, même pour les nouvelles générations.

— Je me suis mis d'accord avec le concierge. Il m'avance des espèces et il met la somme correspondante sur la note de mon beau-père, en gardant pour lui vingt pour cent de pourboire, expliqua Dante avec son ricanement habituel.

Colomba mit le contact, des émissions de gaz non brûlé s'échappèrent du moteur refroidi.

— C'est illégal. Et incorrect.

— Je crois que j'en ai le droit, vu la situation. Qu'est-ce qu'on fait, une fois que nous aurons rencontré le journaliste ?

— On navigue à vue, Dante. Et rappelle-toi que j'espère bien me tromper.

— Tu es tellement obstinée que c'en est touchant.

Ils arrivèrent à Berlin vers dix-neuf heures, et Colomba, qui avait mal au dos, refusa de conduire jusqu'au lieu du rendez-vous, surtout avec une voiture aussi voyante. Ils se garèrent près de la Berlin Hauptbahnhof et poursuivirent à pied, en traversant le pont de bois sur la Spree pour continuer sur les quais. Colomba était déjà allée en Allemagne, presque toujours pour le travail, mais elle avait vu Berlin pour la dernière fois une dizaine d'années plus tôt, lors d'un voyage éclair pour rencontrer ses homologues allemands. Aujourd'hui, accompagnée par le grincement de la valise à roulettes de Dante, elle découvrait combien était fascinante cette ville qui, la nuit, ressemblait à un New York européen, avec ses gratte-ciel qui mêlaient les styles ancien et moderne. Pour une Romaine comme elle, une ville aussi rigoureusement organisée et aussi propre relevait presque de la science-fiction.

Dante, en revanche, n'était pas en mesure d'apprécier quoi que ce soit, il gardait les yeux rivés sur le trottoir. Au départ, le sentiment de partir à l'aventure l'avait émoustillé, mais l'excitation s'était vite transformée en crainte et enfin, au cours des dernières heures, en angoisse accablante. Il était hors de sa zone de confort, chaque pas lui coûtait un effort certain et dans chaque recoin obscur il percevait des dangers. Et Giltiné n'était plus une entité abstraite : il lui semblait humer dans l'air l'odeur chimique d'agrumes qu'elle laissait sur son passage.

— Tout va bien ? demanda Colomba, étonnée de le voir aussi taciturne.

Il hocha la tête, peu convaincu.

Le Sony Center est un ensemble de bâtiments près de Potsdamer Platz, composé de sept gratte-ciel dominés par une coupole colorée qui ressemble à un chapiteau de cirque, mais qui imite la forme du mont Fuji. Tout autour de la Sony Plaza, il y avait des magasins, des restaurants et des bars avec des tables à l'extérieur, bondés comme

chaque samedi soir qui se respecte. Parmi toutes les enseignes, celle de Starbucks se détachait.

— C'est là, dit Colomba, avant de s'arrêter en voyant que Dante s'était immobilisé, planté comme une borne sur le trottoir de Bellevuestraße. Qu'y a-t-il ?

— Je dois seulement reprendre mon souffle, mentit-il. Après avoir autant marché.

— Tu es plus en forme que moi. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Il montra la foule.

— Je ne peux pas aller au milieu de tous ces gens.

— Il n'y a pas de murs et le plafond est haut. Il est troué, ajouta Colomba en montrant les câbles d'acier qui traversaient la coupole.

Mais pour Dante, c'était comme regarder une gigantesque souricière. Une partie de son cerveau était persuadée que s'il entrait, la tente lui tomberait dessus et l'écraserait. Ce n'était pas la partie rationnelle de son cerveau, mais il ne faisait pas la différence.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il.

Colomba soupira et regarda l'heure. Le rendez-vous était à vingt heures, c'est-à-dire dans quelques minutes.

— À quoi il ressemble, le branleur ?

— J'en sais fichtre rien. C'est lui qui devait me reconnaître. Il m'a vu en photo, précisa-t-il, avec accablement.

Colomba, attendrie, lui donna une petite tape sur le bras.

— Ce n'est pas ta faute, Dante. Ne bouge pas d'ici, autrement, sans portable, je ne te trouverai plus.

Le regard compréhensif de Colomba accrut le sentiment de honte qu'éprouvait Dante.

— OK. Si je peux, je te rejoins.

Colomba plongea au milieu de la foule, et Dante se déplaça le long du trottoir pour continuer à la suivre du regard. Il se trouva face au mur d'un des gratte-ciel dessinés par le fameux Renzo Piano : sur un grand écran, des fractales colorées s'affichaient, entrecoupées par le spot publicitaire d'une voiture de sport. La voiture était garée sur une estrade près de l'écran et deux ou trois filles – des sortes d'hôtesse en uniforme et gants blancs – tournaient autour. Quand Dante s'approcha, l'écran lui renvoya son visage fatigué en version gigantesque, filmé par une caméra cachée que déclenchait une photocellule.

Ce fut dans cet écran qu'il se perdit.

Il commença par suivre un mouvement en arrière-plan, derrière la petite foule amassée sur la place. Une légère ondulation attira son regard, bien que pas très nette. Dans la périphérie de son champ de vision resta seulement imprimée l'image d'un homme avec un veston bleu qui se retournait brusquement, en baissant sur ses yeux une

casquette de base-ball colorée. Dante comprit, comme une évidence absolue et presque surnaturelle, que l'homme se cachait de la caméra. Se retrouver à l'écran avait été une surprise désagréable, parce qu'il ne voulait pas qu'on le voie.

Que Dante le voie...

La révélation le frappa comme un coup de poing et eut pour effet d'anéantir en quelques secondes les effets de mois de thérapie, toutes ses bonnes intentions, sa raison même. Colomba sortit du Starbucks avec un *frappuccino* – elle avait découvert que c'était une boisson froide et non pas chaude comme elle l'avait toujours pensé – et son regard tomba sur un groupe de gens cherchant à attirer l'attention d'un policier qui passait. Tous étaient rassemblés autour d'un objet qui, pensaient-ils, était peut-être une bombe. Quand elle s'approcha, elle comprit que l'objet mystérieux était une valise abandonnée. Celle de Dante.

Il avait disparu.

COLOMBA LAISSA TOMBER SON GOBELET, saisit au vol la valise, et courut vers l'extérieur de la place, en criant des « *Scusi* » et « *Sorry* ». Quand elle arriva sur la Bellevuestraße, elle aperçut au loin le dos de Dante qui galopait et agitait les bras en l'air comme une marionnette.

Colomba se lança à sa poursuite mais, gênée par le poids des bagages, elle ne réussissait pas à le rattraper. Elle dépassa des personnes qui protestèrent parce qu'elle les avait bousculées, et d'autres qui s'inquiétèrent à l'idée qu'il s'était produit quelque chose de grave. Dante continuait sa course en ignorant ses appels.

Colomba concentra toute son énergie – s'il avait existé un championnat olympique de course avec valise, elle serait montée sur le podium –, et gagna quelques mètres sur Dante qui passait d'un trottoir à l'autre sans raison apparente, obligeant les voitures à piler.

Alors qu'il tournait pour emprunter une rue où l'on pouvait voir les derniers vestiges du Mur, Dante heurta deux jeunes garçons et tomba à terre.

Colomba lâcha les bagages et parcourut les derniers mètres à la vitesse de l'éclair, tandis que Dante, après un instant d'égarement, se remettait debout d'un bond, comme une balle de caoutchouc qui rebondit. Elle parvint derrière lui et le saisit à la taille.

— Dante. Je t'en prie, calme-toi. C'est moi. Qu'y a-t-il ?

Il ne répondit pas et chercha à se dégager, comme s'il ne l'avait pas reconnue. Autant essayer de retenir un chat sauvage, vu comment il se débattait et mordait ; il avait les yeux voilés et grands ouverts sur le néant. Colomba le fit basculer sur le sol, avant de s'asseoir sur son ventre pour l'immobiliser.

— Dante ! Tout doux, tout doux. Calme-toi, s'il te plaît ! lui enjoignit-elle, le souffle court.

Les jeunes garçons lui demandèrent en anglais si elle avait besoin d'aide, elle répondit que c'était son frère, qu'il était épileptique, mais que tout allait bien. Ils insistèrent pour appeler un médecin, mais

Colomba leur assura qu'elle maîtrisait la situation, et ils cessèrent de l'importuner. Colomba craignait l'arrivée des autorités, à cause du pistolet qu'elle avait dans son sac à dos et qu'elle aurait dû déclarer à peine passée la frontière.

— Excuse-moi, Dante, dit-elle, et elle lui assena deux claques retentissantes.

Il se calma aussitôt et se mit à respirer bruyamment, la bouche ouverte, tandis que ses yeux recommençaient à percevoir le monde qui l'entourait. Colomba attendit un peu avant de lui allonger une troisième claque, et elle fit bien car Dante finit par articuler son nom.

— Tu veux encore courir ?

— Quoi ?... Non..., murmura-t-il.

— Hourra ! s'exclama-t-elle en se levant de sa position inconfortable.

Elle était en nage. Dante s'assit lentement et secoua la tête. « Bordel. » Il chercha à refermer sa veste qui s'était déchirée sur le devant au niveau des boutons mais n'y parvint pas. « Bordel », répétait-il.

— Allez, je t'aide, proposa Colomba en lui tendant la main.

Il saisit sa main et se releva, toujours avec le même regard vide. Une fois debout, il oscilla mais ne tomba pas.

— Comment te sens-tu ?

— Pas très bien.

Dante prit son paquet de cigarettes, mais il avait éclaté dans la chute. Il le remit dans sa poche.

— Peux-tu m'expliquer ce qu'il s'est passé ? Tu m'as fait une de ces peurs !

Les pensées de Dante redevenaient cohérentes, et il sentit l'humiliation l'envahir. Ainsi que la colère envers lui-même.

— Rien, marmonna-t-il.

— Dante. Tu te rappelles la règle du *pas de bobard* ?

— J'ai vu... (Il s'arrêta.) J'ai cru voir...

— Giltiné ?

Il soupira.

— Mon frère. Je l'ai vu s'enfuir dans la foule... j'ai cherché à le rattraper.

La première pensée de Colomba fut : *Je le savais bien que je ne pouvais pas lui faire confiance.* Mais la seconde, tout de suite après, fut : *C'est de ma faute.*

— OK, dit-elle. On va chercher un hôtel pour ce soir, et demain on rentre à la maison.

— S'il te plaît, CC, non.

— Quoi, non ? Tu réalises ce qu'il vient de se produire ?

— Ça n'a pas duré longtemps.

— Et si la prochaine fois, tu finis sous un tram ? Ou si tu renverses quelqu'un avec la DeLorean ? Je te mettrais dans un train direct, si je ne savais pas que ce serait pire.

— Je t'en prie. Tu ne peux pas tout laisser tomber à cause de moi. Pas maintenant que nous sommes arrivés jusqu'ici.

Un solide gaillard d'une cinquantaine d'années, chauve et portant des lunettes, attira leur attention. Il mesurait presque deux mètres et avait un ventre énorme. Il portait les valises que Colomba avait laissées tomber pendant sa course folle vers Dante.

— Ce sont les vôtres ? demanda-t-il en anglais.

— Oui, répondit Colomba en les lui enlevant des mains. Merci.

L'homme continua de les regarder.

— J'ai dit merci, répéta Colomba. Dante, comment on dit en anglais « casse-toi de là » ?

— Je comprends peu votre belle langue, intervint le chauve dans un italien laborieux. Mais je peux traduire en allemand si vous voulez. Même si je ne connais pas l'expression « casse-toi », je pense avoir compris le sens. (Il éclata d'un rire profond et tendit la main à Dante, tout en repassant à l'anglais.) Je vous suis depuis Potsdamer Platz. Je suis Andreas Huber, le journaliste d'*Inspektor*. C'est un plaisir de faire votre connaissance, monsieur Torre.

Dante, les joues rougies par les gifles de Colomba, la veste déchirée et le pantalon maculé de boue, se dit qu'il avait désormais atteint le summum de la honte.

ILS S'ASSIRENT À LA TERRASSE D'UN BAR, tenu par des Turcs, près du Checkpoint Charlie. Ou mieux, de sa reproduction : des acteurs jouaient le rôle des deux gardes-frontières, l'un américain et l'autre soviétique, de chaque côté de la fausse frontière. Un selfie avec eux coûtait deux euros.

Dante s'affala sur la chaise, serrant autour de lui ce qu'il restait de sa veste à la Duran Duran. Heureusement, le bar vendait des cigarettes et il fuma clope sur clope sans jamais s'arrêter, ouvrant la bouche seulement pour commander une vodka glacée et traduire quelques termes que Colomba ne comprenait pas, son anglais étant bien meilleur.

Andreas ne ressemblait pas à l'onaniste que Colomba s'était imaginé ; il ne vivait même pas avec sa mère. Il semblait aimer la vie, surtout ses aspects les plus élémentaires : manger, boire, courtiser n'importe quelle créature de sexe féminin – comme la serveuse par exemple. Dans un anglais marqué d'un fort accent, il expliqua qu'il s'était occupé des faits divers pendant dix ans, mais qu'aujourd'hui il s'intéressait presque uniquement aux mystères et aux légendes urbaines. Son guide sur le « Berlin magique » s'était bien vendu, et son livre sur la « guerre froide paranormale » presque aussi bien : il y racontait comment la CIA et le KGB s'étaient défiés à coups de télépathie et de téléportation. Il collaborait avec de nombreux quotidiens et revues, et souvent on l'appelait à la télévision en tant qu'expert.

— Ce n'est pas que je crois à tout ce que j'écris, expliqua-t-il, en éclusant son deuxième litre de bière. Je me limite à ne pas prendre position et à ne rien inventer. Je fais état de textes qui ont circulé dans le temps, et d'essais d'historiens. Peut-être un peu perchés, avoua-t-il dans un nouvel éclat de rire. Berlin regorge d'histoires de ce genre, c'est la ville des espions par excellence, et pas seulement dans les films. Vous savez combien d'ex-espions de la Stasi, d'informateurs et

de collaborateurs sont encore en circulation ?

Colomba et Dante firent non de la tête.

— Vingt mille. Et la plupart d'entre eux vivent ici. Cela représente une source intarissable d'histoires. Mais vous n'êtes pas en reste... (Il les observa comme on admire un beau tableau.) Dans mon prochain livre, j'ai l'intention de parler de votre aventure avec le Père, et surtout de la captivité de monsieur Torre. J'ai lu tout ce que vous avez accompli. Si vous avez besoin d'un admirateur sincère qui se jette avec vous à corps perdu dans la lutte contre le mal, dites-le-moi. Je vous promets que je me mets au régime.

Et il partit d'un nouvel éclat de rire. Colomba sourit à son tour.

— Nous y réfléchirons, mais pour l'instant nous avons seulement besoin de quelques informations sur un des cas que vous avez chroniqués sur votre blog, monsieur Huber.

— Andreas, s'il vous plaît. Je peux vous appeler Colomba ?

— Bien sûr.

— De quel cas s'agit-il ?

— L'incendie de l'Absynthe.

Andreas leva les sourcils, surpris.

— Cela fait une éternité.

— Deux ans pour être précis.

— Je ne lui ai pas consacré beaucoup de temps, je le crains. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Colomba jeta un coup d'œil à Dante. Sa cigarette pendait au coin de sa bouche et il regardait son verre comme s'il se demandait ce qu'il y avait dedans.

— Tu es avec nous ? l'interrogea-t-elle.

Dante acquiesça sans lever les yeux. Elle ne pouvait pas compter sur lui.

— Tout ce que vous pouvez nous dire de plus que ce que nous avons déjà lu, déclara Colomba.

Andreas secoua sa grosse tête.

— Je ne sais pas grand-chose de plus. Deux années ont passé mais il n'y a rien eu de nouveau. L'incendie s'est déclaré en août, il me semble, et l'enquête a confirmé qu'il s'agissait d'un court-circuit.

— Mais les victimes étaient droguées, n'est-ce pas ?

— Avec des champignons magiques, c'est exact. Le bruit circulait que le propriétaire du bar était un dealer mais, comme il est mort, les enquêteurs n'ont pas pu aller au bout de leurs recherches. Moi, pour être sincère, je ne m'intéressais qu'à l'histoire du type qui a vu l'Ange de la Mort, je pensais pouvoir la caser dans un de mes livres.

— Giltiné.

— C'est ça. Giltiné... la plus belle partie de l'histoire. Est-ce que vous me donneriez une de vos cigarettes, monsieur Torre ? Je ne devrais

pas fumer à cause de mon cœur, mais une de temps en temps... (Dante lui tendit le paquet sans le regarder et Huber fit un clin d'œil complice à Colomba. Il s'était renseigné sur Dante, il savait à quoi s'attendre.) Si je peux faire mon travail, c'est seulement parce que j'ai beaucoup d'amis bien placés – chez les pompiers, dans les hôpitaux, à la police –, qui me racontent tout ce qui arrive de plus étrange. L'un d'entre eux est infirmier, et à l'époque il m'avait raconté qu'il y avait eu un survivant à l'incendie d'un bar. On disait que le pauvre homme avait vu Giltiné au milieu des flammes, venue pour le conduire en enfer. L'infirmier est d'origine lituanienne, il m'a expliqué qui était Giltiné, et la chose m'a intrigué. J'avais demandé à mon ami de m'avertir quand il reprendrait connaissance, mais malheureusement cela n'a pas été le cas. Il est mort très rapidement.

— Il a décrit cette femme ? demanda Colomba.

— Non. Il n'a réussi à prononcer que quelques mots.

— Vous avez fait des recherches sur le passé de cet homme ?

— J'aurais bien voulu. Il n'avait malheureusement pas de papiers sur lui, ses traits étaient altérés par les flammes, ses empreintes digitales n'étaient pas fichées et aucun témoin ne l'a vu entrer dans le bar avant l'incendie. (Il écarta les bras.) Apparemment la seule personne qui a vu un fantôme est aussi un fantôme.

DANTE FIT TOMBER BRUYAMMENT LE BRIQUET sur la table, comme un enfant qui en a marre d'attendre.

— Je vous remercie de vous être dérangé, Andreas. Dante est très fatigué à cause du voyage et je dois trouver un hôtel qui lui convienne, déclara Colomba.

— Je m'en suis déjà occupé ! s'exclama Andreas. Et nous serons voisins, si vous êtes d'accord.

Il leur expliqua qu'il vivait à Munich, qu'il se trouvait à Berlin pour un cycle de conférences sur son dernier livre consacré à la Stasi et qu'il était accueilli par une association culturelle qui fournissait le logement et le petit déjeuner aux écrivains, le Literarisches Colloquium.

— Je leur ai dit que vous étiez des amis à moi, ajouta-t-il, et ils seraient ravis de vous recevoir dans une de leurs chambres.

Colomba hésita. Andreas, même s'il était sympathique, était bavard et intrusif, et elle n'était pas sûre de vouloir l'avoir dans les pattes. Mais Dante fut plus rapide qu'elle.

— Avec balcon ? demanda-t-il.

— Presque, répondit Andreas.

Au lieu du balcon, expliqua-t-il, il y avait un bureau avec une *bow-window*, presque entièrement vitrée, qui donnait sur un parc arboré. Et au-delà du parc, un lac. Colomba, fascinée par la description de l'endroit, mit de côté ses hésitations et accepta l'invitation.

Wannsee est un quartier de Berlin situé à douze kilomètres du centre, on peut s'y rendre en métro, mais Dante et Colomba durent récupérer la voiture au parking de la gare et arrivèrent à la nuit tombée. Avant de le laisser descendre, cependant, Colomba secoua Dante par l'épaule.

— Fais un effort.

— Holà...

— Dante, nous sommes là parce que tu as insisté. Tu t'es ridiculisé devant ton admirateur, et c'est dommage, mais si je dois te traîner

avec moi comme si tu étais Rain Man, je rebrousse immédiatement chemin et je te ramène chez toi.

— Je ne m'attendais pas à m'écrouler comme ça, CC, lui confia-t-il, abattu.

— Je sais, mais tu vois, je n'ai pas pris le large.

— Peut-être que tu devrais.

Elle lui donna une tape énergique.

— Je t'ai dit d'arrêter avec tes conneries ! Tu as peut-être quelques rouages qui déconnent, mais tu es comme la montre cassée dans cette fameuse blague, tu sais ? De temps en temps, tu donnes l'heure juste.

— Pas *de temps en temps*, deux fois par jour. Si tu fais une métaphore, au moins fais-la bien.

— Tu es déjà redevenu le sempiternel casse-couilles, cela signifie donc que tu vas mieux. Descends.

Elle débloqua les portes qui s'ouvrirent en soupirant, effrayant un chat énorme qui se promenait parmi les feuilles mortes des chênes. Ils s'étaient garés dans la cour de la villa, dont la silhouette vaguement gothique se détachait sur le ciel éclairé par la lune. La bâtisse avait quelques flèches éparses, des arcades en pierre avec une grande baie vitrée à trois arcs qui s'ouvriraient sur le rez-de-chaussée, où se déroulaient les événements littéraires. À l'une des tables installées sous les arcades, Huber les attendait avec les clés de leur chambre et trois bouteilles de bière.

— Un dernier verre ?

— Plus de bière pour moi, merci, refusa Colomba en souriant.

— Moi, je veux bien, dit Dante – même si Colomba le regarda de travers, et il trinqua avec le journaliste. Merci pour votre aide. Tout à l'heure, j'étais... un peu fatigué.

— Ne vous inquiétez pas. Même les génies ont leurs limites. Vous allez réussir à monter les deux étages d'escalier ?

Dante respira profondément.

— Bien sûr, affirma-t-il avec plus d'entrain qu'il n'en avait exprimé durant les dernières heures.

Et, en effet, il monta en courant l'escalier, en apnée, les yeux fermés, dans le sillage de Colomba qui redescendit ensuite chercher les valises. Andreas, quant à lui, montait lentement, en faisant craquer les marches de bois et en respirant bruyamment. Il flottait dans l'air une odeur de nourriture et de vieux livres.

À part le bureau à bow-window, où avait été installé un lit individuel, il y avait une autre chambre avec un lit double ainsi qu'une salle de bains. Il y avait même le Wi-Fi et Dante esquissa son premier sourire de la journée : il allait pouvoir se servir de sa tablette.

Andreas leur signala qu'il y avait une cuisine commune au rez-de-chaussée, s'ils avaient envie de manger. Ils pouvaient piocher dans ses

provisions dans le frigo ou aller faire des courses au supermarché. Il y en avait un à quelques minutes de là, ouvert même la nuit.

— Merci, mais nous sommes trop fatigués, déclara Colomba pendant que Dante ouvrait tout grand les doubles fenêtres du petit studio. Juste une dernière question, vous avez dit que le corps de l'inconnu n'avait jamais été réclamé par aucun parent, n'est-ce pas ? Donc il est encore détenu par les autorités ?

— Il a été enterré au bout de quelques mois. Une triste cérémonie je suppose, même si je n'y ai pas participé.

Puis Andreas leur souhaita une bonne nuit. Colomba rejoignit Dante, qui était assis sur le lit, torse nu, et qui – évidemment – fumait.

— Il y a un écriteau gros comme ça qui interdit de fumer à l'intérieur, protesta Colomba.

— J'ai tout ouvert.

— Résultat : il fait un froid de canard. (Colomba jeta un œil par la fenêtre centrale du bureau, observant le lac dont la surface frémissait, agitée par le vent, et les lumières jaunes et rouges du quai. Au-dessous de leur studio, dans le jardin de la villa, il y avait quelques tables de fer dentelé avec les chaises assorties.) Pas mal ici. Pourquoi tu ne deviendrais pas écrivain pour qu'on se promène à l'œil ?

Il grogna.

— J'imagine qu'il n'y a pas moyen d'avoir de l'alcool digne de ce nom dans ce lieu.

— Andreas a dit qu'il y avait un bar en bas, mais ils l'ouvrent seulement quand il y a des conférences.

— J'ai juste besoin d'une épingle à cheveux.

— Et de ma complicité, mais je ne te l'accorde pas. Dis-moi plutôt : combien de chances y a-t-il pour que le type sans nom ne soit pas l'objectif de Giltiné ?

— Zéro. Et le fait qu'il ait été enterré en vitesse me dérange. Ils conservent encore les os de Rosa Luxemburg dans une glacière, et lui, ils l'ont fait disparaître en un tournemain.

— Qui ça, « ils » ? Elle ne travaille pas seule, ton amie Giltiné ?

— Mais elle peut se faire aider quand elle en a besoin, non ? Passe un coup de fil à Bart, et demande-lui de contacter ses collègues de Berlin pour voir s'ils savent quelque chose de plus.

— Si je lui demande un autre service, il va falloir que je sacrifie mon premier-né.

Dante écarquilla les yeux.

— Tu as l'intention d'avoir des enfants ?

— Je suis dotée d'un utérus et j'aime bien les enfants. Pourquoi pas – si je trouve l'homme qu'il me faut ?

— Si c'est pour mener la vie que nous menons...

Colomba s'assit auprès de lui.

— Dante, ce n'est pas ça, la vie. C'est seulement une espèce d'engagement que nous avons pris pour des raisons que je ne comprends pas bien encore. Et quand cela sera fini, tout redeviendra normal.

— Peut-être que ce n'est pas *ta* vie, répliqua-t-il, tristement, mais c'est la mienne. Ça t'embête si je prends ma douche en premier ?

— Pas du tout, je suis tellement fatiguée que je me laverai demain matin.

— Ce n'est pas très hygiénique.

— Dit celui qui achète ses médicaments sur Internet et les sniffe au lieu de les avaler...

Colomba partit se coucher et quand Dante sortit de la salle de bains, pudiquement enveloppé dans une serviette, elle dormait déjà, entourée d'emballages de Snickers vides, la télévision réglée sur une chaîne d'information. Dante éteignit la télé, et rentra dans le bureau, en sachant bien qu'il ne pourrait pas dormir. Quand il entendit Colomba ronfler à travers la porte, il sortit par la fenêtre en utilisant les rebords et les gargouilles comme prises. C'était plus facile pour lui que de prendre l'escalier, et la chambre n'était qu'à quelques mètres du sol.

Dans la clinique suisse, pas la dernière mais celle où il avait passé presque cinq ans après sa libération du Père, Dante réussissait à escalader des murs bien plus lisses et beaucoup plus hauts : l'important était de ne pas regarder en bas.

Arrivé dans la cour bordée d'arbres, il examina la porte du bar, s'aperçut qu'il n'y avait pas de système d'alarme et ouvrit la serrure à l'aide d'un fil de fer. Sous le comptoir, il trouva une bouteille de vodka pleine au tiers. Elle était chaude et de mauvaise qualité, mais c'était toujours mieux que les digestifs ou les vins allemands qui se trouvaient à côté. Il versa le contenu dans un verre à cocktail et le porta sur l'une des tables dehors, après avoir refermé la porte et laissé vingt euros pour le dérangement. Il s'installa et sirota la vodka, en tâchant de ne pas en sentir le goût, jusqu'à que le lac commence à réfléchir la lumière du matin et que les corneilles se mettent à coasser dans les arbres.

Dans ce quartier, dans une autre villa qui se situait non loin de là et avait appartenu au général des SS Reinhard Heydrich, avait été élaborée la « Solution finale ». Désormais cette villa était un musée, pour rappeler l'Holocauste à ceux qui pensaient qu'il n'avait jamais existé. Autrefois, juste au-delà du lac, on aurait déjà été à Berlin-Est, et il aurait été impossible de le traverser. Le célèbre pont des Espions, celui où Américains et Soviétiques échangeaient leurs prisonniers, était seulement à quelques kilomètres. Dante aurait voulu convaincre Colomba d'aller y faire un tour. *Probable qu'elle me dise oui*, pensa-t-il

amèrement, *et peut-être même qu'elle m'achètera une barbe à papa si je suis sage.*

Le pont de Wannsee lui rappela celui qui traversait le Pô, et unissait la Lombardie à l'Émilie-Romagne. Un des rares souvenirs que Dante avait de son enfance avant le silo était celui du pont à moitié peint, avec la peinture toute neuve qui s'arrêtait exactement à la frontière entre les deux provinces, en attendant qu'une équipe de l'autre côté achève le travail. L'image était imprimée dans son esprit, même s'il ne se voyait pas lui-même ni les personnes avec qui il se trouvait à ce moment-là. Mais peut-être était-ce un des si nombreux faux souvenirs que le Père avait fabriqués pour lui.

C'était ça, l'aspect le plus horrible de sa situation : il n'avait pas le moyen de savoir si tout ce qu'il avait dans son cerveau lui appartenait ou non. Parfois, il avait l'impression d'être un spectre parmi les vivants, inconsistent et transparent comme du papier calque, et il n'y avait donc rien d'étrange à ce qu'il se soit précipité à la chasse d'un frère qui n'existait probablement pas. Il lui aurait donné un semblant de racine, d'histoire. Il repensa au black-out qu'il avait eu à Potsdamer Platz, à la sensation d'urgence qu'il avait éprouvée, à la nécessité de poursuivre cet homme disparu dans la foule. Était-il vraiment allé dans la direction que ce dernier avait prise ? Au moment où il s'était mis à courir, il lui avait semblé que oui, mais à présent tout se dissolvait, en même temps que sa conscience.

Il s'assoupit, assis là, son mégot entre les doigts, et se réveilla endolori et couvert de rosée à six heures et demie, quand une serveuse poussa un chariot chargé de victuailles dans la salle à manger derrière lui.

Dans cette grande pièce lumineuse, une longue table de bois avait été placée face aux baies vitrées pour permettre aux résidents d'admirer le lac. Les murs, comme d'ailleurs toutes les autres surfaces disponibles de ce curieux endroit, étaient tapissés de livres, et il était difficile de savoir si le Colloquium était avant tout une bibliothèque qui faisait également hôtel pour écrivains ou le contraire.

Pendant que Dante s'étirait et brossait la cendre tombée sur ses jambes, deux des hôtes s'assirent dehors pour prendre le petit déjeuner en le regardant, l'air intrigué ; il comprit qu'il devait se présenter. Il sut ainsi qu'il se trouvait face à un poète égyptien et à un traducteur irlandais, auxquels s'ajoutèrent peu de temps après un poète allemand et une écrivaine du Liechtenstein. Le groupe était tellement hétéroclite et intéressant que Dante se retrouva à discuter de cuisine italienne et à faire une sorte de conférence sur les différents types de café et la manière de les distinguer, en promettant à tous une dégustation. Son humeur s'en trouva très nettement améliorée.

— Sur quoi tu travailles exactement ? lui demanda l'écrivaine du

Liechtenstein.

— D'habitude sur des personnes mortes assassinées ou enlevées.

— Ah, tu écris des thrillers, lui répondit-elle.

Elle avait mal compris mais Dante ne la détrompa pas et continua à tartiner son pain de miel, en regardant avec dégoût les minimortadelles qui circulaient sur la table et sur lesquelles Colomba se précipita à son arrivée, un quart d'heure plus tard.

— Je pensais que tu dormais encore. J'ai fait exprès de ne pas faire de bruit pour ne pas te réveiller, dit-elle.

— Je me suis levé très tôt.

— Je me trompe ou tu empestes la vodka ? (Colomba l'examina d'un œil critique.) Tu es resté ici à prendre ton pied toute la nuit, pas vrai ?

— À un certain moment, je me suis endormi.

— Je ne pensais pas que tu aurais le courage de descendre l'escalier dans le noir.

— Je ne l'ai pas descendu.

Colomba leva une main pour l'arrêter.

— Je ne veux pas savoir ; à tous les coups, cela me mettrait de mauvaise humeur, déclara-t-elle, avant de dévorer une petite mortadelle, grande comme son pouce.

— Tu sais avec quoi ils les font, ces trucs-là, à part ces pauvres cochons ?

— Je m'en fous, répliqua-t-elle, la bouche pleine. J'ai appelé Bart.

— Avec le téléphone de la chambre ?

— Je sais que tu penses que tous les policiers sont débiles, mais j'ai utilisé Skype sur ta tablette.

— C'est bien.

— La prochaine fois, j'envoie un pigeon voyageur, même si ces bêtes-là le mangeraient probablement. (Ces « bêtes-là » étaient les corneilles en train de voler par dizaines au-dessus d'eux.) Elle m'a trouvé un Berlinoise avec qui bavarder un peu. J'ai dû lui expliquer pourquoi, mais je lui ai demandé de ne rien révéler à personne.

Cela n'avait pas été une conversation facile, et Colomba avait promis de tout lui raconter une fois qu'elle serait rentrée. Dante acquiesça.

— OK.

— Donc maintenant tu me fais le plaisir de monter dans la chambre, de te laver, de t'habiller et de faire semblant de ne pas être un poids mort. Allez hop, action.

Dante se leva au garde à vous.

— Chef, oui chef.

LE CONTACT DE BART était un professeur d'anatomopathologie qui prêtait son concours à l'équivalent allemand du Labanof. Il était même son ami, et avait été invité chez elle de nombreuses fois. Il s'appelait Harry Klein, comme l'adjoint de l'inspecteur Derrik dans la série, chose qui n'échappa pas à Dante. C'était un sexagénaire, petit et maigre, avec une barbiche à double pointe ; ils le rencontrèrent au centre hospitalier universitaire de la Charité à Mitte et il les emmena dans un street-food vitaminé à quelques pas du campus universitaire en briques rouges. À cette heure-là, il n'y avait que quelques étudiants et ils trouvèrent facilement de la place autour d'une table.

— Bart m'a dit que vous étiez en train de mener une enquête sur un drame qui remonte à deux ans. L'incendie d'un discobar, si je ne me trompe pas, dit Klein.

En plus de l'anglais, le médecin parlait aussi un italien rudimentaire, et traduisait les termes que Colomba ne comprenait pas.

— Oui. Même si je tiens à préciser que cela n'a rien d'officiel, répondit Colomba.

— Non pas qu'il ait été vraiment *nécessaire* de le préciser, grogna Dante en italien en cessant de siroter pendant un instant son grand verre d'extrait de navet.

— Je n'ai pas réalisé personnellement l'autopsie, poursuivit Klein, mais c'est mon service qui s'en est occupé et j'ai jeté un coup d'œil aux rapports. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Nous aurions besoin de connaître les causes de la mort, avant tout. Nous avons lu uniquement ce qu'en disaient les journaux, dit Colomba.

— Les corps étaient presque tous couverts de brûlures au troisième et quatrième degré, mais avant d'être carbonisés, ils sont morts par asphyxie, provoquée par un œdème ou en raison d'un choc hypovolémique.

— Mais ce sont les causes de mort habituelles dans les cas

d'incendie.

— Exact. Les corps présentaient aussi des traumatismes étendus dus à l'écrasement des structures du bâtiment.

— Est-il possible qu'ils soient morts avant l'incendie ? demanda Dante.

Le médecin avait téléchargé des copies des autopsies dans son Palm, et il les parcourut rapidement pour en être sûr, mais il connaissait déjà la réponse.

— Je dirais que non. Ils avaient tous de la suie dans les bronches, donc ils respiraient pendant l'incendie. Et même des embolies graisseuses dans les vaisseaux pulmonaires.

Il expliqua qu'il s'agissait de graisse corporelle qui arrive dans le sang après avoir été dissoute par la chaleur, donc s'il y avait encore circulation du sang, il y avait vie.

— Mais ils pourraient avoir subi des traumatismes qui les auraient neutralisés ? Coups sur la tête, étranglements, lésion des centres nerveux ?

Klein soupira.

— Vous menez cette enquête non officielle parce que vous suspectez des meurtres déguisés en accident ?

Colomba s'attendait à la question. Elle aurait voulu inventer un motif différent de la véritable raison qui les amenait, mais il ne lui était rien venu de crédible.

— Malheureusement oui. Mais pour l'instant, c'est seulement une hypothèse.

— Liée à quoi ?

— Rien qui puisse être exposé au tribunal. J'espère que Bart vous a rassuré sur notre compte.

L'homme tira sur sa barbe.

— Oui, elle l'a fait. Elle m'a dit que quel que soit votre motif, cela pourrait valoir la peine de vous aider, même si vous alliez probablement me raconter tout un tas de sornettes.

— Elle plaisantait, rétorqua Colomba, qui avait un peu honte.

Klein soupira encore.

— Comme je vous le disais à l'instant, beaucoup de corps étaient carbonisés, au moins en partie, et présentaient des fractures *perimortem* et *postmortem* à cause de la chute de briques. Un signe d'agression violente peut être difficile à remarquer au niveau de la structure osseuse et sûrement impossible en ce qui concerne les tissus, sauf s'il y a des coupures profondes à l'arme blanche.

— Donc vous ne pouvez pas l'exclure.

— Je peux cependant exclure qu'il s'agisse de blessures de défense. Cela signifierait qu'il y aurait eu une agression coordonnée et très rapide au point qu'aucune des victimes n'ait été en mesure de réagir.

Dans un bâtiment en flammes, qui plus est. Et sans faire d'erreurs. À qui pensez-vous ?

— Personne en particulier, mentit Colomba.

— Les sornettes commencent..., commenta Klein.

— Les victimes ont été déclarées positives à des substances stupéfiantes, cela ne pourrait pas avoir ralenti leurs réflexes ? intervint Dante.

— Votre hypothèse repose sur une prise non volontaire ? Mais comment ? Par aspersion ? (Il était difficile de deviner si Klein faisait de l'ironie ou non.) Ils avaient des traces de toxicomanie chronique ?

— Non. Mais c'étaient peut-être des consommateurs occasionnels.

— Les résultats sont les mêmes pour la victime qui n'a pas été identifiée ? intervint Colomba. Peut-être le fait que cet homme ne soit pas mort immédiatement peut avoir révélé quelque chose de différent.

— La seule chose différente, c'est qu'il est plus vieux que les autres. Septuagénaire. Et qu'il était affecté d'une forme de cirrhose hépatique grave, et de malnutrition.

— Il n'était pas en bonne santé.

— Loin de là. Vu les conditions de son foie, il n'avait plus que deux mois à vivre.

Dante tressaillit en découvrant un autre morceau du puzzle qu'il ne savait pas où placer. Si ce que le médecin disait était vrai, Giltiné avait commis un massacre simplement pour éliminer un mourant.

GRÂCE À ANDREAS, qui avait insisté pour les emmener déjeuner dans la Tauentzienstraße, à côté des magasins KaDeWe (où Colomba aurait volontiers fait un tour en d'autres circonstances), dans un restaurant spécialisé dans les soupes, ils reconstituèrent la liste des victimes et mirent en vis-à-vis les adresses des familles.

Une fois seuls, Dante et Colomba décidèrent que la personne la plus intéressante à interroger était Brigitte Keller, sœur du propriétaire du bar. Ils l'appelèrent depuis une cabine. C'est son père qui répondit, il expliqua que sa fille avait changé d'adresse et qu'il n'avait aucune intention de la communiquer à des inconnus. Ils pouvaient la trouver là où elle travaillait, s'ils voulaient. En entendant la voix cassée de l'homme écorcher ces quelques syllabes en anglais, Colomba n'insista pas et se fit donner l'adresse.

Brigitte travaillait comme barmaid au club Automatik de Kreuzberg, le quartier qui dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix avait été au centre de la scène artistique et underground de Berlin et était resté l'un des quartiers les plus fréquentés par les jeunes. Dans les bars conseillés par les guides touristiques, l'Automatik figurait toujours parmi les premiers.

Dante l'avait accompagnée, mais s'était enfui à toutes jambes devant la file d'au moins cent personnes qui attendaient de passer les contrôles à l'entrée. Durant le week-end, certains clubs, dont l'Automatik, étaient ouverts sans interruption : on pouvait y entrer le vendredi et en sortir le lundi, si on voulait, et les gens affluaient à un rythme continu. À l'entrée, un homme vêtu en Hells Angel sélectionnait les clients, qu'il choisissait apparemment au hasard. Colomba le vit repousser un garçon avec un boa en autruche et une fille en robe du soir et talons hauts, alors que, quand vint son tour à elle, il la laissa passer d'un signe de tête. Pendant un instant, elle fut très fière de son T-shirt blanc sous son blouson. À moins qu'elle soit entrée grâce à ses nichons.

Elle parcourut un petit couloir dont le plafond était si bas que Dante serait mort rien qu'en le voyant, qui débouchait sur la salle du rez-de-chaussée de l'ex-brasserie, meublée avec des matériaux recyclés et de vieilles tables rondes en métal. Sur les côtés, s'ouvraient les portes conduisant aux étages supérieurs avec trois pistes de danse, et à l'étage inférieur avec les backrooms où on s'accouplait en groupe et à l'aveuglette, et où Colomba espéra ne pas tomber par erreur. Bien que le reste ne lui plaise pas tellement non plus. Dans le club, au moins un millier de fêtards circulaient, dont une bonne moitié était sous l'influence d'une drogue ou une autre. Les looks allaient du simple jean à des vêtements extravagants en passant par le nu intégral avec des baskets, mais personne ne semblait y prêter attention. Dans les coins les plus sombres, des couples hétéro et gay échangeaient des démonstrations d'affection qui, ailleurs, auraient été considérées comme des atteintes à la pudeur. Il y avait même des trios.

L'unique aspect positif, selon elle, était le climat de détente qui régnait. Il n'y avait pas les pics de tension qu'on aurait pu déceler dans une discothèque italienne, avec des esprits échauffés par l'alcool, des gens prêts à se battre pour des raisons futiles, et personne n'avait cherché à la draguer par quelques phrases attendues. *De ce point de vue, vive l'Allemagne !* pensa-t-elle.

Elle s'avança jusqu'à la piste au premier plan où la musique techno balancée par un DJ sur la plate-forme faisait danser trois ou quatre cents personnes, qu'elles soient nues ou habillées. Elle se fraya un passage jusqu'au comptoir du bar pendant que les basses lui frappaient l'estomac. Au garçon posté à la caisse, vêtu d'un gilet de cuir sur son torse nu, elle hurla en anglais qu'elle cherchait Brigitte. Au bout de quelques instants, débarqua une fille aux cheveux roses à moitié rasés d'un côté, avec des tatouages sur les bras et des piercings aux lèvres.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— J'ai besoin de dix minutes de ton temps. Je suis venue de Rome exprès. On peut aller dans un endroit plus tranquille ?

L'autre, surprise, chuchota quelque chose en allemand à son collègue, puis conduisit Colomba dans la cour, en la faisant passer par la porte située derrière le comptoir et où la musique était étouffée. Colomba se présenta, puis alla droit au but.

— J'ai besoin de te poser des questions sur l'Absynthe. Et sur ton frère. Je suis désolée, je sais bien que ce doit être un souvenir douloureux.

Brigitte resta interdite pendant quelques secondes, puis elle prit son temps pour répondre, en taxant une cigarette à un garçon à côté d'elles.

— Pourquoi cela t'intéresse-t-il ?

— Parce que j'ai besoin de déterminer si c'était vraiment un

accident.

Inutile de tourner autour du pot. Brigitte ouvrit de grands yeux.

— Et pourquoi penses-tu que cela puisse être autre chose ?

— C'est ce que j'essaye de comprendre, justement.

— Mon frère est mort ce soir-là, tu ne peux pas t'en sortir avec une pirouette.

— Ce n'est pas une pirouette, je cherche vraiment à comprendre ce qu'il s'est passé. Disons que l'un de mes amis suspecte un attentat, mais que je n'ai pas de preuves pour le démontrer.

— Et pourquoi devrais-tu le démontrer ? Tu es journaliste ?

— Non.

Brigitte la dévisagea, tendue.

— OK, demande-moi ce que tu veux, mais dépêche-toi, je dois retourner bosser.

— La thèse de l'accident te semble convaincante ou y a-t-il des zones d'ombre ?

— Je n'ai jamais eu de raison d'en douter. L'installation électrique était vieille, et Gun prévoyait de la refaire.

— Il avait des ennemis ?

— Pas que je sache.

— Et il était normal qu'il reste jusqu'au petit matin ?

— Pendant le week-end, il fermait très tard. Les autres clients qui sont morts étaient tous des habitués, et des amis à moi... et c'étaient tous des gens sans histoires.

Brigitte regarda au loin et Colomba lui donna une minute pour rassembler ses esprits, en faisant semblant de ne pas s'apercevoir qu'elle pleurait.

— Ce n'était pas vraiment *tous* des amis à toi, finit par dire Colomba. Il y a un homme que l'on n'a pas réussi à identifier.

Brigitte fit une grimace.

— C'est vrai.

— Tu sais comment il s'appelait ?

— Non. La police s'est renseignée auprès de tous les proches et des autres habitués, mais il n'en est rien ressorti. Ça devait être quelqu'un qui passait par hasard, peut-être un touriste.

— Les touristes qui disparaissent des hôtels sans crier gare sont généralement signalés aux autorités. Il n'y a eu aucune disparition enregistrée sur cette période. Et il était alcoolique au dernier degré. Il serait mort peu de temps après quoi qu'il arrive.

— Ça, je ne le savais pas. Mais je ne vois personne qui corresponde à cette description.

— Est-ce que cela pourrait être celui qui leur a fourni les champignons hallucinogènes ? Ou tu penses que c'était un des autres clients ?

— Il n'y avait pas de trafic de stupéfiants dans le bar, répondit Brigitte, à nouveau tendue.

— On a relevé des traces de drogue dans le sang de toutes les victimes. Même de ton frère. C'est une des raisons pour lesquelles nous pensons à un attentat.

Brigitte la scruta encore.

— Tu es sûre de ne pas être journaliste ? Ou flic ?

— Je vais être honnête avec toi. J'ai été dans la police, mais je ne le suis plus.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai posé trop de questions.

Brigitte sourit pour la première fois, et parut tout à coup plus jeune, presque une adolescente. Mais elle redevint vite sérieuse.

— Je vais te dire une chose : Gun a essayé un peu de tout, mais ce n'était ni un toxico ni un dealer. Il n'aurait pas laissé quelqu'un vendre de la drogue dans son bar.

— Quelle explication tu proposes, alors ?

— Aucune. Probablement quelqu'un a merdé avec les examens... des corps.

Il lui avait été difficile de terminer sa phrase, et elle prit encore quelques secondes avant de continuer :

— Je voulais faire réaliser une contre-expertise, mais le procureur a décidé de clôturer l'enquête, et finalement cela me convenait.

— Je suis vraiment désolée.

Brigitte haussa les épaules.

— Pour te dire combien mon frère était attentif à certaines choses, il était en train d'installer un système de surveillance pour contrôler que personne ne fasse de trafic dans le bar. Dommage qu'il n'ait pas eu le temps. Ça t'aurait enlevé tous tes doutes.

Colomba acquiesça, elle aussi le regrettait.

— Je peux te demander si ton frère avait une relation ?

— Stable, non.

— Tu sais s'il avait rencontré une femme dans les semaines précédentes ?

— Si tu gères un bar, c'est le dernier de tes soucis. Vraiment, tu penses que ce n'était pas un accident ? Parce que je n'ai jamais pensé le contraire mais maintenant je commence à douter...

— Je te jure que je ne sais rien de plus que ce que je t'ai dit.

— Et tu me le diras, si tu apprends quelque chose ? Gun était quelqu'un de bien. Il ne méritait pas ça. Et les autres non plus.

— Je te le promets, assura Colomba, en espérant pouvoir tenir sa promesse – chose que, ces derniers temps, elle ne réussissait pas très bien.

Brigitte hocha la tête et réfléchit à nouveau.

— Il n'avait pas de nouvelle copine, confirma-t-elle. Et il ne s'est plaint d'aucun harcèlement, si c'est ce que tu penses. Je suis désolée, il faut que je retourne au boulot.

— C'est moi qui m'excuse, je t'ai déjà pris trop de temps. Une dernière chose : tu sais qui devait installer les caméras ?

— Non. Il m'a dit que c'était quelqu'un qui ne prenait pas très cher, mais je ne sais rien d'autre.

Colomba lui laissa le numéro du Colloquium.

— Je reste ici pendant quelques jours encore. Si tu parviens à savoir qui c'est, n'hésite pas à m'appeler.

Brigitte rangea la carte et sourit encore, de manière plus détendue cette fois.

— D'accord. Entre-temps si tu as envie de revenir ici, fais-moi appeler à l'entrée, ça t'évitera la queue, OK ? On boira un verre.

Colomba la remercia, en se demandant si c'était une invitation. Quoi qu'il en soit, elle ne mangeait pas de ce pain-là. D'autant plus qu'elle était très pressée de repartir en Italie pour poursuivre une certaine conversation commencée avec un policier fort athlétique.

Elle retrouva Dante qui déambulait dans les rues alentour. Ensemble, ils rejoignirent Andreas dans un restaurant indien ouvert toute la nuit qu'il voulait absolument leur faire essayer. Ils s'assirent dans la cour intérieure, ouverte seulement l'été. Les gérants leur donnèrent gentiment quelques couvertures pour mettre sur leurs jambes, en traitant Andreas comme quelqu'un de la maison parce qu'il venait dans ce restaurant chaque fois qu'il passait par Berlin. Dante s'empiffra de légumes tandoori et de bière Meera, Colomba d'un poulet aux épices très relevé, Andreas plus ou moins de tout ce qu'il y avait sur le menu.

— Votre recherche a donné des résultats ? s'enquit-il.

— Nous en sommes encore au début, répondit Dante.

— Andreas, vous n'avez jamais parlé directement avec l'homme dont on n'a jamais su le nom, pas vrai ? interrogea Colomba.

— Non, je vous en aurais informés. C'est une rumeur qu'on m'a rapportée.

— De première main ?

Andreas fit un signe dubitatif.

— C'est ce que l'on m'a dit pour me vendre l'information mais on ne peut jamais être certain... Vous avez découvert quelque chose ?

— Seulement que ce n'était pas le genre d'homme à fréquenter un tel bar. Si on en croit les résultats de l'autopsie, c'est à se demander comment il faisait pour tenir encore debout. Et pourtant c'est celui qui a survécu le plus longtemps.

— Peut-être qu'il avait suivi une formation spéciale pour résister à la douleur, hasarda Andreas, en mâchant son *cheese nan*.

— Et quel genre de formation permet de résister au feu ?

— Programmation neurolinguistique, répondit Andreas. On imposait ça aux agents spéciaux du KGB. On les emmenait dans le désert et on les influençait de telle façon qu'ils aient froid. Notre cerveau a des ressources que nous n'imaginons même pas.

— Je suis certaine qu'il y a une autre explication, répliqua Colomba, sceptique.

— Mais ce pourrait quand même être un ancien espion, remarqua Dante. Vous avez des contacts dans le monde des anciens agents de la Stasi ? Vous pouvez poser la question ?

— Des contacts ? Vous savez combien d'entre eux ont tenté de me vendre leurs mémoires ? J'ai dû leur expliquer que d'habitude c'est *moi*, celui qui vend.

Il rit encore, avant de leur raconter une série d'anecdotes sur la RDA que Dante trouva extraordinaires et Colomba extraordinairement ennuyeuses, et qui durèrent jusqu'à ce qu'un taxi les dépose au Colloquium où se déroulait une fête d'anniversaire. Il arrivait souvent que la villa soit louée quand il n'y avait pas de conférence au programme, et l'argent obtenu permettait à l'association de rentrer dans ses frais.

Colomba se dit que les deux comploteurs allaient s'intégrer à la soirée en continuant à bavarder, et elle était très pressée de les abandonner pour finir son livre toute seule dans sa chambre. Mais avant même d'y arriver, elle commença à se sentir mal.

CELA DÉBUTA PAR UNE SENSATION de légèreté et d'euphorie que Colomba attribua tout d'abord à l'alcool et à la fatigue de la journée. Monter l'escalier fut difficile, elle dut s'appuyer au mur en riant comme une imbécile. Elle continua à rire jusqu'à ce qu'elle parvienne dans la chambre, où la rejoignit Dante un peu plus tard, dans un état qui n'avait rien à envier au sien.

— Il faut qu'on boive moins, déclara-t-elle, déclenchant les rires de tous les deux.

Dante se jeta sur le lit du bureau, qui lui semblait tanguer comme un radeau. Du jardin, provenaient les notes de « Mamma Mia », et à travers la porte qui séparait les deux pièces, il chercha à expliquer à Colomba que le groupe Abba était la plus grande escroquerie médiatique de l'histoire de la musique.

— Tout le monde pense qu'ils sont quatre, non ? hurla-t-il. Les deux qui chantent, le type à la guitare et celui qui joue du piano. Et alors, qui joue de la batterie ? Et la basse ? En réalité, les Abba sont au minimum six, si ce n'est plus ! Justice pour les deux inconnus !

Depuis la chambre, Colomba répondit par un rire qui s'approchait du hennissement, tandis que Dante sentait le lit tourbillonner tellement vite que cela déclenchait dans son champ de vision des éclairs de couleur. Il saisit à tâtons la bouteille d'eau sur le plancher, mais le trajet jusqu'à sa bouche dura une éternité. *Le temps se dilate, peut-être que je tombe dans un trou noir ?* L'eau possédait des milliers de nuances de goût, une pour chaque minéral dont elle était composée, et que Dante classa selon la table des éléments – en en inventant de nouveaux que, il en était certain, on allait découvrir bien vite. Le plafond à voûte de la chambre, entre-temps, se désintégrait lentement, se transformant en un dessin pixellisé comme dans les vieux jeux vidéo. Ce fut à ce moment-là qu'il comprit.

On m'a drogué.

Cette pensée sembla accélérer le processus. Le plafond avait

complètement disparu et laissait entrevoir le ciel nocturne, dans lequel tournait une lune énorme ; puis il se referma et se transforma jusqu'à devenir le plafond à poutres du silo. Mais c'étaient des poutres de néon vertes et rouges, qui s'éclairaient au rythme de la musique de la cour. Paradoxalement, il n'avait pas peur. Toutes les fois qu'il sentait l'angoisse monter, il la contrôlait en attrapant ses pensées qui couraient de tous les côtés, et se changeaient en bulles de bandes dessinées qui lui sortaient du nez et des oreilles. Il savait comment se comporter parce qu'il savait ce qu'il lui arrivait. Il faisait un trip, un voyage provoqué par du LSD. Mais l'effet était beaucoup plus puissant que quand il avait essayé volontairement, dans une tentative – soldée par un échec – de faire resurgir ses souvenirs enterrés. Le voyage qu'il affrontait maintenant était comme... *comme du café comparé à du fulmicoton*.

L'analogie ne voulait rien dire, mais le mot « fulmicoton » lui remplit la bouche. Ful-Mi-Co-Ton.

Coton fulminant.

Foudre cotonneuse.

Il savait qu'il ne devait pas fermer les yeux, parce que les hallucinations allaient prendre le dessus, alors qu'il était nécessaire de demeurer ancré dans la réalité. Se lever du lit était hors de question, il roula donc et tomba sur le plancher. De là il commença à ramper vers sa valise, une manœuvre rendue plus compliquée par le fait que son corps se transformait en gelée.

Entre-temps, de son côté, Colomba avait cessé de rire. À la différence de Dante, elle n'avait jamais pris d'acide ni même fumé d'herbe. Les seules hallucinations qu'elle avait expérimentées étaient circonscrites à ses attaques de panique, mais il s'agissait alors d'ombres dont elle savait qu'elles n'existaient pas. Là, au contraire, les images étaient de plus en plus consistantes au fur et à mesure que la drogue envahissait les récepteurs de son cerveau et se jouait de ses perceptions. Les chaînes qui pendaient du plafond, le grincement des outillages, la table de la salle d'opération qui avait pris la place de son lit devinrent réels. L'acide lysergique altéra sa conscience, lui donnant une perception cristalline et absolument fausse de ce qu'il lui arrivait. Elle n'était plus en Allemagne, mais dans sa version très personnelle du *Meilleur des mondes*, où les êtres humains étaient élevés dès le plus jeune âge pour occuper une place bien précise dans la société. Elle avait été conçue pour devenir un officier de police, mais quelque chose dans le traitement n'avait pas marché. C'est pour cela qu'elle avait été renvoyée à l'Atelier, pour être réparée. Et le procès allait être douloureux, très douloureux.

La porte de la chambre s'ouvrit lentement et Colomba commença à trembler. Le moment qu'elle redoutait était venu, celui où le

mécanicien allait enlever tout ce qui n'allait pas chez elle, tout ce qui la rendait triste et incertaine. Et voilà qu'il apparut, une figure monstrueuse qui soupirait et grognait, difforme, plus ours qu'homme, avec un regard rouge comme les flammes. Il tenait dans la main un long instrument métallique qui lançait des éclairs à faire mal aux yeux.

Le mécanicien se baissa sur elle et Colomba ne réussit pas à bouger un muscle. Elle espéra seulement que tout cela finirait vite. L'instrument se liquéfia devant ses yeux et pendant un instant révéla sa vraie nature. C'était un couteau de cuisine, et la main qui l'empoignait était celle d'un être humain. Mais il était trop tard, et Colomba accepta ce qui allait être son destin.

Le mécanicien brandit la lame, mais quelque chose, qui bougeait trop vite pour que Colomba distingue ce que c'était, lui fonça dessus, produisant des lignes cinétiques changeantes. Le mécanicien et le nouvel arrivant tombèrent dans un nuage de poussière et restèrent sur le plancher, à se tordre en grognant et en criant. À la fin, la silhouette d'un homme rampa vers le lit, s'étirant comme s'il était en caoutchouc.

Elle cria en essayant de reculer, mais la voix de Dante lui chuchota à l'oreille de se tenir tranquille.

— Ça va passer, ne t'inquiète pas. Bois, dit-il.

Il lui versa dans la bouche un liquide amer, que Colomba avala à grand-peine, puis il l'embrassa et la berça jusqu'à ce que sa peur disparaisse. Colomba se recroquevilla en position fœtale, et Dante se colla contre son dos, en continuant à lui murmurer des mots d'encouragement.

Il fallut deux heures pour que Colomba retrouve sa lucidité, et ce fut comme rêver sans dormir. Petit à petit, elle comprit ce qu'il lui était arrivé, elle se sentit moins agitée et plus apathique. Finalement elle parvint à distinguer le visage de Dante, même s'il était aurolé d'éclairs intermittents de couleur. Il avait un gros bleu sur l'œil droit et des traces de sang sur le col de sa chemise.

— Hello, murmura-t-il.

— Hello... je me sens...

Elle ne put continuer.

— Difficile à dire, je suis d'accord. Mais maintenant que tu es revenue sur la planète Terre, je te signale que nous avons un petit problème à résoudre.

Colomba regarda l'endroit que Dante désignait, et découvrit Andreas gisant sur le plancher, le crâne fracassé.

HEUREUSEMENT, ANDREAS N'ÉTAIT PAS MORT, même pas sérieusement blessé. Dante l'avait frappé avec la base de laiton de la lampe de chevet en le cueillant par surprise – même s'il n'avait pu s'éviter une châtaigne en plein visage par la même occasion –, le coup lui avait juste ouvert le cuir chevelu et lui avait fait perdre connaissance. Dante lui avait alors passé avec difficulté les menottes de Colomba, puis il avait versé dans sa bouche un demi-flacon de tranquillisant. Andreas dormait à présent à poings fermés.

Colomba se sentait à nouveau lucide, mais bizarre. Elle était tout à fait éveillée bien qu'il fût quatre heures du matin, et sa perception des couleurs était encore altérée. En regardant le lac sombre au-delà de la fenêtre, elle y vit clignoter des lueurs arc-en-ciel.

— C'est toujours comme ça ? demanda-t-elle à Dante en buvant la tasse de café qu'il lui avait préparée.

— Pour chaque personne, c'est différent. Ce n'est pas que j'aie une grande expérience, je l'ai fait juste deux ou trois fois.

Colomba but son café et, pour une fois, n'émit aucune critique. Peut-être parce qu'elle avait déjà un mauvais goût dans la bouche.

— Comment peut-on aimer expérimenter ce genre de trucs... ? (Mais, comprenant qu'elle était implicitement en train de désapprouver celui qui venait de lui sauver la vie, elle rectifia le tir.) Je n'aurais pas tenu une minute de plus toute seule. Merci de t'être occupé de moi. J'en avais besoin.

— Moi aussi, répondit Dante, en bénissant l'obscurité qui régnait dans la pièce et cachait ses oreilles devenues rouges.

Il n'avait pas besoin de lui faire comprendre qu'il avait passé la dernière heure à convaincre une certaine partie de son corps de rester tranquille pendant qu'il la serrait dans ses bras.

— Comment t'es-tu débrouillé pour sortir de cet état ? demanda Colomba.

— Quand tu sais ce qu'il t'arrive, c'est plus facile de se contrôler,

assura Dante, ravi de changer de sujet. J'ai tout de suite attrapé de la chlorpromazine, le flacon que je t'ai fait boire. C'est un bon antidote pour les hallucinogènes.

— En fait, tu es Batman, avec tout plein de gadgets dans ta ceinture ?

Dante toussota, embarrassé.

— Non. On me l'a prescrite. (Colomba ne répondit rien et il poursuivit.) On en donne aux schizophrènes et aux bipolaires qui ne réagissent pas aux autres médicaments. À ce qu'il paraît, j'entre dans l'une des deux catégories. Je devrais en prendre tous les jours, mais je le fais seulement dans les situations d'urgence, comme hier.

— C'est pour cela que tu étais amorphe ?

— Oui. J'en avais un peu dans le sang, ça m'a aidé jusqu'à ce que je fasse de nouveau le plein. Qu'est-ce qu'on fait d'Andreas ? J' imagine que le couper en morceaux et le jeter dans le lac n'est pas une option.

Colomba esquissa une grimace féroce et Dante vit ses yeux lancer des éclairs verts. C'était un restant de drogue, mais cela semblait tellement réel que Dante frissonna.

— Cela dépend de la façon dont il nous répond.

Ils l'installèrent sur le lit de Dante, en position assise et en lui laissant les menottes. Une demi-heure plus tard, Andreas reprit conscience.

— Je peux avoir de l'eau ? bredouilla-t-il.

Dante lui en versa directement dans la bouche avec la bouteille. Il aurait voulu la lui verser sur les dents, mais entre l'acide et le psychotrope, son agressivité était au minimum.

Colomba fit balancer le couteau sous le nez d'Andreas.

— Qu'est-ce que tu comptais nous infliger ?

Andreas haussa les épaules.

— Rien. Je suis passé parce que j'ai entendu des bruits étranges. Et Dante m'a sauté dessus. Il me paraissait drogué.

— Et tu penses qu'on va te croire ?

— Je pense que *n'importe qui* me croirait.

Dante, qui analysait son attitude, resta perplexe.

— Tu mens. Mais tu es doué, je dois l'admettre. Trop doué. Je peux réaliser une petite expérience, CC ?

— Je t'en prie.

Il saisit le couteau et en posa la pointe sur la joue droite d'Andreas.

— Qu'est-ce que tu en penses si je t'arrache un œil ? Au fond, tu en as deux.

— Je pense que tu ne le feras pas.

— Tu ne me connais pas vraiment. Peut-être que tu te trompes.

— Qu'est-ce que la vie sans un peu d'excitation ?

Dante le dévisagea encore, avant de se laisser aller contre le dossier de la chaise, abandonnant le couteau sur le bureau.

— Tu as toujours été comme ça ? Est-ce que tu torturais des chiots quand tu étais enfant ? Ou tes camarades de classe ?

Andreas ne répondit rien, mais quelque chose brilla dans ses yeux.

— Comment pensais-tu t'en tirer ? l'interrogea Colomba.

— Le LSD fait faire de vilaines choses aux gens. Surtout à ceux qui grimpent sur les murs la nuit, énonça-t-il, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps. Eh oui, je t'ai vu.

— Meurtre-suicide, conjectura Colomba.

— Tu sais que tu ne peux pas le prouver, que tu ne ferais que te ridiculiser encore une fois. Parce que tu as l'habitude d'échouer, pas vrai ? C'est pour ça que tu te promènes avec un type comme Torre.

Colomba s'efforça de ne pas lui donner satisfaction et resta impassible.

— Arrête de faire ton show. Pourquoi voulais-tu nous tuer ?

Andreas sourit. Avec ses dents souillées de sang, ce n'était pas un beau spectacle à voir.

— Tu penses vraiment que c'est moi qui voulais vous voir morts ? demanda-t-il.

ANDREAS N'EN AVAIT RIEN À FAIRE DES MORTS de l'Absynthe. *Zéro, zip, zilch, nada*, comme disait le Joker dans les dessins animés. Mais ce n'était certainement pas une nouveauté. Il y avait peu de choses qui importaient à Andreas, et c'étaient uniquement celles qui pouvaient entrer dans sa bouche ou dans lesquelles il pouvait fourrer son petit oiseau. Et l'argent servait uniquement à satisfaire ces deux parties du corps si précieuses. Pour en gagner, les premières années où il avait été journaliste freelance, il avait fait tout ce que beaucoup de ses collègues n'avaient pas le courage de faire : interviewer des personnes frappées par le deuil ou des femmes qui venaient d'être violées, se faire raconter par un pédophile ce qui l'excitait, faire chanter des témoins réticents, échanger des informations avec des criminels de tous types...

Andreas connaissait la différence entre le vrai et le faux, le bien et le mal, mais il n'avait aucune envie de se conformer à la morale courante, de même que l'amour romantique ne l'intéressait pas ni le fait d'avoir des amis. Comme il avait suivi des études, il savait même très bien qu'il possédait ce que les psychiatres appellent un « trouble de la personnalité antisocial ». Comme Lee Harvey Oswald ou Ted Bundy, pour être clair, même s'il considérait que le meurtre était une solution à utiliser avec parcimonie, par exemple quand il avait décidé que ses parents âgés commençaient à être un peu trop envahissants. Et même avec la violence, il devait faire attention : tant que personne ne le connaissait, il avait pu agir un peu comme bon lui semblait, mais désormais la télé diffusait des images de son visage, grâce à son travail de bénédictin. Il fouillait les vieilles archives, trouvait des ufologues et des satanistes qui se cachaient du monde et, s'ils ne voulaient pas collaborer, il les convainquait de le faire : Andreas avait un certain flair pour dénicher les bonnes histoires.

Comme celle de Giltiné. Contrairement à ce qu'il avait raconté à Colomba, il était allé à l'hôpital et avait cherché à faire parler le brûlé,

en convainquant un de ses amis infirmiers de lui faire une petite piqûre pour le réveiller. Outre le nom de Giltiné, il en avait tiré quelques mots en russe qu'il n'avait pas compris, à part celui qui signifiait « blanc », mais qui, hors contexte, ne l'avait pas beaucoup aidé. Andreas avait vu l'histoire qu'il aurait pu écrire : un homme sans identité qui parle russe et qui est assassiné par une femme mystérieuse. Que pouvait-on rêver de mieux ? Il pouvait en faire un livre, pas seulement une série d'articles. Et en y ajoutant quelques potins sur la RDA, il savait que des milliers de personnes seraient prêtes à tout prendre pour argent comptant. Que ce soit vrai ou non, peu importait. *Zéro, zip, zilch, nada*. Quand il était rentré chez lui en savourant d'avance le moment où il allait se mettre à écrire – cela lui procurait un plaisir presque physique –, elle était là.

— Giltiné ? demanda Colomba, la bouche sèche.

— Giltiné, répéta Andreas. Je ne sais pas ce que vous avez vu pendant que vous étiez drogués, mais elle était sûrement pire.

— Tu as vu son visage ? s'enquit Dante, inquiet.

— Elle portait un masque. De caoutchouc, un truc collant. Comme ceux que mettent les grands brûlés, mais même sa bouche était couverte. Elle avait les bras bandés. Pour le reste, c'était une femme de taille moyenne.

— Elle a été brûlée dans l'incendie de l'Absynthe ? questionna Colomba.

— Je me le suis demandé aussi. Mais l'incendie avait eu lieu seulement quelques semaines auparavant, et si elle avait eu des brûlures aussi étendues, elle ne se serait pas proménée ainsi. Et elle ne se serait pas déplacée comme elle se déplaçait.

Quand il l'avait vue, Andreas avait tenté de réagir et avait couru jusqu'au tiroir de son bureau, dans lequel il rangeait son Mace, mais la femme bandée était arrivée avant lui, sans qu'Andreas comprenne comment elle s'était débrouillée. Il lui avait semblé avoir affaire à un prestidigitateur qui fait disparaître son assistant : vous clignez des yeux et tout à coup il apparaît de l'autre côté de la scène en tenant un bouquet de roses. Mais Giltiné, elle, avait dans la main un couteau de chasse, un couteau cranté à la Rambo, et elle le faisait tourner entre ses doigts à la vitesse de l'éclair.

— Elle m'a dit que si j'avancais encore d'un pas, elle me tuerait, puis elle m'a expliqué ce que j'allais devoir faire pour rester en vie.

— Laisser tomber cette histoire, devina Colomba. Pourquoi n'as-tu pas effacé le texte qui était sur ton blog ?

— Elle n'a pas voulu. Elle a dit que quelqu'un pouvait s'en apercevoir et soupçonner son intervention.

— Qui ça ?

— Elle ne l'a pas dit. Peut-être est-elle seulement paranoïaque.

Dante et Colomba échangèrent un regard et tous deux songèrent au mystérieux ennemi que Giltiné semblait tant redouter.

— Puis elle m'a conseillé de rester vigilant. Si quelqu'un venait me poser des questions, je devais l'en informer immédiatement.

— Tu peux entrer en contact avec elle ? demanda Colomba.

— Oui.

— Comment ?

— Par mail. Mais si tu espères en tirer quelque chose, sache bien que c'est impossible : c'est le compte du webmaster d'un site de pêche sportive ouvert sous une fausse identité.

— Tu as mené l'enquête.

— Très prudemment. Et je me suis vite arrêté.

— Et qu'avais-tu à gagner en l'aidant ? intervint Dante.

— Tu penses que la vie n'est pas un gain suffisant ?

— Pas à long terme, pas pour quelqu'un comme toi.

Andreas rit, et cracha du sang.

— Si tu me donnes une cigarette peut-être que je parlerai.

Dante lui en enfonça une dans la bouche et l'alluma.

— Tu sais que tu prends des risques, pas vrai ?

— Tu sais que je m'en fous, pas vrai ? répondit Andreas, sarcastique, avant de poursuivre. Après la chute du Mur, une bonne partie des archives de la Stasi a disparu. Des noms d'informateurs et d'agents, des écoutes téléphoniques et du matériel compromettant sur les personnes espionnées. Giltiné a réussi à mettre la main dessus, j'ignore comment.

Il raconta qu'elle avait mis une clé USB dans son ordinateur et lui avait laissé jeter un coup d'œil rapide. Il avait réussi à mémoriser seulement quelques noms.

— C'étaient de vrais noms, j'ai vérifié par la suite. J'en ai tiré un peu d'argent. (Il haussa les épaules.) Je devais recevoir tout le matériel des archives comme récompense si je lui rendais un service au moment voulu.

— Et le service, c'était nous.

— Apparemment. Malheureusement les choses ne se sont pas déroulées comme prévu et je ne verrai jamais le reste.

— Qu'est-ce que tu sais d'autre sur Giltiné ? exigea Colomba.

— Qu'elle se débrouille bien avec les couteaux et les drogues. Le LSD, c'est son truc. (Andreas s'étira, en faisant grincer le lit.) Je vous ai dit à peu près tout ce que je sais. Maintenant je crois que vous pouvez m'enlever les menottes et me permettre d'aller faire une bonne sieste.

— Tu penses qu'on va te laisser partir comme ça ? s'étonna Colomba.

— Pourquoi pas ? Giltiné voulait que je vous tue, mais je n'ai pas réussi. Qu'est-ce que vous croyez qu'elle me fera, la prochaine fois

qu'elle passera me voir ? (Andreas fit un clin d'œil à Colomba.) Nous sommes dans la même galère, les enfants. Je suis pressé que vous éliminiez cette salope.

L E GONDOLIER AVAIT TRANSPORTÉ DES TOURISTES en tout genre sur son bateau, y compris ceux qui lui donnaient un pourboire pour ne pas qu'il les regarde se livrer à des ébats sexuels, protégés par l'obscurité. Il les classait en trois catégories. Les enthousiastes, qui riaient ou criaient pour n'importe quoi – c'étaient surtout des Américains d'âge moyen ; ceux qui faisaient des selfies à tour de bras et semblaient ne rien savoir de l'endroit où ils se trouvaient ; et enfin ceux qui semblaient connaître sur le bout des doigts l'histoire de Venise et ne se taiseaient jamais – majoritairement des Allemands. Mais tous fermaient leur clapet face à la magnificence du Molino Stucky ou de l'église Sant'Eufemia, ou bien ils étaient impressionnés quand le canal de la Giudecca s'élargissait au point que l'autre rive disparaissait derrière le brouillard. Le canal devenait plus large encore au-delà du trajet habituellement parcouru par les gondoles, quatre cent cinquante mètres à la hauteur de l'île de San Giorgio, presque un lac d'eau salée. Ce n'était pas un hasard si c'était l'accès qu'utilisaient les gros bateaux de croisière pour s'approcher de la ville, et c'était comme voir une baleine nager dans une baignoire. Le gondolier était convaincu que tôt ou tard ces monstres de la mer allaient faire tout sombrer. Alors il voudrait bien les voir, ceux qui continuaient à dire qu'il n'y avait aucun danger.

La femme qui était assise tranquillement sur le bord du siège, bottes de cuir bien à plat sur le fond du bateau, était cependant une catégorie à elle seule. Elle avait entre trente et quarante ans, était exagérément maquillée et portait un foulard sur les cheveux. Elle ne regardait pas le soleil qui s'était levé durant la traversée, ne prenait pas de photo et ne bavardait pas. Il lui avait parlé de la fête du Rédempteur et du pont de bateaux qui traversait la lagune, tous les troisièmes dimanches de juillet, mais il avait reçu pour toute réponse le reflet lancé par ses lunettes miroir quand la femme s'était tournée vers lui, comme un oiseau intrigué par une nouvelle espèce de ver

mystérieuse. Puis elle avait recommencé à fixer l'eau, secouant la tête de temps en temps comme si quelque bruit l'ennuyait. Peut-être souffrait-elle du mal de mer.

En réalité, Giltiné pensait à Berlin, et à l'homme qu'elle avait envoyé pour régler le problème qui la taraudait. Elle se demandait s'il y avait réussi. Parmi tous les poissons qu'elle pêchait, certains étaient plus intéressants que d'autres : les requins, ceux qu'elle n'avait pas besoin de faire chanter ou de conditionner pour qu'ils agissent. Il suffisait seulement de les stimuler. Elle en avait tout un vivier, prêts à être utilisés, et à qui elle jetait de temps à autre quelques gourmandises pour qu'ils lui restent attachés.

La gondole dépassa le pont des Soupirs avec son mouvement de rame asymétrique, et Giltiné observa le bateau des pompiers qui était encore arrêté près de la Fondamenta della Croce. Au fond de la *calle* face à elle, on pouvait voir les dégâts causés par l'incendie de la nuit, et le vent charriait une odeur désagréable de brûlé.

— Je connaissais le *tòso*, remarqua tout à coup le gondolier.

Giltiné se tourna de nouveau vers la poupe.

— Le *tòso* ?

— Ça veut dire « garçon » ; pour moi, tous les hommes de moins de cinquante ans sont des gamins. Il s'est suicidé au gaz et il a provoqué ce désastre. C'était un collègue, un chauffeur de taxi.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— On ne sait pas. Mais on dit... (Le gondolier laissa sa phrase inutilement en suspens, espérant un signe d'intérêt mais la femme continua à le fixer sans changer d'expression.) C'était une pédale. À force de se cacher, les pédales perdent la tête.

Giltiné resta impassible, mais les voix de l'eau murmurèrent leur approbation.

Cette nuit, ses avatars avaient fait sensation à l'intérieur de la communauté LGBT, en racontant la triste histoire d'un gay incapable de s'accepter, qui avait des rapports dont il avait honte. Il était encore trop tôt pour que les policiers qui enquêtaient sur l'explosion envisagent l'hypothèse du suicide, mais c'était déjà un bruit qui s'imposait et il s'imposerait encore plus quand on découvrirait que Daria avait été tuée d'un coup à la gorge porté avec le couteau que Pennelli tenait encore à la main. L'histoire du meurtre-suicide allait prendre corps, ralentissant les autres pistes envisageables. Avant que quelqu'un ne découvre ce qu'il s'était réellement passé, des semaines se seraient écoulées et ce ne serait alors plus un problème.

Giltiné laissa un pourboire généreux au gondolier – elle avait tiré la leçon de sa dernière expérience – avant de réintégrer l'appartement qu'elle louait. Elle changea ses bandes et ouvrit la boîte aux lettres intelligente réservée à Andreas, celle où son avatar avait reçu

l'information de l'arrivée de Dante et Colomba à Berlin. Il n'y avait aucun nouveau message. Et rien non plus sur les sites des agences. Peut-être était-il trop tôt. Peut-être aussi que son *requin* avait échoué.

Giltiné fit réapparaître sur son écran les informations concernant Dante. C'était lui qui l'avait mise sur le qui-vive, avec son expression de gamin et ses yeux qui semblaient avoir regardé les mêmes horreurs qu'elle. Elle l'avait observé sur des vidéos où il sortait du tribunal, après avoir fait sa déposition sur la mort du Père et elle avait réalisé qu'elle l'avait déjà vu. Dans le Dinosaur, près de chez Youssef, pendant qu'elle attendait que Musta se réveille, ligoté à la colonne, elle avait aperçu cet homme dégingandé, habillé de noir, qui conduisait la première équipe. Elle ne pouvait pas se tromper et ce ne pouvait pas être un hasard. C'était sa faute à lui, si la police était venue aussi vite.

D'abord Rome, ensuite Berlin : Torre suivait ses traces à reculons.

D'habitude, Giltiné gardait son calme et contrôlait ses émotions mais, en fixant les yeux marron clair de Dante, elle ressentit de nouveau quelque chose qui ressemblait à de l'inquiétude, et les morts qui depuis toujours guidaient ses pas et l'exhortaient à continuer sa mission, qui la punissaient par des cris et la récompensaient par leur silence, l'encouragèrent à se dépêcher.

Giltiné donna encore quelques heures à Andreas. Si elle n'avait pas de ses nouvelles, elle agirait elle-même.

DANTE ET COLOMBA obstruèrent la bouche d'Andreas par un système semblable à celui que Giltiné aurait utilisé – ils y enfoncèrent une chaussette de Dante, avant de recouvrir ses lèvres avec du scotch –, puis ils l'attachèrent sur le lit et retournèrent dans le bureau pour discuter. Dans le jardin, les serveurs nettoyaient après la fête de la nuit précédente, ignorant tout de celle qui s'était déroulée deux étages plus haut.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Il y a du vrai dans ce qu'il a raconté ? demanda Colomba.

— Je n'en ai pas la moindre idée. C'est un sociopathe. Les gens comme lui mentent avec une facilité surprenante. Il pourrait même battre un détecteur de mensonges.

— Tu es meilleur qu'un détecteur de mensonges.

— En tout cas je ne m'approcherais en aucun cas, et ne serait-ce qu'un peu, de Giltiné. Regarde comment elle a manipulé ces imbéciles qui ont tourné la vidéo, pour ne pas parler du vigile de la CRT. Et même avec Andreas... Elle est allée chez lui pour l'assommer, mais elle a changé d'avis et l'a recruté. Elle a aussitôt compris qu'il était capable de tuer et que, probablement, il l'avait déjà fait.

— S'il y a une once de vérité dans son récit, la victime de l'incendie est d'origine russe.

— Tu ne sens pas comme un relent de guerre froide ?

— Après toutes ces années, je dirais que la chronologie ne colle pas, et puis Giltiné était encore enfant à l'époque. Ce qui m'intéresse plus, c'est le fait qu'elle soit malade, ou blessée. (L'image s'était plantée comme un clou dans la tête de Colomba : une momie défigurée.) Et je me demande comment elle peut se balader comme si de rien n'était si elle est vraiment dans cet état-là.

Dante alluma une autre cigarette, et repensa à l'odeur d'oranger qu'il avait sentie sur la boîte en carton et sur le gant trouvés près du cadavre de Youssef. Il devait y avoir un lien avec les pansements de

Giltiné. Probablement un onguent, un antiseptique. S'il avait cherché à découvrir exactement ce que c'était, il aurait pu en savoir davantage sur elle.

— Sa maladie a quelque chose à voir avec tous ces meurtres, affirma-t-il. Même si je ne sais pas encore de quelle manière.

— Peut-être qu'il ne lui reste plus que quelques mois à vivre, comme l'homme qu'elle a tué. Elle veut les envoyer en enfer avant de s'y rendre elle-même.

— Il y avait des malades en phase terminale parmi les morts du train ?

— Non. Il me semble avoir lu que la femme qui faisait du relationnel avait été opérée d'un cancer du sein il y a un an, mais elle était guérie.

— Il n'y avait pas non plus d'autres Russes. Donc aucun lien, pour l'instant. (Il éteignit sa cigarette dans le cendrier débordant, pour en allumer aussitôt une autre.) Andreas a raison quand il dit que nous ne pouvons pas le faire arrêter ?

— Tu as envie d'aller raconter à la police qu'une gonzesse avec un masque de caoutchouc lui a donné l'ordre de nous tuer ?

— Non, cependant je n'ai pas envie non plus de le laisser partir. Donc il ne nous reste que le meurtre et le démembrement. Mais attends que je sois sorti, le sang m'impressionne.

— Pour le moment, il reste avec nous. Moi non plus, je n'ai pas assez confiance en lui pour le laisser se promener en liberté. Sans compter qu'il pourrait avertir Giltiné de nos déplacements.

Le téléphone sur le bureau se mit à sonner et ils sursautèrent tous les deux.

— Tu crois qu'ils ont entendu du bruit et qu'ils montent voir ce qu'il se passe ? demanda Dante, le visage terreux.

— Ne dis pas ça, même pour rire.

Colomba souleva le combiné – sa main tremblait. Heureusement, c'était une voix amicale à l'autre bout du fil. Celle de Brigitte.

— Je t'ai réveillée ? s'enquit-elle.

Avant de répondre, Colomba attendit que son cœur ait cessé de battre dans sa gorge.

— Non, non.

— Excuse-moi, mais j'ai fini mon service au bar et je voulais te parler avant de filer au lit.

— Tu as bien fait. Tu as appris quelque chose ?

— Le nom de l'homme qui devait placer les caméras pour mon frère, il s'appelle Heinichen. Mon ami m'a raconté que c'était un retraité et qu'il faisait de petits travaux pour arrondir ses fins de mois. Et que c'était probablement un collabo.

— De la Stasi ? s'enquit Colomba, et à cet instant quelques neurones

qui jusque-là avaient voyagé séparément se connectèrent dans son cerveau. Donc il pourrait avoir plus de soixante ans.

— C'est ce que j'ai pensé moi aussi. C'est peut-être lui, l'homme qui est mort avec mon frère. Selon mon ami, il n'avait rien d'un ivrogne, mais il correspond à l'idée que je me fais d'un ancien espion désespéré.

— Tu as un numéro ou quelque chose ?

— Oui. J'ai essayé de téléphoner mais ça ne répond pas. Si tu passes me prendre, je peux t'accompagner jusqu'à l'endroit où il habite, et comme ça on sera fixées.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Cela concerne mon frère, et puis tu ne parles pas allemand, pas vrai ?

— Non.

Elles se mirent d'accord. Avant de partir, il revint à Colomba la désagréable tâche d'accompagner Andreas dans la salle de bains pour qu'il se soulage, en le gardant à l'œil derrière la porte entrebâillée, après avoir passé les menottes autour du radiateur. Quand il eut fini, elle rentra dans la salle de bains en lui braquant le pistolet sur la tête.

— Vraiment tu serais capable de me tirer dessus de sang-froid ? questionna-t-il, en la fixant dans les yeux, debout, le caleçon baissé.

Son pénis ressemblait à un pédoncule rose sous son ventre proéminent.

— Rhabille-toi et bouge-toi.

— Si ma vie n'était pas en jeu, j'aimerais bien voir ce que tu ferais si je n'obéissais pas. (Il obtempéra pourtant.) Si tu me libères, je pourrai me laver les mains.

Colomba le décrocha du radiateur, mais elle lui attacha les poignets devant.

— Débrouille-toi comme ça.

— Et si je me mettais à hurler ?

— Tu l'aurais déjà fait. Peut-être que tu as raison de dire que je ne peux pas te coincer, mais tu ne veux pas non plus courir le risque d'un scandale. Tu es une star, non ?

Andreas l'étudia et Colomba eut du mal à soutenir son regard.

— Ce n'est pas pour ça. La vraie raison c'est que toi et moi nous sommes dans le même camp. Tôt ou tard, tu comprendras que je te suis utile.

Il se lava les mains, demanda à boire, et Dante lui donna un verre de bière avec quatre comprimés de Halcion écrasés, une dose à sécher un hippopotame.

— La prochaine fois, donnez-moi quelque chose qui n'a pas un goût aussi amer, dit Andreas.

En moins d'une demi-heure, il se mit à ronfler. Colomba enfila sa veste et prit les clés de la voiture.

- Tu ne vas pas me laisser tout seul avec lui ? s'inquiéta Dante.
 - Tu crois qu'il peut se réveiller ?
 - Non, mais si ça se produisait ?
- Colomba lui fit un petit sourire.
- Casse-toi.

COLOMBA PRIT LA DELOREAN pour se rendre chez Brigitte à Kreuzberg. Elle sonna à l'interphone que la jeune femme lui avait indiqué. Celle-ci descendit en bâillant, dans une tenue plus négligée que celle qu'elle portait à l'Automatik, et qui la faisait ressembler à une étudiante. Colomba pensa que c'en était peut-être vraiment une.

— *Cool*, la caisse. (Brigitte tentait de plaisanter pour dissimuler sa nervosité.) Je ne te pensais pas aussi excentrique.

— C'est celle de mon ami. Où allons-nous ?

— Du côté d'Alexanderplatz. (Elle hésita.) Pourquoi veux-tu savoir qui c'est ?

Colomba ne répondit pas.

— Je t'ai déjà dit que mon frère était mort brûlé ? insista Brigitte avec une pointe d'ironie.

Colomba avait accordé sa confiance à Andreas et elle s'en était mordu les doigts. Mais cette fois, elle était certaine de ne pas se tromper.

— Ce pourrait être à cause de lui que le bar a été incendié, lui expliqua-t-elle.

— Et mon frère et les autres en ont fait les frais ? demanda Brigitte, horrifiée.

— Oui.

— Hier tu n'étais pas sûre qu'il s'agisse d'un incendie volontaire, mais aujourd'hui tu l'es, remarqua-t-elle d'une voix brisée.

— Brigitte... peut-être qu'il vaut mieux que tu ne bouges pas de chez toi. Nous en reparlerons quand j'en saurai davantage, poursuivit Colomba, en se sentant maladroite.

Il était difficile de consoler quelqu'un dans une langue étrangère. Brigitte murmura quelque chose en allemand qui ne ressemblait pas à une prière et s'essuya les yeux.

— Non, on en parle maintenant.

— OK. Je t'ai demandé si ton frère avait une nouvelle copine, et tu

m'as affirmé que non. Pourtant il y a une femme qui se donne du mal pour que personne n'enquête sur ces morts. Et je crois avoir découvert son identité.

— Qui est-ce ?

— Je sais seulement qu'elle se fait appeler Giltiné, rien d'autre. On peut y aller maintenant ?

Encore secouée, Brigitte lui donna l'adresse d'un immeuble où, au huitième étage, habitait quelqu'un qu'on ne voyait plus depuis un bout de temps. Aucun des voisins ne s'en était inquiété parce que le loyer et les factures étaient régulièrement payés et que personne n'avait jamais échangé avec le locataire d'autres mots que bonjour et bonsoir.

Après avoir fait le tour, Colomba et Brigitte ressortirent de l'immeuble et s'appuyèrent contre le mur. En face d'elles, se dressait la tour de télévision surmontée de sa célèbre sphère.

— Qu'est-ce qu'on fait, on va voir la police ? questionna Brigitte. Au moins ils pourront avertir les familles.

— Les familles peuvent attendre, la priorité, c'est de trouver qui a déclenché l'incendie.

— Il est possible que ce type soit seulement parti en croisière.

— Je pourrais peut-être le découvrir si je jette un coup d'œil chez lui. Et c'est ce que j'ai intention de faire. Après t'avoir mise dans un taxi.

— Si quelqu'un te voit, il vaut mieux que je reste dans le coin pour te servir de traductrice, tu ne crois pas ?

— Brigitte... c'est dangereux. Et illégal. Je ne peux pas prendre cette responsabilité.

— Ce n'est pas toi qui la prends, c'est moi. Je ne sais pas pourquoi tu enquêtes sur cet incendie, mais tu n'as pas les mêmes raisons que moi, ça, c'est sûr. Et je suis certaine que mes raisons à moi surpassent les tiennes.

Colomba était inquiète, mais aussi pragmatique : Brigitte pouvait lui être utile.

— OK, approuva-t-elle finalement.

Brigitte esquissa un petit sourire.

— Il est très probable que je me réveille bientôt et que je m'aperçoive que tout cela n'était qu'un rêve.

— Dans ce cas, pense à me réveiller aussi. Attends-moi ici. Je dois aller chercher mon associé.

Colomba revint au Colloquium en roulant le plus vite possible et découvrit Dante dans l'appartement en train de surveiller Andreas depuis le seuil du bureau, en se tordant les mains.

— Oh, grâce au ciel, s'exclama-t-il en la voyant entrer. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Une porte que je voudrais ouvrir discrètement.

— J'y vais. C'est où ? rétorqua Dante, pressé de quitter les lieux.

— On y va ensemble.

Dante montra Andreas du doigt.

— Et lui ? On lui file d'autres pilules ? Je peux essayer de les lui faire inhaler pendant qu'il dort.

— Il survivrait ?

— Peut-être que non.

— Alors on l'emmène avec nous.

POUR LE RÉVEILLER, ils traînèrent Andreas jusqu'à la salle de bains et lui plongèrent la tête sous l'eau glacée – opération plutôt difficile avec un homme qui pesait cent cinquante kilos –, ensuite ils lui mirent un nouveau pansement sur le crâne, lui enlevèrent les menottes et l'aidèrent à descendre l'escalier, dans un état semi-comateux, en risquant plusieurs fois de le faire tomber et de lui casser le cou. Ils croisèrent deux ou trois hôtes, mais personne ne prêta attention à l'état dans lequel se trouvait le journaliste – ou peut-être étaient-ils simplement habitués à le voir soûl. Puis ils le firent allonger sur la banquette arrière de sa voiture à lui. Une demi-heure plus tard, ils se garaient sur le trottoir où les attendait Brigitte.

— Combien de voitures as-tu ? demanda-t-elle quand Colomba et Dante sortirent de celle d'Andreas.

— Celle-là non plus n'est pas à moi. Et lui, c'est Dante.

— Comme l'auteur de *La Divine Comédie* ?

— Exact, répondit l'intéressé en lui serrant la main et en souriant, heureux pour la première fois depuis un bon moment.

Brigitte était vraiment une très jolie fille, et il aimait bien cet air de personnage de bande dessinée que lui donnaient ses cheveux roses.

— Et celui qui dort derrière ? interrogea Brigitte.

— On en parle après, OK ? Allez ouvrir cette putain de porte, je vous attends ici, précisa Colomba, nerveuse.

Brigitte était perplexe mais elle monta l'escalier avec Dante jusqu'au palier de Heinichen, étonnée qu'il garde les yeux fermés et qu'il transpire abondamment. Le mélange de médicaments maintenait le thermomètre intérieur de Dante à un degré acceptable, mais jusqu'à un certain point seulement.

— Tu te sens mal ?

— Oui.

— Bien, alors on est deux.

— J'ai bien peur que tu te sentes encore plus mal, dit Dante en

enlevant son gant de cuir.

— À cause de ça ? (Brigitte désigna sa main abîmée.) Tu as déjà vu le corps de quelqu'un mort carbonisé ?

— Heureusement non. (Malgré son état, Dante se servit de quelques fils de fer enroulés de différentes manières pour faire sauter les deux serrures en moins d'une minute, tandis que Brigitte faisait le guet. Il ouvrit la porte.) Attends ici.

— On n'entre pas ?

— J'ai épuisé mes batteries. On se voit dehors.

Dante descendit l'escalier quatre à quatre – descendre était toujours plus simple que monter – et releva Colomba pour garder Andreas qui, juste à ce moment-là, émit un gros pet. *Après ça, mon Dieu, considérons que j'ai expié tous mes péchés*, songea Dante en se bouchant le nez.

Colomba rejoignit Brigitte, un peu étourdie par tous ces allers-retours, et elles entrèrent ensemble dans l'appartement. La maison était ordonnée, bien qu'un peu glauque, et sentait le vieux garçon : deux petites pièces meublées sans élégance et qui dégageaient une impression de tristesse. Cela sentait le renfermé et la poussière, dont une épaisse couche recouvrait l'ensemble de l'appartement. Aucune photo aux murs et rien non plus qui laisse penser à la maison mal entretenue d'un alcoolique. Il n'y avait même pas une bouteille vide qui traînait. Ni même pleine d'ailleurs.

— Et maintenant ? s'enquit Brigitte.

— Enfile ça.

Elle lui tendit une paire de gants en latex, avant d'en passer elle aussi et elles commencèrent à fouiller l'appartement. Tout comme ses hommes, Colomba savait être rapide et expéditive en cas de nécessité, et l'endroit devint rapidement un chantier. Elle ne découvrit rien d'utile jusqu'à ce qu'elle soulève l'un des carreaux de la cuisine, qui semblait un peu descellé. Derrière, il y avait une petite cavité vide. Le carreau, au dos, était maculé d'huile sombre, et elles redescendirent les marches pour l'apporter à Dante.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Brigitte en observant Dante pendant qu'il passait le carreau sous son nez.

— Il le sent.

Dante le gratta avec l'ongle.

— Huile.

— Jusqu'ici j'avais trouvé moi aussi, commenta Colomba.

— Au téflon. Celle qui sert pour les armes.

— Heinichen y cachait un pistolet.

— Mais qu'est-il devenu ? Il ne l'avait pas avec lui au bar, sinon la police aurait mis la main dessus. Et Giltiné, si elle l'avait pris, l'aurait sûrement utilisé.

— Qu'est-ce qu'il reste ?

— Seulement deux explications, conclut Dante. La première, c'est que Heinichen est sorti de sa tombe pour venir le reprendre ; la seconde, et je crois que c'est la plus probable, c'est que Heinichen n'a jamais mis un pied dans cette tombe.

AU FINAL, CE FUT BRIGITTE qui les hébergea. Son appartement était un deux-pièces avec des plafonds à caissons et des planchers anciens. Les meubles étaient très colorés, il y avait une gravure reproduisant le Flatiron Building, une autre l'affiche du *Rocky Horror Picture Show*. Dans le petit living il y avait même une petite console de DJ connectée à la stéréo, parce que Brigitte, en plus de son activité de barmaid, était aussi disc-jockey, même si elle mixait dans des clubs moins branchés que l'Automatik.

Pendant que Colomba surveillait Andreas, menotté et étendu sur le canapé, Dante était retourné au Colloquium préparer leurs valises et saluer tout le monde. Il était particulièrement compliqué pour lui de monter et descendre l'escalier sans aide, mais la seule pensée qu'il allait définitivement quitter ces lieux lui avait permis de tenir. Brigitte, pendant ce temps, écoutait les explications de Colomba sur Giltiné et sur leur voyage depuis Rome. Deux ou trois fois, sa crédulité avait été mise à rude épreuve, mais une rapide vérification sur Internet avait confirmé quelques détails, notamment l'histoire de Dante.

— Huber a cherché à vous tuer parce que Giltiné le lui a ordonné, répéta Brigitte.

— Oui.

— C'est un écrivain assez célèbre chez nous... Ça pourrait m'attirer des emmerdes.

— Je n'ai pas l'intention de le garder ici pour toujours. Juste le temps de décider ce qu'on va faire à propos de Heinichen. Après, je le laisserai partir.

— Mais tu n'étais pas dans la police ? C'est un homme dangereux, à t'en croire.

— Je n'ai malheureusement aucune preuve contre lui. Dès que je serai rentrée en Italie, je ferai tout ce qu'il faut pour que les collègues allemands lui collent au cul. Ils trouveront bien quelque chose.

— Je ne suis pas certaine que ça me convienne, de le savoir dans le coin, déclara Brigitte.

Cela lui aurait encore moins convenu si elle avait su qu'Andreas feignait de dormir depuis un bon bout de temps, et goûtait d'avance sa vengeance pour avoir été traité de façon aussi humiliante. Si Dante et Colomba rentraient en Italie, il serait plus difficile de les atteindre, mais cette pétasse aux cheveux roses, c'était une autre paire de manches. Il savait où elle habitait, il n'aurait pas grand mal à trouver le moyen d'entrer chez elle. La nuit.

Dante sonna à l'interphone, et Colomba descendit le chercher. Une fois entré, il se rendit directement sur le petit balcon et se mit à fumer sans interruption.

— Alors elle aussi, elle est impliquée dans l'affaire ? demanda-t-il à Colomba en italien.

Par *elle*, il entendait Brigitte, qui était allée prendre une douche.

— Nous avons besoin de quelqu'un qui connaisse le pays et ne soit pas un meurtrier.

— Et si Giltiné la prend pour cible ?

— Personne ne peut lui rapporter nos faits et gestes. Nous avons capturé sa sentinelle.

— En supposant que Gros Bidon soit le seul sur le coup.

Andreas choisit ce moment précis pour faire semblant de se réveiller.

— J'ai mal à la tête, c'est à devenir fou, déclara-t-il. Et je dois mouler un bronze à provoquer un tremblement de terre. (Il leva ses poignets menottés.) Vous ne vous êtes pas encore lassés de jouer aux matons ?

— Non. Heinichen est encore vivant, l'informa Colomba.

— Et qui est-ce ?

— L'homme de l'incendie. Selon notre hypothèse, il a simulé sa propre mort. Cela expliquerait cet étrange rapport. Le cadavre n'était pas le sien. Il a filé.

Andreas réfléchit.

— Quelqu'un lui a donc donné un coup de main pour faire son tour de passe-passe là où il était hospitalisé. J'ai un ami à qui je peux demander.

— Je ne veux pas entendre parler de tes amis.

— Qui d'autre connais-tu qui puisse te donner un contact ? Je vais te le dire : personne. Ça signifie que tu perdras beaucoup de temps. Et entre-temps qui sait ce que fera Giltiné.

— Tu ne peux pas lui faire confiance, CC, intervint Dante.

— Je n'ai pas confiance, mais il a raison, le temps joue contre nous. (Elle attrapa le portable d'Andreas dans sa poche.) Appelle-le.

Andreas sourit.

— Tu veux vraiment que je parle de ces choses-là au téléphone ? Tu es moins intelligente que je ne le pensais, policière.

— Organise une rencontre.

Andreas prit le téléphone et contacta l'infirmier qui l'avait aidé à réveiller Heinichen du coma. L'homme accepta de les rencontrer immédiatement.

Colomba fit balancer la clé des menottes sous le nez d'Andreas.

— Tu fais ce que je dis, et tu ne tentes pas de t'enfuir. Autrement tu vas te retrouver avec un petit trou dans le corps. C'est clair ?

— Je suis de ton côté, répliqua Andreas, le visage absolument sans expression.

Impossible de deviner ce qu'il avait dans la tête, et Colomba n'essaya même pas. Elle le libéra et glissa son pistolet dans sa poche. Elle ne savait pas si elle réussirait à s'en servir contre lui, mais elle se sentait plus en sécurité en l'ayant sur elle.

Dante bouillait, il prit Colomba à part avant qu'elle ne sorte.

— Il te manipule, bordel. Tu ne le vois pas ?

— Je ne suis pas naïve, Dante, répondit-elle. Mais tu as une autre solution ?

— Non. Pas encore.

— Je le tiendrai à l'œil. Je suis sûre que, comme nous, il veut clore cette affaire.

— Si tu te trompes, il cherchera à te faire du mal.

— Mais il n'y parviendra pas. J'ai eu affaire à des gens pires que lui.

Elle n'était pas sûre que ce soit vrai, mais cette pensée la tranquillisa. Un peu, en tout cas.

LA RENCONTRE EUT LIEU non loin de la maison de Brigitte, dans un bar qui s'appelait Que Pasa, qui proposait des cocktails à des prix abordables et une nourriture copieuse de style mexicain. Andreas, sans menottes, avait recommencé à faire semblant d'être le sympathique farceur que Colomba et Dante avaient aperçu. Seuls ses yeux rouges et son pansement sur la tête rappelaient ce qu'il s'était produit la nuit précédente. Il n'eut aucun geste menaçant et traduisit en anglais pour Colomba ce qu'expliquait l'infirmier, un type maigre avec une tête de rat qui semblait intimidé devant l'écrivain corpulent. *Il a peur de lui, il sait qui il est vraiment*, analysa Colomba. Par sécurité, elle enregistra la conversation sur le portable d'Andreas, mais quand, plus tard, elle la fit réécouter à Brigitte, elle s'aperçut que l'écrivain n'avait rien négligé.

Face de Rat, qui était au courant de toutes les choses louches qui se déroulaient à l'hôpital Sankt Michael, raconta que dans les jours qui avaient précédé l'enterrement de Heinichen, le cadavre d'un SDF mort à cause de l'explosion d'un réchaud de camping dans sa baraque, un mois plus tôt, avait disparu. La disparition avait été étouffée, notamment parce que ce n'était pas la première fois que cela se produisait. Les cadavres non réclamés finissaient parfois dans les mains d'étudiants en médecine ou de vendeurs d'os, grâce à la complicité des croquemorts et du personnel hospitalier. La loi interdit le commerce du corps humain, pourtant il suffit d'aller sur eBay pour tomber sur des offres de crânes ou de fémurs, parfois transformés en bijoux artisanaux.

Cette fois-là, cependant, le cadavre n'avait pas été dépecé mais placé tout entier dans le lit de Heinichen, et certaines personnes avaient fait semblant de ne pas s'apercevoir de la supercherie. Qui ? Face de Rat l'ignorait.

Entre-temps, Harry Klein avait appelé le Colloquium, et avait été transféré sur le portable d'Andreas, dont Colomba avait laissé le numéro. Il avait cherché à savoir qui avait effectué l'autopsie sur le

prétendu Heinichen mais ses recherches n'avaient abouti à rien. L'original du certificat de décès et les résultats de l'autopsie avaient mystérieusement disparu, il ne restait que l'enregistrement des données du décès dans le système hospitalier, effectué par un employé qui n'appartenait pas au personnel soignant.

Quand ils rentrèrent à l'appartement, après qu'Andreas eut fini son troisième plat de *nachos sonora* et deux litres de bière, Colomba trouva Dante enveloppé dans une couverture et endormi dans un coin du balcon. Elle le réveilla et leur expliqua, à lui et à Brigitte, ce qu'ils avaient découvert.

— Donc Giltiné a vraiment échoué, annonça Dante.

— Ne prends pas cet air déçu, nous ne sommes pas censés être des fans de Giltiné. Et je suis vraiment pressée de mettre la main sur Heinichen maintenant, afin de comprendre en quoi il était si important.

— Imaginez qu'il ne sache rien du tout, ricana Andreas depuis le canapé.

— Lui aussi, il participe à la discussion ? rétorqua Dante.

Colomba haussa les épaules.

— On n'a pas vraiment le choix, si ? Il essaye de se racheter, mais ça ne suffira pas. (Elle sortit les menottes de sa poche et les fit tinter.) Tu préfères que je t'attache à la canalisation ou au radiateur ?

— Tu n'as toujours pas confiance en moi ?

— C'est moi qui choisis alors : la canalisation, elle me paraît plus résistante. (Ils poussèrent le canapé contre le mur, et Colomba entrava Andreas.) C'est bon ?

— Non.

— Bien. La date de décès entrée dans le système informatique correspond à deux jours après l'incendie, nous devons supposer que Heinichen s'est enfui à ce moment-là ou peu de temps avant. Dans quel état se trouvait-il ?

— Il pétait la forme, ironisa Andreas.

— À la prochaine réponse de ce genre, je te force à avaler une caisse entière de pilules.

Andreas secoua sa grosse tête.

— Il était couvert de brûlures. S'il s'est enfui deux jours après, c'est un fils de pute plutôt coriace.

— Il est impossible qu'il ait réalisé ça tout seul, remarqua Brigitte, intervenant pour la première fois. Je le sais parce que quand mon frère est mort, j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur les incendies et les brûlures. Je voulais savoir si...

Elle s'interrompit.

— S'il avait souffert, conclut Andreas sur un ton détaché. Moi, je vais te le dire : oui. Et beaucoup, même.

Brigitte l'insulta en allemand, mais cela n'eut d'autre effet que de le faire rire.

— Dernier avertissement, Andreas, intervint Colomba. La prochaine fois, tu te réveilleras beaucoup plus vieux.

Andreas fit mine de se coudre la bouche.

— Et il devait avoir besoin de soins..., reprit Dante. Si la personne qui a signé le certificat de décès est aussi celle qui l'a fait sortir, elle doit savoir où il se cache. Ou au moins elle pourra nous mettre sur la bonne voie.

— Comment ?

Dante soupira. Parler avec Andreas le dégoûtait.

— Tu as des petits copains chez des opérateurs téléphoniques ?

Andreas feignit de se découdre un peu les lèvres et parla du coin de la bouche.

— Quel genre de journaliste je serais si ce n'était pas le cas ?

— Tu es journaliste comme Landru était gentilhomme. Tu peux te procurer...

Il chercha le mot anglais pour « relevés téléphoniques », mais il se fit comprendre en utilisant une périphrase.

— *Jawohl*, répondit Andreas toujours en gardant la bouche à demi fermée.

Dante s'adressa de nouveau à Colomba.

— Voyons si parmi les connaissances de Heinichen, il y a un médecin ou un infirmier qui travaille aussi au Sankt Michael. Puis nous entrerons dans le système de l'hôpital et nous regarderons qui était de service le jour du décès. Si le nom coïncide, bingo !

— Tu es doué pour te servir d'un ordinateur, mais pas à ce point.

— Nous avons besoin de Santiago, CC. Je sais que tu ne le supportes pas, mais...

Colomba désigna Andreas.

— Par rapport à lui, Santiago, c'est du gâteau. Appelle-le.

L NE FUT PAS DU TOUT FACILE de convaincre Santiago, en partie à cause de la voiture que Colomba lui avait confisquée pour se rendre au plus vite à Tiburtina Valley. Dante dut l'implorer longuement sur Skype. L'argent n'était pas un argument suffisant pour quelqu'un qui achetait et vendait des numéros de cartes de crédit. À la fin, Santiago trouva un compromis acceptable.

— C'est l'énième service que tu me dois, et cela signifie que tu feras tout ce que je te demande.

— Tant que ce n'est pas illégal...

Santiago eut un geste résigné. Il se trouvait sur le même toit, et derrière lui deux de ses hommes fumaient en utilisant la même bouteille : la scène était si familière qu'on aurait cru un fond d'écran.

— Ce que je vais faire pour toi, c'est légal peut-être ? Ne t'inquiète pas trop quand même : pour certaines choses je n'ai pas besoin de toi. Mais imagine que j'aie un procès, que j'aie besoin de quelqu'un qui prouve mon innocence...

— Si tu es vraiment innocent, compte sur moi.

— Et je veux ta suite pendant une semaine pour moi et Luna. Service compris.

— Je préférerais encore devenir dealer.

— Je ne m'occupe que du trafic de données, *hermano*. Alors ?

Bien évidemment, Dante accepta, mais en lui faisant promettre que Luna n'exercerait pas dans le quartier. Il appela l'hôtel et s'accorda avec eux : les extras de ses hôtes devaient figurer sur sa note. *Merci, beau-père.*

Pendant ce temps, Colomba convoya Andreas à la présentation de son livre au Colloquium, prévue le soir même, et Brigitte les accompagna afin de surveiller que le journaliste respecte bien le scénario prévu. Ce furent trois heures compliquées pour Colomba : outre la fatigue écrasante, elle était dégoûtée de voir celui qui avait tenté de les tuer s'exhiber dans la salle du rez-de-chaussée du

Colloquium, remplie de spectateurs. Quand il parlait d'événements dramatiques, comme de disparitions ou de tortures sous l'ex-RDA, on aurait entendu une mouche voler ; quand il passait à des sujets plus légers, le public riait aux éclats. Son intervention fut saluée par une salve d'applaudissements, puis Andreas signa quelques exemplaires de son livre et revint vers Colomba.

— Ça t'a plu ? s'enquit-il avec effronterie.

— Non, on s'en va.

— Et si je voulais dormir ici plutôt que sur ce canapé de merde ? Comment m'en empêcherais-tu ?

— Essaie un peu. Je pourrais me mettre à parler à ton fan club de quelques-uns des squelettes qu'il y a dans ton placard. Tu crois qu'ils t'adoreront encore en sachant ça ?

Andreas la fixa et Colomba eut encore du mal à soutenir son regard. Cette fois, cependant, elle en comprit la raison. C'était comme regarder les yeux d'une poupée de chiffon : vides. Pas le mal, pas la méchanceté, mais un abîme obscur et profond.

— Je peux au moins prendre des vêtements propres ? demanda Andreas.

— Tu peux. De toute façon, j'ai déjà inspecté ta chambre après que Dante t'a mis KO. Le Mace, je l'ai jeté.

— Parfait, répondit Andreas, indifférent.

Un éclair de colère traversa-t-il son regard ? Colomba n'en était pas sûre. Une fois qu'ils furent revenus chez Brigitte, Colomba lui passa les menottes et l'attacha au même endroit. Puis elle alla réveiller Dante, qui s'était de nouveau écroulé sur le balcon.

— C'est toi qui assures le premier tour de garde.

— Je me prépare un café, dit-il, et il brancha la cafetière électrique à une prise près de la porte-fenêtre.

Il était clair qu'il n'entendait pas bouger de là. Brigitte revint avec un coussin et une couverture pour Colomba.

— Tu es sûre de vouloir dormir sur le tapis ? demanda-t-elle. Si tu veux, tu peux dormir avec moi.

Colomba avait espéré et redouté cette proposition, d'abord parce qu'elle n'avait absolument aucune envie de dormir dans la chambre occupée par Andreas, ensuite parce qu'elle ne savait pas encore si Brigitte avait des vues sur elle ou non. C'est l'envie d'être au calme qui triompha. Elle se glissa dans le lit de Brigitte en lui tournant le dos et passa les quinze premières minutes à imaginer comment elle ferait pour repousser délicatement une éventuelle approche sans l'offenser. Elle ignorait si elle devait raconter qu'elle était fiancée ou bien dire simplement qu'elle n'aimait pas les femmes, même si cela – elle en avait eu l'expérience – pouvait au contraire faire redoubler les tentatives de séduction : parfois les femmes savent être plus insistantes

que les hommes. Mais rien ne se passa... et rien non plus durant les deux jours suivants, tandis qu'elles récoltaient toutes les informations possibles sur Heinichen afin de les communiquer à Santiago.

Elles ramassèrent tout le courrier de sa boîte aux lettres, pleine à craquer, et récupérèrent également de la documentation sur sa résidence grâce à un ami de Brigitte qui travaillait à la mairie. Ainsi elles reçurent la photocopie de sa carte d'identité, qui montrait un homme énergique aux cheveux sombres, d'une soixantaine d'années. Colomba appela même les Amigos pour voir s'il y avait quelque chose dans les avis de recherche internationaux, or cela ne donna aucun résultat.

C'était Guarneri qui lui avait répondu, sur le fixe du bureau, parce que les deux autres Amigos étaient sortis s'occuper d'une transsexuelle, retrouvée morte dans une benne à ordures au terme de la grève des balayeurs, et il était aussi content qu'inquiet de l'entendre.

— Nous sommes encore sous surveillance, chuchota-t-il après avoir effectué la recherche qu'elle lui avait demandée dans le système. Santini est persuadé que nous savons où vous êtes. Et que partout où vous allez, vous foutez le bordel. Excusez-moi de parler comme ça, mais ce sont ses mots.

— Il me connaît bien. Vous avez avancé dans vos recherches ?

— Nous sommes encore en train de lister tous les passagers et les raisons de leur voyage. Pour l'instant, nous n'avons rien relevé d'étrange. C'étaient tous des gens qui avaient prévu de venir à Rome pour le travail ou pour des affaires personnelles.

— Cherche des connexions avec la Russie.

— OK. Vous avez découvert quelque chose d'intéressant ?

— Difficile à dire, répondit Colomba en demeurant vague.

Quand elle raccrocha, elle avait le sourire aux lèvres. Au cours de la conversation téléphonique, elle avait entendu en arrière-fond les bruits de pas dans les couloirs de la Mobile, les voix de ses collègues. Un instant, elle songea que tout cela lui manquait et qu'elle avait hâte de rentrer. Puis la vérité lui tomba dessus comme un seau d'eau glacée et effaça son sourire : jamais elle ne reviendrait à la Mobile. Une fois cette histoire terminée, elle finirait dans quelque obscur bureau de province à apposer des tampons sur des permis de séjour. Évidemment, elle n'accepterait jamais d'être ainsi reléguée. D'une façon ou d'une autre, elle devrait donc renoncer à la Mobile. *Juste au moment où cela recommençait à me plaire.*

Malgré leurs efforts, dans les deux jours qui suivirent, ils ne parvinrent pas à dessiner le profil complet de Heinichen. Ils apprirent qu'il s'était installé à Berlin quatre ans plus tôt, qu'il venait d'une petite ville d'ex-RDA dans laquelle il avait travaillé comme artisan. Avant cela : rien. Les relevés téléphoniques faisaient état d'une

modeste activité, et les numéros se répétaient rarement plus de deux fois, ce qui laissait penser qu'il passait surtout des appels professionnels. Le contrôle de quelques numéros les renvoya vers des commerçants, équipés de nouveaux systèmes de surveillance, installés à des prix défiant toute concurrence, et qui n'avaient aucune information utile sur l'intéressé. Heinichen ne marchait qu'au bouche à oreille, et il ne restait pas en contact avec ses clients. Parmi les personnes appelées, il n'y avait aucun médecin.

Santiago avait même espionné la boîte mail de Giltiné qu'Andreas utilisait. Il avait écrit un courriel en son nom, où il justifiait le retard pris dans l'exécution de la tâche confiée par Giltiné, mais celle-ci n'avait jamais répondu et Santiago n'avait rien pu en tirer. Giltiné se connectait en anonymant sa connexion : le compte était créé et disparaissait aussitôt.

Le coup de chance survint quand ils examinèrent un vieil extrait de compte : Heinichen avait reçu un paiement d'environ deux mille euros d'une femme qui se révéla être l'épouse du médecin chef adjoint de Sankt Michael, le chirurgien Kevin Ode.

— Des histoires de cul, commenta Andreas.

Désormais, quand il était dans la maison, par provocation il refusait d'enfiler son pantalon. Il restait en caleçon sur le canapé comme un bouddha répugnant auquel on aurait passé les menottes.

— Ils étaient amants ? questionna Brigitte, perplexe.

— Plus probable que la femme ait employé Heinichen pour surveiller son mari, rétorqua Dante, ennuyé d'être d'accord avec Andreas. En plus d'installer des systèmes de vidéosurveillance, notre homme arrondissait ses fins de mois par des activités de détective privé. Ce qui confirmerait qu'il s'agit bien d'un ancien agent de la Stasi.

— Que révèle la liste des entrées ? interrogea Colomba.

Santiago avait saboté les protections du système informatique de l'hôpital avec une facilité déconcertante.

— Tu ne vas pas le croire, mais le médecin était de service, répondit Dante en fouillant dans le fichier. Et il est même sorti avec plus de deux heures de retard.

— Il a attendu qu'il fasse nuit, remarqua Andreas.

Colomba acquiesça.

— Allons lui rendre visite. Habille-toi, Andreas. La procédure habituelle.

— La première fois, il n'a pas posé problème, mais ne tente pas le diable, protesta Dante.

— Tu préfères que j'y aille avec Brigitte et que je te laisse ici tout seul avec lui ?

Dante réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— Fais attention, je t'en prie.

— Bien obligée.

Colomba libéra Andreas, attendit qu'il enfila son pantalon, puis partit avec lui à l'hôpital Sankt Michael, dans le quartier de Schöneberg, tout près de l'endroit où John F. Kennedy avait déclaré être Berlinoïse¹. C'était la fin d'après-midi : Colomba décida de prendre le métro pour aller plus vite, et voyagea les nerfs tendus à bloc, de peur qu'Andreas ne fasse une connerie. Mais se trouver en public limitait son champ d'action. Trois ou quatre passagers s'approchèrent pour le saluer et il signa quelques autographes, même si les mots qu'il avait chuchotés à l'oreille d'une gamine aux cheveux en brosse l'avaient fait rougir et s'éloigner en vitesse.

Kevin Ode les rejoignit à l'accueil du rez-de-chaussée, à l'évidence très énervé d'avoir été appelé d'urgence via le haut-parleur. Âgé d'une cinquantaine d'années, il était grand et maigre, et portait des lunettes à fine monture dorée.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il en allemand.

Andreas le prit dans ses bras à l'improviste.

— Tu as baisé la mauvaise salope, voilà ce qu'il se passe. Et tu as laissé partir le mauvais mort, lui dit-il à l'oreille, pour que seuls lui et Colomba puissent entendre.

Il parlait en anglais, comme si on lui en avait donné la consigne, et l'autre blanchit. Puis il informa l'infirmière chef qu'il prenait cinq minutes de pause et les accompagna jusqu'au parking souterrain où il garait sa Mercedes. Colomba le fit asseoir derrière avec Andreas, qui lui mit un bras autour du cou. Elle prit le siège avant.

— Où est Heinichen ? questionna-t-elle.

Ode avait eu quelques minutes pour réfléchir, et il avait visiblement estimé que la meilleure stratégie serait de tout nier en bloc.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez. C'est un de mes patients ?

— C'est l'homme que tu as confondu avec le cadavre d'un clochard alcoolique.

— Sérieusement, vous m'avez pris pour quelqu'un d'autre.

Cette stratégie se révéla peu payante. Avant que Colomba ait eu le temps de réagir, Andreas saisit la main gauche du chirurgien et la tordit. Colomba entendit très nettement un craquement. Ode cria de douleur. Colomba ordonna à Andreas de le lâcher, et il obéit après lui avoir fait un clin d'œil.

— Il m'a fracturé le poignet ! hurla Ode, en ajoutant quelque chose en allemand.

Andreas lui allongea une gifle qui fit voler ses lunettes.

— Parle en anglais.

— Ça suffit, je t'ai dit ! le somma Colomba.

— Je sais qui vous êtes ! (Ode s'adressait à Andreas.) Je vais vous dénoncer ! Je vais vous envoyer en prison ! Tous les deux !

— Vous avez fini ? demanda Andreas en le fixant dans les yeux.

L'autre se tut.

— Docteur, tempéra Colomba, vous avez délibérément menti lors d'une enquête criminelle. Vous avez falsifié un dossier médical et fait fuir un suspect. C'est vous, celui qui a le plus de chances de finir au trou.

— Quel crime ? C'était un accident...

— Si vous ne me croyez pas, appelez la police, bluffa Colomba.

— Et si je vous aide ?

— Tout s'arrête là pour vous. Si vous gardez le silence sur notre rencontre, nous ferons de même.

L'homme comprit qu'il n'avait pas d'autre choix : il leur avoua tout.

L'histoire était plus ou moins celle qu'ils avaient imaginée. La femme d'Ode le faisait suivre, mais avant que Heinichen ait pu lui dire que son mari couchait avec différentes patientes et deux ou trois infirmières, il avait fini à l'hôpital entre la vie et la mort. Quand il avait repris connaissance, avec le peu de forces qu'il lui restait, il avait expliqué à Ode que quelqu'un allait le tuer s'il ne disparaissait pas, et qu'Ode devait l'aider, en échange de quoi il ne dirait rien à sa femme. Ode avait cédé et organisé l'échange avec le corps d'un SDF, avant de faire sortir Heinichen sur un fauteuil roulant. Avec le recul, il se disait que s'il avait été plus malin, il l'aurait étouffé avec un oreiller.

Il l'avait caché dans sa maison des Alpes bavaroises pendant quatre mois, en le soignant comme il le pouvait et en le laissant presque toujours seul. Miraculeusement, Heinichen s'était remis sans greffe de peau, et était parti sur ses deux jambes – sans révéler où. Durant tout ce temps, il ne lui avait rien confié : ni qui cherchait à le tuer, ni pourquoi.

— Donc vous ne savez pas où il est ? insista Andreas, menaçant.

Le poignet d'Ode avait triplé de volume, la douleur le lançait.

— Il est à Ulma, s'il y est encore.

— Comment le savez-vous ? questionna Colomba.

— Heinichen m'a téléphoné quelques mois après son départ pour m'annoncer qu'il avait une grave infection et qu'il ne voulait pas aller à l'hôpital. J'ai dû lui faxer une ordonnance dans une pharmacie d'Ulma. Je ne peux pas vous aider davantage, mais l'infection concernait ses jambes – je ne crois pas qu'il ait pu se déplacer beaucoup. Maintenant, s'il vous plaît, laissez-moi partir. J'ai besoin de soins.

Andreas prit sa grosse voix pour lui ordonner de ne rien raconter à personne et, en cachette de Colomba, il lui murmura à l'oreille ce qu'il lui ferait dans le cas contraire. Dès qu'ils furent sortis de l'hôpital,

Colomba le plaqua contre un mur. Ce fut comme pousser un sac de ciment, mais elle le cueillit par surprise. Cachée à la vue des passants par l'obscurité, elle lui enfonça le canon du pistolet dans le ventre.

— La prochaine fois que tu lèves la main sur quelqu'un, je te le ferai payer.

— Et comment ? En m'arrêtant ? répliqua Andreas avec un sourire mauvais.

— Je te tire une balle dans la jambe. Tu n'en mourras pas mais tu resteras tranquille pour un bon moment.

Andreas reprit une expression pacifique.

— Ce n'est pas moi, ton ennemi.

— Si, tu l'es. Un ennemi de troisième catégorie avec lequel je ne veux pas perdre de temps. Mais si tu m'y obliges, je m'occuperai de toi.

Dans les yeux d'Andreas surgit de nouveau cet éclair métallique. Il resta silencieux pendant tout le voyage de retour. En son for intérieur, cependant, il bouillonnait. Comment se permettait-elle de le traiter ainsi, cette garce de policière ? Elle ne savait donc pas qui il était, et ce qu'il était capable de lui infliger ? Dans son esprit défilèrent les images de dizaines de prostituées avec lesquelles il avait satisfait ses envies, et il choisit celles avec qui sa main avait été un peu plus leste. Celles à qui il avait fait cracher du sang, celles qui l'avaient imploré de cesser, qui avaient juré de le dénoncer, mais qui à la fin lui avaient demandé pardon, pourvu que – *je vous en supplie* – il les laisse tranquilles. À leurs visages, il substitua celui de Colomba. Il lui tardait de remettre les choses à leur place. C'était lui qui donnait les ordres, c'était lui qui faisait peur. Pas cette fliquette ridicule qu'il avait vue se tordre sur le lit en proie au délire, et pleurer désespérément. Tandis qu'il la regardait, il avait bandé et cela l'avait distrait, si bien que l'épouvantail d'ami de Colomba lui était tombé sur le poil. La prochaine fois, il ne perdrait pas de temps.

Une fois chez Brigitte, Dante, dès qu'il apprit la nouvelle, se dépêcha d'appeler Santiago, qui lui répondit depuis son lit, dans la suite de l'Impero. On aurait dit un clip de musique rap : Santiago, torse nu, à demi recouvert par le drap, tatoué et arborant un grand pendentif en or qu'il devait avoir mis pour l'occasion. Luna s'était lovée contre lui, complètement nue, et souriait à l'objectif.

— C'est la grande vie, *hermano* ! s'exclama-t-il. (Il buvait une coupe de champagne, qui allait sûrement finir sur le compte de Dante.) Mais explique-moi comment marche la machine à café, je n'arrive pas à la faire fonctionner.

— N'y touche pas, s'il te plaît.

— D'accord, d'accord. Je me ferai monter du café. Qu'est-ce que tu

veux ?

Dante lui expliqua son idée. Assez simple, en réalité. Peut-être que Heinichen avait eu une maison à Ulma avant l'incendie, mais c'était peu probable : il ne se serait pas caché dans un endroit où Giltiné pouvait facilement le débusquer. Donc, très probablement, il avait trouvé un logement provisoire. Dans la ville d'Ulma, il y avait trente-cinq hôtels et deux ou trois auberges ; l'un après l'autre, Santiago pénétra dans leurs systèmes informatiques afin de télécharger les registres clients sur la période où Heinichen pouvait y avoir résidé.

Santiago appela Dante au beau milieu de la nuit et lui envoya l'image d'un passeport. La photo était presque identique à celle de la carte d'identité de Heinichen, la seule différence était qu'il avait les cheveux blonds.

— Il se fait appeler Franco Chiari, citoyen suisse, expliqua-t-il. Il est arrivé pendant la période estimée et il a pris la chambre 28.

— Quand est-il parti ?

— Parti ? L'endroit doit lui plaire, parce qu'il y est toujours. Si tu te dépêches, tu réussiras peut-être à l'attraper.

1. Discours de John F. Kennedy le 26 juin 1963 : « Ich bin ein Berliner ».

DANTE RÉVEILLA TOUT LE MONDE. Ils devaient partir pour Ulma avant que Heinichen décide d'aller faire un tour, mais Colomba se trouva face à un dilemme difficile. Elle ne pouvait pas laisser Andreas attaché et drogué dans l'appartement. Si, par hasard, il réussissait à se libérer, il leur mettrait sans aucun doute des bâtons dans les roues. Mais l'emmener avec eux, c'était ajouter une inconnue de taille.

Finalement, elle opta pour la seconde solution, au moins elle l'aurait à l'œil. Elle voyagerait dans la voiture d'Andreas, qui conduirait avec les menottes – et tant pis si quelqu'un le voyait. Dante prendrait la sienne et emmènerait Brigitte. La jeune femme souhaitait aller au bout de cette « aventure », et Colomba accepta, notamment parce que Brigitte était leur traductrice officielle.

Avant de partir, cependant, ils dénichèrent sur Airbnb une villa un peu en dehors de la ville, dont le propriétaire garantissait qu'elle était « silencieuse et discrète », et la réservèrent avec la carte de crédit d'Andreas. S'ils mettaient la main sur Chiari, le nom qu'utilisait désormais Heinichen, ils auraient besoin d'un endroit où parler qui ne soit pas son hôtel, surtout s'il ne se montrait pas collaboratif.

Ils quittèrent Berlin en début d'après-midi et mirent environ neuf heures avant d'atteindre Ulma, à cause des habituelles, et fréquentes, étapes nécessaires à Dante. Il apprécia beaucoup le voyage, parce que Brigitte se révéla une compagne pleine d'esprit, et de plus très curieuse à son égard, ce qui chatouillait son ego.

— Vous vous connaissez depuis longtemps, Colomba et toi ? demanda-t-elle à Dante après la deuxième étape.

— Deux ans, lui répondit-il. Depuis que son chef l'a envoyée chez moi pour me convaincre de collaborer avec la police.

— Tu ne le faisais pas, auparavant ?

— Jamais eu de sympathie pour les uniformes. Et ils n'ont pas une grande sympathie pour moi. Mais Colomba est un cas à part.

— Au début je pensais que vous étiez ensemble. Mais comme vous

dormez séparément, je me suis dit que je m'étais trompée. Ou vous l'avez fait seulement pour ne pas me mettre dans l'embarras ?

— Colomba n'est pas du genre à se soucier de l'embarras d'autrui. Nous sommes seulement amis.

— Et tu n'es pas gay.

Dante sourit sournoisement.

— Non, mais peut-être que je n'ai pas encore trouvé l'homme qu'il me faut.

— J'espère que cela n'arrivera pas dans un avenir proche.

Dante était tellement peu habitué à la drague qu'il ne réalisa pas immédiatement ce que cela voulait dire.

— Ah ! Oups.

Brigitte lui mit un petit coup de poing sur l'épaule.

— Comment « oups » ? Moi, je me dévoile, et toi, tout ce que tu trouves à dire, c'est « oups » ?

— Mais tu n'es pas lesbienne ?

— Et d'où tu sors cette idée ?

— Colomba en était persuadée.

— C'est pour ça qu'elle dort tout habillée ? (Brigitte se mit à rire, le premier rire spontané depuis plusieurs jours.) Écoute, j'ai testé des trucs avec quelques copines, mais c'est tout. Je préfère les hommes.

Dante émit son ricanement.

— Si tu as pris quelques photos, j'aimerais bien y jeter un œil.

Elle lui envoya un autre coup de poing, plus fort cette fois.

— Nous ne sommes pas encore assez intimes.

— Non, en effet.

Elle le dévisagea.

— Et nous ne le deviendrons pas, c'est ça ?

— Je n'ai rien contre le sexe libre, mais c'est le bordel dans ma tête en ce moment.

— Et ton cœur est pris.

Dante ne dit rien.

— Colomba le sait ? ajouta-t-elle.

— Qui te dit que c'est elle ? interrogea Dante, avant de soupirer en comprenant qu'il était inutile de mentir. On croirait un adolescent, pas vrai ?

— Un adolescent se serait arrêté sur le bas-côté et m'aurait sauté dessus.

Dante fit une grimace menaçante.

— J'ai encore le temps.

— Ne fais pas de promesses si tu n'es pas capable de les tenir. Mais pourquoi tu ne lui dis pas la vérité ?

— Merci, mais non. Pour elle, l'homme idéal doit être capable de tuer un crocodile à mains nues, et comme tu peux le constater je

n'entre pas dans cette catégorie-là.

Dante revit Colomba donner le numéro de son *ami* de la SIA à Alberti. Il avait réussi à entendre toute leur conversation ; il avait bien remarqué que ses gestes à elle étaient embarrassés et nerveux, mais il avait attribué cela à leur départ imminent pour l'Allemagne. Tout à coup, l'attitude de Colomba prenait une autre signification. Se plaisaient-ils ? Y avait-il une histoire entre eux ?

— Et toi, alors ? Célibataire ou couple libre ? se força-t-il à demander à Brigitte, pour se distraire de cette pensée dérangeante.

— Célibataire, je ne sais pas s'il faut dire malheureusement ou heureusement. (Un panneau de l'autoroute indiquant la direction d'Ulma attira l'attention de Brigitte, qui s'assombrit.) Qu'est-ce qu'on va faire, quand on aura trouvé Heinichen ?

— On va lui parler.

— Et s'il refuse ? Vous allez le frapper ou quelque chose comme ça ?

— Tu crois que c'est mon genre ?

— Non. (Elle appuya sa tête sur l'épaule de Dante.) Je peux rester comme ça, sans que tu aies l'impression de trahir ton grand amour ?

— Attention, je vais mettre le clignotant...

— Chut, je dors.

Et elle sembla s'endormir vraiment. *Ceux qui veulent ne peuvent pas, ceux qui peuvent ne veulent pas*, songea Dante, dont l'estime de soi, cependant, avait bien remonté.

Dans l'autre voiture, le climat était beaucoup moins idyllique. Colomba avait refusé toutes les tentatives de son imposant chauffeur pour engager la conversation. Elle savait qu'il voulait la tester pour chercher ses points faibles, les types comme lui faisaient toujours ça.

— Ça te fait quoi, d'être dans l'autre camp ? lui demanda-t-il à mi-parcours.

Colomba ne répondit rien.

— Écoute, tu me forces à conduire avec les menottes attachées au volant, tu sais combien c'est inconfortable. Distrains-moi au moins pendant un petit moment. Comment on se sent, quand on devient une criminelle ?

— Je ne suis pas une criminelle.

— Comment appelles-tu quelqu'un qui fait prisonnier un autre être humain ?

— Un geôlier, dans ton cas.

— Donc tu es à la fois juge et partie ? Je ne crois pas que ce soit légal, même dans ton pays, aussi arriéré soit-il.

Colomba s'obligea à rester silencieuse, mais la main qui serrait la crosse du pistolet dans sa veste transpirait.

— J'aurais fait la même chose à ta place, continua Andreas. Ne te

méprends pas sur mes propos. Cependant la loi devrait être respectée, au-delà du jugement individuel. Sinon n'importe qui pourrait s'arroger le droit de la violer au nom d'un objectif personnel et égoïste. Et en tant que membre de la police, tu devrais être garante de cette loi.

— Il n'y a rien d'égoïste dans ce que je fais, siffla-t-elle. Je cherche un assassin.

— C'est souvent comme ça que les prévenus se justifient.

— Va te faire foutre et contente-toi de conduire, éclata Colomba, se refusant à poursuivre son petit jeu.

Andreas sourit : il croyait avoir enfin ouvert une minuscule faille dans l'armure de Colomba. Mais il se trompait. Cette faille existait déjà depuis un moment, et elle s'élargissait de jour en jour. Parce que Colomba ne cessait de remettre en question ses actes. Elle avait commencé par assouplir les règles, mais elle avait rapidement fini par les subvertir complètement. Dans presque toutes les législations du monde, il existait ce qu'on appelait « l'état de nécessité » : si tu es en train de mourir sur un radeau et que tu tues ton compagnon d'infortune pour le manger, on ne peut t'accuser de rien. Tu allais mourir et c'était la seule solution, aussi cruelle soit-elle. Et même si un bateau te sauve une minute après, eh bien, tu ne pouvais pas le savoir. C'était valable pour ceux qui coupaient la corde aux copains en montagne pour ne pas tomber dans le ravin comme pour ceux qui, en s'enfuyant lors d'un tremblement de terre, abandonnaient femmes et enfants. L'« état de nécessité ».

Était-ce aussi valable pour ceux qui tentaient d'arrêter un meurtrier ? Au moins pour leur conscience, pas dans un procès. Elle n'en avait aucune idée, et voyager avec Andreas rendait la question encore plus pénible.

Ils arrivèrent de nuit, comme prévu, et se garèrent à un kilomètre de l'hôtel. Celui-ci se situait dans le cœur du Fischerviertel, le quartier des pêcheurs, rempli de maisons à claie colorées et de petits ponts qui traversaient le Blau. Dante s'était promis de le visiter, mais maintenant qu'il y marchait pour partir en guerre, il ne lui semblait plus tellement intéressant. Il gardait les mains dans ses poches pour en cacher le tremblement, et cherchait à ignorer la petite voix intérieure qui lui susurrait de prendre une pilule ou une autre gorgée de vodka à la flasque. Il lança un coup d'œil à Brigitte, qui semblait perdue.

Elle est si jeune, mon Dieu, se dit-il dans un pic de lucidité provoqué par l'adrénaline. *Comment m'est-il venu à l'esprit de la laisser venir avec nous ?* Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était responsable d'elle et de Colomba, parce que c'était lui qui les avait amenées jusqu'ici, et son inquiétude était plus forte que l'excitation de s'approcher de l'homme qu'il cherchait. *Il est vieux et à moitié invalide, ça ne devrait pas être si difficile,* se rassurait-il. Mais il n'y croyait pas vraiment. Et il

avait raison.

L'HÔTEL ÉTAIT UN ÉTABLISSEMENT MODESTE mais plein de charme ; trois étages sous un toit en pente. La façade de briques et de chaux était ornée de pans de bois rouges, entourant des fenêtres dont les cadres étaient de la même couleur. Pour accéder à la réception, il fallait traverser un pont de pierre couvert de lierre. Une légère brume flottait au-dessus de l'eau, qui réfléchissait les lumières des réverbères, donnant au tableau une touche romantique.

Colomba et Andreas devaient faire semblant de réserver une chambre, pendant que Brigitte et Dante se tiendraient à l'extérieur, de part et d'autre du bâtiment. Ils avaient tous sur eux un talkie-walkie bon marché, acheté en route. Tous sauf Andreas – on le lui avait retiré car il ne cessait d'y proférer des insanités.

Dante aurait voulu entrer avec Colomba mais, devant la porte de l'hôtel, son thermomètre intérieur monta en flèche. Il recula de quelques pas, en se tenant à la balustrade, et fit signe aux autres de poursuivre. Ce fut à ce moment-là que tout partit en vrille.

Alors que Colomba et Andreas franchissaient le seuil, le hurlement de l'alarme incendie s'éleva soudain et un serpent de fumée noire jaillit d'une des fenêtres du deuxième étage. Ils s'arrêtèrent aussitôt, déconcertés, et le réceptionniste courut vers eux pour les empêcher d'entrer. Comprenant ce qui n'allait pas tarder à arriver, Dante murmura « non », mais Andreas ne l'entendit pas et donna au malheureux un coup de tête qui aurait pu défoncer un mur. Le réceptionniste s'effondra, comme foudroyé. Andreas se couvrit le visage d'un mouchoir et courut vers le nuage de fumée qui commençait à envahir l'escalier, bousculant et effrayant les clients qui essayaient de sortir. Colomba, poussant des jurons dans la radio, partit à sa suite.

— Que se passe-t-il ? demanda Brigitte sur leur fréquence radio.

— Notre ami a mis le feu à l'hôtel, répondit Dante. Il va tenter de sortir, fais attention de ton côté.

— Ici rien ne bouge. Et Colomba ?

Dante examina encore l'hôtel à présent saturé par la fumée.

— Elle est à l'intérieur avec Andreas.

— *Scheisse*.

Dante étudia nerveusement les clients en fuite, cherchant à reconnaître Chiari, puis son regard s'attarda sur un coin plongé dans l'obscurité et il remarqua que l'une des fenêtres du restaurant s'ouvrait : au bout de quelques instants, une ombre dégringola dans le jardin, tomba, se releva, puis se mit à boiter péniblement vers la rive du fleuve. C'était l'homme qu'ils cherchaient, il en était sûr.

Dante se lança à sa poursuite.

En tout cas, c'était son intention, mais en réalité il ne bougea pas d'un millimètre. Il tremblait et transpirait ; la main qu'il avait posée sur la balustrade s'était refermée comme un étau. « Putain, pas maintenant, pas maintenant ! » implora-t-il, mais le tremblement augmenta d'intensité, et sa transpiration devint glacée. Il saisit frénétiquement la radio et demanda de l'aide. Pour toute réponse, il n'entendit que des grésillements. C'était un de ces cauchemars dans lesquels tout se passe très lentement mais inéluctablement. L'homme allait s'enfuir et il allait rester planté là comme un arbre. *Je vais encore me ridiculiser devant Colomba*, pensa-t-il. Pour la énième fois, il lui montrerait que, sur le terrain, il ne valait pas un clou.

Ce fut cette pensée, plus que tout, qui lui donna la force de réagir. Comme elle était venue, la crise de paralysie disparut et Dante se mit à courir.

Chiari entendit des pas derrière lui et se retourna. Dante ne le distinguait pas bien mais il aperçut un homme de taille moyenne, atrocement brûlé... Le côté droit de son corps était celui d'un homme âgé en bonne forme, à l'aspect soigné ; le côté gauche, en revanche, était une tout autre affaire : le visage était un amas de cicatrices, il n'avait plus de cheveux, son œil n'était plus qu'une mince fente, la bouche était recourbée vers le bas et laissait apparaître les dents ; la jambe était tordue et le faisait pencher de ce côté, la main gauche avait seulement des moignons de doigts. Mais le vrai problème, c'était la main droite, qui tenait un petit pistolet à barillet, brandi dans sa direction.

— Nous voulons seulement te parler, prévint aussitôt Dante.

Surpris, il avait parlé en italien, mais l'autre comprit quand même.

— Je n'ai rien à dire, répondit l'homme dans la même langue, estropiant les mots à cause de sa bouche déformée.

— Tu ne veux pas retrouver celle qui t'a brûlé vif ? Tu ne veux pas te venger de Giltiné ?

Chiari, ou Heinichen, hésita, et derrière lui Dante vit apparaître deux silhouettes au loin, probablement celles de Colomba et

d'Andreas.

— Laisse-moi partir ou je tire.

— Elle te trouvera, comme nous t'avons trouvé. Mais nous, nous pouvons t'aider.

Les deux ombres n'étaient plus qu'à quelques mètres. Andreas chercha à distancer Colomba mais celle-ci lui fit un croche-pied et il s'écrasa sur le sol.

Le bruit alarma Chiari, qui pivota. Devançant son mouvement, Dante en profita pour lui sauter dessus. Ils tombèrent tous les deux, Dante saisit le bras armé de son adversaire.

— Il est ici ! Je l'ai attrapé ! Venez ! cria-t-il.

L'ombre de Colomba apparut à la lumière du réverbère, puis son pied balaya le pistolet.

— Pourquoi tu cries comme ça, ce n'est qu'un vieillard estropié.

Elle était couverte de suie et ses cheveux étaient roussis.

— Il a un pistolet, répliqua Dante.

Colomba le glissa dans sa veste.

— Plus maintenant.

Dante se releva, tandis qu'Andreas et Brigitte les rejoignaient. Andreas sentait aussi la fumée, mais lui n'avait pas de cheveux.

— On ferait mieux de partir avant d'être repérés, dit ce dernier d'une voix enrouée.

— Tous aux voitures, ordonna Colomba.

Ils coururent jusqu'à leurs véhicules, laissant l'incendie derrière eux. Quelque chose explosa près de l'hôtel, peut-être une voiture.

— Pourquoi tu ne me répondais pas sur la radio ? demanda Dante à Brigitte.

— Mais c'est toi qui as arrêté de parler. J'entendais Colomba, mais pas toi. (Dante vérifia son talkie-walkie. Dans l'agitation, il avait tourné le bouton de réglage sur un autre canal.) Il a dû se dérégler, mentit-il.

Chiari avait du mal à les suivre, et Colomba obligea Andreas à le soutenir. Il le fit sans réticence.

— Je croyais que tu avais peur du feu, ironisa Andreas.

— Va te faire foutre, répondit Chiari, pas le moins du monde intimidé.

Ils l'installèrent sur le siège arrière de la voiture d'Andreas, puis roulèrent jusqu'à la villa qu'ils avaient louée, à cinq kilomètres de la ville. C'était en réalité un petit cottage au centre d'un grand champ curieusement parsemé de statues de style grec antique. La grille principale s'ouvrait avec un code, les clés de la maison étaient dans la boîte aux lettres.

Ils se garèrent à l'intérieur après avoir refermé la grille. Quand Andreas fit mine de descendre, Colomba lui passa de nouveau les

menottes au volant.

— Tu vas me laisser là ?

— Je t'avais pourtant prévenu de ne blesser personne. Tu as de la chance que je ne t'aie pas laissé brûler.

— Je veux entendre ce qu'il a à dire, protesta Andreas. J'en ai le droit.

— Tu as le droit à une cellule à la limite, répliqua Colomba en claquant la portière. (Elle voulait le punir mais elle voulait surtout qu'Andreas n'en apprenne pas plus que ce qu'il savait déjà. Pour le bien de l'enquête.) Et si tu mouftes, je reviens et crois-moi, tu n'aimeras pas la suite.

Elle s'éloigna.

Andreas grinça des dents et jura en allemand, mais il se calma très vite. En apparence, tout au moins. Il savait que le moment de lui faire payer son insolence allait bientôt arriver. Il visualisait déjà la scène, dans toutes les nuances de sang. *Bientôt*.

Quand Colomba disparut dans le cottage, il allongea les jambes du côté passager et, du bout du pied, déclencha l'ouverture d'un petit compartiment dissimulé sous la boîte à gants.

Un bon journaliste doit toujours avoir un as caché dans sa manche.

ILS S'INSTALLÈRENT DANS L'IMMENSE LIVING au rez-de-chaussée – où étaient disposées deux tables de salle à manger pour dix personnes et un coin salon grand comme l'appartement de Colomba. À côté, s'ouvrait un petit couloir avec une salle de bains et l'escalier qui menait à l'étage supérieur, où il y avait quatre chambres. Ils firent asseoir Heinichen sur l'un des canapés, où il se tint immobile, les fixant en silence de ses yeux asymétriques. À la lumière du grand lustre à fausses bougies, les ravages du feu étaient encore plus évidents.

Brigitte fouilla dans les placards et en sortit du thé et une bouilloire, pendant que Dante s'attaquait à la bouteille de vodka – chaude, tout comme celle « récupérée » au bar du Colloquium, mais au moins celle-ci était de la Beluga Platinum, plus haut de gamme. Assis sur le rebord de la fenêtre par laquelle entrait le froid, Dante tendit la bouteille en direction du prisonnier.

— Vous en voulez ?

Chiari détourna le regard pour refuser, puis il changea d'avis et acquiesça. Il attrapa la bouteille et Dante eut tout à coup peur d'avoir fait une bêtise, que l'autre puisse s'en servir comme arme, mais il se contenta de boire deux ou trois gorgées rapides, puis une dernière plus longue, avant de la lui rendre.

— Cela fait deux ans que je ne bois plus d'alcool, déclara-t-il dans un italien parfait, bien que mâché du fait de sa déformation, avec seulement un léger accent de l'Est.

— Sur prescription du médecin ?

L'homme lui lança un regard de mépris.

— Je voulais rester lucide. Au cas où elle reviendrait. Mais maintenant...

Il haussa les épaules. Dante avala une autre gorgée, et la chaleur de l'alcool qui irradiait dans son ventre lui fit réaliser que tout cela était vrai, que l'impossible s'était produit : il avait devant lui quelqu'un qui détenait la clé pour résoudre le mystère de Giltiné. L'homme qui savait

pourquoi elle se déplaçait à travers le monde en fauchant des victimes comme la créature surnaturelle dont elle portait le nom.

Et s'il ment, s'il refuse de parler ?

Il s'efforça de lire en lui, mais la posture et les expressions étaient trop altérées par ses cicatrices. Le prisonnier le réprimanda de son index intact.

— On nous l'enseignait à nous aussi, ce truc. Mais on essayait de ne pas se faire avoir.

— Quel truc ?

— Celui qui permet d'étudier les expressions des gens, de deviner ce qu'ils ont dans la tête.

— Quel genre de formation ? Militaire ? Espionnage ?

Chiari haussa à nouveau les épaules.

Colomba revint dans la pièce avec Brigitte et une tasse de thé. Elle avait une faim de loup mais il n'y avait rien à manger dans la maison.

— Malheureusement Brigitte ne parle pas italien, énonça-t-elle en anglais. Donc nous utiliserons l'anglais pour communiquer. Ça vous convient ?

— Je n'ai rien à dire.

L'anglais du prisonnier était presque sans accent et son allemand devait probablement être parfait. À l'évidence, l'apprentissage intensif des langues faisait également partie de la formation qu'il avait reçue, quelle qu'elle soit.

— Au moins dites-nous votre nom.

— Franco Chiari.

Colomba plaça une chaise en face de lui et s'assit.

— Pas de bobards, je vous prie. Ce nom-là est aussi vrai que l'est celui de Heinichen et peut-être bien d'autres.

— Cela ne m'intéresse pas.

— Vous êtes russe.

L'homme ne réagit pas.

— Voyons si ceci vous intéresse, ajouta Colomba. Giltiné a tué douze personnes en Italie, six à Berlin dans l'incendie de l'Absynthe dont vous êtes le seul survivant, et mon ami ici présent est persuadé qu'elle en a tué beaucoup d'autres de par le monde.

— Votre ami a probablement raison, admit Chiari.

— Mon ami pense qu'elle n'a pas fini de tuer.

— Et cela aussi, c'est fort possible.

— Vous êtes la seule personne capable de nous aider à l'arrêter.

Il sourit, avec le côté du visage qu'il pouvait encore mouvoir – cela ressemblait plus à une grimace grotesque.

— Vous ne l'arrêterez pas.

— Après ce qu'elle vous a fait, pourquoi ne voulez-vous pas nous aider ?

— Parce que je l'ai mérité. C'est ma faute si elle est encore de ce monde, en train de faire ce qu'elle fait.

— Vous avez été militaire, ou espion, devina Dante. Par hasard, votre mission concernait-elle Giltiné ?

— Elle ne s'appelait pas comme ça lorsqu'on m'a confié la mission.

— OK. Vous deviez l'arrêter et vous n'y avez pas réussi, reprit Colomba, en s'efforçant d'être patiente, même si elle aurait voulu le secouer violemment.

— Au contraire j'ai bien réussi. C'est ça, le problème. J'ai fait mon boulot. (La voix de l'homme se réduisit à un chuchotement.) Je l'ai trouvée et j'ai fait le nécessaire.

— Et qu'est-ce que tu devais lui faire ? intervint Brigitte pour la première fois. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Je l'ai tuée, dit l'homme qui disait s'appeler Chiari. C'est pour cela que maintenant elle se venge.

v

Price Tag



Avant – 2010

L N'Y A PAS DE LUNE, mais les gratte-ciel de Shanghai illuminent le ciel noir. Femme contemple de la fenêtre de son hôtel la grande courbe du fleuve Yangzi, vingt étages plus bas. Elle repense à l'eau glaciale d'une ancienne prison, puis à l'eau chaude de la mer d'Espagne. À l'époque où on l'appelait « Fille », ou « Muette ». Avant qu'elle ne se choisisse un nouveau nom, son vrai nom.

Dans la chambre derrière elle, dans l'immense lit trop mou, Katia dort sur le ventre, les cheveux répandus sur l'oreiller comme les tentacules d'une méduse couleur sang, un pied découvert par les draps. Femme s'approche et fait glisser délicatement le tissu jusqu'à exposer son corps tout entier. La peau de Katia est d'une blancheur laiteuse, le corps est mince, presque dénué de courbes.

Les ancêtres de Katia devaient être des proies, pas des prédateurs, pense Femme. Ils s'enfuyaient dans la forêt sur leurs longues jambes et se cachaient. Ils volaient la nourriture, ils ne la chassaient pas.

Contrairement à moi.

Elle se penche sur son amante. Sous le parfum du bain moussant sans nom de l'hôtel, elle sent l'arôme du vin qui s'évapore et de l'anguille grillée qu'elles ont mangée au District 51, dans un petit restaurant niché entre une galerie de peinture et un atelier de restauration. Katia passe tout son temps libre au studio et aux répétitions au District ; elle rentre à la nuit, les yeux encore brillants. Katia vit d'art et de beauté, Femme ne comprend pas, mais elle en perçoit les effets. Elle en subit le charme par procuration. Cela s'est toujours passé ainsi entre elles, depuis le soir où elle l'a vue sur une scène de concert à Paris : au piano, avec ses doigts qui volaient sur les notes dans un cercle de lumière. Quand elle l'a prise, la nuit même, le corps de Katia vibrait encore de la musique qui l'avait traversée, des applaudissements et de l'excitation.

Cela n'aurait dû se produire qu'une seule fois, pourtant elles sont restées

ensemble, deux ans passés à voyager à travers le monde. Femme est devenue la compagne de l'artiste, son épaule sur qui s'appuyer, la présence nécessaire dans les coulisses. Elle sait qu'elle ne devrait pas et elle a essayé de la fuir, mais elle est toujours revenue. Katia a planté ses racines en elle. Loin d'elle, Femme dépérit et se meurt.

Tôt ou tard elle comprendra. Elle verra qui je suis réellement.

Et leur histoire prendra fin.

Une gouttelette de sueur glisse dans le creux du dos de Katia, jusqu'à ses fesses presque plates. Femme la lèche. Elle a un goût de vie. Mais elle fondrait en larmes, si elle connaissait la vérité.

Katia se réveille. Elle tend une main et lui effleure le visage, comme une invitation. Femme s'exécute, traçant avec les lèvres une veine qui court le long de son bras. Elle la sent battre doucement, au rythme de son souffle. Elles s'embrassent.

— J'ai fait un rêve étrange, murmure Katia.

— Les rêves sont toujours étranges, remarque Femme, qui ne rêve jamais. De quoi as-tu rêvé ?

— Je ne me rappelle presque plus, je sais seulement qu'il y avait Giltiné dedans.

— Qui est-ce ?

— Une sorcière dont me parlait ma grand-mère. Elle était à la tête d'un groupe de femmes vêtues de blanc qui portaient une bougie. Elles marchaient dans une ville déserte et sombre, en ruine, les maisons détruites...

— Comme après une guerre.

— Peut-être une guerre nucléaire... Tu sais, le monde désert et plus aucune trace de vie.

— À part ces femmes.

— Elles, elles ne sont pas vivantes. Giltiné les emmène au paradis, ou en enfer... C'est l'esprit des morts. (Katia s'étire.) Viens dans le lit.

— Pas tout de suite.

Femme enfle le peignoir et les chaussons d'éponge avec le logo de l'hôtel.

— Tu vas au sauna ? lui demande Katia.

— Oui.

Femme y va toujours la nuit, lorsqu'il n'y a personne. Les clients n'y ont plus accès, mais elle a donné un pourboire considérable au responsable, et elle possède une clé de service.

Katia élance les jambes hors du lit.

— Je viens avec toi. Je n'ai pas envie de rester toute seule.

Elle enfle son peignoir elle aussi et, ensemble, elles quittent la chambre. Il est deux heures du matin. Les rires des clients, dans le bar du jardin, se sont éteints. Dans le couloir stagne un désagréable relent de légumes bouillis et de durian, un fruit que Katia refuse de goûter à cause de son odeur répugnante. Femme n'a pas ce problème. Elle peut tout manger, mort

ou vif, c'est un des avantages à être ce qu'elle est.

Elles prennent l'escalier de service – Femme ne monte jamais dans l'ascenseur, si elle peut l'éviter – et elles descendent jusqu'au spa, au sous-sol. Il y a un sauna, une baignoire à bulles et une petite piscine ronde avec des jets d'hydromassage. Les murs sont rouge sombre, le sol de marbre noir, et les haut-parleurs diffusent les notes du Prélude en do mineur de Bach. Femme reconnaît l'interprétation de Katia. Elle se demande si c'est une coïncidence, ou si la direction de l'hôtel l'a fait exprès pour rendre hommage à leur hôte, qui jouera le soir suivant au Grand Théâtre.

Quelques lumières seulement sont allumées et, dans la pénombre, les deux femmes se glissent nues dans le bassin d'hydromassage. Katia se laisse aller à ce plaisir au parfum de fruit défendu, Femme, au contraire, a tout juste fermé les yeux qu'elle les rouvre aussitôt.

Quelque chose cloche.

Elle l'a senti en entrant, mais elle vient seulement de réaliser ce qui l'a dérangée. La porte de la petite cabine où, pendant la journée, on va retirer les serviettes est entrebâillée. Ce n'est jamais arrivé durant la semaine qu'elles ont passée à l'hôtel, parce que l'employé remet toujours tout en ordre avant vingt-trois heures, heure officielle de fermeture de l'espace bien-être. Cette fois, il ne l'a pas fait.

À présent, tous les sens de Femme sont en alerte. Le bruit de l'hydromassage est comme une strate impossible à pénétrer, mais sous l'odeur du chlore et du désinfectant, elle perçoit un arôme de tabac et quelque chose de plus subtil et acide, qui rappelle l'humain.

Katia ouvre les yeux quand disparaît la tiédeur du corps de Femme. Elle est sortie du bassin en silence et maintenant elle est accroupie sur le bord, dans une pose presque animale, de fauve. Katia ne l'a jamais vue comme ça. Ce n'est plus la femme avec laquelle elle a dormi ces deux dernières années, avec laquelle elle a voyagé et fait l'amour. Il y a toujours eu un pacte implicite à propos du passé de Femme. Elles n'en parlaient pas, comme si Femme était née le jour où elles se sont connues. Mais maintenant Katia se demande si elle ne s'est pas trompée, en la voyant traverser la salle sans émettre le moindre bruit, se déplacer sur le sol humide, le long des ombres les plus obscures.

Femme passe la tête par la porte de la cabine. L'odeur acide est celle des viscères de l'employé, mort, le ventre ouvert, à genoux comme s'il était en train de prier un dieu cruel. Femme recule brusquement, et heurte les deux hommes dont elle a pressenti la présence dans le noir.

Katia, qui est encore dans le bassin, voit bouger des ombres et entend des sons étouffés, mais elle ne parvient pas à comprendre ce qu'il se passe. Pourtant, elle a peur d'appeler Femme, peur que son cri ne déclenche quelque chose d'horrible.

De l'obscurité au-delà du bassin sort un homme vêtu de l'uniforme gris des employés. Il a une expression neutre, des yeux clairs.

C'est Maksim.

Katia lui demande ce qu'il veut, mais Maksim l'attrape par les cheveux et cogne son visage sur le bord du bassin. Les incisives de Katia se cassent, finalement elle se met à hurler.

Aussitôt, du fond de la pièce, les ombres commencent à bouger plus vite, puis tout à coup apparaît le corps nu de Femme, couvert de sang. Elle court vers Maksim tellement vite que celui-ci ne réussit pas à la prendre pour cible. Il espérait l'attirer dans un piège en se servant de Katia, mais il s'est trompé sur son compte. Il n'a le temps de presser la détente qu'une seule fois, avant que Femme ne le renverse, le plaquant contre le mur. Le projectile traverse le front de Katia, qui essayait de se relever. Elle tombe dans l'eau avec un bruit sourd. Femme est déconcentrée. Un instant. Peut-être pour la première fois de sa vie. Et Maksim, qui a perdu son pistolet et qui, dans la lutte, s'est cassé trois côtes et fêlé une vertèbre, lui plonge son couteau de chasse dans le dos.

Femme se cambre, et lui donne un grand coup de coude. La mandibule de Maksim explose, il lâche le couteau qui reste planté dans la chair de Femme. Il glisse à terre. Femme cherche à lui donner un coup de pied à la gorge, mais sa blessure au dos saigne copieusement. Elle est ralentie, et Maksim tente le tout pour le tout. Il la pousse de toutes ses forces, Femme perd l'équilibre et tombe la tête la première dans le bassin. Maksim, avec l'énergie qu'il lui reste, monte sur elle, l'écrase contre le fond pendant qu'il cherche désespérément à ne pas s'évanouir. Femme tente de donner une impulsion contre le bord du bassin, pour s'échapper, mais elle glisse et ne réussit pas à avoir prise. À la cinquième minute, son corps cesse de se tordre. À la sixième, ses membres et son visage tressaillent encore un peu.

À la dixième il n'y a plus que le silence.

Maksim continuerait à la maintenir sous l'eau s'il n'entendait pas des voix qui parlent chinois venir de dehors. Alors il s'enfuit. À chaque pas trempé qui l'emmène au loin, le long des routes éclairées par les enseignes des derniers bars ouverts et par les lanternes rouges destinées aux touristes, il laisse derrière lui un morceau de ces longues années qui ont commencé le jour où il a accepté l'offre d'un homme qui l'effrayait. Il était un jeune homme alors et il est devenu vieux, un cabot prisonnier de ses chaînes. Maintenant, c'est fini, pense-t-il. Maintenant il a coupé le dernier lien.

Mais il se trompe.

Quand la police arrive, ou plus exactement la Police armée du peuple, comme elle s'appelle désormais, les militaires sont forcés de constater la mort d'une célèbre pianiste d'origine lituanienne et de deux criminels locaux déjà connus comme affiliés aux Triades.

Le corps de Femme, en revanche, a disparu.

MAKSIM, QUI AVAIT PRIS LES NOMS de Heinichen, de Chiari et d'autres encore qu'il avait oubliés, demanda une cigarette, et Dante sortit son paquet sans le regarder.

— Comment a-t-elle fait pour s'en tirer ? s'enquit Colomba en brisant le lourd silence qui avait suivi ses déclarations.

— Le froid ralentit l'organisme, murmura Dante. (Il avait une voix d'outre-tombe. Le récit de la noyade avait fait resurgir toutes ses peurs les plus angoissantes.) Il y a des naufragés qui ont survécu bien plus longtemps sans respirer.

— J'aurais dû la cribler de balles, mais j'avais du mal à rester debout, et puis je ne croyais pas que c'était nécessaire. (Maksim réalisa qu'il se confiait à des inconnus. Après une vie passée à se taire, il se libérait comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. *Va te faire foutre, j'aurais dû le faire plus tôt.*) Elle a mis quatre ans à me retrouver, mais elle y a réussi. Et si j'avais été au bout du monde plutôt qu'à Berlin, ça n'aurait rien changé. Si j'avais été sur la tour Eiffel, Giltiné y aurait mis le feu.

— Tu l'aurais bien mérité, intervint Brigitte, livide. (Elle semblait prête à lui sauter à la gorge.) Tout ce qu'il s'est passé après, c'est de ta faute.

— Pourquoi êtes-vous tellement sûr de ce qu'elle aurait fait ? interrogea Dante.

— Qu'est-ce que vous croyez qu'elle faisait avant que je la retrouve à Shanghai ? Qu'elle était femme de ménage ? rétorqua Maksim avec mépris. Je l'ai poursuivie pendant presque trente ans, et durant ces trente années elle a survécu en tuant des gens. Pour les Vory v Zakone, ou même pour ces traîtres du FSB, quand il y avait un travail trop répugnant pour qu'ils l'exécutent eux-mêmes. Il était impossible de la retrouver si tu ne savais pas où chercher, et j'arrivais toujours trop tard. La Russie est grande, et elle se déplaçait même au-delà des frontières. Deux ou trois fois, j'ai traité avec des mafieux avec qui elle

était en rapport pour qu'ils me la livrent, mais elle a toujours réussi à s'enfuir.

— Et pourquoi n'avez-vous pas continué à la poursuivre quand vous avez compris qu'elle était encore vivante ? insista Colomba.

— Quand je suis rentré à Moscou, j'ai découvert que mon nom figurait dans la liste de Poteev. Vous savez ce que c'est ?

— Oui, répondit Dante, mais ce fut le seul et il expliqua aux autres : Alexandre Poteev était une taupe de la CIA dans le service des renseignements extérieurs de la Fédération de Russie. Il a révélé l'identité de quelques agents sous couverture. Comme Anna Chapman.

— Tous les noms ne sont pas parvenus jusqu'aux journaux, certains ont été tenus secrets, précisa Maksim. Et cela signifiait que sur la tête de ces pauvres types était suspendue une chose bien plus dangereuse qu'un procès. Peut-être une cellule sans nom ou une fosse, avec l'accord des deux parties.

— Votre nom était un de ceux-là, en conclut Colomba.

— Exact. Je me suis donc enfui et j'ai espéré qu'on ne me juge pas digne d'une chasse à l'homme à grand échelle, menée par les services secrets américains ou russes. Si je faisais profil bas, qui pouvais-je gêner ? Malheureusement, c'est Giltiné qui m'a poursuivi, pas eux.

— Et vous êtes sûr que la femme que vous avez cherché à tuer à Shanghai et Giltiné sont la même personne ?

— Elle avait une combinaison ignifugée et un masque à gaz, mais elle a une façon de se déplacer difficile à oublier. Tu la vois à dix mètres de toi, et la seconde d'après elle est déjà en train de te donner des coups de pied dans les couilles. (Maksim leva les yeux au plafond.) Et puis je n'étais pas le premier de sa liste.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Mes vieux collègues tombaient tous comme des mouches. Incendies, noyades, chutes dans l'escalier. On aurait cru voir un documentaire sur les accidents domestiques. Je pensais que c'étaient les services qui faisaient du nettoyage.

— Pourquoi auraient-ils voulu vous éliminer, vous et vos collègues ? Qu'est-ce que vous saviez qui ne devait pas être révélé ?

— La Boîte, répondit Maksim.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— L'endroit où j'ai rencontré pour la première fois Giltiné. (Il prit une autre gorgée de vodka.) Une prison. La pire qui ait jamais existé.

MAKSIM ÉTAIT ARRIVÉ À KIEV dans un avion militaire, et il avait été chargé avec cinq autres Spetsnaz sur un camion qui les avait transportés de nuit sur des routes enneigées. C'était en décembre, la température était de quinze degrés au-dessous de zéro comme à Kaboul, mais là au moins il n'avait pas à craindre de se faire exploser sur une mine ou de recevoir une balle.

Le camion les avait déposés devant une structure militaire perdue au milieu des bois, loin des zones d'habitation. Elle était composée de quelques baraquements pour les militaires, d'une cantine et de deux ou trois bâtiments pour les officiers. Au-delà d'une barrière de barbelé qui divisait le complexe en deux, il y avait un cube de ciment gris haut comme un immeuble de trois étages. Le cube avait une seule entrée sur l'une des façades, et pas une fenêtre ni même une lucarne. Seulement des bouches d'aération. Personne ne pouvait entrer ou sortir sans autorisation.

— Sans portes ni fenêtres ? Cela veut dire que les prisonniers ne voyaient jamais le soleil ? interrogea Colomba.

— Jamais. Je ne suis jamais entré à l'intérieur, mais on m'a dit que le bâtiment était éclairé électriquement, au moins à certaines heures du jour. C'était tout ce à quoi les détenus avaient droit. Ils venaient des prisons de toute l'Union soviétique, mais nous ne savions pas si c'étaient des prisonniers politiques ou des délinquants ordinaires, parce que leurs papiers étaient vierges. Et puis il y avait les enfants.

Dante se retrouva debout, à deux pas de Maksim, sans comprendre comment il était arrivé là.

— Vous enfermiez des enfants dans un endroit comme celui-là ?

— Ce n'était pas moi qui décidais. Il y avait une section spéciale réservée aux mineurs. En tout, la Boîte contenait cinq cents personnes, dont une cinquantaine d'enfants et d'adolescents.

— Et eux non plus ne sortaient jamais ?

Maksim ne lui répondit pas. Dante, en nage, les poings serrés,

s'approcha encore davantage de lui.

— Ils sortaient ? répéta-t-il – sa voix était presque un râle.

— Non, c'était un aller simple, admit Maksim à contrecœur, comme s'il avait honte de cela.

— Et qu'est-ce qu'ils avaient fait ? demanda Brigitte.

— Je ne le sais pas. Leurs papiers étaient aussi vierges. Mais je ne crois pas qu'ils venaient d'autres prisons. Ils étaient sales et mal en point, sans uniforme.

— La Boîte, ce n'était pas le vrai nom, n'est-ce pas ? devina Dante. C'était quoi, le vrai nom ?

— Douga-3.

Dante s'y était attendu, mais ce fut quand même un choc.

— Fils de pute. De sacrés fils de pute, jura-t-il.

— Vous pouvez nous expliquer de quoi vous parlez ? questionna Colomba.

— Douga-3 a été l'un des secrets les mieux gardés de la guerre froide, expliqua Dante en ouvrant et en fermant sa bonne main. Une base militaire à cent kilomètres de Kiev, au milieu de nulle part. L'Union soviétique en niait l'existence, mais l'Otan l'a repérée parce qu'elle émettait des signaux qui encombraient les fréquences radio, avec un bruit qui ressemblait à celui d'un pic-vert. À quoi elle servait, personne ne le sait vraiment. On racontait que c'était la base d'un système antimissile. Ou une installation HAARP pour créer des tremblements de terre artificiels. En réalité, c'était un camp. Et toi, tu es resté là jusqu'au dernier jour, *soldat* ?

— Oui.

— Par hasard, ce n'était pas en avril 86 ?

Maksim acquiesça.

Colomba chercha à se rappeler ce qu'il s'était produit à cette date-là. Elle savait qu'il s'était passé quelque chose d'important et d'horrible, mais elle ne parvenait pas à se rappeler quoi.

— Le complexe Douga-3 avait été installé près de Prypiat, continua Dante, qui, depuis le 26 avril 1986, est devenue une ville fantôme. Ou plus exactement, le 27 avril, parce que le premier jour personne n'a averti la population de la situation. Ce n'est que plus tard que trois cent mille individus ont été évacués de la région. Mais beaucoup d'entre eux étaient déjà contaminés et ils sont morts quand même.

Colomba comprit alors, mais ce fut Brigitte qui parla la première.

— Tchernobyl, putain, murmura-t-elle.

Tchernobyl.

La Boîte avait été construite près de l'épicentre du plus grand désastre nucléaire de l'Histoire.

ANDREAS AVAIT DÛ ENLEVER UNE CHAUSSURE pour réussir à attraper le contenu du coffret secret, situé sous la boîte à gants. Cela avait été une manœuvre de contorsionniste, d'autant plus compliquée avec les poteaux télégraphiques qui lui servaient de jambes. Après l'avoir fait tomber deux fois, il était finalement parvenu à soulever jusque sur sa poitrine la petite trousse qui contenait un set de clés vierges et cinq petits crochets. Le kit aurait sûrement suscité quelques questions si la police l'avait trouvé un jour, mais il s'était montré utile dans de nombreuses occasions.

Comme escapologiste, Andreas était loin du niveau de Dante, mais il connaissait les fondamentaux, et se libérer d'une paire de menottes est plus facile qu'on ne le pense : elles sont conçues pour être utilisées sur des prisonniers sous surveillance, qui ne sont a priori pas en mesure de pouvoir les crocheter. Andreas utilisa le système le plus répandu au monde : un petit coin de fer-blanc. Il l'inséra dans le cliquet de la menotte, qu'il resserra d'un cran en écrasant douloureusement la chair de son poignet – coinçant ainsi le mécanisme de blocage – et la menotte s'ouvrit.

Andreas massa son poignet endolori tout en étudiant les alentours. De la vitre de la voiture, le seul mouvement perceptible était celui des ombres derrière les fenêtres.

En gardant les yeux braqués sur le cottage, Andreas sortit un second objet du compartiment secret : un poing américain en plastique noir. Sur le dessus étaient disposées deux électrodes commandées par un bouton qui pouvaient décharger plus d'un million de volts à bas ampérage. Assez pour mettre hors d'état de nuire un chien de grosse taille, ou pour faire mal à un être humain. Très mal.

Andreas ouvrit la portière millimètre par millimètre et descendit du véhicule. Le son des voix lui parvenait de la maison comme un bourdonnement. Ses compagnons semblaient discuter avec animation. À l'idée de ne pas être avec eux pour écouter les explications du faux

mort, la moutarde lui monta de nouveau au nez, mais son ressentiment fut adouci par la pensée de ce qu'il s'apprêtait à faire. *Personne ne tient Andreas loin du spectacle, personne. Et ceux qui s'y essayent finissent toujours par payer.* Il marcha le dos courbé, en prenant garde à rester dans l'obscurité. Malgré sa corpulence, il réussissait à se déplacer avec agilité et en silence.

Il fit le tour du cottage et examina les fenêtres de l'étage supérieur. Elles étaient trop hautes pour qu'il puisse les atteindre, d'autant plus sans faire de bruit. Toutefois, en poursuivant son chemin, il découvrit une fenêtre à guillotine au rez-de-chaussée. C'était celle de la salle de bains. Andreas fit glisser au maximum le battant, avant de se faufiler dans l'ouverture. Son arrière-train était plus gros que l'espace disponible et il resta coincé, jusqu'à ce que le fond de son pantalon se déchire. Il s'écroula alors sur le plancher de la salle de bains, en se fendant les lèvres par la même occasion. Il resta immobile pendant quelques minutes, retenant son souffle par peur que quelqu'un n'ait entendu le bruit de sa chute. Mais il ne se passa rien, et dans le séjour Dante continuait à parler tranquillement avec ce ton insolent qu'Andreas détestait.

Il se releva précautionneusement, effleurant sa bouche sanguinolente. Rien de grave, mais ils allaient payer pour ça aussi. Son pantalon ne tenait plus et il l'enleva avant de s'asseoir sur le bord de la baignoire, sans pouvoir résister à la tentation de faire jaillir quelques étincelles électriques du poing américain.

Bientôt, pensa-t-il.

DANTE RESPIRAIT L'INDIGNATION et déclamait en agitant sa mauvaise main :

— Trente-cinq tonnes de combustible nucléaire répandues sur trois mille kilomètres, des centaines de milliers de morts en conséquences directes des radiations et un million à cause des tumeurs apparues à travers le monde, même si évidemment les données réelles ont été cachées. Et pas seulement par l'Union soviétique, par tous les gouvernements qui soutenaient les lobbies nucléaires. (Il se tourna vers Maksim.) S'il existe un dieu, il doit avoir un grand sens de l'humour, pour que tu sois encore vivant.

— Dieu aide celui qui s'aide lui-même, rétorqua Maksim. Un des gardiens connaissait quelqu'un dans la centrale et il a paniqué, il a voulu partir sans autorisation. Les gardiens ont été gagnés par l'affolement, et les prisonniers en ont profité. Je les ai vus commencer à fuir, maigres comme des clous et pâles comme des cadavres, avec des bâtons et des armes arrachés de force aux gardes. Ils couraient vers les barbelés. Mes compagnons d'armes ont commencé à tirer, je me suis enfui. Même si nous les avions tous tués, à quoi cela aurait-il servi ? Avec les radiations qui nous tombaient dessus, nous serions tous gravement malades quoi qu'il arrive. Peut-être étions-nous déjà malades d'ailleurs. Mais avant de disparaître, j'ai vu sortir la gamine.

— Giltiné, précisa Dante.

— Oui. Elle a été la seule mineure à s'évanouir dans la nature. Tous les autres ont été capturés ou tués. Une trentaine, plus les soldats et le personnel qui avaient déserté comme moi. Mais à moi, ils ont proposé une alternative à l'exécution : retrouver les fugitifs et les éliminer. Certains ont été de vrais durs à cuire, pas autant que Giltiné cependant.

— Qui vous a recruté ?

— Techniquement l'armée cette fois encore, mais le chef s'appelait Belyy. Il était responsable de la Boîte, un médecin militaire :

Alexander Belyy. (Dans son for intérieur, Maksim se dit que Belyy lui faisait toujours aussi peur, plus encore que Giltiné.) Et quand il est mort... les ordres ont continué à pleuvoir. C'est difficile à expliquer, mais les gens comme moi sont comme des bancs de poissons. Nous savons où aller et ce que nous devons faire, même si nous ne savons pas pourquoi.

— J'ai vu des vidéos sur Tchernobyl, dit Brigitte. Et il n'y avait aucun bâtiment qui ressemblait à cette Boîte.

— Elle a été démantelée par une compagnie de « liquidateurs », ceux qui ont fait les travaux pour sécuriser la centrale après l'explosion. Il y en avait des milliers dans le coin. Et la plupart ont crevé à cause des radiations. Comme les pompiers qui sont arrivés au début.

— Et vous avez traqué les prisonniers qui s'en sont sortis, poursuit Dante, la mine sombre.

— J'étais un soldat, et eux des assassins. (Maksim alluma une autre cigarette.) Belyy m'a donné leurs dossiers pour que je les étudie. C'étaient tous des meurtriers en série. La propagande interdisait qu'on parle d'eux : les serial killers étaient un problème *amerikanskiy*, pas de chez nous. Mais les diables existaient aussi dans le paradis des travailleurs.

— Et toi, qu'est-ce que tu es ? demanda Brigitte.

— Aujourd'hui, une épave.

— Vous avez lu le dossier de Giltiné : qui est-elle ? Quel est son vrai nom ? exigea Colomba.

— Personne. C'était une exception et apparemment elle l'est restée. Elle n'a pas été amenée dans la Boîte, elle y est née.

— Mon Dieu.

Quand Colomba pensait avoir touché le fond, elle descendait encore d'une marche. Une enfant née dans une prison pour assassins et qui avait grandi au milieu d'eux. Comment s'étonner qu'elle tue les gens partout sur son passage ?

Brigitte était pâle.

— C'est de votre faute si Giltiné a tué mon frère. C'est à cause de ce que vous lui avez fait, cria-t-elle à Maksim.

— Je ne le nierai pas, mademoiselle.

Colomba reprit l'interrogatoire.

— Comment a-t-elle survécu, toute seule ?

— Je l'ignore. Nous avons perdu sa trace tout de suite après sa fuite. Nous pensions qu'elle était morte. Et puis, des années plus tard, un bruit a couru : on parlait d'une femme qui tuait pour le plus offrant, même pour le FSB. Et comme je vous l'ai déjà dit, chaque fois que j'ai remonté sa piste, elle a toujours réussi à m'échapper.

— Il y a quand même une chose que je ne comprends pas, reprit

Dante. Le régime communiste était tombé. Qu'est-ce que cela pouvait vous faire que Giltiné soit vivante ? Vous étiez inquiets à l'idée qu'elle tue des gens ?

— Bien sûr que non. Nous étions inquiets parce qu'elle était la seule, à part Belyy et moi, à pouvoir parler de la Boîte. Ma tâche était de faire disparaître toute trace de son existence.

— Vos nouveaux chefs pouvaient se décharger de cette responsabilité sur ceux qui étaient au pouvoir avant eux, comme ils l'ont fait avec les purges de Staline. Pourquoi ce gaspillage d'énergie ?

Avant que Maksim ne puisse répondre, Andreas fit son apparition. Ensuite, il n'eut plus le temps de dire quoi que ce soit.

C'EST BRIGITTE qui avait tiré la courte paille dans cette histoire, même si elle ne le savait pas encore. Elle en avait marre d'entendre parler de gens assassinés et d'horribles complots, et elle était partie se passer de l'eau sur le visage.

Elle pensait à son frère. Au matin où son père lui avait téléphoné pour lui annoncer la terrible nouvelle. Il pleurait tellement que Brigitte, à moitié endormie, n'avait pas compris tout de suite de quoi il parlait. Elle avait dû reconstituer le puzzle.

Absynthe. Günther. Incendie.

Quand elle avait compris, elle avait vomi. Un haut-le-cœur tellement puissant que cela lui avait coupé le souffle. Elle ne parvenait même pas à pleurer.

Elle ressentait la même chose, en cet instant. C'était un miracle qu'elle soit encore debout, après avoir découvert que son frère était mort uniquement parce qu'il s'était retrouvé au milieu d'une guerre que livrait une victime contre ses geôliers. Quand Colomba lui avait expliqué que l'incendie avait pu être volontaire, Brigitte avait été submergée par la colère et la haine contre l'inconnu responsable de ce carnage, mais maintenant elle ne ressentait plus que de la peine et du dégoût pour toutes les personnes impliquées.

Elle ouvrit d'abord la porte du couloir, puis celle de la salle de bains, se déplaçant à tâtons pour chercher l'interrupteur dans le noir. La porte se referma derrière elle, et Brigitte pensa à un coup de vent. En effet, la fenêtre était ouverte. Puis, dans la lueur provenant du jardin, elle distingua la silhouette d'un homme.

Andreas.

Avant même qu'elle puisse crier, Andreas la frappa à la gorge avec son poing américain. Brigitte se débattit en cherchant à respirer, mais ses jambes cédèrent lorsque la décharge électrique lui court-circuita les nerfs. Andreas lui mit une main sur la bouche en l'attrapant par-derrière, avant de la frapper sur le côté, en actionnant de nouveau la

décharge. L'électricité fit danser les pieds de Brigitte comme ceux d'une hystérique, pendant que ses yeux se révoltaient. Elle n'avait jamais ressenti une telle douleur, et elle ne pouvait même pas hurler. Seulement gémir contre la main qui l'étouffait. Elle essaya de la mordre, mais Andreas la prit par les cheveux et lui cogna le visage contre le miroir, qui se brisa en mille morceaux. Brigitte sentit son nez se fracturer.

— Putain de salope, lui chuchota Andreas à l'oreille, en écrasant l'arme entre ses jambes et en déclenchant la décharge. Jouis.

Brigitte vit noir et pensa mourir.

Quand le brouillard se dissipa, elle se réveilla – encore vivante – dans la salle à manger, le bras gauche d'Andreas sous sa gorge et quelque chose qui lui piquait le cou. C'était un morceau de miroir, grand comme une tranche de gâteau, qu'Andreas appuyait contre sa chair.

— Si tu ne fais pas ce que je dis, je lui coupe la gorge, à cette petite salope, affirmait-il.

Colomba était dressée devant eux, le pistolet braqué sur Andreas. Dante était pétrifié, près de la fenêtre. Andreas avait le menton couvert de sang. Du sang coulait aussi le long de la main avec laquelle il tenait le morceau de miroir entouré de papier hygiénique. En caleçon, on aurait cru un monstre grotesque.

— Laisse-la partir, ordonna Colomba. Ou tu le regretteras.

— Si tu es tellement sûre de me tuer du premier coup, tire. Parce que si tu te trompes, je la bute. (Il serra encore davantage Brigitte, qui sentit avec dégoût son érection contre ses fesses.) Et peut-être même que je me la taperai pendant qu'elle mourra. Je me suis toujours demandé quel effet ça ferait.

Il lui lécha le cou et Brigitte eut un frisson de répulsion.

— Va te faire foutre, lui dit-elle.

Il se colla un peu plus contre elle.

— Continue comme ça, tu m'excites.

Maksim, depuis le canapé, l'observa en plissant son œil sain.

— J'en ai connu beaucoup des gars comme toi, fit-il remarquer.

— Ah oui, et comment ils étaient ?

— Morts, la dernière fois que je les ai vus.

Andreas éclata de rire.

— Dommage que cette époque-là soit révolue, hein ? (Andreas s'adressa de nouveau à Colomba.) Tu as trois secondes avant que je commence à couper.

Colomba dévia une seconde son regard vers Dante, qui hocha la tête. Il était sûr qu'Andreas mettrait sa menace à exécution. Alors elle abaissa son pistolet sur le sol, mais elle donna un coup de pied dedans pour qu'il glisse sous un vieux buffet, de façon qu'Andreas ne puisse

pas l'attraper.

— Et maintenant ?

— Maintenant on va trouver un accord, répondit Andreas en continuant à jouer avec le morceau de miroir : le cou de Brigitte était à présent tailladé de nombreuses coupures. La probabilité que les deux idiots que vous êtes réussissent à arrêter Giltiné est tellement faible que je ne peux pas la prendre en considération. Donc je dois m'arranger pour qu'elle reste bien sage le temps qu'elle crève de toutes les horreurs qu'elle cache sous ses bandes.

— Comment tu comptes t'y prendre ?

— La meilleure chose à faire serait de vous tuer, toi et ton ami autiste. Mais cela pourrait s'avérer compliqué. Alors je pense que nous devrions accomplir ensemble un acte héroïque et nous séparer bons amis.

— Tu veux tuer Maksim, compris Dante.

— Et tu crois qu'on va te laisser faire ? ajouta Colomba.

— Du point de vue d'Andreas, c'est parfaitement rationnel, reprit Dante. Nous partagerions le même secret, et comme ça aucun de nous n'essayerait de dénoncer les autres. Et Giltiné n'aurait plus de raison de se venger de nous.

— Tu vois que, quand tu veux, tu peux ? se moqua Andreas en lui adressant un clin d'œil.

— Ton plan n'a qu'un défaut, déclara Dante. Maksim n'est pas d'accord.

Andreas se tourna vers l'intéressé, et c'était exactement ce que Dante voulait. L'ancien soldat lui lança la bouteille de vodka droit dans la figure – elle explosa sous le choc. Andreas chancela, tandis que l'alcool et le sang lui brûlaient les yeux. Brigitte en profita pour se dégager, et Andreas se jeta sur Maksim en se servant du morceau de miroir comme d'une lame, qu'il lui enfonça dans la gorge avec une telle force que ses doigts disparurent dans la blessure. Quand il retira sa main, avec un bruit de ventouse, une fontaine de sang jaillit de l'entaille, inondant la victime et l'agresseur.

Maksim, en tombant sur le dos, s'aperçut qu'il ne sentait plus rien : aucune douleur, même ses vieilles cicatrices ne le faisaient plus souffrir. Il lui semblait que le soleil éclairait la pièce et les personnes présentes se transformèrent en statues, figées dans un ultime mouvement. Colomba saisissait une chaise, Dante courait vers Andreas, les yeux fermés. Et Andreas ouvrait tout grand la bouche dans un rire bestial.

La lumière commença à décliner et Maksim remonta le temps. Il n'était plus dans le cottage d'Ulma, mais au milieu de l'incendie de l'Absynthe, enterré sous l'amas de briques qui lui avait sauvé la vie, puis il se trouvait à Berlin sans argent, sur le qui-vive chaque fois

qu'un étranger échangeait un regard avec lui. Ensuite à Shanghai sous les lanternes rouges, en Espagne, à Moscou, dans la Boîte, à Kaboul avec ses compagnons d'armes, puis au cours de formation Spetsnaz.

Et à la fin à Kalouga, où son père leur disait au revoir, à lui et à ses frères en partant pour la verrerie, et cela lui sembla la scène la plus réelle de toutes, la seule qui comptait. Il essaya même de lever une main pour lui rendre son salut, mais il ne trouva ni sa main ni son corps, car ce qui vivait encore n'était que les dernières étincelles de son cerveau qui s'éteignait et qui ne durèrent qu'une fraction de seconde.

— Putain. Non !

Colomba abattit la chaise contre le dos d'Andreas, ce qui ne lui fit pas plus d'effet que la bouteille. Il lui décocha un coup de poing en pleine face et Colomba s'effondra contre la table. Dante chargea, yeux fermés et tête baissée, mais il se prit un coup sur le menton et le poing américain lui envoya sa dernière décharge ; il se retrouva les quatre fers en l'air.

Andreas saisit le col de la bouteille, resté intact, et se jeta sur Colomba. C'est alors que Brigitte le heurta de tout son poids : pris au dépourvu, Andreas perdit l'équilibre et tomba à quatre pattes sur le plancher. Le tesson se brisa dans sa main, et il rugit de douleur. Mais il se ressaisit vite et enfonça son coude juste au-dessous du sternum de Colomba. À demi étouffée, celle-ci réussit pourtant à rouler sur le côté et à se mettre hors de portée. Andreas, toujours à terre, saisit Brigitte à l'aveuglette et l'attira vers lui. Il se leva en la tenant par la gorge, puis la repoussa de toutes ses forces.

Elle vola en arrière et s'écrasa contre le coin de la cheminée ; dans son dos un éclair de douleur remonta jusqu'à sa nuque. Andreas courut pour l'achever, sans pour autant y parvenir car Dante, en rampant, lui avait saisi la cheville, avec l'énergie du désespoir. Andreas secoua sa jambe pour se débarrasser de lui et lui allongea un coup de pied dans l'estomac qui l'envoya valser à plusieurs mètres de là.

Colomba, elle, avait réussi à se relever et les deux adversaires s'observèrent, chacun d'un côté de la table, comme des chiens de combat. Andreas n'était plus qu'un masque de sang et ses vêtements arrachés laissaient apparaître sa chair flasque. Il murmurait des insultes et des obscénités en allemand.

— Viens, le défia Colomba en enroulant la ceinture de son pantalon autour de son poing.

Ses yeux étaient d'un vert sauvage et Andreas eut une seconde d'hésitation. Puis il fit demi-tour et se mit à courir vers le buffet : il s'était souvenu du pistolet. Ce dernier avait glissé jusqu'au mur, et

Andreas renversa le meuble – les assiettes et les verres se fracassèrent par terre. Le Beretta apparut au milieu de la poussière et de la vaisselle brisée. Andreas s'en empara et se tourna vers Colomba avec un sourire de triomphe.

— Et maintenant, salope ? lui lança-t-il avec défi.

Elle recula vers le mur de l'entrée, en heurtant le portemanteau. Andreas brandit le pistolet, qui ressemblait à un jouet d'enfant entre ses mains.

— Il paraît que si tu te prends une balle dans le ventre, tu meurs plus vite. Parce que ta merde pénètre dans ton sang.

Dante, qui s'était remis à genoux, leva les bras.

— Andreas ! OK, tu as gagné. On fera tout ce que tu veux.

— Tais-toi, débile, ce sera bientôt ton tour. (Andreas passa sa langue sur les lèvres.) Et alors, putain de flic, tu regrettes de m'avoir cassé les couilles, hein ? (Il fit un pas dans sa direction.) Peut-être que maintenant tu as désespérément envie de moi, pas vrai ? (Il fit un autre pas. Colomba semblait clouée au mur, à moitié recouverte par les manteaux qui lui étaient tombés dessus.) Peut-être que si tu prenais ma grosse bite, je pourrais être plus cool avec toi et tes amis. Qu'est-ce que t'en penses ? Échange de bons procédés ?

— Non, refusa Colomba, et elle lui tira dessus à travers la poche de son blouson avec le revolver de Maksim, en priant pour que cette épave ne lui explose pas dans les mains.

Andreas fut transpercé par quatre coups, entre le ventre et la poitrine : il écarta les bras comme un gorille, avant de basculer en arrière, défonçant le haut de la cheminée et se cognant la nuque contre le plancher.

Brigitte tenta de se protéger des éclats de bois et de briques, sans succès. Elle s'écroula sur le sol, à hauteur du visage d'Andreas, qui avait la bouche grande ouverte, la langue pendante, gonflée et couleur cerise.

Elle hurla.

À DEUX HEURES DU MATIN, Dante sortit du cottage et rejoignit Colomba, appuyée contre une des roues avant de la DeLorean. Brigitte était allée prendre une douche, pour essayer de se remettre de ses émotions. Elle était encore sous le choc, et Dante lui avait fait boire du cognac, déniché dans le cellier. Il s'adossa contre la portière et alluma une cigarette.

— Tout va bien ?

— Je viens de tuer une nouvelle personne, Dante, répliqua Colomba. Tout va bien, mon cul.

— C'était de la légitime défense.

— Tu en es sûr ?

Dante lui lança un regard interrogatif. Colomba continua :

— Je sais ce que j'ai ressenti quand j'ai appuyé sur la détente. Je voulais le tuer, Dante. Je voulais effacer ce sourire de son visage, je voulais le rayer de la surface de la terre. Et quand il est mort...

— Tu as eu l'impression d'être un assassin.

— Oui.

— Crois-moi, tu n'en es pas un. OK, techniquement si. Mais tu n'avais pas le choix. Au contraire, tu aurais peut-être dû le faire plus tôt.

Colomba secoua la tête, et grimaça de douleur.

— Je devais transmettre l'enquête à mes collègues, point barre. Ou bien remettre Andreas à la police allemande.

— Tu sais très bien que cela n'aurait servi à rien.

— « Je jure d'être fidèle à la République, d'observer loyalement la Constitution et les lois de l'État, et d'exercer mes fonctions dans l'intérêt exclusif de la nation », récita Colomba. Tu sais ce que c'est, Dante ?

— L'hymne le moins épique que j'aie jamais entendu ?

— *Mon* serment. Quand je suis entrée dans la police. (Colomba avait la voix cassée.) Et j'ai toujours essayé de le respecter. J'y croyais. Et

puis j'ai commencé à déroger à quelques règles, et à violer quelques lois. Et maintenant... (Elle secoua la tête et reprit son souffle.) Je dois me rendre à la police, Dante.

— Si tu n'étais pas aussi bouleversée, tu te souviendrais qu'Andreas est un écrivain célèbre : personne ne croira à notre version des faits.

— Et qu'est-ce que nous devrions faire, d'après toi ? Enterrer les cadavres dans le jardin ?

— Seulement cacher les traces de notre passage, conseilla Dante, prudent. La maison est louée au nom d'Andreas, et tu l'as tué avec le pistolet de Maksim : selon toute probabilité, ils auraient pu se disputer parce que Maksim aurait refusé de lui révéler un secret brûlant sur la Stasi.

— Je ne peux pas mentir sur une enquête pour homicide, Dante ! cria Colomba. Je ne peux pas descendre aussi bas !

— C'est la meilleure chose à faire.

— Quoi ? (Colomba frappa sur le coffre.) Les cadavres n'ont pas encore refroidi et toi tu as déjà échafaudé ton plan pour tout arranger. Il n'y a qu'une chose qui t'intéresse, ton cul.

— Peut-être que moi aussi j'aurais dû finir dans la Boîte, hein ? Avec les autres sociopathes.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

— Mais tu l'as pensé. Si nous sommes en prison, qui arrêtera Giltiné ? Penses-y.

— Les collègues de Maksim, tôt ou tard.

— Je doute qu'il en reste beaucoup en circulation. Mais si c'était le cas... en tuant Giltiné, ils effaceraient le dernier souvenir de la Boîte.

— Et c'est vraiment grave ?

— Oui, CC. Giltiné est un assassin, mais elle est aussi une victime. Et les victimes ont besoin de quelqu'un qui leur donne le droit de parole.

Dante réalisa qu'il s'était trop exposé et se tut. Colomba ne parvint pas à briser le silence. Ils demeurèrent appuyés sur la DeLorean, à regarder le ciel au-dessus de la cime des arbres. Il y avait peu de lumières alentour et on voyait très bien la Voie lactée. Ils la contemplèrent en cherchant à oublier l'horreur qui les attendait dans le cottage.

— Il faudrait enlever nos empreintes et notre ADN des cadavres, finit par déclarer Colomba, comme dans un rêve. Il y a des traces partout, des fragments... C'est impossible.

— À moins de recourir à la solution Giltiné. On rassemble les cadavres et on met le feu à la maison. Au fond, Maksim a déjà mis le feu à l'hôtel. Peut-être était-il en train de recommencer quand Andreas l'a surpris.

— Tu veux brûler la maison de quelqu'un qui n'a rien à voir avec

tout ça ?

— Il doit être assuré. Il n'y a que les imbéciles qui louent leur maison en ligne sans l'assurer. Et puis il y a des choses plus graves.

— Ce ne serait qu'un nouveau délit à ajouter à la longue liste..., soupira Colomba, mécontente.

— Cela nous donnera un peu de temps. Combien à ton avis ?

Colomba réfléchit.

— La police allemande passera d'abord chez les parents et les amis d'Andreas, puis ils se concentreront sur ses dernières rencontres. En Italie, notre nom aurait provoqué quelques réactions, ici il faudra davantage de temps. Ensuite ils devront contacter les autorités italiennes... Si tout va bien, deux ou trois semaines. Et après... qui peut le dire ? Ils n'arriveront peut-être jamais jusqu'à nous.

— Un peu de chance, de temps en temps, ne serait pas de refus. On le mérite bien.

— Depuis quand penses-tu que le monde est juste ? (Colomba s'écarta de la voiture.) Allez, bouge ton cul.

Parfois le feu fixe les empreintes, et même après un incendie, il y a des matériaux capables de résister aux flammes et de conserver l'ADN, comme un insecte dans de l'ambre. Par conséquent, ils durent nettoyer toute la maison avant d'y mettre le feu. Dante, en utilisant les détergents trouvés dans le débarras, s'occupa de l'extérieur, tandis que Colomba se chargeait de l'intérieur, avec l'aide de Brigitte. Les verres ensanglantés furent lavés dans la baignoire, puis dispersés à nouveau. Quand il fallut s'occuper des cadavres, Brigitte ne réussit pas à les toucher, et courut dehors pour vomir. Ce fut Colomba qui lava les mains d'Andreas et lui retira tout résidu organique sous les ongles, avant de les barbouiller à nouveau de sang pour éviter qu'on remarque la manipulation. Pendant qu'elle faisait cela, elle s'imagina qu'il se relevait et lui sautait dessus, en cherchant à l'étrangler, et cela l'impressionna tellement qu'elle eut une brève crise de panique. Andreas ne bougeait pas, mais l'ombre du corps sembla vibrer dans le coin de son œil, et Colomba sentit ses poumons se contracter. Elle se mordit la lèvre, serra les poings et reprit son travail. Le fait de ne pas avoir flanché au moment fatidique était la seule note positive de la journée.

Avec l'aspirateur, ils firent disparaître tous les cheveux et les poils, puis ils sortirent le sac et lavèrent le filtre, avant de remettre un sac neuf et de l'utiliser à nouveau pour que cela ne se voie pas. Ils versèrent sur la table le restant de cognac pour donner l'impression d'un toast qui aurait mal tourné. Enfin les cadavres furent arrangés de façon crédible, afin qu'on pense qu'Andreas avait poignardé Maksim après avoir été lui-même blessé à mort – le pistolet de Maksim fut

replacé dans sa main. Ils éparpillèrent encore d'autres bris de verre. À l'aube, épuisés et proches de la crise de nerfs, ils jugèrent que le résultat était satisfaisant.

Restait le problème de partir à trois avec une voiture deux places, et ils décidèrent que Colomba ferait la navette : elle accompagnerait Brigitte à la gare d'Augusta, la ville la plus proche à part Ulma, puis elle viendrait chercher Dante.

Brigitte et Dante prirent quelques minutes pour se dire au revoir sur un banc du jardin, en prenant soin de ne pas laisser d'empreintes. Dante paraissait calme, mais la quantité de benzodiazépine qu'il avait ingurgitée suffisait à peine à gérer sa tension. Brigitte, elle, était vidée.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit-elle. Comment Maksim a-t-il su que nous arrivions ?

— Il avait un scanner, et notre talkie-walkie a merdé. Il l'a expliqué à CC quand elle l'a accompagné dans la salle de bains.

— Réflexe d'espion.

— C'est ça.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— On rentre en Italie. Il est probable qu'ensuite nous devons entreprendre un autre voyage au bout du monde pour retrouver Giltiné.

— Ce sera difficile pour moi de rester sans vous ici. Toi et Colomba, vous êtes les seuls avec qui je peux parler de ce qu'il s'est produit. (Elle passa ses doigts dans ses cheveux sales et emmêlés.) J'ai peur des cauchemars. Et de finir en prison.

— Pour la prison, je peux te rassurer. Il n'y a rien qui te lie à Maksim ou à Andreas, et si on nous pose la question, on ne t'a jamais vue. Mais il vaudrait mieux que tu te trouves une bonne excuse pour les bleus que tu as sur le visage. Une belle bagarre avec un type ivre à l'Automatik serait l'idéal.

— J'y penserai.

— Pour les cauchemars... Tu as Snapchat ?

— Je vis dans ce millénaire.

— Tu n'as pas idée du nombre de gens à qui j'ai dû expliquer ce que c'était. Mon pseudo est MOKA141. Tu peux m'écrire quand tu veux, et même me téléphoner au milieu de la nuit. N'utilise pas autre chose pour me contacter. Si tu as des problèmes, je débarque en quatrième vitesse, OK ?

Si je trouve un moyen de venir, pensa-t-il. Brigitte acquiesça.

— Tu promets que tu me tiendras au courant ?

— Je te le promets. Ton visage te fait mal ?

— Un peu. Pourquoi ?

Il lui fit une bise, qui devint quelque chose de plus qu'un simple au revoir entre amis. Cela les réconforta tous les deux.

Ensuite, Brigitte monta dans la DeLorean, son sac de voyage dans le coffre. Cinquante minutes plus tard, Colomba la laissa à quelques centaines de mètres de la gare – elle ne se risquerait pas plus loin à cause de la voiture, trop reconnaissable.

— Je suis désolée pour toutes ces épreuves, s'excusa Colomba.

— C'est moi qui ai insisté pour venir. Au moins, maintenant, je sais pourquoi mon frère est mort. Ce n'est pas une consolation, mais cela me permet d'y voir un peu plus clair.

Elles se serrèrent la main, puis s'étreignirent et s'embrassèrent sur les joues.

— Merci pour tout, dit Colomba.

« Et surtout, prends soin de Dante », fut la dernière phrase de Brigitte. Et elle le dit sur un ton tellement... *triste ? passionné ?* que Colomba, bien qu'elle soit convaincue que Brigitte était lesbienne, éprouva une inexplicable pointe de jalousie. Qui dura jusqu'à ce que jaillissent les premières flammes du cottage. Dante et elle s'étaient servis de l'essence pompée dans le réservoir d'Andreas pour allumer l'incendie. Puis ils rejoignirent la DeLorean, garée à quelques kilomètres. Quand ils se retournèrent, la fumée noire avait déjà envahi le ciel.

Tous les deux pensèrent à la même chose : le réacteur de Tchernobyl.

FRANCESCO ATTERRIT À DIX HEURES DU MATIN à l'aéroport Marco-Polo de Venise, où un homme en costume bleu le conduisit au bateau à moteur qui attendait au quai. À bord il trouva un serveur qui lui servit une coupe de champagne pendant qu'il naviguait vers l'hôtel Villa Rosa sur le Campo San Polo. L'établissement était situé au cœur de la Venise touristique, celle dans laquelle des masses compactes de piétons emplissaient les *calli* et les magasins de mode, mais l'hôtel était une oasis de tranquillité qui donnait sur le Grand Canal. Francesco profita du luxe et ne fut pas surpris de trouver dans sa chambre une bouteille de Krug dans un seau à glace. Près de la bouteille, une enveloppe de papier ivoire avec en filigrane l'image du pont qu'il connaissait déjà. À l'intérieur, l'invitation paraphée « COW ».

Il ouvrit grand la fenêtre et respira l'odeur de sel et de kérosène ; l'invitation tournait et retournait entre ses mains. C'était le ticket d'or de Willy Wonka, l'accès à un monde meilleur.

La réception l'avertit que quelqu'un était arrivé pour lui et il demanda qu'on le fasse monter. C'était un homme athlétique d'une soixantaine d'années, vêtu d'un complet gris : il le dévisagea de la tête aux pieds avant de lui serrer la main.

— Je m'appelle Mark Rossari, se présenta-t-il.

— Vous êtes l'homme qui m'a répondu au téléphone.

— Oui. Je suis responsable de la sécurité. Toutes mes condoléances pour votre mère. J'ai longtemps travaillé avec elle.

— Merci, répondit Francesco, un peu confus de se trouver face à quelqu'un qui faisait partie de la vie de sa mère et dont, quelques jours plus tôt, il ne connaissait pas l'existence.

Rossari s'assit sur le petit canapé sans attendre d'invitation.

— Je voudrais discuter avec vous des instructions à suivre pour rencontrer le fondateur.

— Quel genre d'instructions ?

— Sur la façon dont vous devrez vous comporter. (Rossari était

détendu mais sur le qui-vive, et ses yeux en mouvement constant se plantèrent dans ceux de Francesco.) La rencontre aura lieu après le dîner, dans une zone réservée du bâtiment, fermée aux invités qui ne font pas partie du conseil. Vous devrez laisser vos téléphones et autres appareils électroniques à mes hommes, et vous serez fouillé.

— D'accord.

— Vous ne devrez pas essayer de vous approcher du fondateur et vous ne lui serrerez pas la main ni n'aurez de contacts physiques avec lui. Si vous tentez quoi que ce soit, cela mettra fin à la rencontre et à votre collaboration avec l'association.

Francesco gratta nerveusement une petite peau de son pouce.

— Il me semble comprendre que cette rencontre est plus qu'une formalité. C'est un test, n'est-ce pas ?

— Une évaluation, disons. Si je peux me permettre un conseil, répondez à toutes les questions qui vous seront posées avec la plus grande sincérité.

— Et si l'avis du... fondateur était négatif ? demanda Francesco, dont le ticket d'or semblait scintiller un peu moins maintenant.

— On vous demande d'être discret sur cette rencontre et sur tout ce qui concerne l'association.

— Pas d'inquiétude à avoir sur le sujet.

— Nous ne sommes pas inquiets. (À la façon dont Rossari prononça cette phrase, l'estomac de Francesco se serra.) Le fait que vous soyez ici est une preuve de reconnaissance et de confiance de la part du fondateur vis-à-vis de votre mère, continua Rossari. Normalement votre candidature n'aurait jamais dû être prise en considération, il faut que vous ayez bien cela en tête.

— Oui, bien sûr... mais ma mère est décédée avant de pouvoir m'expliquer vraiment de quoi il retournait. J'ai lu seulement les papiers qu'elle m'a laissés et j'ai beaucoup de questions.

Rossari, qui avait fait mine de se lever, s'assit de nouveau.

— Le fondateur vous dira ce que vous devez savoir.

— D'accord. Mais je voudrais éviter de passer pour un crétin. Si vous pouviez me donner un peu plus d'informations sur la façon dont fonctionne l'association, je... je me sentirais plus à l'aise. Mais peut-être ne nous trouvons-nous pas au bon endroit pour cela, ajouta-t-il nerveusement, pour des questions de sécurité.

— Nous avons apporté quelques améliorations à votre chambre avant votre arrivée, naturellement, dit Rossari, qui sembla étonné que Francesco n'y ait pas pensé. Donnez-moi votre portable, s'il vous plaît.

Francesco le lui remit, et Rossari le déposa dans le frigo du minibar.

— Vous ne me fouillez pas ? s'enquit Francesco.

— Vous n'avez pas de micro sur vous, répliqua Rossari. Nous avons vérifié votre bagage et votre personne pendant le trajet en bateau.

Francesco eut un mouvement d'irritation. D'accord pour la sécurité, mais être fouillé à son insu lui donnait l'impression qu'on avait violé son intimité.

— Et si j'en avais mis un sur moi sur le chemin entre le bateau et ici ? rétorqua-t-il par pure provocation.

Rossari sourit pour la première fois.

— Je suis certain du contraire.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'auriez pas les couilles de le faire, même si vous êtes assez intelligent pour l'imaginer, répondit Rossari avec le ton d'un plombier qui explique pourquoi un siphon est bouché.

Francesco aurait voulu répondre sur le même ton, cependant il savait que ç'aurait été contre-productif et il laissa tomber.

— Vous pouvez m'aider, ou non ?

Rossari acquiesça.

— Là, nous sortons de mon champ de compétence mais... vous avez des connaissances en neurologie ?

COLOMBA SE RÉVEILLA DANS LA VOITURE, stationnée sur l'aire de repos juste avant la frontière italienne de Chiasso. Elle était tout endolorie mais elle avait un peu récupéré. Quand elle regarda l'heure et vit qu'il était midi, elle comprit pourquoi. Elle avait dormi deux heures au lieu de la demi-heure au bout de laquelle elle avait demandé à Dante de la réveiller. Ce dernier était assis sur le ciment, en train de lire sur sa tablette, les jambes croisées, entouré de mégots de cigarettes.

Colomba ouvrit la portière, qui se leva sur les pistons à air comprimé en grinçant, et descendit pour se dégourdir un peu les jambes. Dante ne sembla pas s'en apercevoir et continua à faire glisser les pages sur son iPad. Il s'était connecté avec le Wi-Fi de l'aire d'autoroute.

— Hé ! lui cria-t-elle. Tu n'as pas envie d'un café ? Ou d'aller aux toilettes ?

Il montra la structure derrière lui sans lever les yeux de l'écran.

— Les toilettes sont là. Le café, je t'en fais un.

— J'aurais préféré une station-service

— Elles sont propres. Cinq étoiles sur TripAdvisor.

Colomba était trop pressée pour discuter. Quand elle revint, Dante avait allumé la cafetière électrique et un gargouillement indiquait que le café serait bientôt prêt.

— Je t'ai fait un arabica normal, comme ça tu ne me les casseras pas, lui dit-il distraitemment. (Il avait posé la tablette sur le siège, mais ses yeux étaient encore ailleurs.) Après, on peut repartir, si tu veux. Mais je préférerais que nous attendions encore un peu. Je ne me sens pas très bien.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— D'abord le café, OK ?

Sa voix tremblait. Ils burent leur café, Dante fuma deux ou trois cigarettes, puis il se décida enfin à parler.

— Tu sais pourquoi Pavlov n'a pas eu de second Nobel ? lui

demanda-t-il.

Colomba s'attendait à tout, sauf à cela.

— Tu fais tout ce cirque pour Pavlov ?

— Oui, rétorqua-t-il sèchement. Tu le sais ou non ?

— Je ne savais même pas qu'il en avait eu un premier. C'est le type des chiens, non ?

— Oui, le type des chiens..., reprit Dante, de plus en plus énervé. Ivan Petrovitch Pavlov. Et qu'est-ce que tu sais de son expérience avec les chiens ?

— Dante, je vais te filer un coup de pied si tu n'arrêtes pas tout de suite. Nous ne sommes pas à l'école.

— Tu sais quelque chose ou pas ?

Colomba se força à rester calme.

— Alors : Pavlov faisait sonner une clochette quand il donnait à manger aux chiens. Il a découvert qu'au bout d'un certain temps, si la clochette sonnait, les chiens bavaient, qu'il y ait de la nourriture ou non. Et c'est là qu'il a formulé la théorie des réflexes conditionnés. Je connais bien ma leçon, professeur ? Quelle note me donnez-vous ?

— À moi aussi, on avait enseigné les choses comme ça, tu sais ? dit Dante, avec amertume. Aux cours du soir. J'imaginai ces pauvres chiens qui sautillaient devant leur gamelle vide, gaiement. Mais en vrai ils ne sautillaient pas du tout.

— Comment ça ?

— Parce que pour mesurer la quantité de salive que produisaient leurs glandes, Pavlov déviait chirurgicalement leurs conduits salivaires en les faisant s'écouler dans un conteneur millimétré. En faisant des trous... (Il toucha sa joue.)... ici. Ça a été un véritable champion de la vivisection.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec nous. C'était il y a plus de cent ans, il est trop tard pour appeler la SPA.

— Il ne faisait pas cela seulement aux chiens.

Colomba soupira.

— Dante, par pitié...

— Tout cela est vrai. Il y a des documents et même une vidéo diffusée par la BBC avec les scènes de l'époque. Je l'ai téléchargée, tu veux la voir ?

— Non merci. Mais tu en es sûr ? Il faisait des expériences sur des hommes ?

— Sur des enfants.

— Oh, putain.

Colomba avait compris ce qui perturbait tellement Dante.

— Il leur perçait les joues en créant des fistules artificielles. C'étaient des orphelins, des gamins des rues... Ça a commencé dans les années vingt, mais les résultats de ses expérimentations ont été cachés

pour des raisons éthiques et donc pas de deuxième Nobel en 1923.

À présent, Colomba l'écoutait attentivement.

— Ça a quelque chose à voir avec la Boîte, pas vrai ?

Dante acquiesça.

— Pavlov a laissé de nombreuses études comme héritage. Les techniques sur les réflexes conditionnés ont été intégrées dans la formation des cosmonautes et dans celle des forces spéciales. Staline les adorait, comme il adorait Pavlov, même si ce dernier était ouvertement anticomuniste. Et dans les années soixante-dix, elles continuaient à faire partie des techniques enseignées au KUOS. Cela ne te dit rien, ce nom ?

— Non.

— C'était une sorte d'école supérieure pour les officiers du KGB et des forces spéciales. Ce qu'on y enseignait vraiment, on l'ignore, mais on sait qu'ils utilisaient beaucoup de techniques de maîtrise de soi – type rester nus dans la glace et se convaincre d'avoir chaud, de ne pas ressentir de douleur, ne pas éprouver de fatigue. Un des enseignants avait été formé à l'Institut Pavlov de Saint-Pétersbourg et il est mort dans les années quatre-vingt-dix, après avoir servi de conseiller pour le KGB et les services secrets. Devine comment il s'appelait ?

— Belyy ? répondit Colomba, en espérant que ce ne serait pas la bonne réponse.

— Exactement. Le chef de Maksim, le directeur du service de santé de la Boîte, et le seul véritable héritier de ce boucher de Pavlov, même si toutes les super-puissances ont dépensé des paquets d'argent pendant la guerre froide pour découvrir les limites de l'esprit et du corps humain. Ils voulaient créer un super-soldat, comme Captain America. Ou Captain Russia, dans ce cas précis.

— Et le résultat, ce serait Giltiné ?

— Peut-être qu'elle a seulement appris des autres prisonniers. Ou peut-être qu'elle est née comme ça, va savoir. (Il alluma une énième cigarette.) Il y avait une légende urbaine très célèbre en Russie, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, celle de la Volga noire.

— La voiture ?

— Oui. C'était le modèle utilisé par la police, et les gens étaient terrorisés à l'idée de la voir en bas de chez eux. Ça pouvait signifier un voyage pour la Sibérie. Mais dans la légende, la Volga noire passait la nuit et enlevait les enfants solitaires. (Il la regarda, les yeux humides.) Peut-être que ce n'était pas une légende.

— C'est terminé à présent, Dante.

— Tu en es certaine ? Et alors pourquoi Maksim a-t-il continué à agir après la fin de l'Union soviétique ? Quels intérêts est-ce qu'il protégeait ?

— Tu crois qu'on continue à enlever des enfants ?

— Je crois qu'il se passe encore certaines choses et que ceux contre qui Giltiné lutte sont dangereux, autant, voire plus qu'elle.

Ils auraient continué à échafauder des hypothèses, mais l'iPad signala l'arrivée d'un nouveau message. C'était Roberto Minutillo. Quand Dante le lut, il pâlit.

— C'est Guarneri, dit-il seulement.

PENDANT QUE DANTE ET COLOMBA étaient encore en voyage pour Ulma, Guarneri avait passé la journée avec Paolo, son fils de sept ans : il était allé le chercher à l'école et l'avait ramené chez lui pour un *déjeuner-devoirs-et-dîner*, avant de le rendre à sa mère dont il avait divorcé trois ans plus tôt.

Quand ils s'étaient mariés, les amies de sa femme étaient convaincues qu'ils deviendraient comme ces couples des téléfilms de comédies policières programmés à l'heure du déjeuner, et qu'ils passeraient des nuits sans dormir à discuter des affaires en cours et à regarder des photos de cadavres : mais la réalité avait été bien moins excitante. La carrière de Guarneri avait très vite stagné, et de son travail il n'avait rapporté chez lui que du ressentiment et de la mauvaise humeur. Être la femme de l'inspecteur Colombo pouvait avoir de bons côtés, mais être celle d'un protagoniste de *The Office* un peu moins. Au final, Martina l'avait mis à la porte.

Il y avait eu entre eux les inévitables désaccords, et même des disputes dont aucun d'eux n'était fier, mais petit à petit leurs rapports étaient redevenus presque amicaux. En raccompagnant son fils, Guarneri s'était donc attendu à passer quelques minutes à bavarder avec Martina devant un café ou même, s'il avait bien mené son jeu, à passer une heure avec elle au lit. Mais, après avoir ouvert la porte d'entrée, il découvrit son ex-femme sur le canapé de la salle de séjour, profondément endormie, au point qu'elle ne réagit pas quand il la secoua. Guarneri, troublé, accompagna le petit Paolo dans sa chambre et lui imposa de se mettre au lit. Puis il revint dans le séjour pour appeler les urgences. Le seul problème fut que, dans la pièce, était apparue une autre personne. Guarneri savait qui c'était avant même de la voir. Parce qu'elle se déplaçait silencieusement, en rasant les murs, comme une ombre parmi les ombres. Et qu'elle était très rapide. Quand elle fut devant lui, il vit qu'il s'agissait d'une femme de taille moyenne vêtue de noir, le visage recouvert d'un masque de

caoutchouc. Guarneri saisit son arme de service.

Boum.

Paolo, qui préférait qu'on l'appelle Pao comme le type qui dessine des pingouins sur les murs, se réveilla avec un écho dans les oreilles. C'était comme s'il avait rêvé un bruit tellement fort que ça l'avait réveillé pour de vrai. En regardant son grand réveil bleu avec les aiguilles fluorescentes sur la table de chevet, il se rendit compte qu'il avait seulement dormi une heure, peut-être moins. Il tendit l'oreille pour savoir si la télévision était allumée, mais le silence était total. Probablement son père était-il déjà parti lui aussi, parce que s'il était resté, il aurait entendu des cris, ou bien des rires. Dernièrement c'étaient surtout des rires, et Pao avait timidement espéré que papa et maman recommenceraient à vivre ensemble. Il avait un vague souvenir des années où sa famille était unie, mais dans son esprit elles avaient les mêmes scintillements dorés que les publicités pour les panettoni. Il ne savait pas encore très bien ce que c'était que la nostalgie, cependant il en ressentait pour quelque chose qu'il n'avait jamais vraiment vécu. Il se leva de son lit dans l'idée d'aller à la cuisine boire un verre d'eau, mais quand il ouvrit la porte de la chambre, la femme était là.

Debout sur le seuil et sans visage.

Pao ne faisait plus pipi dans sa culotte depuis qu'il avait deux ans, mais la vision fut tellement épouvantable que sa vessie laissa couler un jet chaud qui courut le long de la jambe du pyjama.

Un monstre. Un fantôme.

Pao se recroquevilla sur lui-même et commença à pleurer en se bouchant les oreilles.

Il sentit un très léger coup sur sa tête.

— Tu ne dois pas avoir peur, dit la femme sans visage. Je ne te ferai rien.

La voix ressemblait à celle d'un robot, comme le commandant Data de *Star Trek*. Pao arrêta de pleurer et s'essuya le nez avec sa manche, en gardant les yeux fermés.

— Qui es-tu ?

— Personne.

— Pourquoi tu n'as pas de visage ?

— J'en ai un, regarde mieux.

Pao fit comme quand il regardait les films d'horreur : il souleva très lentement les paupières, prêt à les refermer. La femme n'avait pas bougé, mais à présent sur son visage lisse elle avait dessiné un large sourire rouge, comme celui des Smilies, qui dégoulinait comme si c'était de la peinture fraîche.

— Tu vois ? reprit la femme. Je te fais encore peur maintenant ?

Pao l'observa. En traçant ce sourire, la femme avait laissé tomber une goutte sous l'œil gauche qui lui rappela les clowns des vieux films. Il eut envie de pouffer. C'était un rêve, il avait compris à présent. Un de ces mauvais rêves qui le faisaient hurler. Mais d'ici peu, il allait se réveiller.

— Où est maman ?

— Elle dort, répondit la femme au sourire dégoulinant. Ton père aussi. Et tu devras rester dans ta chambre jusqu'à ce que quelqu'un vienne te chercher.

— Pourquoi ?

La femme s'agenouilla devant lui.

— J'ai une mission pour toi. Tu vas la remplir, pas vrai ? C'est très important.

— Mais je suis en train de rêver, non ?

— Oui, tu as raison. Ce n'est qu'un rêve. Mais tu devras te comporter comme si tout était vrai.

— Et si je ne le fais pas ?

La femme sans visage effaça le sourire avec son avant-bras, et en traça un autre, cette fois vers le bas.

— Alors je deviendrai très triste. Et je reviendrai toutes les nuits. C'est ça que tu veux ?

Pao eut encore envie de faire pipi.

— Non, dit-il tellement doucement qu'il ne fut même pas sûr d'avoir vraiment parlé.

— Bon. (Giltiné se pencha sur lui.) Ouvre la bouche, lui ordonna-t-elle.

COLOMBA PASSA LA FRONTIÈRE AVEC L'ITALIE trois minutes après avoir lu le message de Minutillo et s'arrêta seulement pour faire le plein. Le reste du temps, elle mit le pied au plancher en se foutant des limitations de vitesse, des radars et de la police. Quand une voiture banalisée lui fit signe de se garer sur le bas-côté, elle fut forcée de le faire mais elle cria sur l'agent jusqu'à ce que celui-ci se mette en contact avec la Mobile, qui donna l'ordre de l'accompagner jusqu'à Rome. Grâce à l'escorte du véhicule de police, la DeLorean put atteindre la vitesse maximale de deux cents kilomètres à l'heure, en vrombissant tellement fort qu'on aurait cru qu'elle allait vraiment remonter le temps. Dante ne protesta pas : il avait pris une double dose de sa petite fiole magique et s'était écroulé, dans un état d'hébétude dont il sortit seulement quand ils arrivèrent à l'hôtel Impero. Colomba le poussa pour qu'il descende, le laissant tout tremblant sur le trottoir.

— Bouge-toi, lui intima-t-elle.

C'était le premier mot qu'elle lui adressait depuis qu'ils étaient partis.

Dante obéit, ramolli comme un flan. Un des gardiens sortit en courant en voyant que la DeLorean bloquait la sortie et Colomba lui tendit les clés en lui demandant d'aller la garer à sa place, puis elle entraîna Dante dans le hall.

— Allez.

— Maintenant, je peux me débrouiller tout seul, protesta-t-il.

— Non. Tu ne peux pas, OK ?

Elle le poussa dans l'escalier jusqu'à la porte de la suite, elle sortit son pistolet.

— Enlève-toi de devant la porte.

— Mais tu crois vraiment...

— Enlève-toi de là !

Dante obéit. Colomba débloqua la serrure magnétique et ouvrit la porte, les poumons serrés, le souffle court. En tenant le pistolet à deux

main, elle entra brusquement, et s'immobilisa face au chaos qui régnait dans la pièce. Il y avait des habits partout et des bouteilles de Cristal vides jonchaient la moquette, ainsi qu'une soucoupe avec un reste de coke et des rouleaux de billets de banque.

Santiago sortit de la chambre de Dante complètement nu, un couteau à cran d'arrêt à la main.

— Putain, qu'est-ce que vous faites là ?

Dante et Colomba se regardèrent : ils avaient complètement oublié l'accord qu'ils avaient passé avec lui.

Heureusement, il y avait une autre suite de libre et Dante put y transférer ses affaires et surtout ses ordinateurs. Santiago, pendant ce temps, s'enferma dans la chambre, furieux de cette invasion.

Colomba examina la nouvelle suite : les seules différences avec la précédente tenaient aux couleurs de certains meubles. Elle abaissa les stores.

— Tu ne sors de cette chambre sous aucun prétexte, tu as compris ? Tu ne te fais même pas apporter de la nourriture par le garçon d'étage.

— Et je dois rester dans le noir, aussi ?

— Tu peux allumer la lumière, mais n'ouvre pas les stores. Si cela te gêne vraiment, bois, dit-elle, expéditive.

La suite était plongée dans la pénombre. Le visage de Colomba était seulement éclairé par un rai de lumière.

— Tu crois vraiment que Giltiné pourrait venir ici ? s'enquit Dante.

— Elle, ou un autre fou du genre d'Andreas. N'importe qui. Il faut donc que tu fasses attention, même au personnel.

— Je les connais depuis deux ans !

— Et Andreas, combien de gens le considéraient comme un inoffensif écrivain à ton avis ? (Colomba enleva le pistolet de sa ceinture et fit sauter le chargeur.) Ce modèle a deux sécurités, OK ? L'une est contrôlée par ces deux petits leviers...

— CC, je sais que ça va te paraître bizarre venant de moi, mais tu devrais te calmer.

— Tu dois être en mesure de te défendre quand je ne suis pas là.

— Tu me vois vraiment avec une arme à la main ? Moi ?

Colomba hésita, pendant que les mots de Dante se frayaient un chemin à travers le nuage d'anxiété et de souffrance qui l'enveloppait.

— D'accord, comme tu veux.

Elle le remit dans l'étui.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je vienne avec toi ? interrogea Dante.

Elle s'efforça de lui parler gentiment, mais elle n'y réussit pas complètement.

— C'est une affaire qui doit se régler entre uniformes, Dante. Excuse-moi.

Elle sortit, fit appeler un taxi et se rendit au domicile de la femme de Guarneri sur la rive gauche du Tibre, dans le quartier Ostiense. L'entrée était surveillée et dans la rue étaient stationnées une dizaine de voitures de carabiniers, gyrophares allumés. Il y avait aussi deux ou trois véhicules sur lesquels était écrit *police*, mais ils se trouvaient en retrait et Colomba comprit qu'ils n'étaient pas en mission : l'enquête était entre les mains des cousins. Les policiers, en revanche, s'entassaient sur l'escalier du vilain immeuble des années soixante, jusqu'à la porte de l'appartement de l'ex-femme de Guarneri. Ils se poussaient pour regarder, se disputant avec les carabiniers qui voulaient qu'ils dégagent le passage. En tête se trouvaient Alberti et Esposito, ce dernier à deux doigts d'en venir aux mains avec le mec qui gardait l'entrée. Mais ils aperçurent Colomba et coururent vers elle, en bousculant tout le monde.

— Madame, il faut qu'on vous parle, dit Esposito lorsqu'il fut devant elle.

— Pas maintenant.

Esposito continua à bloquer le passage.

— Quand alors ?

— Ce soir, chez Dante, répondit Colomba, avant de l'écarter sans égard pour aller trouver le planton. Je suis le commissaire adjoint Caselli. Le substitut du procureur Treves m'a fait demander.

C'était la police routière qui l'avait avertie ; le carabinier la laissa passer.

La section Investigations scientifiques travaillait depuis plusieurs heures dans l'appartement ; et le sol de marbre du séjour était jonché d'étiquettes. Martina gisait sur le canapé, la poitrine et la gorge lardées de coups de couteau. Son chemisier était en lambeaux, elle avait des coupures sur les joues et des marques de lutte sur les mains. Il y avait du sang sur le divan, sur le mur, et même au plafond ; une large traînée avait coulé le long du plancher jusqu'à atteindre Guarneri, étendu sur le dos, son pistolet de service encore dans la main droite. Il avait un trou au-dessus de l'oreille et un couteau de cuisine était posé à côté de lui, couvert de sang et de fragments d'os.

Colomba n'avait jamais vu un meurtre aussi bien maquillé en suicide que celui-là mais elle n'y crut pas un seul instant. Un monstre arpentait cette terre et était prêt à tout pour accomplir sa mission de vengeance contre ceux qui l'avaient emprisonné et torturé. *Créeé*.

Un quadragénaire qui présentait bien, une cigarette éteinte à la bouche, se dirigea vers elle ; il portait des surchaussures transparents.

— Commissaire adjoint Caselli ? demanda-t-il en mettant la cigarette dans la petite poche de sa veste. Je suis le substitut du procureur Treves.

Il lui serra la main.

— Excusez-moi si j'ai mis du temps, murmura Colomba en se concentrant pour ne pas se mettre à crier.

Treves s'aperçut de son malaise.

— Peut-être pourrions-nous aller dans une autre pièce. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Elle acquiesça sans mot dire. Ils entrèrent dans la chambre du couple.

— Vous étiez sa supérieure avant d'être suspendue, dit Treves en entrebâillant la porte. Vous saviez que les problèmes conjugaux de Guarneri étaient aussi graves ?

— Non.

— Y a-t-il des indices qui vous fassent soupçonner une autre théorie que ce que suggèrent les apparences ?

— La SIS a trouvé des anomalies ?

Treves fit un sourire d'excuse.

— Non, pas encore. Et vous, vous en avez trouvé ?

Colomba comprit qu'il se méfiait d'elle. C'était inévitable, il savait qu'elle avait été suspendue. Ou imaginait-il quelque chose d'autre ?

— Je n'ai vu la scène que pendant un instant. Et je ne crois pas être en mesure de l'examiner alors que le cadavre de mon collègue se trouve sur le plancher.

Treves acquiesça.

— Quelles étaient vos relations avec la famille Guarneri ?

— Je connaissais seulement l'inspecteur. Il a divorcé bien avant que nous ne commencions à travailler ensemble.

— Mais vous connaissez son fils Paolo, pas vrai ?

Colomba pressentit que c'était une question importante, mais elle ne comprit pas pourquoi.

— Une fois, il est venu visiter le bureau. Il lui est arrivé quelque chose ?

Son cœur se mit à battre précipitamment.

— L'enfant était enfermé dans sa chambre et la clé était à l'extérieur, ce sont ses grands-parents qui l'ont trouvé quand ils sont venus voir ce qu'il se passait parce que personne ne répondait au téléphone. Il va bien. Sauf qu'il n'ouvre pas la bouche. Il ne parle pas, ne boit pas, ne mange pas, et lorsque le médecin a voulu regarder sa gorge, il a pratiquement fait une crise d'hystérie. Le docteur aurait voulu lui donner un sédatif, mais je lui ai demandé d'attendre votre arrivée.

— Pour quelle raison ?

— L'enfant ne parle pas, mais il écrit.

Treves tendit à Colomba une feuille de cahier à petits carreaux. Elle vit son nom écrit des dizaines de fois d'une écriture enfantine. Ainsi que des *au secooooouuurs* et des *s'il vous plaîâââit* suivis

d'innombrables points d'exclamation. Colomba eut l'impression d'entendre la voix de l'enfant et eut un frisson.

— Vous avez une explication ? demanda Treves.

Colomba resta impassible.

— Non, répondit-elle. Et vous ?

— Allons voir si l'enfant se confie à vous. Au moins, nous comprendrons peut-être pourquoi il tient tant à vous voir.

Elle suivit le magistrat et ils fendirent la foule d'hommes en uniforme pour se rendre dans l'appartement des grands-parents, deux étages au-dessus. Paolo, dit Pao, était assis à la table de la cuisine devant un verre de lait qu'il n'avait pas touché. Il gardait ses poings fermés de chaque côté de son visage écarlate, et ses yeux étaient emplis de larmes. Colomba pensa qu'il semblait moins exprimer la tristesse pour la mort de ses parents qu'un effort digne d'Atlas.

— Il n'a rien mangé, déclara la grand-mère, inquiète.

— Je vous en prie, dit Treves à Colomba. Essayez de lui parler.

Colomba, embarrassée, s'approcha de l'enfant, et s'accroupit pour se trouver à sa hauteur. Pao tourna les yeux vers elle, les pupilles réduites à des têtes d'épingle, la mâchoire contractée.

— Salut, Paolo. Je suis Colomba Caselli. Il paraît que tu veux me voir.

Un immense soulagement effaça l'expression douloureuse du visage de l'enfant, il se jeta à son cou, en la serrant de toutes ses forces. Mais aussitôt il la repoussa, des mains et des pieds, en poussant un hurlement de pure horreur.

Colomba perdit l'équilibre et tomba sur les fesses, pendant qu'une chose dure, avec des pattes, descendait le long de son dos et courait ensuite frénétiquement vers le bord du tapis. Avant qu'elle n'y arrive, Treves jeta dessus l'annuaire qui était sur le buffet, puis Colomba et lui sautèrent sur le bottin de tout leur poids, à pieds joints et en hurlant.

Quand ils se risquèrent à le soulever, ils trouvèrent ce que Pao avait gardé dans sa bouche pendant une journée entière, en priant pour réussir à accomplir sa mission sans faillir.

Il bougeait encore, même si son corps, long de quelques centimètres, était en bonne partie broyé.

C'était un scorpion jaune.

LÉ SCORPION ÉTAIT UN DEATHSTALKER, et le poison de son dard pouvait tuer un être humain ou tout du moins le rendre gravement malade. Il avait même une caractéristique intéressante : dans le noir total il s'immobilisait, surtout s'il était enfermé dans un milieu chaud et humide, comme une bouche. Quand Pao l'avait craché, cependant, le changement de température l'avait rendu furieux. Si Colomba n'était pas tombée, l'aiguillon de sa queue aurait piqué sa chair au lieu de simplement l'effleurer.

Durant l'heure qui suivit, la panique régna. Pao avala trois verres de lait, entrecoupés de larmes hystériques, et il parla d'une femme sans visage. Colomba ne fit rien pour dissuader le magistrat qui pensait évidemment à un cauchemar d'enfant. Bien sûr, c'était la femme sans visage qui lui avait dit d'appeler Colomba... Évidemment, il restait encore à expliquer ce qu'un scorpion africain faisait dans la bouche de l'enfant, mais la Forestière était là pour le découvrir.

Au moment où Colomba pensait l'avoir échappé belle, elle se retrouva face à Santini. Une barbe grise mangeait ses joues maigres, il semblait avoir dormi tout habillé.

Ils sortirent ensemble de l'appartement, et Colomba se prépara au combat. Mais Santini se contenta de marcher en silence à ses côtés jusqu'à ce qu'ils arrivent devant un bar tabac. Il fit lever un couple d'une table en leur mettant sa carte professionnelle sous le nez, puis il s'assit à leur place en invitant Colomba à faire de même. Il commanda une grappa pour tous les deux.

— Je n'aime pas la grappa, déclina Colomba.

— Ce soir, tu en bois quand même, lui répondit-il. – Il leva son petit verre. – À Alfonso. Qui a eu la malchance de travailler avec toi.

Colomba trempa ses lèvres dans la grappa et l'alcool aromatique lui monta vite à la tête.

— Tu le connaissais ?

— Avant qu'il aille au SIS, c'était mon subordonné à la Mobile. Ce

n'était pas un foudre de guerre, mais il ne méritait pas de finir assassiné. Parce qu'il a été tué, pas vrai ? Et ils l'ont tué parce que tu as continué à enquêter sur l'attentat, et tu l'as impliqué.

— Ils l'ont tué parce qu'il a fait son devoir. C'est tout.

Santini commanda une autre grappa.

— C'est toujours la même discussion, quand on parle tous les deux, poursuivit-il. Tu crois que faire notre métier, ça veut dire redresser tous les torts ; moi, en revanche, je crois que c'est *trèèès* différent de cela. (Il tapa le verre vide contre la table, et Colomba se rendit compte qu'il était ivre. Ivre mort. Elle ne s'en était pas aperçue parce que Santini le cachait bien. Il n'avait pas la voix pâteuse et il ne chancelait pas.) Nous et les cousins, nous maintenons la cohésion de ce pays, Caselli. Nous empêchons que ça devienne le foutoir, ou en tout cas que les choses empirent. Sommes-nous parfaits ? Non. Nous trompons, nous mentons et nous volons comme tous les autres, mais nous sommes un rempart contre le pire. Mais toi, toi... tu as cessé d'y croire. Tu as perdu la foi.

— Si tu savais ce qu'il y a derrière, Santini...

— Non. On en a déjà discuté. Je t'ai écoutée et j'ai foutu ma carrière en l'air ainsi qu'une jambe. Cette fois-ci, je ne veux entendre parler de rien. (Il secoua exagérément la tête.) Peut-être que tu as raison, peut-être que tu es en train de mener une enquête qui sauvera le monde, et je te promets que je ne te casserai pas les couilles. Je ne sais rien, je suis très doué pour ne rien savoir. Mais si tu tentes d'impliquer quelqu'un d'autre de l'équipe, je prends Dieu à témoin que je m'y opposerai. (Il la fixa de ses yeux injectés de sang.) Et je sais comment faire, Caselli.

— Curcio est d'accord ?

— Curcio ne sait rien, ricana-t-il, ivre. Tout au moins, c'est ce qu'il veut nous faire croire. Et on n'en parle pas. Il sait quelle est sa place, contrairement à toi.

— Peut-être qu'il vaut mieux que tu ailles dormir.

— Peut-être qu'il vaut mieux que *tu* ailles dormir, et que tu me laisses ici, dit-il en commandant une autre grappa.

C'est ce que fit Colomba. Quand elle arriva à l'hôtel, elle découvrit que Dante était sorti, en laissant un petit mot dans lequel il lui disait de ne pas s'inquiéter.

Ce qui eut évidemment l'effet inverse, et elle se serait davantage inquiétée si elle avait su où il était allé.

ÀREBIBBIA, il y a quatre prisons en une, mais si on n'est ni un détenu ni un agent pénitentiaire, on ne peut pas le savoir. Le complexe abrite en effet quatre centres où les détenus sont répartis selon le sexe, l'âge et la peine. Il y a même un terrain de football que l'on voit juste derrière la grille d'accès, à environ cent mètres des bâtiments, et ce fut sur ce terrain que, dans l'obscurité presque totale, on fit sortir l'Allemand, poignets menottés, convoyé par une escouade d'agents pénitentiaires en tenue antiémeute.

Si l'Allemand venait vraiment d'Allemagne, plus d'un an après son arrestation, les autorités italiennes n'avaient pas encore réussi à l'établir. Elles savaient qu'il était le dernier complice encore en vie du Père, tout au moins parmi ceux qui avaient travaillé avec lui dans les années soixante-dix, qu'il devait avoir une soixantaine d'années et qu'il avait reçu dans le passé de nombreuses blessures par armes blanches et armes à feu.

Pour le reste, zéro absolu. Ses empreintes ne se trouvaient dans aucune base de données et son ADN encore moins. Personne ne s'était manifesté pour l'identifier, il ne semblait pas qu'il ait jamais travaillé ou fait de service militaire. Au procès de première instance, il n'avait pas ouvert bouche, il n'avait ni admis ni nié aucune des charges qui lui étaient reprochées – qui allaient de l'enlèvement multiple au meurtre avec préméditation –, et toutes les investigations des enquêteurs s'étaient enlisées dans le marécage des fausses identités qui semblaient remonter à la nuit des temps. L'Allemand était une énigme. Les hommes des équipes d'intervention et de sécurité (EIS) le firent asseoir sur une chaise en plastique placée à côté d'une des grilles et le menottèrent au poteau, sans le brusquer : l'Allemand faisait peur, et pas seulement aux autres détenus. À la troisième bagarre au cours de laquelle il avait occasionné des préjudices physiques permanents à ses agresseurs – ce n'était jamais lui qui commençait –, il avait été mis en cellule d'isolement et il y était resté, ce qui semblait le laisser

complètement indifférent. Ceux qui avaient eu la malchance d'être brièvement ses colocataires avaient raconté que c'était comme habiter avec un fantôme, dont ils sentaient les yeux rivés sur eux dès qu'ils avaient le dos tourné.

Les EIS reculèrent jusqu'à la partie opposée du terrain de football où ils montèrent la garde, et ce n'est qu'à ce moment-là que s'avança un groupe d'agents en civil. Au milieu desquels se trouvait Dante, visiblement mal à l'aise.

— Il y a du neuf sur son identité réelle ? demanda-t-il à voix basse à l'agent situé à sa droite, un jeune homme aux joues rebondies.

— Rien. Cette brute reste un mystère, autant que le jour de son arrestation. Vous êtes probablement la personne qui le connaît le mieux.

— Je l'ai rencontré seulement trois fois dans ma vie, répliqua Dante. *Cauchemars non compris.*

Dante marcha lentement jusqu'à la chaise libre, suivi du regard par l'Allemand qui ne le lâcha pas une fraction de seconde. Il s'écroula sur le siège, et posa la tête sur ses genoux pendant quelques secondes.

— Vous vous sentez bien, monsieur Torre ? demanda l'agent.

— Oui, oui. Je vous en prie, faites comme nous sommes convenus.

— Vous êtes sûr ?

Dante désigna l'Allemand, sans changer de position.

— S'il voulait m'arracher la tête, il l'aurait déjà fait. Je suis sûr.

— Vous avez trente minutes, monsieur Torre.

L'agent fit signe à ses collègues, qui reculèrent dans la zone d'obscurité au bord du terrain, jusqu'à disparaître.

Dante inspira profondément. Il n'avait pas voulu s'étourdir de benzodiazépine avant la rencontre, mais maintenant il s'en repentait. Il était en prison, *mon Dieu*, et il avait en face de lui le croquemitaine de son enfance et d'une bonne partie de sa maturité.

— C'est toute l'intimité que je peux t'accorder, dit-il à l'Allemand. Je ne sais pas s'il y a un satellite qui nous espionne, ou un microphone directionnel, mais je t'assure que, quelle que soit la teneur de ce que tu me diras, je ne le répéterai à personne.

L'Allemand eut un sourire qui ressemblait à une entaille.

— Même pas à ton amie la policière ? questionna-t-il d'une voix calme, à l'image de sa contenance.

Ce n'était pas la première fois qu'il parlait, mais la chose était tellement rare que les agents au fond du terrain se donnèrent des coups de coude, même s'ils ne distinguaient pas les mots.

— Si je te le promets, tu me diras qui tu es ?

— Ne sois pas stupide.

— J'ai vraiment un frère ?

— Tu sais que tu n'auras jamais de réponse de ma part à ce propos.

Pourquoi es-tu ici ?

— Pour Giltiné.

— Ce nom ne m'évoque rien.

— C'est une femme qui sillonne la planète pour tuer des gens, en utilisant du LSD et de la psilocybine.

L'Allemand ne dit mot et ne changea pas d'expression. Impossible de lire en lui, encore moins qu'avec Maksim.

— Elle est née en Ukraine, continua-t-il. Dans un endroit qu'on appelle la Boîte. Elle était un assassin pour la mafia russe, puis elle a pris sa retraite jusqu'à ce qu'on tue sa fiancée.

L'Allemand continua à faire comme s'il était une statue. Mais quelque chose dit à Dante qu'il écoutait avec intérêt.

— Je ne sais pas pour qui travaillait le Père, mais entre ce que l'on m'a fait et ce que l'on a fait à Giltiné, il y a beaucoup d'analogies, même si c'est de part et d'autre du rideau de fer. Et donc, tu sais sûrement quelque chose. Tu as dû recueillir des informations sur la concurrence, non ?

L'Allemand rejeta la tête en arrière et se mit à rire en émettant un bruit de ferraille rouillée. Cela faisait sûrement des années que cela ne lui était pas arrivé.

— Ça a été une bonne idée de te laisser en vie. Tu es amusant.

— Et pourquoi est-ce que tu m'aurais laissé partir ?

— On parle d'affection des prisonniers pour leurs geôliers. Le contraire se produit aussi. Même si on m'avait ordonné de te tuer, je n'ai pas pu le faire.

Dante secoua la tête, les yeux fermés.

— C'est ce que je voulais, tu sais ? chuchota-t-il. Que tu viennes me dire une chose de ce genre. (Il ouvrit les yeux.) Mais j'étais un jeune garçon quand je pensais ça. À présent, j'ai grandi et je sais ce que je représentais pour toi : un travail. Et je sais que c'est le Père qui t'a ordonné de me laisser m'enfuir. Alors arrête d'essayer de me manipuler.

Le sourire de l'Allemand se transforma en grimace sarcastique.

— Tu es devenu un vrai petit homme, commenta-t-il, ironique. Même si je savais quelque chose, pourquoi est-ce que je devrais te le révéler ?

— Parce que cela ne peut te nuire en aucune façon. Et parce que tu es content que je sois venu te voir. Comme tu dois t'ennuyer là-dedans...

— Si tu es déjà au courant pour la Boîte, tu en sais suffisamment.

— Non. Je veux savoir ce qu'il s'est passé après. Quand tout s'est écroulé. Qu'est-ce qui est arrivé aux gens comme toi ?

— Le marché libre, répondit l'Allemand.

— Donc la Boîte a été vendue au plus offrant ?

— N'est-ce pas toujours le cas ?

— À qui servent les super-assassins dans un monde où on se bat avec des drones ?

— À personne. Mais tu es sûr que la Boîte servait à ça ? Peut-être que la femme dont tu parles a été un événement imprévu. S'il y en avait eu d'autres comme elle, on le saurait, non ?

Dante le dévisagea, et il n'en tira rien cette fois encore.

— À quoi servait-elle ?

— C'était sympa de te revoir.

Un portable, au loin, émit un son de cloche. C'était la minuterie que l'agent joufflu avait programmée sur son téléphone.

— Monsieur Torre. Le temps est expiré, annonça-t-il depuis l'obscurité.

Dante agita sa bonne main en l'air, étonné par le timing de l'Allemand.

— OK. Une dernière minute, dit-il.

Il avait seulement obtenu confirmation de ce qu'il savait déjà, mais il n'espérait pas mieux.

— Donne-moi une cigarette, s'il te plaît, demanda l'Allemand.

Instinctivement Dante lui tendit le paquet, mais l'Allemand au lieu de le prendre lui attrapa le poignet et le tira vers lui. Leurs visages se touchèrent presque.

— C'est la deuxième fois que je t'épargne, souviens-t'en, chuchota-t-il.

Dante, l'espace d'un instant, redevint un enfant et lança un cri aigu, tirant désespérément sur son bras pour se libérer. L'Allemand lâcha prise et Dante chancela.

Les agents et les gardiens de prison accoururent. Ils emmenèrent l'Allemand vers les cellules. Au moment où il était en train de franchir la porte de la cour, il se retourna pour regarder Dante, debout au milieu des hommes des EIS.

— Attention à ce que tu fais, petit, lança-t-il. Quelqu'un pourrait se fâcher.

Les agents l'entraînèrent à l'intérieur.

ON FIT SORTIR DANTE par le portail pour les convois blindés, qui donnait directement sur la route. Il se sentait prêt à exploser et en même temps épuisé. Il avait eu l'impression que l'Allemand lui pompait son énergie, comme si son ancien geôlier avait été un trou noir version humaine. Il avait froid, et il voulait boire. Quelque chose dans un grand verre, comme disait son père adoptif. *Très grand*, même.

Juste derrière la grille, il y avait un 4×4 noir avec deux autres agents et le colonel Di Marco, dans son sempiternel complet bleu.

— Il y a un côté positif dans tout ceci : ce sera la dernière fois que vous pourrez faire une chose de ce genre.

Le colonel lui tendit deux feuillets dactylographiés et couverts de tampons ainsi qu'un stylo plume qu'il avait pris dans la poche de son veston. Dante feuilleta les papiers, en s'appuyant contre la grille.

— Comme nous en étions convenus pour que vous obteniez notre autorisation à rendre visite au détenu, affirma Di Marco, voici la déclaration sur l'honneur dans laquelle vous affirmez ne pas détenir d'informations utiles sur l'attentat du Milan-Rome, sur la mort des deux terroristes, ou sur un danger qui menacerait notre pays, passé, présent et à venir. Si vous mentiez, vous seriez accusé d'espionnage et d'atteinte à la sécurité de l'État.

Dante continua à parcourir le texte. Il aurait préféré avoir Minutillo à ses côtés, mais il n'avait pas voulu l'impliquer dans cette affaire.

— Je pensais que vous n'aviez pas besoin d'excuses pour arrêter quelqu'un, fit-il remarquer.

— Nous sommes un État démocratique. Mais grâce à la feuille que vous avez en main, en ce qui vous concerne il se transformera en Corée du Nord.

Dante émit son petit ricanement habituel, même s'il parut un peu forcé.

— Et si je me refusais à signer ? L'Allemand, je l'ai déjà rencontré.

— Je devrais vous mettre en détention dans l'attente d'instructions

de mes supérieurs. (Le colonel montra la prison derrière Dante.) Vous voulez essayer ?

Dante signa les deux feuillets. Le colonel les rangea dans une mallette.

— Maintenant que j'ai signé, je peux vous poser une question ? demanda Dante.

— Non.

— Je vous la pose quand même. Vous êtes l'incarnation exemplaire du connard fasciste, mais vous n'êtes pas idiot. Vous savez que, dans l'histoire de l'attentat, il y a des zones d'ombre. Cela ne vous intéresse pas de les explorer parce que cela ne vous concerne pas ou parce que vous savez déjà ce qu'il y a derrière ?

— Si ces zones d'ombre dont vous parlez existaient, soyez certain que je me comporterais seulement et exclusivement dans l'intérêt de mon pays. Mais c'est quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre.

Puis, sans un mot d'adieu, Di Marco monta dans le 4 × 4, accompagné de ses hommes, et la voiture démarra en trombe.

Dante prit son téléphone pour appeler un taxi, mais une voix sortie de l'obscurité l'interrompit.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part ?

— Vous étiez à la CRT quand j'ai été arrêté. SIA, c'est ça ?

— Félicitations pour votre perspicacité, d'autant plus que j'avais un passe-montagne. Je m'appelle Leonardo Bonaccorso. Je suis un ami de Colomba.

— Oui, j'ai cru comprendre. Que faites-vous ici ?

— Je vous véhicule. C'est mon équipe qui vous a convoyé, c'est comme ça que j'ai su que vous étiez ici. La rencontre avec l'Allemand vous a été utile ?

— Non. Et je crois que je vais appeler un taxi.

— Dommage. Nous allons au même endroit. À votre hôtel.

— Et pour quelle raison ?

Leo sourit et Dante décida qu'il lui était antipathique. Très antipathique.

— Colomba a organisé une réunion générale dans votre chambre. Je crois qu'elle veut régler son compte à Giltiné une bonne fois pour toutes.

GILTINÉ PARCOURUT LA CALLE SANT'ANTONIO dans l'obscurité traversée seulement par quelques réverbères. Derrière elle, la lueur du Grand Canal, et devant, le *campo* sur lequel, pendant la journée, se déroulait le marché. À présent, il n'en restait que l'odeur des fruits et des légumes pourris, jetés dans les bennes à ordures ; une odeur que Giltiné parvenait à peine à sentir à cause sa propre odeur, sous ses pansements. Il semblait que l'atmosphère humide de Venise ait accéléré la progression de sa maladie. Ou peut-être avait-ce été ce voyage qu'elle venait de faire à Rome, en train, pour que rien...

(que Dante Torre)

... ne puisse compromettre tout ce qu'elle avait méticuleusement planifié. Quand elle avait entendu le policier italien appeler au téléphone le fils de la femme qu'elle avait tuée – mais heureusement il s'était trompé de fils –, au vu de toutes les informations qu'elle recevait et contrôlait avec régularité, elle avait compris que les étais qui soutenaient son jeu de miroirs étaient en train de céder. Elle était donc partie, poussée par la hâte, et par les voix liquides des morts, par leurs lueurs. Durant le voyage retour, cependant, affaiblie par la douleur que lui causaient ses plaies et par la fatigue, étouffée par le maquillage qui brûlait comme de l'acide sur les blessures de son visage, elle s'était posé une question, pour la première fois de sa vie : s'était-elle trompée en le tuant ? Pouvait-elle vraiment effrayer ou ralentir les nouveaux chasseurs qui s'étaient mis sur ses traces, comme elle avait effrayé, ralenti et enfin tué ceux qui l'avaient poursuivie pendant plus de vingt ans et avaient fait d'elle ce qu'elle était aujourd'hui ? Et si elle n'avait fait que les rendre plus violents et plus voraces encore ?

Alors qu'elle était encore dans le train, en se connectant au serveur avec son portable, elle avait ouvert son vivier de requins, en leur donnant un but, un objectif et une récompense. Elle ne savait pas combien allaient effectivement répondre à l'appel. Ils étaient

imprévisibles et devraient agir sans qu'elle soit là pour leur donner des consignes. Une autre inconnue, un autre risque pour elle qui avait grandi en pesant chacun de ses gestes, en attendant patiemment le moment propice, comme une rose de Jéricho attend l'eau. Mais les questions, maintenant qu'elle avançait à travers les *calli* désertes, s'évanouissaient au rythme de ses pas. Et à présent, elle se préparait au dernier pas, celui qui devait l'amener à mettre un point final à son entreprise, le dernier avant la paix qu'elle n'avait jamais connue.

Giltiné était arrivée au mur d'enceinte d'un hôtel. Elle l'enjamba et atterrit dans le jardin, où elle désactiva la caméra de sécurité avant d'entrer par l'escalier de service. Elle monta quatre étages à pied et déclencha la serrure magnétique de la suite au fond du couloir, à l'aide d'une feuille d'aluminium. Le bruit fut imperceptible. Elle entra dans la chambre et posa le sac qu'elle portait en bandoulière, attentive à ne pas faire de bruit : le rythme du souffle de l'homme endormi, à demi ivre dans le lit surchargé d'oreillers, resta égal. Giltiné fouilla la chambre dans le noir, se servant seulement de la pointe très sensible de ses doigts pour localiser le mouchard dont elle connaissait la présence et qu'elle isola sans l'éteindre. Puis elle se pencha sur l'homme et lui obtura la bouche de la main. Il ouvrit grand les yeux d'un seul coup, égaré, incapable de comprendre ce qu'il se passait.

— J'ai une mission pour toi, lui annonça Giltiné.

Francesco ne put faire autrement que de l'accepter.

LA RÉUNION DANS LA SUITE ANNEXE DE DANTE fut beaucoup moins gaie que la précédente et c'est à peine si on toucha à la nourriture. Colomba présenta Leo aux deux Amigos survivants, qui se levèrent pour lui serrer la main, étant donné la différence de grade. Leo, qui semblait être le seul vraiment à son aise, se servit tout seul à la machine expresso que Dante avait fait transférer de sa première suite. Dante, très agacé, le montra du doigt à Colomba.

— Pourquoi est-il ici ?

— Parce qu'il peut nous donner un coup de main, rétorqua-t-elle.

— Il s'occupe de l'antiterrorisme, dit Alberti. Et il travaille avec la *task force*. Sauf votre respect, commissaire.

— En ce moment, je suis en congé, précisa l'intéressé en sirotant son café. Excellent, vraiment.

— N'essaye pas de me mettre dans de bonnes dispositions, dit Dante. (Il n'aimait pas les regards que Leo et Colomba échangeaient quand ils pensaient que personne ne les voyait.) J'aurais voulu être consulté avant d'accueillir un nouveau membre dans l'équipe.

— Ce n'est pas le moment de faire des manières, Dante, répliqua Colomba. Pas quand Giltiné vient juste de tuer un de mes collègues.

— Vous êtes sûre que c'est Giltiné, commissaire ? demanda Alberti.

Colomba leur raconta pour le scorpion ; les Amigos pâlirent et Dante faillit vomir.

— Giltiné voulait que je n'aie pas le moindre doute sur son message.

— Même si tu ne mourais pas, remarqua Dante, un goût acide dans la bouche, elle voulait que tu comprennes bien à qui tu te frottes.

— Et si possible que j'y réfléchisse à deux fois.

— Mais pourquoi seulement maintenant ? interrogea Esposito.

— À cause de ce que nous avons découvert en Allemagne.

Colomba et Dante parlèrent de Maksim, en laissant croire qu'il était reparti sur ses deux jambes après leur avoir parlé et ils répondirent, autant que possible, aux questions. Esposito semblait incrédule sur

toute l'affaire, Alberti effrayé. Leo, au contraire, gardait son calme, peut-être parce que Colomba lui avait déjà dit certaines choses par Snapchat. C'était la première personne qu'elle avait contactée quand elle avait retrouvé son portable. À part sa mère, qui attendait toujours de déjeuner avec elle.

— Giltiné commence à trouver que ça sent le roussi, constata Alberti à la fin du récit.

— Et elle ne le saurait pas si elle n'était pas toujours en Italie, fit remarquer Dante.

Ils tournèrent tous la tête vers lui.

— Tu es sûr ?

— Sinon pourquoi s'en prendrait-elle à nous ? Si elle agissait à l'autre bout du monde, elle s'en foutrait.

Écartant Leo du comptoir, Dante se fit à son tour un expresso avec la Brewer.

— Alors tu crois qu'elle est restée là après l'attentat du train, dit Leo.

— Et son temps est compté. Elle a commencé à éliminer les personnes en lien avec la Boîte après que Maksim a cherché à la tuer à Shanghai, à intervalles de plusieurs mois. Qu'est-ce que cela lui coûtait de disparaître et de réessayer un an plus tard ?

— Combien de meurtres a-t-elle à son actif, selon vous ? demanda Leo. Dont vous êtes certains.

— Certains... (Dante haussa les épaules.) Ça dépend si tu demandes à moi ou à Colomba. Si on veut être raisonnables, je dirais au moins trois autres tueries : en Grèce, en Suède et en France. Et celle perpétrée en Grèce a été la dernière avant le train, par ordre chronologique. Un intervalle très long.

— Elle s'est préparée, nota Alberti.

— Oui. Et maintenant je voudrais savoir pourquoi elle a choisi Guarneri entre tous. Qu'est-ce qu'il a fait avant de mourir ? interrogea Colomba.

— Comme vous nous l'avez demandé, commissaire, nous avons cherché des liens entre les victimes du train et la Russie. Et nous en avons trouvé un. Cela nous semblait une broutille, mais après ce que vous nous avez raconté..., commença Alberti. Les enfants de Tchernobyl.

Colomba eut un frisson.

— Quels enfants ?

Alberti expliqua qu'après l'explosion de la centrale, des centaines d'associations dans le monde entier s'étaient créées pour offrir aux enfants contaminés des cures thérapeutiques dans des pays hors de la zone radioactive.

— Rien qu'en Italie, il y en a une cinquantaine encore aujourd'hui.

— Ma sœur aussi en a accueilli un, dit Esposito. Il est resté un mois

chez elle, puis il est rentré dans son pays.

— Environ soixante mille enfants sont passés en Italie, précisa Alberti.

— Jusqu'à quand ? demanda Colomba. Ces enfants doivent être devenus adultes aujourd'hui.

— Mais de nouveaux enfants sont nés depuis, et les associations continuent à s'en occuper. Moi, ça me paraît être une bonne chose.

— Et ça l'est, s'empressa d'ajouter Dante, qui, dès qu'il avait eu un peu d'argent, avait subventionné une dizaine d'associations dont Médecins sans frontières et Save the Children. Mais quelle est la meilleure cachette pour dissimuler un grain de café si ce n'est une officine de torréfaction ?

— Ne parodie pas le père Brown, dit Colomba en cherchant à faire de l'esprit.

Malgré les circonstances, elle se sentait mal à l'aise en présence de Leo. Elle avait peur qu'il ne la trouve pas intéressante.

— J'ai réélaboré le concept. Quel est le lien entre les morts du train et les enfants de Tchernobyl ?

— Il y avait un médecin, il me semble... peut-être travaillait-il pour la Boîte, proposa Colomba.

— Paola Vetri, lança Esposito.

— L'attachée de presse des VIP ? La dernière à qui je m'attendais, s'exclama Dante.

— Elle s'occupait des relations publiques de l'association COW – Care of the World, Prendre soin du monde, ou quelque chose du genre, expliqua Esposito. C'est une fondation européenne qui a été l'une des premières à s'occuper de Tchernobyl. Ils ont fait venir au moins un millier d'enfants de Biélorussie.

— À part en Italie, où les envoyaient-ils ? demanda Dante.

— Surtout en Grèce, répondit Esposito.

— Après le naufrage du yacht grec, Giltiné n'a rien fait pendant un an et demi. Peut-être a-t-elle découvert quelque chose à cette occasion, suggéra Dante.

— Par exemple, qui se cachait derrière ceux qui avaient voulu sa mort, poursuivit Colomba.

— D'abord elle a liquidé les gardiens, mais après Maksim elle est passée aux chefs.

— Nous avons besoin de la liste complète de ceux qui se sont noyés, dit Colomba. Des idées ?

— Interpol, intervint Leo.

— Tu connais quelqu'un ?

— Avec toutes les opérations que je dois coordonner ? Presque trop de gens.

— Fiables ? interrogea Dante.

— Certains le sont, répondit Leo en souriant.

Il passa quelques coups de téléphone et au bout d'une vingtaine de minutes, ils apprirent que la femme de l'armateur dont le bateau avait coulé était d'origine ukrainienne et membre fondateur de la section grecque de COW.

La nouvelle resta suspendue dans les airs, presque palpable. Énorme. Ce fut Dante qui rompit le silence, d'une voix hésitante.

— Nous les avons vraiment trouvés ? interrogea-t-il.

Colomba repensa au long chemin qu'ils avaient parcouru depuis la gare Termini, par une nuit de septembre particulièrement fraîche. À ce qu'était cette affaire alors, et à ce qu'elle était devenue. À tout ce qu'il s'était produit. Quelques semaines seulement avaient passé, mais ç'aurait pu être le début d'une autre vie. Peut-être cela l'était-il.

— Oui. Nous les avons trouvés. Et maintenant nous devons empêcher Giltiné de les exterminer.

L'AUBE TRANSFORMA GILTINÉ en une silhouette rougeâtre, près de la fenêtre de l'hôtel. Elle avait mis son masque, unique tache claire dans le noir de la chambre. Francesco était étendu sur le lit, dans un état de bien-être si total qu'il lui semblait être redevenu enfant, par un de ces matins de vacances où il se réveillait et se délectait de la sensation de son corps entre les draps, goûtant d'avance une longue journée paresseuse, loin de toute obligation.

Il se gratta les testicules avec volupté.

— Comment as-tu dit que tu t'appelles ?

— Giltiné.

— C'est un nom étrange. Tu es russe ou quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça, lui répondit-elle en gardant les yeux sur l'eau du Grand Canal qui continuait à lui raconter des histoires.

— Et tu as tué ma mère. (En prononçant cette phrase, Francesco sentit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il aurait dû être au moins un peu en colère, non ? Mais comment pouvait-il être en colère contre sa nouvelle amie ? Et sa mère était un concept abstrait et lointain.) Pourquoi ?

— Pour que tu viennes ici. Et pour te faire rencontrer quelqu'un.

— Le fondateur.

— Oui.

— Et s'il ne vient pas ?

— Il l'a promis à ta mère. Tu sais pourquoi elle t'a impliqué ?

— Non.

— Quand elle a été opérée de son cancer, elle était persuadée qu'elle ne survivrait pas. Elle t'a désigné comme son successeur.

Francesco s'étira.

— Comment fais-tu pour savoir tout cela ?

— J'ai écouté la voix des morts.

— Donc tu es folle.

Giltiné tourna les yeux vers lui.

- Non. Ce n'est pas ça, mon problème.
- Et c'est quoi ?
- Elle ne répondit pas. Francesco s'étira encore.
- Je peux me lever ou ça te gêne ?
- Tu peux, mais ne sors pas et n'appelle personne.
- Non, bien sûr.

Pour qui le prenait-elle ? Elle lui avait déjà expliqué ce qu'il pouvait ou ne pouvait pas faire. Et puis les promesses faites aux amis, on les tient. Il alla dans la salle de bains uriner – il se retenait depuis des heures –, et il se regarda dans le miroir. Il avait les pupilles tellement dilatées qu'elles empiétaient sur l'iris et il lui sembla voir à travers, comme si son crâne était en verre. Amusé à cette idée, il revint se jeter sur le lit.

- Qui a mis ce microphone dans ma chambre ?
- Rossari.
- J'avais raison de ne pas pouvoir le blairer. C'est une espèce d'espion ?
- Un mercenaire.
- Et c'est mieux ou c'est pire ?
- Les espions croient en quelque chose.
- Alors je suis un mercenaire. Je ne peux pas citer une seule chose qui compte vraiment pour moi.
- Moi aussi, j'étais comme ça.
- Et après, qu'est-ce qu'il s'est passé ?
- Giltiné ne répondit pas et lui fit un signe de sa main bandée.
- Viens ici.

Il obéit et la rejoignit en marchant sur un nuage. Tout irradiait la beauté, même la moquette sous ses pieds.

- Agenouille-toi et pose ton menton sur mes jambes.
- Il le fit, en sentant que sous le pantalon de Giltiné – elle portait un jean noir élastique –, il y avait quelque chose de visqueux qui dégageait une odeur chimique.
- Quelle maladie as-tu ?
- Celle qui enlève toutes les maladies. Ne bouge plus maintenant, et regarde en haut. (Quand il s'exécuta, Giltiné lui maintint l'œil droit ouvert du bout des doigts.) Tu ne sentiras rien, le rassura-t-elle. Mais j'ai besoin de t'injecter une autre dose. Ne bouge pas, répéta-t-elle.
- Et, avec une petite seringue à l'aiguille très fine, elle lui perça le globe oculaire. Un éclair emplit la tête de Francesco, et tout fut à nouveau effacé.

LES CORPS DE GUARNERI ET DE SON EX-FEMME avaient été transportés à la morgue de l'hôpital Gemelli pour l'autopsie, obligatoire en cas de mort violente. Étant donné la trêve conclue avec Santini, Colomba obtint que Dante et elle s'y rendent aux premières heures de la matinée. Elle avait prétexté vouloir leur dire un dernier adieu avant la cérémonie – excuse à laquelle Santini ne crut pas une seconde. Il se contenta d'être présent à leur arrivée, en train de fumer malgré l'interdiction (sur ce point, lui et Dante s'accordaient).

Dante, qui avait fait le plein de benzodiazépine, passa la porte en feignant de ne pas le voir, et poursuivit le long du couloir beige qu'il voyait, au bord de la panique – son thermomètre intérieur était sur le huit –, s'allonger et se tordre comme un serpent. Si Colomba ne lui avait pas patiemment tenu le bras, il ne serait pas parvenu à parcourir les derniers mètres qui le séparaient de la salle d'autopsie. Grâce à son aide, il mit seulement quinze minutes, un pas tremblant après l'autre, avec de fréquents retours en arrière. Il suffisait d'un son inattendu, d'une porte claquée, pour le faire sursauter et revenir sur ses pas.

Finalement il entra dans la pièce sans fenêtres, éclairée par des néons, où un employé poussa les deux corps attachés sur des chariots brancards, sortant tout juste de la chambre froide. Ensuite il laissa Dante seul avec les défunts, et Colomba recula sur le seuil de la pièce. Elle en avait assez vu. Dante enfila des gants de latex. Malgré son passé, il ne se sentait pas du tout à son aise avec la mort. Mais s'il ne pouvait pas vaincre ses phobies par la force de la volonté, au moins parvenait-il, quand c'était nécessaire, à faire certaines choses qu'il n'aimait pas. C'était cette qualité qui, selon lui, marquait la différence entre un phobique et un lâche.

Les corps avaient été placés dans des sacs grisâtres de toile cirée, dotés d'une fermeture Éclair de sac de couchage, et Dante, après avoir gauchement défait la ceinture du plus gros, ouvrit la fermeture Éclair en se demandant cyniquement si le sac était jetable ou recyclé une fois

la garniture éliminée. Une odeur nauséabonde se répandit dans la pièce. Ce n'était pas encore la décomposition, mais une odeur que Dante avait été forcé de sentir à différentes reprises : celle de la mort violente, qui a des relents de sang, de vomissements, de viscères et de nourriture avariée. Le visage et le buste de Guarneri apparurent, et le thermomètre de Dante monta au maximum, sonnant le gong. Dante perdit l'espace d'un instant l'usage de ses jambes, mais il réussit à éviter la chute en s'agrippant aux poignées du chariot. Il attendit de sentir à nouveau le sang circuler dans ses veines, avant de se pencher sur le policier. À quelques centimètres de la peau livide, il fit le contraire de ce qu'aurait fait une personne normale : il ferma les yeux et respira à fond.

Pendant ce temps, dans le couloir, Santini avait rejoint Colomba.

— Où sont Esposito et Alberti ? lui demanda-t-il.

— Chez eux en train de dormir. Ils n'ont effectué que de simples recherches pour moi et je n'ai pas l'intention de les impliquer davantage.

Les recherches en question concernaient COW et les documents publics de l'association, obtenus grâce aux deux I, Internet et Interpol, et s'étaient poursuivies jusqu'à sept heures du matin. Ils avaient découvert que COW était une structure bien plus ramifiée que les autres associations, souvent à moitié bénévoles, qui s'occupaient des enfants de Tchernobyl. Ses activités caritatives étaient multiples – des puits d'eau potable à la construction d'hôpitaux – et ses participations à des organismes de recherche, des symposiums, des équipes internationales travaillant sur des vaccins, l'étaient encore davantage. Son capital était également très élevé : deux milliards d'euros, en majeure partie des donations privées de holdings et de diverses sociétés à travers le monde. Le nom de l'une d'entre elles avait fait bondir Dante car, au-delà de ses dépenses caritatives, c'était un des actionnaires de la compagnie qui avait possédé l'Executive Outcomes.

— Vous savez ce qu'est l'EO, pas vrai ? avait-il demandé.

Le seul à répondre positivement avait été Leo, mais Dante avait fait semblant de ne pas l'entendre, même s'il était assis en face de lui. Leo s'asseyait toujours sur le même canapé que Colomba...

— OK. Imaginez des *contractors* et imaginez qu'ils veuillent devenir une société d'exportation légale – même si le mot légal est un peu excessif, de mon point de vue – pour intervenir en zones de guerre, avait-il expliqué en théâtralisant un peu son discours.

— Tu veux parler des SMP, avait dit Colomba.

— *Maintenant* on parle de sociétés militaires privées, à l'époque c'était une nouveauté, un peu comme l'arrivée de l'iPhone. À la tête de tout cela, il y avait un raciste sud-africain, qui avait recruté dans son

régiment d'anciens hommes de l'armée, au début des années quatre-vingt-dix. Des officiers blancs, des soldats et de la chair à canon noirs, selon les règles de ces fachos.

— Et qui louait leurs services ?

— L'Executive Outcomes est née après la chute du Mur, quand les armées des deux blocs ont commencé à se retirer des zones contrôlées, en laissant les groupes locaux périlcliter ou s'entre-déchirer. Les *contractors* se rendaient sur place pour préserver les exploitations minières pour telle ou telle société, ou bien ils éliminaient les rebelles qui occupaient les puits de pétrole.

— Comment une chose pareille pouvait-elle être légale ? avait demandé Esposito.

— Ça l'était, et ça l'est toujours aujourd'hui pour les sociétés qui ont pris la place de l'EO. Ils se servaient du fait qu'ils étaient au service de gouvernements reconnus par l'ONU comme excuse. Même si l'argent arrivait via des compagnies privées.

— Peu crédible que des gens de ce genre financent une association caritative, avait fait remarquer Alberti.

— Il n'y a pas qu'eux dans le conseil d'administration de la fondation. Il y a aussi une multinationale, qui compte également un ex-soldat afrikaner au nombre de ses administrateurs. La société possède et gère des prisons privées en Amérique et en Australie. Et je ne parle pas d'une petite structure, parce qu'ils ont quelque chose comme quinze mille employés.

— Tu penses que ce sont les mêmes personnes qui dirigeaient la Boîte ? avait demandé Leo.

Colomba avait exigé qu'ils se tutoient.

— La Boîte était gérée par ce qu'il restait des services soviétiques, avait expliqué Dante, ils n'auraient pas pu pénétrer aussi vite le marché américain au début des années quatre-vingt-dix. Il est plus probable que ce soient des clients.

— Des clients pour quoi, les enfants ?

— Les enfants et tous ceux que le régime soviétique a utilisés dans la plus grande expérience pénitentiaire jamais mise sur pied. Techniques d'interrogatoire, d'emprisonnement, de conditionnement, comment briser la volonté d'un homme, lui apprendre à résister à la douleur. (Dante avait essayé d'allumer une cigarette, mais sa main tremblait tellement qu'Alberti avait dû l'aider.) Vous croyez vraiment qu'il n'y a pas de marché pour ce genre de chose ?

Colomba ne raconta pas cela à Santini : s'il ne voulait rien savoir, elle respectait son choix. Ou, tout au moins, elle le comprenait. Quelques années plus tôt, elle aurait probablement fait pareil. Avant le Désastre. Et avant Dante. Surtout avant Dante.

Au même moment, Dante s'efforçait de ne pas vomir, espérant discerner, sous les émanations du cadavre, l'odeur chimique d'agrumes dont il se rappelait. Peut-être que le contact avec Giltiné avait été trop fugace, qu'elle avait mis des gants, ou que le corps avait été trop manipulé, en tous les cas il ne sentit rien. Il voulut refermer la fermeture Éclair du sac mais elle se bloqua à mi-parcours. Au lieu d'insister, il prit un chewing-gum à la nicotine et porta son attention sur l'autre corps.

— Tu as fini ? demanda Colomba, derrière la porte ouverte.

— Malheureusement non.

— Tant que tu ne fais que les renifler, ça va, mais ne te les envoie pas, OK ? plaisanta Santini.

Dante se tourna vers lui, il ne s'était pas aperçu de son arrivée. Dans son cerveau, une cinquantaine de réponses se profilèrent, mais il les écarta toutes, parce que horriblement sexistes ou incorrectes. Et puis il savait que la mère de Santini était morte, il ne lui semblait donc pas pertinent de l'impliquer.

— Le corps d'un de tes collègues se trouve dans cette pièce, un peu de respect.

Santini fit volte-face.

— Ça, c'est votre problème, lança-t-il en s'éloignant. Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire.

Quel putain de caractère, songea Dante, ragaillard par sa victoire morale. Mais quand il ouvrit le second sac, son ego se dégonfla comme un ballon de baudruche.

L'ex-femme de Guarneri semblait être passée sous les roues d'un train. Le couteau de Giltiné s'était acharné surtout au niveau du visage, des yeux, du cou et de l'abdomen. Une belle imitation de ces hommes rongés par la haine et qui défigurent la victime de leurs obsessions. En évitant du regard les boyaux apparents, mous et rosés, Dante renifla à nouveau. Aussitôt, il sentit son estomac se retourner et courut vomir aux toilettes. Colomba le rejoignit pour le soutenir.

— Hé. Tu veux sortir ?

— Après tout le mal que je me suis donné pour entrer ? Pas question !

Dante retourna près du corps, en cherchant à trier ses perceptions olfactives. Et enfin, dans tout ce mélange d'odeurs, il distingua celle qu'il avait déjà sentie sur le corps de Youssef et qui était restée gravée dans sa mémoire – désormais associée aux bandages de Giltiné et à ses mystérieuses blessures. Mais que diable était-ce donc ? Une pommade, un désinfectant ?

Occupé comme il l'était à stimuler ses souvenirs, Dante se rendit à peine compte que Colomba l'entraînait à l'extérieur, en le tirant et en le poussant à la fois. Elle ne s'arrêta qu'une fois parvenue devant les

deux employés des pompes funèbres en train de déposer un corps, habillé et maquillé, dans un cercueil ouvert à l'entrée. C'est là que Dante sentit, cette fois-ci très nettement, la même odeur d'oranger, enrichie de notes florales et chimiques, et il se libéra du bras de Colomba pour courir vers le cercueil. Les croquemorts s'immobilisèrent, abasourdis, tandis que Dante se penchait sur leur client.

— C'est un parent ? questionna l'un des deux.

Colomba se précipita sur Dante, persuadée qu'il faisait une crise, comme à Berlin. Mais au lieu de s'enfuir, Dante se mit à secouer l'employé des pompes funèbres par les épaules.

— Dis-moi quelle substance tu as utilisée.

— Mais tu vas me lâcher ? répliqua l'homme.

— Qu'est-ce que tu lui as mis sur le visage ?

Colomba les sépara, et déclara qu'elle était de la police, avec une telle conviction qu'elle n'eut même pas besoin de leur montrer sa carte.

— Dante, qu'est-ce qu'il se passe ? Tu te sens bien ?

— Très bien. Demande-lui de quoi ils ont recouvert le corps.

Dante passa le doigt sur la joue du mort, retirant le maquillage et laissant apparaître une bande de peau blanchâtre.

— Mais tu es débile ou quoi ? s'énerva l'autre employé en lui attrapant le poignet.

Dante se dégagea.

— Excusez-moi. C'est l'enthousiasme.

— Oui, excusez-le. Mais est-ce que vous pouvez répondre à sa question ? reprit Colomba, partagée entre l'embarras et la curiosité.

— Nous ne préparons pas les corps. Il existe un technicien pour les thanatopraxies. Et il s'agit de fards spéciaux, de toute façon.

— Pour les cadavres ?

— Ben oui, pour qui d'autre voulez-vous que ce soit ? Est-ce que nous pouvons y aller, *madame le commissaire* ? On nous attend pour l'enterrement.

— Oui, oui. Excusez-nous encore.

Colomba entraîna Dante au loin, mais ce dernier semblait encore perdu dans ses pensées.

— Qu'as-tu découvert de si important ?

— Le syndrome de Cotard, répondit Dante, les yeux fermés.

Et, jusqu'à ce qu'il ait bu son troisième café, il refusa d'en dire davantage.

FRANCESCO REPRIT VAGUEMENT SES ESPRITS aux alentours du déjeuner.

Giltiné avait fermé les persiennes et commencé à se déshabiller. Elle n'avait gardé que le masque et les bandes, souillées de taches sombres.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Francesco, auquel tout semblait doux et lumineux.

La sensation de bien-être était devenue presque insoutenable, comme un orgasme au ralenti.

— Je dois me soigner.

— Tu me parais déjà assez soignée comme ça. Qui es-tu, la Momie ?

Et il se mit à rire. Le côté positif, c'est que, dans l'état où il se trouvait, rien n'avait vraiment d'importance.

Giltiné sortit de son sac une série de boîtes contenant ses crèmes et ses lotions, ainsi que des rouleaux de bandes neuves et des épingles à nourrice pour les attacher. Avec le bistouri, elle coupa la gaze sur son poignet gauche et commença à l'arracher, mais cette fois, avec les croûtes se détachèrent de larges lambeaux de peau. Il n'y eut pas de sang, mais elle ressentit une soudaine faiblesse qui l'obligea à s'arrêter, haletante.

Francesco, depuis le lit, perçut son étourdissement et, d'un bond, se releva pour l'aider.

— Je te donne un coup de main.

Giltiné le repoussa.

— Non.

Rien que le geste la fit chanceler.

— Pourquoi pas ? Nous sommes amis, pas vrai ? (C'était étrange de dire ça à voix haute, mais ce jour-là Francesco débordait d'émotions qu'il voulait partager avec le monde entier.) Et j'ai suivi une formation aux premiers secours quand j'étais scout. Ma mère m'envoyait aux scouts, tu ne trouves pas ça magnifique ? (Francesco écarta la main de Giltiné et saisit les bouts coupés de la bande.) Ça te fait mal ?

— Non.

Il examina la peau nue de son poignet. Elle était enduite d'une sorte de vase, et dégageait une odeur nauséabonde de fleurs pourries.

— La bande ne semble pas coller à la peau. J'y vais ?

Giltiné tourna son visage masqué vers lui. Ses yeux, à travers les fentes, étaient méfiants comme ceux d'un animal sauvage. Elle hocha lentement la tête.

— Ne touche pas aux blessures.

— OK.

Francesco tira d'un coup sec. Le bandage se détacha, et avec lui partit ce qui restait de peau et de larges plaques de chair nécrosée. Giltiné vit les fibres musculaires mises à nu, l'os presque noir. L'odeur était tellement acide que ses yeux se mirent à pleurer.

Francesco la fixa, perplexe. Sous le cataplasme, le bras de Giltiné lui apparaissait parfaitement sain. Et quand il l'aida à enlever le reste de ses bandes, il découvrit une femme toute menue, au pubis rasé et au corps constellé de cicatrices, mais sans la moindre lésion.

COLOMBA ET DANTE rentrèrent dans la suite de rechange, qui puait la bière et les cigarettes, après le squattage nocturne des Amigos et de Leo. Les femmes de chambre n'avaient pas pu entrer à cause de l'écriteau « ne pas déranger » que Dante avait oublié d'enlever. La chambre dans laquelle Santiago s'était installé devait être encore pire, car ils trouvèrent sous la porte une demande de dédommagement pour un canapé brûlé.

— Mais il se prend pour Pete Doherty ou quoi ? grogna Dante en roulant la feuille de papier en boule, avant de préparer son quatrième expresso de la journée.

Colomba prit un Coca dans le frigo. Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à Giltiné et à ce qu'elle avait trouvé sur Internet à propos du syndrome de Cotard.

— C'est une zombie, murmura-t-elle.

— Seulement dans sa tête. (Dante vérifia que le ruban adhésif sur le détecteur de fumée était toujours en place avant d'allumer une cigarette.) Littéralement. On ne connaît pas encore bien les causes, mais il semble que ce soit lié à des lésions cérébrales. Tu es vivant, mais tu es persuadé d'être mort. Quelquefois, tu crois même que tu es en train de pourrir sur place. Tu imagines que tes organes internes disparaissent, que tu n'as pas besoin de manger ni de boire. C'est d'un gai ! Et si tu ne te soignes pas, à la fin tu meurs pour de bon.

— Donc l'odeur que tu as sentie...

— Une mixture qui ralentit la putréfaction, comme le fond de teint du type dans le cercueil tout à l'heure. On l'utilise en thanato-esthétique pour maquiller le cadavre et redonner un bel aspect à sa peau. J'imagine que Giltiné s'en sert pour se donner l'illusion d'être en bonne santé. Même si, de toute évidence, elle n'en a pas besoin. Au fait... si je meurs avant toi, souviens-toi que je veux être incinéré.

— C'est noté. Et où tu veux que je mette tes cendres ? plaisanta Colomba.

— Dans les musées du Vatican, puisque je ne suis jamais arrivé à y entrer de mon vivant : trop de gens.

— Pour en revenir à Giltiné, elle n'a donc aucune brûlure ou lésion sous ses bandes ?

Dante haussa les épaules.

— J'imagine que non. Même si à force de se tartiner avec ce genre de pommade, sa peau doit être un peu irritée.

— Et elle se croit morte depuis combien de temps, d'après toi ?

— Peut-être depuis que Maksim l'a laissée à moitié morte dans l'eau glacée. Il pensait l'avoir tuée, et elle a cru que c'était le cas. Elle peut aussi avoir eu des lésions cérébrales à cause du manque d'oxygène, ce qui aurait déclenché sa maladie. Nous devrions demander son avis à Bart.

— Si je comprends bien, elle veut régler ses comptes avant de pourrir entièrement...

Dante acquiesça.

— J'ai de la peine pour elle.

— Pas moi. Elle a tué trop d'innocents.

Colomba s'assit sur le petit canapé : bien qu'en tout point identique à celui de leur suite habituelle, il lui semblait moins confortable. Mais Leo s'y était assoupi deux ou trois fois dans la nuit, et Colomba pensa fugacement qu'il était très mignon quand il dormait.

Puis elle pensa, un peu moins fugacement, qu'elle était en train de devenir accro. Elle sortait tout juste d'une morgue où gisait le cadavre d'un de ses hommes, ce n'était vraiment pas le moment de penser à baiser.

— Nous savons qui elle est, nous savons qui elle a tué. Mais qui sera sa prochaine victime ?

Colomba prit la liasse de documents que les Amigos lui avaient laissée, avant qu'elle ne les congédie. Après avoir salué Leo, elle leur avait expliqué que leur travail s'arrêterait là. Ils étaient évidemment surpris et déçus, mais trop fatigués et trop tristes pour protester. Elle leur avait promis de les tenir au courant s'il y avait du nouveau, mais elle n'avait pas l'intention de tenir parole. Seulement quant toute cette histoire serait terminée, si elle se terminait un jour.

— Il y a des membres de la COW partout dans le monde. Trois sièges se situent en Italie et vingt autres dans différents pays d'Europe, dit-elle en relisant la feuille sur laquelle elle s'était usé les yeux jusqu'à l'aube.

— Concentrons-nous sur l'Italie.

— Aucune personnalité importante parmi les membres du conseil d'administration. Un nonagénaire sud-africain, John Van Toder, une Italo-Américaine de Boston qui a plus ou moins le même âge, Susannah Ferrante. Le trésorier est anglais, et puis il y a Paola Vetri,

celle qui est morte et qui s'occupait des relations extérieures. Et caetera.

— Des Russes, des Ukrainiens ?

— Non. Maintenant que Vetri est morte, Giltiné devrait avoir une autre cible de l'association en vue. Ou peut-être quelqu'un qui n'apparaît pas officiellement dans les statuts, mais qui tire les ficelles dans l'ombre.

Dante soupira.

— Et tu as pensé que nous pourrions les avertir ? Un simple coup de téléphone. Ils mettraient fin à toutes leurs activités et se calfeutreraient chez eux. Il faudrait qu'on nous croie, mais je suis sûr que si on remonte jusqu'au sommet de l'organigramme de la COW, on tombera sur quelqu'un qui se souviendra de la fille qui s'est évadée de la Boîte.

— Oui. J'y ai pensé, avoua Colomba à contrecœur. Mais je ne suis pas certaine que nous ne mettrions pas en branle une machine pire encore. Combien de Maksim ont-ils encore à leur service ?

— S'ils n'en ont plus, ils n'auraient sûrement aucun mal à s'en procurer de nouveaux.

— Et puis nous ne savons pas ce que Giltiné a en tête. Si elle a placé de la dynamite sous un bâtiment, peut-être qu'elle le fera sauter quoi qu'il arrive. Ensuite elle repartira tranquillement buter des gens au hasard.

— Elle ne se déplace jamais au hasard.

— Elle est folle, c'est toi-même qui l'as dit. La meilleure des choses à faire, c'est de l'arrêter. Et ça veut dire qu'il ne faut pas se planter. (Elle lui tendit les feuilles.) Choisis.

Il ne les prit pas.

— Y a-t-il des fêtes ou des initiatives particulières organisées par la COW en Italie ?

— Au moins une dizaine, répondit-elle en tâchant de garder ouverts ses yeux qui se fermaient de sommeil. Et elles ont toutes lieu cette semaine, puisque c'est aussi l'anniversaire de la fondation. Allez, prends-en une.

— Une dernière question d'abord. Tu as moyen de vérifier si quelqu'un de la famille Vetri se trouve à proximité d'une de ces fêtes ? Dans un avion peut-être ?

— Pourquoi ?

— Peut-être que la mort de Paola Vetri n'est pas seulement un meurtre. Peut-être qu'elle a servi d'appât. Pense à son plan : accuser Daesh de l'attentat pour cacher ses intentions réelles. Dans le passé, Giltiné a toujours simulé des accidents et des crimes organisés, pas des attentats de si grande envergure.

— C'est un peu extrême en effet, convint Colomba, Comme si elle

jouait sa dernière carte.

— Je ne sais pas, peut-être que les membres de la COW ont en tête un enterrement secret avec des capuches style *Eyes Wide Shut*. Cela serait très utile à Giltiné pour passer inaperçue.

— Et tu espères qu'ils auront invité les membres de la famille Vetri au grand bal ?

— Exact.

Colomba réfléchit.

— *Si* l'un d'eux s'est enregistré dans un hôtel, *si* ses données ont été entrées dans le système et *si* je réussis à apitoyer quelqu'un de bien placé...

— Je compte sur toi...

Colomba évita d'appeler les Amigos – surtout après les avoir congédiés – et s'adressa directement à Leo. Elle le réveilla par un appel vidéo sur Snapchat, après s'être isolée sur la terrasse. Vingt minutes plus tard, elle obtint la réponse à sa question, et, une heure plus tard, ils étaient tous les trois dans un train pour Venise. Ils arriveraient juste une heure avant la réception en l'honneur de la défunte Paola Vetri.

FRANCESCO VETRI GISAIT SUR LE PLANCHER en position fœtale, vêtu uniquement d'un slip. Il était réveillé, mais il ne voyait pas pourquoi il aurait dû bouger : les dessins du tapis étaient fascinants. Et il est vrai que, chez sa mère, il n'avait jamais daigné regarder les boukharas centenaires qui décoraient le salon. Il voyait seulement de l'œil droit, parce que, dans le gauche, Giltiné avait pratiqué une nouvelle injection avec encore plus de brutalité que les premières fois.

Elle finissait de maquiller son visage, avec un soin extrême – elle sentait sa peau bouillonner sous l'épaisse cire couleur chair qu'elle utilisait pour couvrir ses blessures. Par-dessus, elle mettait des produits de maquillage normaux. Elle dessina des sourcils au crayon et appliqua du fard à paupières couleur champagne pour faire ressortir ses yeux gris, et enfin du rouge à lèvres un ton à peine plus sombre.

Elle étudia son reflet dans le miroir, en se demandant si son visage était celui que son prisonnier s'obstinait à voir dans son délire. Francesco ne cessait de répéter qu'il la trouvait *très belle*. Même en sachant que tout cela était dû au cocktail de mescaline et psilocybine, elle avait été troublée, et cela l'avait poussée à lui administrer une autre dose rien que pour le faire taire. Agir impulsivement ne lui ressemblait pas, mais la fin approchait et elle était devenue nerveuse. Elle vivait sur du temps à crédit, et les créanciers étaient impatients d'encaisser leur dû. Elle les entendait murmurer dans chaque craquement de meuble, dans chaque bruissement de rideau. Ils criaient dans les vagues des *vaporetti*, ils rugissaient dans les cornes de brume des barges.

Elle mit des boucles d'oreilles d'émeraude, qui avaient appartenu à une femme dont elle se rappelait seulement le son que produisaient ses mains et le goût de sa peau. Elle les sentit vibrer au bout de ses lobes, comme s'il y avait de l'électricité dans l'air, celle qui se produit quand la foudre est sur le point de tomber. Giltiné savait ce qui la mettait dans cet état-là. C'était l'approche du grand noir. Du néant. La

partie qu'elle avait commencé à jouer une nuit à Shanghai, en sortant de l'eau glaciale, touchait à sa fin. Les dernières pièces prenaient leur place sur l'échiquier.

ON AVAIT ANNONCÉ L'ARRIVÉE DE JOHN VAN TODER, le fondateur.

Quatre-vingt-neuf ans bien sonnés, grand et droit comme un I, les cheveux blancs et la peau couleur cuir. Il descendait l'escalier du vol privé en provenance du Cap comme un homme ayant vingt années de moins. Blanc mais pas raciste, comme disait sa biographie, parce qu'il était retourné en Afrique du Sud après la fin de l'apartheid, revenant d'un exil volontaire en Occident. Il voyageait accompagné uniquement des membres de sa garde personnelle, nécessaires à cause de l'argent qu'il avait gagné par d'habiles investissements immobiliers dans le sud de l'Espagne, puis, par la suite, dans le domaine de la santé et des assurances. Il portait un complet d'alpaga et un panama blanc. Dès que les formalités douanières furent accomplies, on le fit monter dans un bateau à moteur couvert et escorté par une petite vedette de la police d'État.

Les *requins*, ceux que Giltiné avaient fait sortir de leur bassin, étaient en route.

Pas tous. Trois avaient renoncé au dernier moment, brisant le sortilège insensé qui les attirait vers une terre inconnue. Un autre avait été arrêté à l'aéroport de Vienne parce qu'il avait cherché à embarquer avec un revolver fabriqué maison, un dernier à Barcelone parce qu'il avait été identifié comme l'auteur du meurtre d'un transsexuel. À Venise débarquèrent donc quatre *requins*, les plus déterminés, et qui avaient eu l'intelligence de ne pas s'exposer ou de ne pas charger des armes dans leur bagage à main. Deux étaient italiens, le troisième français et le quatrième grec.

Une fois arrivés au lieu de rendez-vous, près du pont des Soupirs, ils rencontrèrent le cinquième du groupe, serveur dans une pizzeria place Saint-Marc. Ce dernier les conduisit jusqu'à la maison où avait résidé Giltiné, selon les instructions qu'elle avait jointes au dernier *snuff movie* qu'elle lui avait envoyé. Ils prirent la clé qu'elle avait laissée

sous la porte, et entrèrent dans l'appartement.

Le Grec, qui était fétichiste, courut fouiller dans le panier à linge, pendant que les autres s'asseyaient autour de la table de la cuisine. Sur celle-ci se trouvait un sac en plastique contenant cinq cent mille euros comptant, ainsi qu'un assortiment de couteaux de bonne qualité encore dans leur emballage, des passe-montagnes de laine et d'épais gants de latex. Le feuillet d'instructions qui les accompagnait demandait que les *requins* partagent la somme à parts égales, à condition qu'ils fassent ce qui leur était demandé et, évidemment, qu'ils restent en vie jusqu'à la fin. Le fétichiste, sorti de la salle de bains, proposa de se partager l'argent et de s'enfuir, mais entre-temps était arrivé le sixième du groupe, un sexagénaire qui voyageait avec des papiers croates, mais qui était né et avait grandi en Union soviétique. Sans se présenter aux autres, il saisit l'un des couteaux et tua le fétichiste, en prenant garde ne pas se tacher avec le sang. Le serveur ne connut pas une fin meilleure quand il essaya de décamper après avoir réalisé que participer à un *snuff movie* n'était pas aussi amusant que de le regarder bien au chaud chez soi. Le dernier arrivé lui donna un coup de poing qui l'étourdit, avant de le montrer du doigt aux autres.

— Vous avez besoin d'une invitation ? demanda-t-il en anglais.

Les trois autres se saisirent du serveur. L'un d'eux le bâillonna pendant que les deux autres le tabassaient à tour de rôle. Ce fut de nouveau le dernier arrivant qui acheva le travail, en lui écrasant la gorge sous son pied.

— Le prochain qui veut désobéir aux instructions, lança-t-il, finira de la même façon. Maintenant asseyez-vous et attendez qu'il soit l'heure.

Les trois hommes s'exécutèrent. Le dernier arrivant les regarda comme un chien de berger surveille son troupeau, ce qui était exactement sa tâche. Giltiné avait confié ce rôle à la seule personne en qui elle pouvait avoir confiance en son absence, un homme qu'elle n'avait pas vu depuis plus de vingt ans, mais qui, dans la Boîte, avait soigné ses blessures et qui, durant les premiers jours après la fuite, lui avait enseigné comment survivre dans le monde extérieur. Il avait un nom, mais dans l'esprit de Giltiné il resterait pour toujours le Policier.

Colomba, Leo et Dante arrivèrent quant à eux par le TGV Rome-Venise, dans la voiture de seconde classe – malgré tous les efforts de Giltiné pour les en empêcher. Dante était étendu sur deux sièges, le visage collé à la vitre et dans un état quasi comateux ; il avait avalé sa petite fiole habituelle, sans laquelle il n'aurait même pas pu monter dans le train. Même ainsi, il rêvait de se dématérialiser afin de traverser les molécules de la fenêtre.

Colomba et Leo, assis face à lui, ne tenaient pas en place, et ils se rendirent au wagon-bar pour bavarder devant un paquet de Loacker et un cappuccino.

— Tu as une idée de ce que Giltiné a pu planifier ? demanda Leo.

— Non, aucune. Mais les « victimes » m'inquiètent davantage, répliqua Colomba en mimant des guillemets avec ses mains. Il n'y a rien contre la COW, aucun procès, aucune enquête journalistique – on dirait l'équivalent sud-africain de la Fondation Gates. Si un dixième de ce que Dante prétend est correct, ce sont des criminels. De guerre, tout au moins.

Leo prit le gobelet de plastique et l'envoya dans la corbeille avec une trajectoire parfaite.

— Si ? Tu n'y crois pas ?

— Il faut que tu comprennes une chose, Leo. Dante est constamment en équilibre instable entre deux mondes, le nôtre et le sien, qu'il est le seul à voir. Quand il parle d'assassinats et de menteurs, je le crois. Quand il me parle de complots, je le crois, après vérification. Pour tout le reste, je ne sais pas sur quel pied danser.

— C'est aussi vrai pour son propre enlèvement ? questionna Leo, intrigué.

— Les preuves qu'il a apportées sont irréfutables, jusqu'au Père et à ses réseaux. Mais quel est le rapport avec les expériences du MKULTRA et la guerre froide... que veux-tu que je te dise ? Il espère qu'il retrouvera un jour son frère et que celui-ci pourra tout lui expliquer. Et même si je lui dis qu'il existe une chance sur un milliard pour que ce soit vrai, il continue à être obsédé par cette affaire. (Elle le fixa.) Mais explique-moi plutôt comment Di Marco ou son équipe n'ont jamais entendu parler de Giltiné ou de la Boîte ? Pourquoi la COW n'a-t-elle jamais été dans le collimateur pour ses activités ? Est-il possible que durant toutes ces années on n'ait collecté aucune information les concernant ? Il n'y a pas eu de fuites, ou de rumeurs à vérifier ?

Leo l'attira dans le couloir situé entre les deux wagons.

— Les multinationales de la sécurité sont des entités compliquées, expliqua-t-il. Tu peux découvrir qu'elles travaillent avec des pays alliés, ou tu peux en avoir besoin en zones de guerre. Tu crois que je n'ai jamais eu affaire à des *contractors* ? Cela arrive chaque fois que débarque quelque milliardaire étranger, tu es obligé de travailler avec eux. La COW est en lien avec l'une de ces entités, évidemment en bons rapports avec nous.

— Donc les services ne peuvent pas y toucher.

— Mais il n'est pas dit qu'ils soient mécontents si ça explose. S'il est vrai que la Boîte a été vendue au plus offrant, ce n'est certainement pas le gouvernement italien qui l'a achetée.

— Donc Giltiné fait le sale boulot pour eux..., murmura Colomba. Si elle réussit. Autrement dit, ce n'est la faute de personne.

Leo haussa les épaules.

— C'est seulement une hypothèse, mais c'est ce que je ferais à leur place.

— Vraiment ?

— Le monde est en guerre, Colomba. On combat avec ce qu'on a. Et il y aura toujours des victimes collatérales. Elles sont inévitables et parfois elles permettent d'éviter des massacres pires encore. Comme quand tu tires dans la tête d'un garçon de peur qu'il se fasse sauter.

— Tu veux dire comme avec Musta, réalisa Colomba.

— Je n'ai pas envie d'en parler, je pense que tu peux le comprendre.

— Oui. Par contre je ne comprends pas ce que tu fais ici, si tu vois les choses de cette façon. Tu risques surtout de te faire virer, exactement comme moi.

— J'ai atteint la limite d'âge pour la SIA. Ils vont bientôt me sortir du terrain de toute façon.

— Ce n'est pas une réponse. Dis-moi la vérité.

— Trop compromettante, dit Leo avec un sourire malin.

Elle pointa l'index vers son visage pour rire.

— Allez, accouche, petit con.

— Je ne voulais pas te laisser toute seule.

Colomba jeta un regard dans leur compartiment pour vérifier que Dante dormait toujours, collé à la vitre comme une bernique. Puis elle caressa le visage de Leo, qui la poussa contre un mur et l'embrassa. Elle le serra contre elle, savourant le contact de leurs deux corps. Elle n'avait aucun doute sur le fait que lui aussi la désirait.

— Il n'y a pas de wagon-lit, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

— Mais il y a une porte derrière toi.

C'était celle des toilettes, et Colomba actionna la poignée à l'aveuglette, se laissant entraîner à l'intérieur par Leo. Ce fut lui qui ferma la porte, ce fut elle qui lui défit sa ceinture – le pantalon du SIA glissa sur le sol, à cause du poids de son holster. Colomba s'agenouilla et saisit son membre pour le mettre dans sa bouche, mais il l'en détacha aussitôt, craignant de perdre son self-control. Il la releva contre le lavabo et abaissa son jean avec fougue. Puis il la pénétra, et Colomba ferma les yeux et cessa de penser à ce qui était bien ou mal, laissant son corps se mouvoir au rythme de celui de Leo. Cela ne dura que quelques minutes, au vu de la situation et de leur désir mutuel. Comme ils n'avaient pas de préservatif, Leo recula avant d'éjaculer. Puis il fit jouir Colomba, qui se couvrait la bouche avec un bras pour ne pas crier, en usant de ses doigts. Cela faisait trois ans qu'elle n'avait pas eu d'orgasme – avec une autre personne, tout au moins.

Leo se ressaisit et l'aida à se nettoyer avec les mouchoirs des

toilettes. Colomba se rhabilla et se rinça le visage.

— Ça se voit ? s'enquit-elle en se regardant dans le miroir.

— Oh, oui, répondit-il, les yeux brillants.

Ils entrouvrirent la porte pour vérifier qu'il n'y avait personne dans le couloir, avant de sortir en vitesse et de revenir à leurs places. Dante était encore plongé dans son demi-sommeil chimique, mais il s'était aperçu de leur retour et la partie consciente de son cerveau avait enregistré les événements. Fermant à nouveau les yeux pour ne pas voir le visage empourpré et heureux de Colomba, heureuse comme il ne l'avait jamais vue depuis qu'il la connaissait, il comprit qu'il l'avait perdue.

L E PALAIS DES SPORTS DE LA MISÉRICORDE à Venise est un monument unique au monde. Construit dans un bâtiment du xvi^e siècle, siège d'une ancienne confrérie religieuse, il a servi de salle à l'équipe de basket locale de l'après-guerre jusqu'aux années soixante-dix : les spectateurs se trouvaient coincés entre la ligne de touche et les fenêtres gothiques. Il avait été récemment rénové, et la COW l'avait loué pour la soirée de gala parce que l'endroit était non seulement magnifique mais aussi facilement sécurisable. Isolé, l'édifice ne possédait que deux entrées, dont la seconde accessible seulement par un grand escalier extérieur.

À vingt heures, sur la petite place de l'église homonyme, des invités en smoking et robe de soirée se pressaient en files bien ordonnées. Devant les entrées, et sur le pont au-dessus du canal, une vingtaine d'hommes de la sécurité régulaient les accès, pendant qu'une vedette de la police et une vedette des carabinieri étaient amarrées au ponton en face. Une fois passés les premiers filtres, les invités étaient rapidement contrôlés avec un détecteur de métal et un Sniffer pour les explosifs. Ils pouvaient alors accéder à la grande salle décorée de fresques. Une colonnade en pierre soutenait le plafond à caissons et un escalier conduisait à la galerie au premier étage. Seuls les membres du staff étaient autorisés à monter ; cependant, et derrière la chaîne qui bloquait l'accès, étaient postés trois hommes avec oreillettes et armes planquées sous leurs vestes. Les invités étaient confinés sur le plancher d'acier qui avait remplacé le terrain de basket. Là, un quatuor d'archets entièrement féminin jouait Brahms et Haydn. On pouvait également faire un selfie avec des autorités locales et des stars du showbiz venues pour honorer la mémoire de Paola Vetri. Une énorme photo de cette dernière était accrochée juste au-dessus de la table où se trouvaient les vol-au-vent.

À vingt et une heures, son fils Francesco franchit le petit pont, un sourire d'ivrogne sur le visage et une paire de lunettes sombres qui

cachaient les hémorragies dans son œil gauche. Il portait un smoking Armani. Giltiné lui donnait le bras : elle avait une robe Chanel vert acide et une veste de la même couleur. La robe était à demi transparente et Giltiné avait dû se maquiller entièrement, y compris ses pieds chaussés de Louboutin rouges. Avec ses cheveux noirs au carré, on aurait presque dit une petite fille.

Elle semblait sans défense.

Elle donna aux contrôles le nom que Francesco avait fait mettre sur la liste comme son « plus un », tout en s'efforçant de jouer le jeu. Mark Rossari vint les accueillir et les accompagna jusqu'à l'entrée, en rappelant sèchement à Francesco qu'il devrait se rendre à l'étage supérieur sans *accompagnatrice*, et il prononça ce terme avec une intonation de mépris. Il avait dans son dossier la photo de la fiancée de Francesco, et cette fille ne lui ressemblait même pas.

Giltiné assura qu'il n'y avait pas de problème. Elle avait un autre plan en tête pour se garantir l'accès au premier. C'était un homme avec un blouson d'aviateur debout au milieu des curieux sur l'autre rive du canal. Pendant un instant, leurs regards se croisèrent et le Policier reconnut la Fille qui, l'année de la chute du Mur, lui avait laissé une lettre d'adieu sur la table et assez argent pour changer d'identité.

Dans la lettre, écrite avec la franchise brutale de celle qui n'avait jamais appris à mentir, elle expliquait seulement que le voyage qu'elle avait choisi d'entreprendre nécessitait des bagages réduits, et qu'il ne faisait pas partie de ces bagages. Le Policier n'avait pas été surpris de son départ, mais il avait espéré un adieu différent, qui lui aurait révélé les sentiments de la Fille à son égard, durant ces mois passés ensemble à s'inventer une vie *dehors*. Cela avait été comme cohabiter avec un chat errant, sorti de nulle part pour se faire nourrir et soigner ses blessures, mais qui, un jour, avait disparu comme il était venu, en quête de nouveaux territoires. Le Policier avait mis plusieurs jours avant de s'apercevoir que la Fille lui avait laissé un petit dessin au fusain, qui représentait un adulte et une petite fille, marchant pliés contre le vent. L'enfant regardait l'homme et lui souriait en lui tenant la main.

Giltiné, de l'autre côté du canal, ne montra aucun signe qu'elle l'avait reconnu, mais en se tournant pour passer le détecteur de métal, elle leva la main gauche, et le Policier comprit le message.

Cinq minutes.

À L'ARRIVÉE À LA GARE DE SANTA LUCIA, alors que Dante s'agitait pour sortir du train, Leo reçut un appel de son bureau, auquel il avait demandé de lui signaler d'éventuels crimes de sang survenus à Venise ces dernières heures. On lui confirma que deux cadavres venaient juste d'être découverts dans un appartement loué à des vacanciers, dans le Sestiere de Cannaregio.

Dante, qui avait étudié la carte de Venise avant de partir et préférait marcher devant pour ne pas faire face à ses compagnons, les guida à travers les *calli* et les ponts ; il avait encore suffisamment d'antipsychotique dans les veines pour ne pas faire de crise d'hystérie chaque fois qu'un groupe de touristes osait se mettre en travers de son chemin. La Calle Sant'Antonio était bouchée par les curieux et des hommes en uniforme, et par des ambulanciers. Sur le canal, en revanche, étaient amarrés les bateaux des forces de l'ordre, gyrophares allumés. Le seul à avoir sa carte professionnelle sur lui était Leo et il partit se renseigner auprès de la police locale.

Pendant ce temps, dans le *sotoportego*¹ où se trouvait un petit autel votif, au début de la *calle*, Dante se défoulait en fumant cigarette sur cigarette.

— S'il n'est pas revenu dans une minute, on le laisse ici, grogna-t-il.

— S'il n'est pas revenu dans une minute, je l'appelle.

— C'est une perte de temps.

— Je regrette beaucoup qu'il ne te soit pas sympathique.

— De toute ma vie, tu es la seule personne que je considère comme sympathique, à part peut-être Alberti, même si j'ai du mal à croire qu'il soit vraiment flic, dit Dante, revêche. Si ça m'arrive avec quelqu'un d'autre, sois certaine que ce ne sera pas ton ami à la détente facile. Allez viens, on s'en va.

Colomba réalisa que sa parenthèse sentimentale dans le train n'était pas passée inaperçue. Et que Dante ne l'avait pas bien pris. Elle se demanda si c'était par peur de perdre une amie, mais en voyant

l'expression de feinte supériorité qu'affichait Dante, elle comprit que l'affaire était plus compliquée que ça. Ce n'était toutefois pas le moment de s'en occuper.

— Leo nous est utile, OK ? répliqua-t-elle.

Dante avait son avis sur ce à quoi pouvait bien servir Leo, mais il n'eut pas le temps de le partager car l'intéressé était déjà de retour.

— Deux morts. Au moins trois agresseurs. L'un des cadavres a un tatouage avec des cartes de poker, peut-être une question de pari qui a mal tourné ? En tout cas, on ne dirait pas que Giltiné soit responsable.

— Giltiné n'est pas la responsable *directe*, rectifia Dante.

— On a identifié les cadavres ? questionna Colomba.

— L'un était serveur dans un restaurant de la ville, l'autre un touriste grec. Je ne sais rien d'autre.

— Espérons qu'ils étaient l'objectif de Giltiné, comme ça on n'en parle plus, avança Dante.

— Non, Dante. Espérons qu'ils ne le soient pas, objecta Colomba. Giltiné a intérêt à être encore dans le coin. Je n'ai pas intention de la laisser filer cette fois, cette petite salope couverte de bandes.

Giltiné n'avait jamais eu si peu de bandes sur son corps depuis qu'elle avait commencé à voir apparaître les plaies, et elle souffrait tellement qu'elle avait toutes les peines du monde à garder un sourire figé sur son visage bistré. Finalement, Rossari vint chercher Francesco à la table des desserts, et le conduisit à l'étage supérieur. Peut-être par peur qu'il ne se soit armé de la petite fourchette en plastique avec laquelle il s'était gavé, on le fouilla de nouveau et on le contrôla avec le Sniffer. On lui confisqua son portable et son briquet, avant de le faire entrer dans une pièce aux murs de verre satiné, meublée luxueusement. Derrière le bureau était assis un vieil homme aux cheveux blancs et aux yeux jaunis, qui buvait une tasse de thé : John Van Toder, le fondateur.

— Tu parles anglais ? demanda-t-il dans cette langue.

— *Oh yes.*

— Alors tu comprends si je te dis de t'asseoir sur cette putain de chaise ?

Francesco acquiesça ; après un instant de réflexion, il réalisa qu'il devait s'exécuter et s'assit face au bureau.

— Ravi de faire votre connaissance, dit-il pour meubler. Et quelle belle fête !

Le Policier glissa le sac avec l'argent dans une niche, enfoncée dans un mur, et examina les trois autres survivants de l'équipe : deux Italiens qui ressemblaient à Laurel et Hardy et un Français au visage émacié. La mission que leur avait confiée Giltiné leur imposait de se mettre sur leur trente et un, et les trois hommes avaient fait de leur

mieux, ce qui donnait un ensemble plutôt mal assorti. Le Gros Italien avait loué une sorte de smoking tout droit sorti d'un carnaval, celui du Maigre Italien venait d'un grand atelier de couture, tandis que le Français portait un blouson de motard parce que, d'après lui, c'était la chose la plus élégante au monde. On pouvait douter de son intelligence, bien que le fait qu'il ait tué et mangé son colocataire constituât déjà une preuve en soi.

Ils se séparèrent. Laurel et Hardy choisirent l'escalier extérieur, et le Français l'entrée principale. Ce fut lui qui débuta le carnage, parce qu'il en avait marre de faire la queue. Il sortit le couteau de cuisine de son blouson, et se mit à larder de coups les personnes devant lui. Il frappa au cou un garçon rougeaud qui tomba à genoux et au visage une fille habillée comme Lady Gaga aux derniers MTV Awards. Tout le monde se mit à crier et à se bousculer. Lui continua de frapper frénétiquement, à l'aveuglette.

Le vieux regardait Francesco, perplexe. Il ne comprenait pas pourquoi ce dernier n'enlevait pas ses lunettes de soleil ni pourquoi il semblait drogué. Dans son enquête, Rossari n'avait pas relevé d'addiction aux drogues. Pourtant, Francesco paraissait ne rien comprendre à ses paroles. Van Toder soupira.

— Ta mère a travaillé avec moi depuis le début, et sans elle la marchandise n'aurait pas pu circuler aussi facilement à travers ton pays. J'ai une dette de gratitude envers elle, sans compter un accord notarial qu'il me coûterait trop de désavouer. Pour cette raison, on va te confier des tâches de type administratif. Tu pourras continuer à utiliser le bureau de Milan, ainsi que les autres propriétés. Tu n'auras pas besoin de rejoindre notre « cœur de métier » tant que tu ne seras pas prêt, si tu l'es un jour. Exactement comme pour ta mère, tu seras payé en dividendes de l'une de nos filiales.

— OK.

— C'est tout ?

— Le bureau de Milan me plaît. Il est beau.

Van Toder l'étudia, de plus en plus incrédule.

— Si tu as quelque chose à me demander, c'est le moment, insista-t-il.

Quelques jours (siècles ?) plus tôt, Francesco aurait eu un tas de questions à poser sur la COW, mais à présent il ne réussissait pas vraiment à s'en rappeler. Il se sentait en proie à une crise d'angoisse, comme avant un examen, et dans le même temps son cerveau était partagé entre l'indifférence et l'ennui. Il voulait retourner à la fête, retourner près de Giltiné, la plus belle femme du monde. Mais, par souci de politesse – et selon ses instructions –, il s'efforça d'en formuler une.

— C'est quoi, exactement, cette putain d'association ? demanda-t-il finalement. À part une association pleine aux as qui possède tout ce dont je pensais hériter. Et qui vend des enfants.

Le vieux sursauta sur sa chaise. Puis il se pencha vers Francesco et, d'une violente gifle, fit sauter ses lunettes. Alors il l'attrapa par le col et le tira jusqu'à lui pour observer ses pupilles.

— Qui t'a drogué ?

Entre-temps, les deux Italiens, passe-montagne sur la tête, avaient été arrêtés à la moitié de l'escalier par des vigiles. Le Gros Italien bondit sur l'un des deux et roula avec lui jusqu'en bas des marches, le Maigre Italien, lui, fit glisser un couteau de sa manche – celui qui sert à désosser le jambon – et le brandit devant l'autre garde. Il l'avait surpris, et il aurait pu lui trancher la gorge ou lui arracher un œil s'il ne s'était pas retrouvé paralysé. Il avait rêvé ce moment depuis des mois, depuis que Giltiné l'avait contacté sur un chat et l'avait initié aux vidéos de viols et de sévices en tout genre ; mais voilà qu'il découvrait en lui des freins inhibiteurs dont il ignorait l'existence. L'agent de sécurité en profita pour lui arracher son couteau et le plaquer au sol, sur l'escalier, en lui tordant le bras. À ce moment précis, on entendit un coup de feu et l'homme tomba en arrière. Le Maigre Italien leva les yeux et vit son compagnon monter les marches en courant, le visage couvert de sang et son ridicule smoking en lambeaux.

— Maintenant j'ai un pistolet ! se vanta-t-il, enthousiaste, et il tira sur des hommes qui descendaient en masse dans leur direction.

De ce qui se passait dehors, les invités ne savaient encore rien. La musique et les bavardages dans la salle couvraient les bruits extérieurs, et des tentures voilaient la baie vitrée de l'entrée. Mais la nouvelle se répandit au sein du service de sécurité, et les agents accoururent en nombre vers la sortie. C'était le moment que Giltiné attendait. Elle envoya valser ses chaussures et se dirigea pieds nus vers le premier étage. Les agents de la sécurité ne s'attendaient pas à être attaqués par une femme désarmée, mais c'étaient des professionnels et ils se précipitèrent sur elle pour l'immobiliser, sans sortir leurs armes. Une erreur qu'ils payèrent cher, même si cela n'aurait probablement rien changé.

Le bureau vitré s'était rempli : trois hommes armés de mitraillettes, ainsi que Rossari, avaient rejoint le fondateur et son hôte.

— Nous devons vous faire sortir, déclara Rossari.

Van Toder indiqua Francesco.

— Lui sait ce qu'il se passe, affirma-t-il.

Rossari souleva le garçon et le plaqua contre le mur.

— Qui est derrière cette attaque ? interrogea-t-il.

L'euphorie de Francesco s'était presque entièrement dissipée, laissant place à l'anxiété et à la confusion.

— Peut-être que c'est Giltiné, avança-t-il. Elle est en colère contre vous.

— Qui est Giltiné ? demanda Rossari, méfiant.

Avant que Francesco puisse répondre, le plateau en métal d'un bureau fut projeté avec violence contre la paroi derrière lui et la fit voler en éclats. Francesco tomba en arrière, et le bord irrégulier d'un morceau de verre s'enfonça dans sa nuque jusqu'à la moelle épinière, entre la deuxième et la troisième vertèbre. Le fils de Paola Vetri ressentit ce que des milliers de condamnés à l'échafaud avaient éprouvé avant lui : la sensation étrange d'être totalement enfermé dans sa tête. Une ombre verte sauta par-dessus son corps, déboulant dans le bureau où elle se déplaça trop vite pour que Francesco puisse la suivre. Ses yeux s'éteignaient... Il manquait d'air et tenta de respirer, mais ses poumons ne fonctionnaient plus et, quelques secondes plus tard, il était mort.

Giltiné, les vêtements déchirés, échevelée et blessée, faisait à présent face à Van Toder. Une balle l'avait atteinte au côté droit et sa robe était baignée de sang. Les corps des hommes du fondateur les séparaient. Rossari avait atterri derrière la vitre, où il bougeait encore faiblement.

— Tu es la Fille, n'est-ce pas ? demanda Van Toder en russe, en la regardant comme un objet précieux. Maksim n'a pas réussi à te tuer. Mais comment aurait-il pu ? Tu es spéciale.

Giltiné avait levé un couteau de chasse – qu'elle avait arraché à l'un des agents dans l'escalier – mais, en entendant ces mots, elle tomba à genoux, sans défense, tremblante. Comme l'aurait fait un pécheur en entendant la voix de Dieu le jour du Jugement dernier, un chien dans les oreilles duquel hurlerait son maître. En un instant, les cris des morts qui lui remplissaient la tête furent anéantis, tout comme sa volonté et son assurance. Elle était redevenue une enfant de deux ans, qu'on avait enlevée à la femme qui l'avait mise au monde, et qu'on avait accompagnée pour la première fois dans ce que les gardiens appelaient « l'ambulatorio ». Là, l'homme qui avait droit de vie et de mort sur tous les détenus l'avait fait s'allonger sur un petit lit avec des courroies.

Van Toder n'était pas allé s'installer en Afrique du Sud après la fin de l'apartheid. Van Toder était né le jour où l'Union soviétique s'était désintégrée et où un scientifique avait décidé de transformer ses recherches en une marchandise précieuse pour les temps nouveaux, qui verraient des guerres d'un genre nouveau et nécessiteraient de nouvelles méthodes de contrôle. L'homme était en réalité Alexander

Belyy, l'héritier de Pavlov, le geôlier qui avait conçu son enfer sur terre dans les campagnes ukrainiennes, jusqu'au jour où un autre enfer – radioactif celui-là – avait rayé sa création de la carte.

1. Il s'agit d'un porche qui passe entre les maisons, à Venise.

À L'EXTÉRIEUR DE LA GRANDE SALLE, régnait le chaos le plus total. Le Français avait réussi à créer un vide autour de lui en faisant des moulinets avec son couteau ; les coups de feu qui avaient attiré la sécurité et les carabiniers vers le grand escalier lui laissaient toute la marge nécessaire. Désormais, il ne restait plus que trois civils entre lui et la porte d'entrée.

Léchant le sang qui avait coulé sur ses lèvres, le Français se précipita sur eux en pointant son couteau comme une baïonnette. C'est la vision qu'il offrit à Colomba, Dante et Leo, qui sortaient tout juste de la *calle* derrière le Palais des sports.

— Giltiné a déchaîné ses sbires, s'exclama Dante, horrifié.

Il y avait des dizaines de personnes blessées dans la foule, et quelques-unes cherchaient même à s'enfuir à la nage en sautant dans le canal.

Colomba et Leo sortirent leurs armes et sommèrent le Français d'arrêter, mais pour toute réponse ce dernier agita son couteau en l'air comme un sauvage. Ils tirèrent tous les deux : Leo l'atteignit au ventre, l'envoyant valdinguer par-dessus le parapet. Il tomba tout droit dans un bateau amarré à cet endroit. La dernière pensée du Français fut qu'il ne s'était jamais autant amusé de toute sa vie. Puis Leo brandit sa carte devant les agents de la sécurité pour prendre le contrôle de la situation. Colomba, quant à elle, avait les oreilles qui retentissaient encore des coups de feu et des cris. Face à l'ampleur de l'événement, elle devait prendre sur elle pour continuer. Leo lui serra brièvement la main, et la crise d'angoisse s'éloigna.

— Ça va ? demanda-t-il en la regardant dans les yeux. Je te dirais bien de m'attendre dehors, mais je ne sais pas si je réussirai à m'en tirer tout seul là-dedans.

Elle acquiesça et sourit.

— Je ne vais pas te laisser tomber.

Et elle le suivit. Dante essaya de faire de même, mais ses jambes se

dérobèrent avant même qu'il n'ait franchi le seuil. Trop de gens, trop de murs, trop de cris. La part de lui qui prenait les commandes de son corps dans ces cas-là l'obligea à rester dehors, en se maudissant lui-même, pendant que Colomba et Leo s'enfonçaient dans la pagaille qui régnait dans la salle. Guidés par les hurlements, ils découvrirent trois cadavres au niveau de l'escalier qui menait au premier étage, tués à mains nues par quelqu'un qui leur avait brisé les os.

— C'est par là, affirma Colomba.

Un groupe d'invités réussit à passer le cordon d'agents de la sécurité et heurtèrent violemment Dante, le forçant à reculer vers le pont. Il réussit à s'accrocher au parapet, et depuis l'endroit où il se trouvait, il vit sur l'escalier extérieur du Palais des sports deux hommes sous les feux croisés de la sécurité et de la police. Le plus maigre bascula dans le canal, flottant sur l'eau, et le plus gros s'écroula, criblé de dizaines de balles.

Parmi les gens qui fuyaient, Dante vit passer un homme qui fendait la foule dans la direction opposée. Il avait un blouson d'aviateur avec un col de fourrure, trop chaud pour la saison. Avec précaution, Dante se dirigea vers lui.

Belyy avait ramassé le couteau que Giltiné avait laissé tomber, en s'agenouillant avec difficulté – ses vieux os le faisaient terriblement souffrir. Il se releva en prenant appui sur le corps de la jeune femme, toujours à quatre pattes.

— Qu'est-ce que tu as ? Ma voix t'impressionne tant que ça ? Si j'avais su, je ne me serais pas donné tant de mal, mon petit Ange de la Mort.

Il leva le couteau à deux mains et frappa Giltiné au flanc gauche. Elle se cambra en hurlant, incapable de bouger, perdue dans son cauchemar d'éclairs électriques et de douleur. Belyy lui porta un autre coup et cette fois la lame pénétra dans la chair à travers les côtes, perforant un poumon. Giltiné essaya à nouveau de crier, mais de sa bouche sortit seulement une plainte, comme celle d'un enfant. Belyy releva le couteau pour la troisième fois – ses mains rongées par l'arthrose lui faisaient mal et tremblaient –, mais il s'immobilisa en entendant un bruit de verre piétiné. Colomba et Leo avaient atteint le bureau et pointaient leurs pistolets sur lui.

— Ça suffit ! cria Colomba. Jette ton couteau.

Belyy obéit.

— Cette femme a cherché à me tuer, dit-il en anglais. Je ne faisais que me défendre.

Giltiné, prostrée et couverte de sang dans sa robe à la mode en lambeaux, était loin de la tueuse impitoyable qu'ils avaient poursuivie pendant trois semaines. Et, comme toujours, Dante ne s'était pas

trompé sur son compte : sous le maquillage défait et en dehors de ses blessures récentes, son corps ne portait aucune trace de brûlures ou de maladie. Colomba s'approcha pour lui passer les menottes.

Dante suivait l'homme à distance raisonnable, sans trop savoir que faire. Mais celui-ci s'arrêta et se retourna. Et Dante comprit que l'homme au blouson l'avait reconnu. Il se prépara à fuir au cas où l'autre chercherait à l'attaquer, mais sa posture indiquait clairement que ce n'était pas son intention. Ils demeurèrent à quelques mètres de distance, les deux seuls à ne pas s'enfuir ou à ne pas crier dans un rayon de cinq cents mètres.

— Dante Torre.

Son italien avait un fort accent de l'Est.

— Comment me connais-tu ?

— La Fille m'a parlé de toi. (Ce n'était pas tout à fait vrai, car ils n'avaient même pas échangé un mot, mais dans les instructions de sa mission il y avait un lien vers un article sur l'Homme du Silo.) Elle disait que tu étais dangereux. Tu es arrivé jusqu'ici, elle avait donc raison.

— La Fille, c'est Giltiné ? interrogea Dante.

— Je n'ai jamais su son nom.

— Elle ne sortira pas vivante de cette histoire, tu le sais ?

— Il n'était pas prévu qu'elle en sorte vivante. Il n'était pas prévu que l'un d'entre nous en sorte vivant. Même ces imbéciles-là, dit-il en montrant les deux cadavres des Italiens, entourés par les agents de la police et de la sécurité. Mais rien ne m'empêche de l'espérer.

Dante lut dans ses pensées.

— Tu étais dans la Boîte, toi aussi, affirma-t-il.

— Comme si cela intéressait quelqu'un.

— Moi, ça m'intéresse.

— Alors tu es fou. La Boîte n'existe plus, mais ils ont fait mieux que la Boîte, en partie grâce à nous. Isolement total, cellules minuscules... (Il haussa les épaules.) Moi, au moins, j'avais quelqu'un avec qui parler, lorsque je n'étais pas trop... (il se toucha la tête, ne trouvant pas le mot juste) par les médicaments.

— Quelqu'un comme la Fille.

— Elle n'a jamais beaucoup parlé.

— Viens à la police avec moi et raconte ce que tu sais. Pense à ceux qui étaient avec toi, tu peux honorer leur mémoire.

— Cela ne fait pas partie de la mission, répondit l'homme qu'autrefois on appelait « le Policier ».

Et en prononçant ces mots, il bondit vers le Campo della Misericordia. Dante le vit courir en direction des cordons d'agents et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il comprit ce qu'il allait faire. Il agita les

bras pour attirer l'attention.

— Arrêtez-le ! Tirez-lui dessus, putain ! Il a une bombe !

Mais le Policier était déjà arrivé au milieu de ses anciens collègues (dans une autre vie et dans un autre pays), et il pressa le bouton qu'il tenait dans la main gauche. Le Semtex caché sous le blouson explosa, fauchant tout dans un rayon de cinquante mètres, personnes et objets compris. Les agents furent propulsés dans les airs comme des poupées de chiffon ; les baies vitrées du Palais des sports se désintégrèrent ; l'escalier perdit quelques-uns de ses supports encastrés dans le mur et pencha dangereusement vers l'eau dans un fracas de métal plié.

À l'intérieur, l'onde de choc projeta à terre les invités affolés et fit voler en éclats le bureau vitré, achevant l'œuvre de destruction entamée par Giltiné. Leo et Colomba s'écroulèrent sur le dos, puis une plaque de crépi se détacha du plafond et s'abattit sur eux. Belyy tomba sur le bureau, se fracturant le bassin, et s'évanouit.

Giltiné, quant à elle, se remit debout.

Dante, complètement assourdi par l'explosion, se releva du pont miraculeusement indemne et courut jusqu'au Campo della Misericordia pour y découvrir une véritable scène de cauchemar. Au moins une douzaine de personnes, agents, carabiniers et passants, avaient été déchiquetées par la déflagration, et il y avait des dizaines de blessés. Du sang partout et des morceaux de corps, noircis par la poussière et la fumée. Il erra, désespéré, au milieu de ce carnage, pendant que d'autres agents et personnels médicaux débarquaient des vedettes pour prêter secours. Il choisit l'escalier du Palais des sports, en priant pour qu'il ne cède pas sous son poids.

Colomba reprit ses esprits avant Leo. Elle dégagea les gravats dont elle était couverte avant de se tourner vers lui et de le secouer. Leo ouvrit les yeux.

Giltiné chancela jusqu'au bureau de Belyy. Elle tenta de ramasser le couteau qu'il avait lâché dans sa chute, mais l'arme glissait dans sa main poisseuse de sang. Quand elle réussit enfin à le saisir, Dante apparut sur le seuil, couvert de poussière et de cendre.

— Ne fais pas ça, dit-il.

Mais Giltiné ne pouvait pas l'entendre, dans sa tête les morts étaient revenus et leurs cris aussi. Le poignard lui tomba des mains et elle s'accroupit pour le récupérer, puis se pencha au-dessus du vieux. Dante, en priant le dieu des fous, se précipita pour l'arrêter, Colomba fit de même depuis l'autre bout de la pièce. Giltiné redressa la tête et sourit à Dante, avant d'abaisser son couteau sur Belyy, qui avait les yeux grands ouverts et la fixait avec terreur.

Mais avant que Colomba ou Dante ne l'atteignent, Leo lui vida son chargeur dans le dos. Giltiné, sans se départir de son sourire, s'écroula.

Paralysée, elle se sentit tout à coup libérée du poids de son corps, mais aussi de la douleur qui l'avait accompagnée depuis tant d'années. Parmi les voix qui à présent étaient devenues douces et bienveillantes, elle reconnut celle du Policier et du Fabricant de Chaussures et, plus légère, plus chaude, celle d'une femme qui lui avait appris à aimer la musique et le plaisir de dormir enlacées.

Elle la rejoignit.

COLOMBA CONSTATA LA MORT DE GILTINÉ en prenant son poulx. Dante se tourna, furieux, vers Leo.

— Ce n'était pas nécessaire ! Ce n'était pas nécessaire, putain !

Leo remit un nouveau chargeur dans son pistolet, puis s'approcha de Colomba.

— Elle est morte ?

— Oui. (*Mon Dieu, comme elle est petite*, pensa Colomba. Elle ne devait pas peser plus de quarante kilos.) C'était quoi, cette explosion, Dante ?

— Un vieil ami de Giltiné a cherché à lui procurer une issue de secours.

— Et il s'en est fallu de peu pour que son plan réussisse, dit Leo, en saisissant le couteau de Giltiné.

— Leo, attention, tu contamines les preuves, s'exclama Colomba.

— Quel étourdi !

Quelque chose dans la façon dont il prononça ces mots fit frissonner Dante.

— Ne la touche pas ! cria-t-il.

Mais il était trop tard. Leo venait d'enfoncer l'arme blanche dans le ventre de Colomba, puis il retourna la lame dans la plaie.

Colomba sentit son estomac se glacer. Elle tomba à genoux, laissant échapper son pistolet. Le sang ruisselait sur ses mains qui tentaient de comprimer la blessure. Elle vit Leo frapper Dante d'un coup de poing qui le terrassa, puis s'incliner vers Belyy. Le vieux le regarda avec horreur, incapable de bouger à cause de son bassin fracturé.

— Si tu me laisses vivre, je ferai de toi un homme riche, dit-il.

— *Dasvidania*, répondit Leo, avant de lui couper la gorge avec la même indifférence que s'il s'était agi d'un morceau de gâteau.

Dante rampa vers Colomba, étendue en position fœtale dans une mare de sang.

— CC, appela-t-il, les larmes aux yeux. Ne bouge pas. Je vais t'aider.

Je vais t'aider...

Leo saisit Dante par le bras et l'obligea à se relever.

— Il est temps d'y aller, déclara-t-il.

Dante sentit que son thermomètre intérieur venait de dépasser le niveau dix... cent... mille, et le visage de Leo devint une tache sombre sur le bord d'un écran géant à Berlin, puis le passant qui, des mois plus tôt, avait déclenché la crise psychotique qui l'avait conduit dans la clinique suisse.

— Toi..., murmura-t-il, au bord de l'apoplexie.

— Bien joué, petit frère, le félicita Leo, avant de l'étrangler jusqu'à lui faire perdre connaissance et de le charger sur ses épaules.

La dernière chose que vit Colomba fut la main pendante de Dante, dans le dos de Leo. Elle voulait lui crier qu'elle le sauverait, qu'il avait eu raison sur tout, et que plus jamais ils ne se sépareraient, mais elle ne parvint pas à faire sortir les mots de sa bouche.

Quand les secours arrivèrent pour la sauver, de justesse, Leo et Dante avaient déjà disparu et personne ne savait dans quelle direction ils étaient partis.

Il fallut une semaine de recherches avant de découvrir que Leo Bonaccorso n'avait jamais existé...

Note de l'auteur

J'ai changé quelques sigles des forces de l'ordre et des forces armées italiennes pour être plus libre dans la description de leur fonctionnement, et j'ai pris quelques libertés concernant les sièges, les casernes, les adresses et autres.

J'ai pris encore plus de libertés avec la technologie des trains : le système d'air conditionné des convois Rome-Milan est différent de celui que j'ai reconstitué.

La Boîte aussi est de mon invention, mais beaucoup d'autres choses appartiennent malheureusement à la réalité. Entre autres, les données sur les morts liées à la catastrophe de Tchernobyl sont toutes vraies.

Pour en savoir davantage sur :

I. P. Pavlov

Y. P. Frolov, *Introduzione a Pavlov e la sua scuola*, Giunti Barbera, Florence, 1977.

Luigi Traetta, *Il cane di Pavlov*, Progedit, Bari, 2006.

E. Asratian, *I. Pavlov. Sa vie et son œuvre*, Éditions en langues étrangères, Moscou 1953.

I. P. Pavlov, *I riflessi condizionati*, Bollati Boringhieri, Turin, 2011.

Ainsi que cet article, dont je parle aussi dans le roman : <https://snob.ru/selected/entry/109466>.

Les forces spéciales soviétiques

<https://aurorasito.wordpress.com/?s=kgb>.

<http://www.voxeurop.eu/it/content/article/3006271-il-kgb-e-ancora-tra-noi>.

La mafia russe

<https://it.wikipedia.org/wiki/Organizacija>.

http://www.eastonline.it/public/upload/str_ait/522-it.jpg.

http://www.corriere.it/esteri/08_ottobre_01/mafia_russa_cartelli_messicani_48ba1c.2a-8fc5-11dd-83b2-00144f02aabc.htm

Douga-3

<http://www.nogeoingegneria.com/tecnologie/nucleare/tec>

[nologie/nucleare/il-disastro-di-chernobyl-le-verita-nascoste/](#).
https://en.wikipedia.org/wiki/Duga_radar.

Il y a bien évidemment des gens qui affirment que ce ne sont que des bêtises, je vous laisse libre de juger par vous-mêmes.

Remerciements

Tous mes remerciements à :

L'équipe Mondadori. Mon éditeur Carlo Carabba, mon éditrice Marilena Rossi et la rédactrice Alessandra Maffiolini qui m'a suivi pas à pas, même le dimanche et le 15 août, avec patience et humour. La rédactrice en chef, Fabiola Riboni.

Mon agent Laura Grandi, qui m'a encouragé et soutenu toutes les fois que j'en ai eu besoin.

Mon ami, presque frère, et coach Piero Frabetti, qui a été près de moi du premier au dernier jour : je n'ai jamais eu de lecteur plus implacable.

Ma femme Olga Buneeva qui, en plus de me supporter, m'a guidé à travers les mystères de la Russie de la guerre froide et de la criminalité organisée, en dénichant des documents rares et en construisant des trames d'une complexité exceptionnelle.

Julia Buneyeva pour les gâteaux (cela sert, croyez-moi).

Et bien sûr vous, lecteurs, pour ce voyage que nous avons fait ensemble.

PARUS DANS
LA BÊTE NOIRE

Tu tueras le Père
Sandrone Dazieri
Les Fauves
Ingrid Desjours
Tout le monde te haïra
Alexis Aubenque
Cœur de lapin
Annette Wieners
Serre-moi fort
Claire Favan
Maestra
L. S. Hilton
Baad
Cédric Bannel
Les Adeptes
Ingar Johnsrud
L'Affaire Léon Sadorski
Romain Slocombe
Une forêt obscure
Fabio M. Mitchelli
La Prunelle de ses yeux
Ingrid Desjours
Chacun sa vérité
Sara Lövestam
Aurore de sang
Alexis Aubenque
Brutale
Jacques-Olivier Bosco
Les Filles des autres
Amy Gentry
Dompteur d'anges
Claire Favan
Ragdoll
Daniel Cole
Kaboul Express
Cédric Bannel
Domina
L. S. Hilton

À PARAÎTRE DANS
LA BÊTE NOIRE

Les Survivants

Ingar Johnsrud

(juin 2017)

L'Étoile jaune de l'inspecteur Sadorski

Romain Slocombe

(août 2017)

Retrouvez
LA BÊTE NOIRE



Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection
et recevoir notre *newsletter* ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr